LA

VENGEANCE DU FARMER

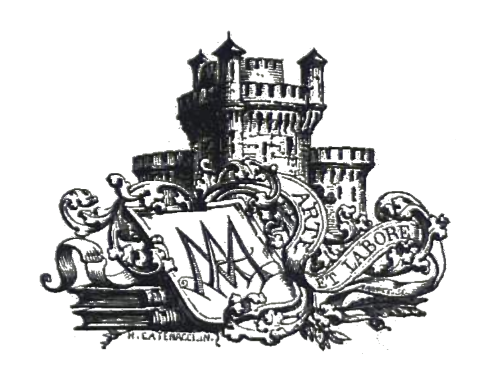
SOUVENIRS D'AMÉRIQUE

PAR

KARL MAY

TRADUIT PAR J. DE ROCHAY

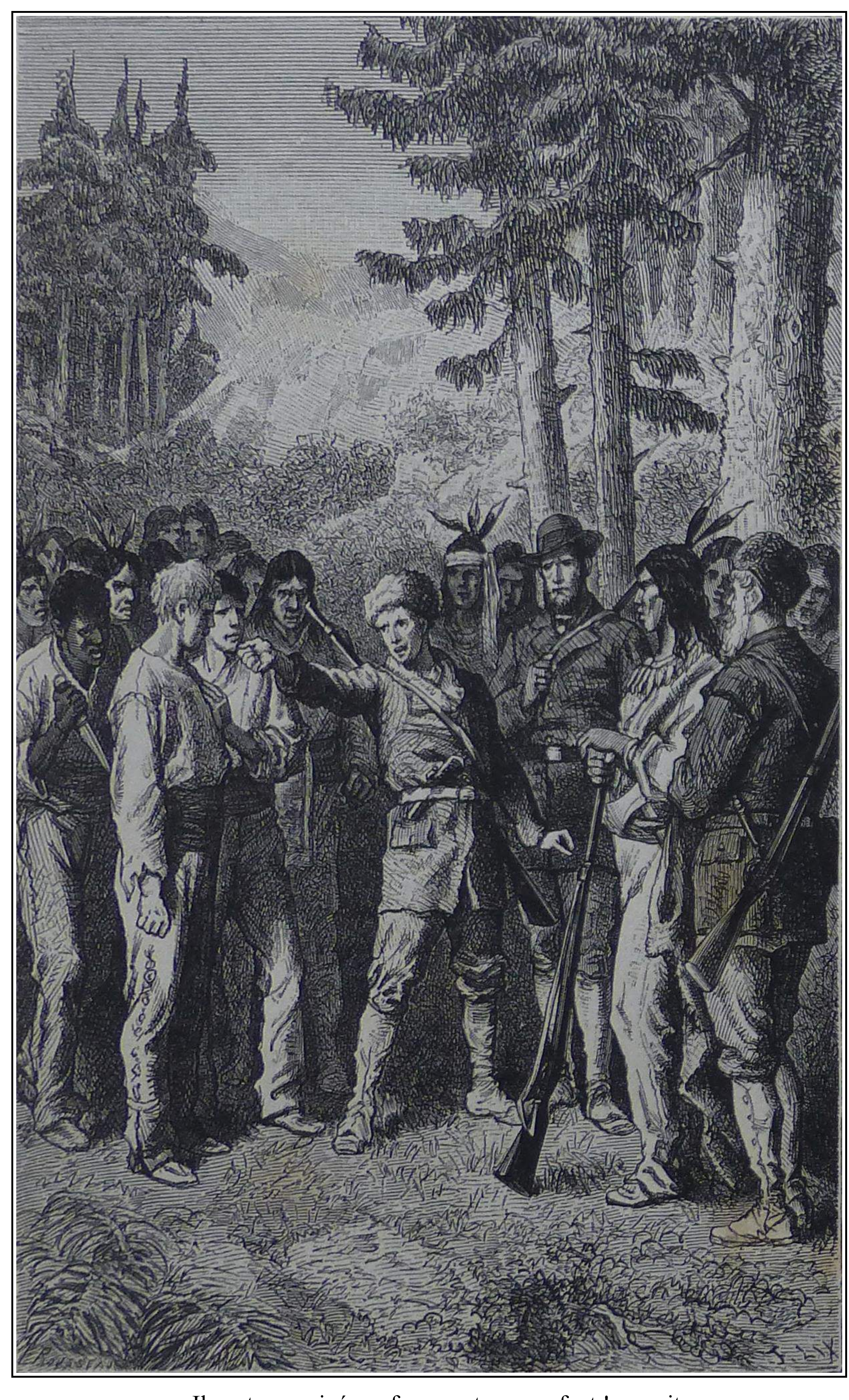
QUATRIÈME ÉDITION



TOURS
ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC XC

1890



« Ils ont assassiné ma femme et mon enfant ! » rugit
Sam en montrant le poing.

AVANT-PROPOS

L'intrépide et spirituel voyageur dont nous traduisons les émouvants récits nous affirmait un jour que pas un trait de sa narration n'a été inventé. Il raconte ce qu'il a vu ou éprouvé ; entraîné par ses souvenirs, il s'arrête rarement aux réflexions. Les mœurs du nouveau monde, qu'il a longtemps parcouru, ne l'étonnent plus d'ailleurs ; il les peint dans tout leur naturel. Ces mœurs, quoi qu'en disent les enthousiastes de la jeune civilisation américaine, valent souvent moins que les nôtres ; elles descendent jusqu'à la plus brutale sauvagerie, quand il s'agit de la vengeance personnelle ou collective. Les barbares exécutions du *lynch* prouvent suffisamment notre assertion.

Un christianisme mutilé comme celui qui se rencontre trop fréquemment dans ce pays est impuissant à maintenir le divin précepte du pardon. Entre l'Ancien Testament, où il trouve formulée la loi du talion : « Œil pour œil, dent pour dent, » et la parole évangélique : « Faites du bien à celui qui vous fait du mal, » le sentiment humain abandonné à lui-même n'hésitera jamais. Quand on a arraché la croix de la main du chrétien, on a arraché aussi la miséricorde de son cœur ; l'homme régénéré est retourné à la férocité antique ou sauvage. Ce ne sont pas les théories modernes de philanthropie, de tolérance, d'altruisme, d'irresponsabilité dans le crime qui triompheront des haines ni des rancunes, après que la charité aura été bannie.

La soif de l'or, celle de la vengeance, les deux plus terribles passions du Yankee ou do l'aventurier des savanes, sont ici représentées avec toute leur horreur ; cependant le héros de M. May pourrait invoquer une circonstance atténuante dans l'acharnement de sa haine, s'il songeait à excuser ce qui lui paraît si légitime. En poursuivant une vengeance personnelle, en cherchant à se faire justice lui-même au milieu des déserts, où la justice légale ne pénètre guère, le malheureux *Sans-Ear* sait qu'il délivrera la contrée de brigands de la pire espèce. C'est ce motif qui détermine *Shatterhand*, notre vaillant trappeur, malgré son attachement aux principes catholiques, à prêter son concours pour cette chasse à l'homme, si cruelle, si acharnée.

Cette explication nous semblait utile avant de laisser la parole à M. May ; nous nous garderons ensuite de l'interrompre, et, sauf quelques légères modifications indispensables pour la clarté du récit, nous resterons aussi fidèle que possible au texte de ses souvenirs, publiés en Allemagne sous le titre de *Deadly Dust*[i], en 1880.

J. DE ROCHAY.

LA
VENGEANCE DU FARMER

I

UN TRAIN SUR LA GRANDE VOIE DE L'OUEST AMÉRICAIN

À cheval depuis le point du jour, j'avais parcouru déjà un long trajet. Je commençais à me sentir fatigué, énervé presque. Les rayons du soleil, alors au zénith, me perçaient comme des flèches. Je me décidai à m'arrêter pour prendre mon repos de midi. La prairie s'étendait devant moi pareille à une vaste mer avec des ondulations qui ressemblaient à des vagues durcies. Il y avait cinq jours que, sauf une bande nombreuse et hostile d'Ogellallah, je ne rencontrais sur mon chemin ni hommes ni bêtes. Je cherchais autour de moi avec une involontaire angoisse quelqu'un à qui parler : il me semblait que ce long silence me rendait muet.

Pas un seul cours d'eau, pas le moindre ruisseau, pas un bosquet, pas un ombrage dans cette plaine sans fin. Inutile de chercher loin un endroit pour faire halte. Je sautai dans un creux de terrain, liai les jambes de mon mustang[1] avec le lasso que je portais sur moi, pris ma couverture, et je grimpai ensuite sur la crête de l'ondulation pour m'y installer. Mon cheval, laissé au fond du ravin, se trouvait ainsi caché aux regards indiscrets des coureurs d'aventure, tandis que je dominais la plaine tout en me plaçant de manière à me montrer le moins possible.

La prudence devenait plus que jamais nécessaire dans ces parages. Nous étions partis douze hommes des rives de la Plata, afin de descendre, par l'ouest des montagnes Rocheuses, dans le Texas, et nous savions qu'en même temps plusieurs tribus de Sioux quittaient leurs villages de campement afin de se réunir pour la guerre.

Ces tribus avaient à venger quelques-uns de leurs guerriers tués récemment par les Européens ; elles se montraient très irritées. Malgré toutes nos précautions, une rencontre eut lieu ; cinq des nôtres tombèrent sous les coups des Indiens ; les autres, dispersés, erraient comme moi dans la prairie.

Les Peaux-Rouges, d'après la direction que nous suivions, avaient deviné notre itinéraire. Il était certain qu'ils nous poursuivraient vers le sud ; il fallait donc veiller constamment si l'on ne voulait pas, après s'être endormi un beau soir, se réveiller « au milieu des prairies de la chasse éternelle », tandis que la chevelure de l'imprudent, habilement scalpée, irait augmenter les trophées des Sioux.

Je me couchai à demi sur la terre, et tirai de mon sac une tranche de buffle séchée, à laquelle j'ajoutai quelques grains de poudre en guise de sel, puis je travaillai avec les dents à réduire ce mets coriace pour qu'il ne fût pas trop indigeste. Ce repas sommaire et frugal terminé, j'allumai ma pipe à l'aide du punk[2] et me mis à la fumer, aussi commodément et avec autant de satisfaction que peut en éprouver un planteur de la Virginie tenant entre ses doigts gantés un délicieux cigare composé des feuilles les plus fines du meilleur *goosefoot*.

Je me reposais ainsi depuis quelque temps sur ma serape (couverture), lorsque, me retournant par hasard, je remarquai tout au fond de l'horizon un point noir et mobile. Ce point paraissait s'avancer vers moi en droite ligne ; il partait de l'endroit où devaient se trouver les

[1] Cheval des prairies ou des savanes en Amérique.
[2] Instrument servant de briquet dans les savanes.

Indiens, nos ennemis.

Sauter dans le creux du terrain fut, on le pense bien, l'affaire d'une seconde. Je me collai contre l'espèce de revers du talus, ne laissant passer que ma tête, et j'observai.

Bientôt il me fut aisé de distinguer un cavalier. Il devait être alors à un demi-mille anglais de distance. Son cheval ne paraissait point fringant ; au train dont il allait, il lui faudrait au moins une demi-heure pour faire un mille. Tout à l'extrémité de l'horizon, aussi loin que possible dans le cercle visuel, j'apercevais maintenant quatre nouveaux points noirs se mouvant dans la direction du premier. L'homme était poursuivi. À son costume, je le reconnus pour un blanc ; les autres étaient peut-être des Sioux. Je pris ma lunette d'approche, et ne lardai point à voir très nettement les quatre cavaliers. J'aurais pu compter leurs armes ; leur tatouage rouge ressortait sur leurs membres nus. Ils appartenaient certainement aux Ogellallah, la plus guerrière, la plus féroce des tribus. Ces hommes montaient d'excellents chevaux.

Quand le premier cavalier fut tout proche, je l'examinai avec une minutieuse attention.

D'une stature médiocre, très maigre, les membres grêles, il portait sur son chef un vieux feutre sans bords. Dans la prairie, rien de surprenant à cela ; ce qui m'étonna davantage, c'est que la tête de cet homme était privée d'oreilles. D'affreuses cicatrices en marquaient la place ; les oreilles avaient dû être violemment arrachées. Le cavalier avait sur les épaules une énorme couverture qui lui cachait le haut du corps ; ses maigres jambes étaient chaussées de bottes étranges, dont on eût ri en Europe. Cette espèce de chaussure s'appelle gaucho au sud de l'Amérique ; pour se la procurer, on dépouille une jambe de cheval, et l'on entre sa propre jambe dans la peau encore chaude. Le cuir, en se séchant, s'adapte exactement à la jambe ; il constitue d'excellentes bottes, ou plutôt d'excellentes guêtres, car la semelle manque.

À la selle de notre homme pendait un objet qui devait être un fusil, mais qui ressemblait plutôt à un gourdin informe, tel qu'on pourrait le couper au premier buisson venu. Le cheval était vieux et haut sur des jambes tordues comme celles d'un véritable chameau ; il n'avait aucun vestige de crins à la queue, mais, en revanche, une tête énorme avec des oreilles longues d'un pied. Cette bête semblait un métis de cheval et d'âne ; elle affectait pourtant d'autres allures que celles du mulet ; elle était étrange. En marchant, elle laissait pendre la tête ; ses oreilles, trop lourdes sans doute, tombaient parfois des deux côtés, comme les oreilles d'un terre-neuve.

Dans une autre situation, je me serais amusé du cheval et du cavalier, mais celui-ci m'intéressait ; je reconnaissais en lui un de ces indigènes des prairies, qu'on apprécie quand on a pu un peu les étudier. Le trappeur ne paraissait point se douter que de terribles ennemis le poursuivaient, autrement n'eût-il pas pressé sa monture et regardé quelquefois en arrière ? Arrivé à une centaine de pas de mon campement, l'homme s'arrêta ; il venait de découvrir ma trace, ou son cheval, en hésitant, l'avertissait de quelque circonstance insolite. La jument baissait la tête presque jusqu'aux jarrets, et fixait ses gros yeux sur l'empreinte des pas de mon mustang ; puis elle remua ses longues oreilles, les tourna rapidement à droite et à gauche, en avant, en arrière, d'un air fort inquiet. Le cavalier s'apprêtait à mettre pied à terre, lorsque, dans l'intention de lui ménager un temps précieux, je criai :

« Oh ! ooo ! l'homme ! Eh ! restez à cheval... approchez seulement un peu ! »

Je me redressai en même temps, pour me faire voir. Ma voix avait fait tressaillir la jument, elle présentait ses deux oreilles comme des cornets ; ont eût dit qu'elle recueillait le son à la manière d'une balle.

« Allooo ! Master, répliqua le cavalier ; une autre fois, faites attention à votre voix, ne criez pas si fort ; dans ces dangereuses prairies, sait-on jamais qui écoute ? Viens, Tony. »

À cet appel affectueux, la jument mit ses longues jambes en mouvement ; elle eut bientôt rejoint mon cheval, auquel la singulière bête adressa une malicieuse œillade, tout en essayant de se tourner très irrévérencieusement de façon à présenter la partie sans queue de son

individu. Tony appartenait à cette race de chevaux de selle élevés dans la prairie, et qui, dévoués exclusivement à leurs maîtres, se montrent haineux envers tout ce qui n'est pas lui.

« Savez-vous quelle portée je puis donner à ma voix ? dis-je au cavalier quand il fut tout près de moi. Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Où allez-vous ?

— Eh ! par le diable, en quoi vous intéressent mes affaires ?

— Vous êtes peu poli, à ce qu'il me semble. Je ne suis pas habitué à traiter avec des gens qui parlent de la sorte.

— À ce qu'il paraît, vous êtes un parfait gentleman, » répliqua l'homme avec un geste dédaigneux ; puis, montrant l'horizon derrière et devant, il ajouta : « C'est pourquoi je vais vous répondre tout de suite : Je viens de là-bas, je vais là-bas. »

Cet inconnu, au ton rude et franc, commençait à m'inspirer quelque sympathie. Il me prenait sans doute pour un chasseur des *compagnies du dimanche*, comme ils disent en Amérique.

Le véritable trappeur de l'ouest ne se soucie point de son extérieur, il témoigne un invincible éloignement pour tout ce qui est soigné et propre.

Quand on a passé seulement un an dans la prairie, on ne peut plus guère fréquenter les salons, et l'on s'imagine volontiers qu'un individu passablement habillé ne saurait être un bon chasseur. M'étant pourvu de vêtements neufs au fort de Wilfer, tenant toujours mes armes luisantes, je devais passer, aux yeux d'un coureur de savanes, pour un efféminé. Je repris, sans me troubler beaucoup des façons méprisantes de mon interlocuteur :

« Si vous voulez arriver là-bas, prenez garde aux quatre Indiens que voici sur vos talons. Vous ne les voyez donc point ? »

Il fixa sur moi ses petits yeux clairs et perçants, dans le regard desquels passa une singulière expression d'étonnement, de gaieté, de malice.

« Je ne les vois pas ? répétait-il, hi, hi, hi, hi, hi !... Quatre Indiens sur mes talons, et je ne les vois pas ? Ah ! par exemple, vous me faites l'effet d'un fameux original...

« Les braves gens sont depuis le matin là-bas derrière, mais on ne détourne pas la tête pour cela ; on connaît les façons de ces messieurs les Peaux-Rouges. Ils restent à une honnête distance tant que le jour luit ; c'est pendant la nuit qu'ils s'approchent. Seulement avec moi ce petit calcul ne réussira pas. Je vais tourner derrière eux. Jusqu'ici le terrain n'était nullement propice, mais voilà des ondulations assez hautes et tout à fait favorables. Si vous voulez savoir comment un vieil homme de l'ouest se débarrasse de ces Redmen[3], restez à votre place ; en dix minutes le tour sera joué. Mais peut-être qu'un gentleman de votre qualité ne tient point à sentir le parfum indien. À votre aise ! — *Come on, Tony !* »

Sans plus s'inquiéter de moi, l'homme et la bête disparurent dans les plis du terrain.

Je comprenais le plan du trappeur, car la même pensée m'était venue en lui parlant. Il allait décrire un demi-cercle, contourner hâtivement l'ennemi, et faire passer les Peaux-Rouges par-derrière, avant qu'ils songeassent à déjouer son plan en changeant de direction. Les ondulations de la contrée permettaient au petit homme de s'arrêter, puis de se détourner par une brusque manœuvre, en suivant un des creux des sillons. Jusqu'alors les Indiens, ayant pu le suivre des yeux, étaient restés à une assez grande distance ; ils ne s'attendaient point à une si soudaine ruse.

Cependant ils étaient quatre contre un, il me semblait de mon devoir d'aider le blanc en cas d'attaque. Je préparai mes armes à tout hasard.

Les hommes rouges arrivaient l'un après l'autre, conservant toujours une égale distance entre eux.

Je les voyais tout près de l'endroit où les traces du Westman[4] se confondaient avec

[3] Hommes rouges.

[4] Homme de l'ouest.

les miennes. Le premier s'arrêta, se retourna vers ses compagnons, puis les trois autres se groupèrent autour de lui ; tous examinèrent attentivement les vestiges. Ces traces croisées paraissaient les surprendre. Une balle de mon excellent fusil en aurait eu vite raison, je tenais l'arme dans mes mains ; je l'avoue, je fus au moment de tirer... Si, vingt pas plus loin, ils venaient à démêler ma trace, je ne tarderais point à être attaqué ; il me serait difficile alors de me défendre contre quatre assaillants : en ce moment, rien de plus aisé que d'en tuer au moins deux. Dans ces chasses sauvages de l'homme par l'homme, on n'a très souvent d'autre choix à faire, en face des farouches Indiens, que de tuer ou d'être tué. J'hésitai pourtant ; je me blottis au fond du ravin qui me protégeait, la main toujours sur mon arme et attendant toujours.

Soudain deux coups de feu retentirent. Je me soulevai légèrement pour mieux voir : deux Indiens tombaient sanglants sur le sol ; j'entendis en même temps une joyeuse exclamation.

« Oh! hi hi hi hi ! » criait-on avec la sonorité gutturale et prolongée habituelle aux guerriers indiens.

Ce n'était point un Indien pourtant, mais le petit cavalier de tout à l'heure, qui annonçait ainsi sa victoire.

Il sortait d'un creux de terrain ; sa jument paraissait métamorphosée, elle faisait craquer les herbes sous ses sabots et jetait fièrement les jambes en avant ; sa tête se redressait ; ses muscles, ses veines se tendaient pour l'effort : cheval et cavalier ne faisaient plus qu'un. Quoique lancé au galop, l'homme chargeait son arme avec une sûreté de main qui prouvait la longue habitude d'un pareil exercice.

J'entendis deux autres coups de feu, les Indiens cherchaient à venger leurs frères. Mais le petit homme ne fut point atteint. Les Sioux, poussant alors de féroces hurlements, saisirent leurs tomahawks et tentèrent d'assaillir leur adversaire en le prenant par-derrière.

L'inconnu se retourna vivement, on eût dit que son brave petit cheval pensait avec le cavalier.

Il s'arrêta tout d'un coup, restant immobile comme un bloc. L'homme mit en joue, fit feu deux fois sans que l'excellente bête éprouvât le moindre frémissement. Les deux Indiens tombèrent frappés au crâne.

Décidément le Westman n'avait pas besoin de mon secours. Il descendit de cheval avec beaucoup de flegme, et s'apprêtait à examiner les cadavres, lorsque je le rejoignis. Me regardant avec malice, il s'écria :

« Eh bien ! Sir, on vous a montré comment le tour se joue ?

— Je vous remercie, Master ; je m'aperçois que vous êtes un excellent maître. »

Il paraît que l'expression de mon visage laissa quelques doutes dans l'esprit du brave Américain. Me regardant fixement, il me dit :

« Vous avez une autre idée, parlez !

— Je crois que le tour n'était point nécessaire sur ce terrain où les ondulations rendent si facilement invisible ; on pourrait se contenter de prendre une forte avance sur l'ennemi, puis de revenir sur ses pas. Le détour se pratique plutôt dans une plaine unie.

— Ah ! vraiment, vous en savez autant que cela ? Qu'êtes-vous donc de votre état, s'il vous plaît ?

— Je suis écrivain. J'écris des livres.

— Vous écrivez des livres ! »

Il reculait, sa lèvre se plissait d'une moue moitié dédaigneuse, moitié étonnée ; après un instant de silence, le petit homme reprit en touchant son front et en secouant doucement la tête :

« Êtes-vous malade, Sir ? Vous m'entendez ?

— Je ne suis nullement malade.

— Ah !... Bien... D'ailleurs vous êtes peut-être aussi chasseur d'ours ? Moi, non... Je tue un bœuf, mais c'est pour en manger. Dans quel but écrivez-vous vos livres ?

— Eh, mais ! pour qu'on les lise.

— Sir, ne prenez pas ce que je dis en mauvaise part, seulement vous faites la plus grosse sottise qui se puisse imaginer. Que celui qui veut lire écrive lui-même ses livres... Est-ce que je tue mon buffle peur les autres ?... Enfin pourquoi venez-vous dans les savanes ? Voulez-vous écrire ici, par exemple ?

— Non ; mais j'écrirai au retour, racontant ce que j'ai vu, de sorte que des milliers de lecteurs pourront, d'après mes récits, se faire une idée de la savane sans avoir besoin de se déranger pour la visiter.

— Me coucherez-vous sur le papier, moi aussi, par exemple ?

— Peut-être. »

Il recula encore, puis, revenant vers moi, mit une main sur le manche de son couteau, l'autre sur mon épaule, et me dit froidement :

« Sir, allez chercher votre cheval, montez-le, puis disparaissez sans retard ; autrement voici un instrument qui tâterait un peu vos côtes. Vous êtes un dangereux compagnon, on ne peut dire un mot à votre oreille, ni remuer le bout du doigt devant vos yeux. Vous examinez, vous notez toutes choses ; cela ne me convient pas, entendez-vous ? |

Le petit homme ne m'allait point au menton ; cependant sa menace paraissait sérieuse. Je repris en souriant :

« Master, faut-il vous promettre de ne dire que du bien de vous ?

— Non, partez !

— Préférez-vous que je vous donne ma parole de ne rien écrire du tout sur votre compte ? Non ; un écrivain, à mon avis, est un toqué qui ne saurait garder sa parole. Décampez, car les doigts me démangent, et je ne sais ce que je vous ferais.

— Que pourriez-vous me faire ?

— C'est ce que nous allons voir ! »

Je le regardai avec calme, il brandissait son coutelas en grommelant :

« Hein ! *greenhorn*[5], l'objet vous plaît-il ? »

En un clin d'œil j'avais saisi le petit homme ; lui tirant les bras derrière le dos, et serrant contre moi le bras gauche, je pressai si fort le poignet droit, que l'inconnu laissa tomber son couteau avec un rugissement de douleur. Le Westman ne s'attendait point du tout à la chose.

« Ah ! *devils !* murmura-t-il, qu'est-ce qui vous prend ? Voulez-vous me faire prisonnier ?

— Halloo, Master ! ne criez donc pas si fort, lui dis-je ; dans cette prairie, sait-on jamais qui vous guette ? »

Je lui liai les mains à l'aide du cordon de cuir de mon sac à balles, et comme il faisait mille efforts pour se dégager, le sang lui montait violemment à la figure.

« Restez en repos, Master, continuai-je, vous ne sauriez, sans mon intervention, vous débarrasser de cette petite cordelette. Ne faut-il pas vous prouver qu'un écrivain n'est ni plus endurant, ni plus faible, ni plus maladroit qu'un autre ? Vous me menacez de votre couteau, je me défends. Vous tombez en mon pouvoir : suivant les lois de la savane, j'ai le droit de faire de vous ce qui me plaît. Dites-moi, qui m'empêcherait de tâter vos côtes comme vous vouliez tâter les miennes ? Qui m'en blâmerait jamais ?

[5] *Corne verte,* novice, blanc-bec.

— Faites ce que bon vous semble, murmura l'inconnu d'un ton lamentable. Mieux vaut que vous ne m'épargniez pas. La honte d'avoir été vaincu par un homme seul, en plein jour, est pire que la mort pour sans Sans-Ear !

— Sans-Ear ! Vous êtes Sans-Ear ? » m'écriai-je.

J'avais beaucoup entendu parler de ce fameux trappeur de l'ouest, qui refusait ce lier ou de s'associer avec personne, parce qu'il se croyait supérieur à tous dans l'art du tir. Il avait depuis longtemps laissé sa paire d'oreilles à Navajoes, ce qui lui valait ce surnom formé de deux langues : Sans-Ear, sous lequel on le connaissait dans toutes les savanes et au-delà.

Le chasseur gardant le silence, je réitérai ma question.

« Vous êtes Sans-Ear ?

— Mon nom ne vous regarde pas, s'écria-t-il enfin. S'il est mauvais, pourquoi le prononcer ? S'il est bon, je n'en veux plus depuis l'affront. »

Déliant aussitôt ses mains, je lui rendis ses armes et lui dis :

« Vous êtes libre, allez où bon vous semble.

— Pas de sottes plaisanteries ! Où puis-je aller après avoir été vaincu par un greenhorn ? Encore si c'était un vaillant chasseur comme l'Indien Winnetou, ou le grand Haller, ou un coureur de grands chemins comme Old Firehand, ou encore Old Shatterhand je pourrais, oui, je pourrais... »

Et le malheureux homme s'arrêta en balbutiant, il ne savait plus ce qu'il voulait dire : je le pris en pitié. Heureusement il me semblait facile de le consoler un peu ; le dernier nom qu'il avait prononcé me prouvait que je ne lui étais pas inconnu. Dans le cours de mes expéditions et pérégrinations à travers les campements des blancs ou des wigwams des Peaux-Rouges, on m'avait donné ce surnom de Shatterhand[6] à cause de mon poignet vigoureux. Je répliquai donc :

« Sur quel motif vous appuyez-vous en me traitant de greenhorn ? Croyez-vous qu'un novice ait pu venir à bout de Sans-Ear ?

— Mais votre costume, vos armes, ne prouvent-ils point que vous...?

— Mes armes brillent, mais elles sont bonnes. Faut-il vous le montrer ? »

Je ramassai une pierre grosse comme un double dollar, la jetai. en l'air, et, au moment où elle atteignait le plus haut point de la projection, comme elle tournoyait pour redescendre, je lançai une balle qui, la rencontrant, la renvoya plus haut.

Ce coup n'avait rien de bien extraordinaire, il m'avait fallu pourtant un long exercice pour arriver à le manquer rarement. Le trappeur me regardait avec une admiration sincère.

« Très adroit, murmura-t-il. Réussissez-vous toujours ?

— Dix-neuf fois sur vingt.

— Bien. Vous êtes un homme auquel on peut parler, par exemple ! (Sans-Ear ne disait pas dix mots sans y mêler : par exemple, sa locution favorite.) Comment vous appelez-vous ?

— Old Shatterhand.

— Pas possible ! Il doit être bien plus âgé que vous, puisqu'on l'appelle *vieux*.

— Vous savez bien qu'ici old a plus d'une signification.

— C'est juste... Mais... ne prenez pas mes paroles en mauvaise part, par exemple ; je sais que Shatterhand a été surpris une fois pendant son sommeil par un ours, dont la griffe lui arracha un bon morceau de chair à l'épaule... ; la cicatrice doit rester encore bien marquée... »

J'ouvris ma jaquette de buffle, repoussai un peu en arrière ma chemise de peau de

---

[6] Main qui brise

daim, et lui dis :

« Regardez.

— C'est cela ! Tonnerre et foudre ! il avait de fameux ongles le gaillard ! Un peu plus il vous eût mis à nu les soixante-huit os de la carcasse !

— Eh ! il ne s'en est fallu que de la façon ! C'était là-bas dans les environs de Red-River. Je restai quinze jours près du fleuve avec cette affreuse blessure, menacé sans cesse par les ours, seul pour me soigner et me défendre, jusqu'à ce qu'enfin, rencontré par le chef des Apaches, je reçus quelque secours. Ce chef était celui que vous nommiez tout à l'heure, le brave Winnetou.

— Vous êtes vraiment Shatterhand ! Par exemple, je veux vous dire quelque chose : me prenez-vous pour une bête brute, une sotte créature ?

— Pas le moins du monde. Vous me preniez vous-même pour un novice ; ne vous défiant point de ma force, vous avez été vaincu, voilà tout.

— Oh ! vous auriez été plus prudent, vous, par exemple !... Vous avez une force de buffle... En définitive, il n'y a pas de quoi sentir tant de honte pour cette petite leçon donnée de main de maître. Soyons amis, et, si vous voulez me faire plaisir, appelez-moi par mon vrai nom, Sam... ; puis, si je vous tutoie quelquefois, faites-en autant... : sans cérémonie, voyez-vous, dans la prairie.

— Bien ; mes amis me disent : Charley, en Amérique : appelez-moi Charley, et donnons-nous la main.

— Tôpe, Sir ! le vieux Sam Hawerfield n'est pas homme à prodiguer ses poignées de main, mais celles qu'il donne sont sincères. Je vous prie, Shatterhand, ne tapez pas à me faire avoir une crampe. »

Je me mis de bon cœur à rire, et repris ma première question.

« Sam, vous me direz maintenant d'où vous venez, et où vous allez ?

— J'arrive du Canada, où j'ai conduit une compagnie de bûcherons. Maintenant je voudrais faire un tour dans le Texas, puis me rendre à Mexico. Il y a par là un tas de gueux sur lesquels on peut taper et s'en donner à cœur joie.

— Je suis justement la même route. J'ai l'intention de traverser le Texas et la Californie ; il me serait indifférent de faire ou non une petite pointe jusqu'à Mexico. M'acceptez-vous pour compagnon ?

— Volontiers ; vous connaissez la vie du sud, vous êtes l'homme qu'il me faut. À présent, répondez-moi sérieusement à votre tour. Écrivez-vous des livres, là, sans plaisanterie ?

— Oui.

— Ah ! ah ! Enfin, si Old Shatterhand s'en mêle, c'est que la chose n'empêche pas d'être bon chasseur. Pour moi, voyez-vous, j'aimerais mieux entrer à reculons dans la caverne d'un ours, que de tremper une plume dans un encrier. Jamais de ma vie je ne trouverais, même au fin fond de ma cervelle, un mot à écrire, par exemple ! À présent, racontez-moi ce que vous savez des Indiens. Vous avez sans doute rencontré les insurgés Ogellallah ? »

Je lui fis le récit de notre aventure.

« Hum ! murmura le petit homme, ces quatre drôles n'avaient pas poussé spontanément là-bas à l'horizon... Hier j'ai aperçu une troupe de soixante chevaux au moins. Ces coquins devaient appartenir à la bande... Ils servaient d'éclaireurs. Y a-t-il longtemps que vous parcourez le canton ?

— Non.

— À vingt milles d'ici environ s'étend une prairie entièrement plate, bordée, dix milles plus loin, d'une rivière. — Les Indiens se dirigeront de ce côté pour abreuver leurs chevaux. Évitons cette plaine en prenant au sud, quoiqu'il nous faille marcher plus d'une

journée avant de rencontrer de l'eau. En partant tout de suite, nous arriverons vers le crépuscule près du chemin de fer qui réunit le sud à l'ouest. Nous nous donnerons l'agrément de regarder filer le train.

— Je suis prêt à partir ; mais que faire de ces cadavres ?

— Qu'en faire ? Rien du tout. Il faut les laisser là. Je vais seulement les marquer de mon sceau.

— Si on les trouve, vous trahissez notre passage.

— On les trouvera, Charley, et c'est ce que je veux. »

Il porta les corps des Indiens sur la crête la plus élevée de l'ondulation voisine, les plaça l'un près de l'autre, les coucha sur le dos, mettant les quatre visages exactement en ligne, et tournés vers le ciel ; puis, avec la pointe de son couteau, il leur coupa un peu de chair au bout de l'oreille droite.

« Voilà, Charley ! s'écria-t-il après sa besogne terminée ; maintenant ils verront que Sans-Ear a passé par ici. Sachez, Charley, qu'on éprouve, en hiver, une sensation très désagréable lorsque le froid pique aux oreilles absentes... J'ai eu une fois la maladresse de me laisser prendre par des Indiens, après un combat où j'en avais tué plusieurs. Mon tomahawk n'ayant abattu que les oreilles à l'un des chefs, par dérision ils coupèrent ou plutôt arrachèrent les miennes ; après quoi ils me laissèrent aller. Ils ont les oreilles, mais le vieux Hawerfield les leur fait payer cher, ils le savent bien ! »

Le trappeur me montra sur la crosse de son fusil quantité de crans et d'entailles. À chaque Indien tué, il faisait une marque ; cette fois il put en tailler quatre, et ajouta d'un air triomphant :

« Tout cela des rouges, des rouges pur sang ! Mais voyez ces quatre raies, elles marquent quatre blancs... Je les ai tués ; plus tard vous saurez pourquoi. Il faut que j'en tue deux encore, les deux plus grands scélérats qui, en ce moment, foulent la vaste terre du bon Dieu ! Quand enfin je les pourrai inscrire là, ma tâche sera finie. »

Les yeux du vieux chasseur brillaient de colère, soudain une larme les mouilla. Sur ce visage rude et flétri, je vis passer une expression à la fois douloureuse, émue, passionnée, qui trahissait un cœur d'homme là où je m'attendais à ne trouver qu'un organe bien desséché. Qui sait ! comme beaucoup d'autres, l'amour ou la vengeance peut-être l'avait jeté dans cette vie sauvage. La vengeance, c'est la passion la plus ordinaire dans les savanes. L'homme des grandes plaines américaines a oublié le divin précepte, le plus beau de ceux donnés à l'humanité par l'Évangile : « Aimez vos ennemis. »

Sam rechargea son arme, un de ces fusils informes tels qu'on en rencontre dans la prairie ; les entailles et les crans pouvaient à peine s'y compter, et tous ces signes marquaient la fin d'une vie d'homme. Le canon de l'arme restait couvert d'une rouille épaisse ; dans une autre main, ce fusil eût été peu dangereux ; dans celle de son propriétaire, il ne manquait jamais le but. Cette main, qui ne quittait guère l'arme, en connaissait toutes les qualités, toutes les ressources, tous les défauts. On n'eût point risqué, en pariant sur sa tête, que la balle, une fois entrée dans le tube meurtrier, n'en sortirait que pour frapper au cœur de la victime.

« Tony ! » appela le chasseur.

La jument, qui paissait tranquillement, releva la tête et accourut se placer de la manière la plus commode pour que son maître pût monter.

« Sam, dis-je en toute franchise, vous avez un excellent cheval ; mais, quand on le voit pour la première fois, on n'en donnerait pas un demi-dollar, et cependant, après l'avoir étudié un peu, je suis convaincu que vous ne le céderiez pas au prix de plusieurs mille...

De plusieurs mille ! Pshaud ! dites un million de dollars... Je connais là-bas, dans les montagnes Rocheuses, des filons d'or où je pourrais trouver des richesses à pleines mains. Si jamais Sam Hawerfield rencontre quelqu'un qui en soit digne et que son cœur aime, il lui

montrera cette veine, dont il ne veut pas ; ainsi ce n'est pas pour de l'or qu'il échangerait sa chère Tony...

« Je vais vous confier quelque chose, Charley : celui qu'on appelle à présent le Sans-Ear fut, dans son temps, un tout autre garçon qu'aujourd'hui. Son âme se remplissait de bonheur et de joie, comme pendant le jour l'atmosphère se remplit de lumière, comme l'Océan se remplit de gouttes d'eau. C'était un jeune *farmer* ; il avait une femme, un enfant. Pour sa femme, il eût donné mille vies ; pour son enfant, dix mille !...

« Sa femme, il l'avait amenée chez lui sur sa meilleure jument ; cette jument s'appelait Tony.

« Plus tard, la jument eut un poulain remarquable entre tous : vif, ardent, entendu, caressant, comme jamais bête ne le fut davantage. Pourquoi n'aurait-on pas appelé le poulain Tony, comme sa mère ? Trouvez-vous que j'aie raison, Charley ?

— Certes, murmurai-je, tout ému de découvrir ce côté naïf et presque enfantin chez un homme d'une enveloppe si rude et si grossière.

— Well ! Écoutez. Alors vinrent dans la contrée ceux dont je vous ai parlé : une bande de bushheaders, qui infestèrent le pays. Ils brûlèrent ma ferme, égorgèrent ma femme et mon enfant ; ils tirèrent une balle dans l'oreille de ma jument, parce qu'ils virent qu'elle ne se laisserait jamais monter.

« Le poulain seul échappa par hasard. J'étais à la chasse ; quand je rentrai, de tout ce que j'avais possédé et aimé je ne retrouvai que Tony. Que vous dirai-je encore ? Huit des scélérats sont tombés sous les balles de ce fusil, les deux derniers ne m'échapperont pas : dût le vieux Sans-Ear courir jusqu'au Mogol, il retrouvera les brigands ! C'est pour chercher leurs traces que je m'achemine maintenant vers le Texas et le Mexique. Regardez : le jeune et joyeux farmer est devenu le vieux trappeur que vous avez devant vous. Il n'a plus qu'une pensée, qu'un désir : mort et vengeance !... Et le poulain si fringant, si gracieux, le voilà plus, semblable à un bouc qu'à un cheval. Mais tous deux sont encore braves et résistants. Jamais ils ne se sépareront, à moins qu'une flèche, une balle, un coup de tomahawk n'abatte l'un ou l'autre. Alors celui qui restera, sera-ce Tony ou moi ? je n'en sais rien. ! Ce que je sais, c'est que celui qui restera mourra de chagrin, car il sera tout seul au monde. »

Le vieux chasseur passa le revers de sa main sur ses yeux, caressa son cheval, et sauta en selle, tout en continuant :

« Telle est ma vieille histoire, Charley ; tu es le seul auquel je la raconte, quoique je te voie pour la première fois, et peut-être aussi pour la dernière.

« Charley, vous avez entendu parler souvent de moi, et moi aussi j'avais entendu parler de vous ; je désirais vous connaître. Je vous prouve aujourd'hui que vous n'êtes point un étranger. Allons, faites-moi le plaisir d'oublier la façon dont je vous ai accueilli tout à l'heure. Vous verrez, à la longue, que le vieux Sam sait traiter chacun suivant son mérite. »

Nous étions à cheval tous deux ; Sans-Ear m'avait annoncé son intention de suivre la route du sud, et nonobstant je le vis prendre à l'ouest. Mais je ne me permis aucune observation, pensant qu'il n'agissait pas sans bonnes raisons. Je ne lui demandai pas, non plus, pourquoi il s'embarrassait des lances des quatre Indiens ; je crus qu'il fallait se montrer sobre de questions avec le chasseur, surtout en ce moment.

Nous parcourûmes un mille au moins sans échanger une seule parole ; puis Sam arrêta sa monture et planta une lance dans le sol, par la pointe. Ces lances devaient probablement indiquer aux Indiens le sort de leurs compagnons ; Sans-Ear voulait marquer la route des preuves de sa vengeance.

Après avoir planté cette première lance, Sam tira des fontes de sa selle huit morceaux d'étoffe grossière, et m'en tendit quatre en disant :

« Descendez, Charley, enveloppez les pieds de votre mustang. Tenez, voilà de quoi lier les chiffons. De cette manière, il ne restera nulle trace sur le sol ; les Redmen croiront, si

bon leur semble, que nous nous sommes envolés par l'air. Ensuite, écoutez-moi, nous allons nous séparer ; marchez toujours droit vers le sud, jusqu'à ce que vous rencontriez la voie ferrée. Je vous rejoindrai là. J'ai encore trois lances à planter en différents endroits, mais ce ne sera pas bien long. Nous nous retrouverons certainement. Dans le cas où nous ne nous rencontrerions pas tout de suite, il faudra imiter plusieurs fois le cri du vautour s'il fait jour encore, ou le hurlement du coyote s'il fait nuit. »

Cinq minutes plus tard, nous étions assez éloignés l'un de l'autre pour ne plus nous voir. Les chiffons gênant la marche de mon cheval, je crus pouvoir les enlever quand la distance me parut assez grande, puis je lançai ma bête au grand trot. La prairie devenait absolument plate et unie. Quelques petits bosquets de noyers ou de cerisiers sauvages se montraient çà et là ; le soleil se rapprochait de l'horizon à l'ouest, lorsque j'aperçus une large ligne noirâtre partant du levant et traversant directement vers le couchant.

Était-ce la voie ferrée ? Cela ne pouvait guère faire de doute ; je me dirigeai vers cette ligne.

Un sentiment singulier s'emparait de moi, sentiment vague et pourtant facile à comprendre ; je me rapprochais de la civilisation après un long séjour dans les plaines sauvages. Un signe eût suffi quand passerait le train, et je serais rentré dans les villes... Mais non... Je voulais jouir encore de la liberté, goûter encore un peu de la vie aventureuse des prairies.

J'attachai mon mustang avec mon lasso, je cherchai sous les groupes d'arbres un peu de ramée pour faire du feu. Un de ces bosquets s'élevait tout près du talus du chemin de fer, il était plus épais que les autres ; j'espérai y trouver une provision suffisante. Je me baissai, ramassant avec soin les branches mortes, les feuilles sèches, lorsque ma main rencontra un objet qui me surprit. C'était un marteau abandonné sur le terrain. Ce marteau avait dû servir tout récemment, sa tête toute brillante le prouvait assez ; la rosée, l'humidité de la terre l'eussent rouillée en peu de temps, et il ne présentait pas la moindre tache. Le propriétaire de l'outil l'avait laissé là le matin même, ou la veille au plus tard.

J'interrogeai le bas du remblai sans rien découvrir d'extraordinaire, je grimpai contre le talus de façon à ne point le dépasser. Rien. Enfin une touffe de graminées attira mon attention, à cause de sa rareté en ce lieu ; elle était épaisse et courte ; de plus, couchée et un peu blanchâtre, un pas humain l'avait certainement foulée depuis peu. La trace ne pouvait remonter à plus de deux heures : les brins du gazon commençaient à se redresser par endroits ; mais ceux pressés par le talon et l'orteil gardaient une empreinte très visible. Je reconnaissais le passage d'un pied chaussé de mocassins.

Les Indiens se trouvaient donc dans le voisinage ? Et ce marteau...? Des blancs portent quelquefois des mocassins... Les hommes d'équipe pouvaient avoir adopté cette chaussure si commode pour leur genre de service.

Je cherchais à me rassurer par mille suppositions, mais je n'en venais guère à bout ; il y avait là, je ne pouvais me le dissimuler, quelque chose d'insolite.

Une exploration sur la voie était fort dangereuse, et je craignais de trouver des ennemis cachés dans les bosquets ; sachant les Ogellallah si près de nous, je devais attacher de l'importance aux moindres indices. Après quelques réflexions, je finis par me décider à fouiller sous les arbres voisins ; je me laissai même entraîner assez loin, cherchant à droite et à gauche. Rien. Je ne pouvais demeurer en repos, je me glissai avec précaution, en grimpant jusque sur la voie ; et, me traînant à plat ventre, j'essayai de traverser par-dessus les rails pour atteindre l'autre talus. Bientôt il me sembla que le sable devenait humide et cédait en bruissant sous mon poids. Ce sable avait été soulevé, amoncelé en cercle sur le chemin de fer. J'enfonçai la main pour tâter... Horreur ! quand je retirai mes doigts, ils étaient rouges de sang ; le sable, ainsi fouillé, découvrait des places sanglantes. Je me collai de plus en plus contre terre, mais en avançant toujours afin de mieux examiner. Plus de doute : ce sable imbibé couvrait mal une mare de sang. Un meurtre avait eu lieu, car on n'aurait point essayé de cacher le sang d'un

animal. À quelle race appartenaient les meurtriers ? Quelle était la victime ?

Le sol de la voie n'était point sablonneux comme je le croyais d'abord, mais dur et tassé, ne conservant nulle trace ; ce sable devait avoir été rapporté ; il va sans dire qu'on y avait fait disparaître tout vestige de pas, toute empreinte.

Cependant quand je fus parvenu sur le bord supérieur du talus opposé, je remarquai que l'herbe restait foulée par places, marquant la forme de pieds humains. Il me sembla même, en inspectant les lieux, qu'un corps avait dû être posé sur le haut du talus, les pieds traînant vers le bas.

Il me paraissait périlleux de s'aventurer plus loin. Ces traces « récentes, ce sang encore frais annonçaient la présence de l'ennemi dans les environs... Que faire ?

Je continuai à remonter sur la voie en prenant des précautions inouïes, et me dirigeai vers l'est, où s'élevaient des bois assez touffus. Je descendis alors au bas du talus, puis me blottis sous les arbres pour continuer ma marche toujours rampante ; j'arrivai ainsi à peu près vis-à-vis de l'endroit où se trouvait le sable ensanglanté. Là enfin je découvris un notable indice.

Séparé seulement par une petite place de gazon, je voyais, tout près du fourré de sauvageons de cerisiers où j'étais caché, un groupe de lentisques. Quoique les branches m'empêchassent de bien distinguer, il me sembla qu'une masse noire gisait au milieu de ces lentisques. Je me rapprochai le plus que je pus. Cette masse ne présentait pas de formes précises, mais elle contrastait avec les parties éclairées du bosquet, elle avait les contours et la longueur d'un corps humain.

Était-ce la victime, ou l'assassin qui se cachait ? Il fallait le savoir. Et pourtant, à quoi bon m'exposer ainsi ? Ne vaudrait-il pas mieux attendre Sans-Ear ? Que m'importait ce meurtre d'un inconnu ? Mais le chasseur des savanes doit avancer sans peur, se rendre compte de tous les incidents, savoir quel ennemi le précède ou le suit, examiner toutes les circonstances, être plus fin que les meilleurs limiers de police, plus logicien dans ses déductions que les savants. Il a un maître dont toutes les leçons portent : c'est la nécessité, c'est le péril dans lequel il joue sans cesse sa vie.

Des indices les plus insignifiants le trappeur tire souvent des conséquences dont la supposition ferait sourire les profanes, et qui presque toujours se trouvent justifiées. Un jour il lui arrivera de parcourir avec son mustang quarante à cinquante milles anglais ; le lendemain il n'en fera pas dix, parce qu'à chaque pas il lui faudra s'arrêter et étudier sa marche, pour ainsi dire, pouce par pouce. Quand même ses précautions ne serviraient pas à sa sûreté personnelle, son expérience sera utile aux autres, il avertira ses compagnons, leur annoncera les rencontres possibles, leur indiquera le danger, leur montrera le meilleur chemin. De là une habitude de prévoir le péril, de le supposer toujours, de rassembler toute son énergie, toutes ses puissances pour le conjurer ; de là aussi le charme si grand exercé sur des natures viriles par cette vie libre, incertaine, militante, s'il en fut.

Je coupai une branche d'arbre et frappai assez légèrement sur mon chapeau, dans le but d'éveiller l'homme que je supposais caché en face de moi. Personne ne bougea : ou j'avais affaire à un mort, ou l'homme caché si près se tenait sur ses gardes.

Bah ! je résolus de tout oser. Je sortis du fourré en me traînant, je traversai l'herbage en quelques bonds, et le couteau à la main, j'écartai les branches de lentisque ; puis je me baissai pour tâter le corps, qui décidément ne bougeait pas, et qu'on avait recouvert de feuillage. Il était raidi et froid. Lorsque j'eus fait tomber les feuilles, j'aperçus un visage horriblement mutilé. Le crâne sanglant était scalpé, une flèche restait dans une des plaies, elle me parut exactement semblable aux flèches des Ogellallah. Le mort appartenait à la race blanche.

Les Indiens étaient-ils restés dans les environs ? Avaient-ils quitté ce lieu à la hâte ? J'essayai de m'en rendre compte. En cet endroit, les traces ne manquaient pas, elles allaient de

la ligne du chemin de fer à la prairie : je les suivis, m'attendant toujours à entendre siffler quelque flèche, à recevoir quelque coup par derrière.

J'interrogeai les moindres touffes d'herbes, les plus minces buissons. Je finis par conclure que quatre hommes avaient dû piétiner cet endroit : deux plus âgés, deux très jeunes encore. J'avançai, me tenant seulement sur l'extrémité dos doigts et de l'orteil, ce qui demande non une grande force, mais une grande habitude. De ce que ces hommes n'avaient point cherché à effacer leurs traces, je conclus qu'il ne fallait pas craindre leur retour ; la place leur avait sans doute paru assez écartée pour y enfouir à jamais leur victime.

Le vent soufflait du sud-ouest, et je marchais dans la même direction, lorsque le hennissement d'un cheval m'effraya. Cet animal n'avait pu me sentir au flair. Je rampai de nouveau, il était temps de me retirer ; j'en savais assez, car je voyais distinctement devant moi, au fond d'une clairière bordée de quelques arbres, une soixantaine de chevaux. Tous, sauf deux, étaient harnachés à la mode indienne, leur selle n'avait point été enlevée ; deux hommes seulement gardaient les montures de la tribu. Je pouvais les apercevoir à travers le feuillage ; l'un portait des bottes enlevées sans doute au malheureux assassiné. Peut-être que cette sentinelle, très jeune, se trouvait au nombre des quatre meurtriers dont je renais de surprendre les traces.

Les Indiens ont souvent des rapports avec des blancs sans en comprendre la langue ; il s'établit alors entre les hommes rouges et les faces pâles un échange de pantomimes dont ceux qui veulent parcourir la prairie doivent connaître les principaux signes et gestes, aussi bien que leur interprétation conventionnelle. Chez des individus au tempérament impétueux, ou dans des situations excitantes, ce genre de pantomime se joint aux paroles, par les Indiens ou par les blancs initiés à la mimique indienne. Les deux sentinelles faisaient en ce moment usage des gestes dans une conversation fort animée ; de vieux guerriers les en eussent blâmés vertement, mais j'en profitai avec beaucoup de satisfaction.

Les jeunes gens montraient l'ouest, exécutaient le signe qui désigne un cheval, puis celui qui marque le feu ; évidemment ils parlaient de l'arrivée prochaine de la locomotive, du cheval de feu. L'un d'eux frappa ensuite la terre du bout de son arc, comme s'il eût pioché ou donné des coups de marteau ; après quoi ils firent mine de tirer et de combattre.

Je m'éloignai avec autant de hâte qu'il me fut possible, effaçant de mon mieux ma trace, et n'avançai pas très vite, malgré mon désir de me tirer promptement d'un pareil lieu.

Lorsque j'eus rejoint mon mustang, j'aperçus, pâturant près de lui, la sauvage jument de Sam.

Le petit homme, assis sous un arbre, dévorait à belles dents un morceau de viande aussi sèche que du cuir.

« Combien sont-ils, Charley ? me demanda le flegmatique petit bonhomme.

— Qui ?

— Les Indsmen.

— Comment savez-vous qu'il y en a par ici ?

— Vous me rendez la pareille, Sir ! vous prenez le vieux Sam pour un greenhorn ; mais, par exemple, vous vous trompez, hi hi hi hi hi ! »

Il riait à demi, presque en dedans du gosier, de ce rire étrange qui le secouait, quand il pensait avoir embarrassé quelqu'un.

« Sont-ils loin, Sam ? repris-je.

— J'ai aussi quelque chose à vous demander, Charley : qu'auriez-vous fait si, en arrivant ici, vous aviez trouvé un marteau, un cheval et point de Shatterhand ?

— J'aurais attendu.

— Par exemple ! Je ne vous crois guère... Quand j'arrivai, ne vous voyant point, je me sentis inquiet et je vous cherchai tout de suite.

— Mais vous vous exposiez à déranger mes plans. Où êtes-vous allé ?

— Un peu partout, de droite, de gauche, en haut, en bas, jusqu'à la place où gît le malheureux que les Indiens ont assassiné. Dès que j'eus rencontré le cadavre, je fus certain que vous exploriez de votre côté ; je retournai donc tranquillement pour vous attendre. Combien sont-ils ?

— Soixante, soixante-dix environ.

— Ah ! ah ! la troupe que j'ai devinée hier à ses traces. Équipés en guerre, hein ?

— Oui.

— Ils campent provisoirement ?

— Les selles sur les chevaux, oui.

— Tonnerre ! Que pensez-vous de ce que vous avez vu ?

— Je pense qu'ils veulent arracher les rails, arrêter le train et le piller.

— Vous êtes fou, Charley ! Ce serait une terrible affaire. Comment supposez-vous cela, par exemple ?

— J'ai épié. Leurs gestes m'ont paru significatifs.

— La pantomime peut tromper, répétez-la-moi. »

J'obéis ; le petit homme se leva alors soudain ; puis, dominant son agitation, il se rassit.

« Si je comprends bien, dit-il, c'est à nous de sauver le train. Mais point de précipitation, par exemple ; les choses doivent être réfléchies, combinées ; voyons, ils étaient soixante-dix... Bien ! encore des crans sur mon fusil... Mais où les tailler ? »

Je ne pus m'empêcher de sourire, l'assurance du brave petit chasseur me paraissant vraiment comique, vu la gravité de notre situation.

« Combien voulez-vous donc on abattre ? demandai-je.

— Je ne sais, deux ou trois ; ces drôles prennent la fuite quand ils voient seulement une vingtaine de blancs à leurs trousses. » Il comptait, comme moi, n'attaquer les Peaux-Rouges qu'avec le personnel du train.

« L'essentiel, repris-je, c'est de ne pas nous tromper ; nous serions fort compromis, si nous donnions une fausse alerte aux employés du chemin de fer.

— Mais il n'y a aucun doute. Leur pantomime désignait l'ouest ; c'est au train de ce côté qu'ils en veulent. Cela m'étonne, cependant ; les trains du sud apportent un butin beaucoup plus intéressant pour les Indiens... Eh bien ! séparons-nous, allez au levant, moi au couchant.

— Si nous connaissions l'heure du passage des trains...

— Quant à cela, je l'ignore, par exemple, ne m'étant jamais fourré dans ce qu'ils appellent les wagons. On ne sait où placer ses jambes dans de pareilles boîtes ! Vivent la prairie et le dos de ma chère Tony ! Mais vous n'avez rien remarqué de plus, rien entendu ?

— Non ; il n'y avait que les chevaux et les deux sentinelles. Je suppose que ces drôles connaissent très bien les heures, eux. Dans vingt-cinq minutes, il fera presque nuit ; il sera possible alors d'épier de nouveau.

— Well !

— Ne vaudrait-il pas mieux que l'un de nous restât ici ? Les Indiens pourraient très bien passer de ce côté... C'est tout près de nous, je crois, qu'ils tenteront de déranger les rails ; l'autre ferait la ronde.

— Inutile, Charley !... Regardez-moi Tony, jamais elle n'est liée ni attachée ; c'est une prudente bête, je puis me fier à son flair. Connaissez-vous un cheval qui ne hennisse pas quand il sent l'ennemi ?

— Non,

— Eh bien ! il en existe un, un seul, Tony ! En hennissant, la brave jument avertissait, mais trahissait aussi son maître ; donc j'ai habitué ma fidèle compagne à se taire. Elle m'a compris, ma pauvre Tony ; elle ne dit mot. Je la laisse paître à volonté, et, quand il y a du danger, elle accourt doucement, elle me pousse avec sa tête.

— Ah ! mais si une fois, aujourd'hui par exemple, Sam, votre jument oubliait sa leçon ?

— Pshaud ! Le vent souffle justement du côté d'où viendront les Redmen. Je vous promets de me brûler la cervelle devant vous, si Tony manque de m'avertir quand les Indiens seront à un mille. Cependant ces coquins ont des yeux perçants comme ceux de l'aigle, quelques précautions qu'on prenne ; ils nous verraient, si nous nous agitions deci, delà... Donc, Charley, restez tranquille à cette place.

— Eh bien soit, fions-nous à Tony. »

Je pris un peu de tabac dans mon sac, tournai un cigare et l'allumai. Sam écarquillait les yeux, ses narines se dilataient, il humait l'excellente odeur et semblait tout ravi.

Le chasseur des savanes, fumeur passionné, ne fume en général que de fort mauvais tabac.

« O wonderful, Charley ! exclama-t-il ; est-ce possible, vous avez des cigares ?

— Encore une douzaine. En voulez-vous ?

— Certes ! vous êtes un garçon que j'estime particulièrement. » J'allumai un autre cigare au mien, et le tendis à Sans-Ear ; suivant la mode italienne, il absorba la première fumée pour ne la rendre qu'au bout de quelques minutes. Son visage était rayonnant, il semblait jouir d'une volupté pareille à celle que promet le prophète de Médine dans son singulier paradis.

« Hang Sorrow! C'est un plaisir, voyez-vous, Master, murmura le petit homme. Voulez-vous que je vous dise d'où viennent ces cigares ?

— Oui ; devinez, si vous êtes connaisseur.

— Certes.,

— Eh bien ?

— Ce tabac, j'en suis sûr, a été récolté dans la Virginie : c'est du goosefoot.

— Non,

— Alors, je m'y trompe pour la première fois. C'est du goosefoot du Maryland.

— Non.

— Du curassao de Bahia ?

— Non.

— Alors, je donne ma langue au chat.

— Regardez. »

Je déroulai mon cigare et lui montrai les enveloppes successives.

« Vous êtes fou, Charley ; démolir un pareil cigare ! Chaque

feuille pourrait servir à fabriquer cinq bons cigares, et même huit.

— Bah ! dans deux ou trois jours je m'en procurerai d'autres.

— Où donc ?

— Dans ma fabrique.

— Vous avez une fabrique de cigares ?

— Oui.

— Mais où ?

— Là. »

Du doigt je désignai mon cheval.

« Charley, je vous en prie, ne plaisantez pas de la sorte avec moi.

— Je ne plaisante pas.

— Hum, si vous n'aviez pas fait vos preuves, je reviendrais à mon idée, je croirais votre tête... là, vous m'entendez, par exemple, un peu fêlée.

— Enfin examinez ce tabac.

— Je l'examine, il est parfait, je ne...

— Sam, on ne vous fera pas languir plus longtemps ; vous allez connaître la fabrique et la provenance. »

Débouclant la selle de mon mustang, je pris un petit coussinet que je présentai à mon compagnon en disant :

« Tâtez. »

Sam y plongea la main, et s'écria en retirant une poignée de feuilles sèches :

« Charley, me prenez-vous pour un niais ? Ce sont de simples feuilles de cerisier sauvage et de lentisque.

— Eh oui, avec un peu de chanvrier et quelques feuilles de langue de bœuf (buglose) pour couvrir le tout. Ce coussin est mon unique entrepôt. J'y place toutes les feuilles qui me paraissent bonnes, et la chaleur du cheval leur fait subir une sorte de fermentation. Voilà mon secret

— incroyable !

— Mais réel. Les cigares de ma fabrique sont, je le sais bien, de misérables surogats ; le premier cuistre citadin, eût-il le palais blasé par des abus de toutes sortes, ne voudrait pas en tirer une bouffée de fumée ; mais quand on a été longtemps privé de fumer, quand on a mené longtemps la vie du désert, on trouve la chose exquise, vous venez de le prouver.

— Charley, vous vous élevez très haut dans ma considération.

— N'ébruitez pas mon secret, Sam ; si vous rencontrez des gens peu habitués à nos privations, ne racontez pas votre aventure, on nous prendrait pour des Tungust, des Ostjaken, des Kirgis au nez bouché avec du goudron.

— Tungust, Ostjaken, Kirgis , cela m'est bien égal ; je ne connais point ces gens, et tout ce qu'on pourrait dire là-dessus ne m'empêchera jamais de fumer un bon cigare quand je le trouve bon. »

— Sans se laisser le moins du monde arrêter par mes confidences, il continua jusqu'à ce que le cigare ne fût plus qu'un petit bout imperceptible fumant entre ses dents.

La nuit descendait et s'épaississait ; le temps d'agir me semblait arrivé.

« Partons-nous ? demanda enfin Sam.

— Oui.

— Mais nous n'avons encore rien décidé.

— Allons ensemble jusqu'au campement des chevaux indiens. Nous épierons chacun de notre côté ; en passant derrière le petit bois, nous nous rejoindrons.

— Well ! si quelque incident nous forçait à fuir, convenons, pour ne pas nous perdre, que nous nous rendrions au sud, sur la rive du fleuve. Une forêt vierge qui couvre la montagne descend en pointe jusque dans l'anse formée dans le circuit de l'eau, vous reconnaîtrez cette place.

— Oui, marchons. »

Il me semblait peu probable que nous fussions obligés de battre ainsi en retraite, mais Sam avait raison de tout prévoir.

Nous primes sur la gauche en suivant le bas du talus ; nous tenions nos couteaux à

la main. La nuit n'avait point de lune en ce moment ; mais les yeux se façonnent à l'obscurité ; nous aurions distingué un Indien à dix pas.

Nous arrivâmes près du bosquet où j'avais trouvé le corps du blanc assassiné, puis nous atteignîmes la place des chevaux. Nous fîmes un détour pour ne pas nous approcher de trop près.

« À présent allez vers la droite ; moi je prends à gauche, » murmura Sam.

Usant de mille précautions, je me glissai jusqu'à un endroit assez découvert entre deux fourrés, et éloigné d'une centaine de pas du campement choisi pour les montures. J'aperçus l'ombre d'une troupe indienne : les guerriers n'avaient allumé aucun feu ; Ils gardaient an tel silence, qu'on eût entendu bourdonner un insecte.

Un peu à l'écart, sons de grands arbres dépassant la lisière d'un des fourrés, je remarquai trois formes assises. Elles parlaient très bas. Je me mis à ramper dans les buissons, me rapprochant le plus qu'il me fut possible.

Arrivé à cinq ou six pas, je reconnus, à ma grande stupéfaction, un blanc an milieu de deux Peaux-Rouges. Que faisait cet homme parmi les Indiens ? Il n'était certainement pas leur prisonnier. Peut-être appartenait-il aux coureurs de savanes, alliés tantôt avec les sauvages, tantôt avec les blancs. Peut-être que, pris par les Redmen dans quelque rencontre, il avait été obligé, pour sauver sa vie, d'épouser une squaw et de se fixer dans la tribu, comme cela arrive de temps en temps. Cependant, malgré l'obscurité, ce que je devinais de la tenue et des vêtements du blanc ne me paraissait pas révéler des habitudes indigènes.

Quant aux Peaux-Rouges assis aux côtés de cet homme, c'étaient des chefs : les grandes plumes surmontant leur chevelure le prouvaient. Ils se consultaient sans doute avec le blanc sur la manière d'agir et d'entrer en campagne.

Je finis par arriver si près des interlocuteurs, que la plupart des mots échangés entre eux parvenaient à mon oreille ; mais, après quelques phrases dont je saisis difficilement le sens, ces hommes se turent. Anxieux, je retins ma respiration. Enfin l'un des Indiens reprit la parole dans ce langage mêlé d'anglais et de mots indigènes dont les Indsmen se servent avec les hommes de race blanche. Il disait :

« Mon frère blanc sait-il au juste combien le premier cheval de feu apportera d'argent ?

— Oui.

— Qui l'a dit à mon frère ?

— Un de ceux qui demeurent dans l'écurie du cheval de feu.

— L'or viendra-t-il du pays de Waihur (Californie) ?

— Oui.

— On envoie cet or au père des faces pâles[7] pour faire des dollars ?

— Oui.

— Oh ! le père des faces pâles n'aura pas même un penny à tirer de cet envoi ! Combien d'hommes chevauchent sur le cheval de feu ?

— Je n'en sais rien ; mais fussent-ils plus nombreux, mon frère rouge en viendra facilement à bout avec ses vaillants guerriers.

— Certes, les guerriers des Ogellallah prendront cette nuit beaucoup de chevelures, leurs femmes et leurs filles pourront danser la danse de la victoire !

— « Les cavaliers du cheval de feu n'ont-ils que de l'or ? Ne portent-ils pas sur eux des choses pouvant servir aux hommes rouges : des habits, du calicot, des armes ?

— Oui, et beaucoup d'autres choses ; mais les hommes rouges feront-ils à leur frère blanc la part qu'il désire ?

[7] Le président des États-Unis.

— Mon frère blanc prendra tout l'or et l'argent du cheval de feu, les hommes rouges n'en ont pas besoin, leurs montagnes sont pleines de nuggets[8]. Ka-wo-mien (et le chef indien montrait du doigt sa poitrine), Ka-wo-mien, le chef des Ogellallah, a connu une face pâle très sage qui disait :

« L'or n'est qu'une *poussière fatale* semée en terre par le mauvais esprit pour rendre les hommes meurtriers, voleurs et malheureux. »

— Cette face pâle était un grand sot ! Comment s'appelait-il ?

— Il n'était point sot, mais vaillant et brave. Les fils des Ogellallah se tenaient là-bas près de l'eau de Road-Fork, pour surprendre et scalper une troupe de trappeurs qui leur avaient pris quantité de castors. Ils firent des prisonniers, parmi lesquels se trouvait un homme blanc, que ses compagnons regardaient comme un fou parce qu'il cherchait des herbes et des insectes, et prétendait être venu seulement pour voir une savane ; mais dans la tête de ce blanc habitait la sagesse, et la force était dans son bras. Jamais son fusil ne manquait le gibier le plus agile ; son couteau défiait les ours les plus terribles de la montagne. Il avait averti ses frères de prendre garde à nous autres, hommes rouges ; ses frères s'étaient moqués de lui : leurs chevelures ornent maintenant les wigwams des Ogellallah ; lui ne voulut pas abandonner les siens ; il tua beaucoup d'hommes rouges, puis succomba sous le nombre. Nous le conduisîmes dans nos villages. On ne le tua pas, car il se montrait digne de vivre. Plusieurs jeunes filles du peuple rouge demandèrent à entrer dans sa cage comme ses squaws. Ma-ti-ru, notre grand chef, lui offrit de choisir entre sa fille ou la mort. Il méprisa cette fleur des prairies, déroba le cheval du chef, reprit ses armes, tua plusieurs guerriers et s'enfuit.

— Depuis combien de temps la face blanche a-t-elle disparu ?

— Le soleil a depuis vaincu quatre fois l'hiver.

— Comment se nommait-il ?

— Il n'avait pas encore de nom, n'étant arrivé que depuis peu de lunes, par la grande eau sur laquelle courent les maisons ailées et les pirogues de feu, pour amener ici les hommes blancs. Son poing ressemblait à la patte de l'ours, il brisait la tête de l'ennemi, et pour cela, on surnommait le chasseur blanc *Shatterhand.* »

Ka-wo-mien venait de raconter mes propres aventures. Je le reconnaissais maintenant sans peine, aussi bien que Ma-ti-ru, qui m'avait autrefois retenu prisonnier. J'étais vraiment alors un greenhorn, car je venais pour la première fois dans les savanes ; et ce ne fut que plus tard, et sous la direction du fameux chef des Apaches, que je fis l'apprentissage du métier.

Le narrateur avait été exact pour le fond, seulement il embellissait un peu les détails.

« Old Shatterhand ! Je le connais, interrompit le blanc, il se trouvait au *hidespot*[9] de Old Firehand, lorsque j'ai assiégé cette cachette avec quelques hommes déterminés, afin d'enlever les peaux de castors et de loutres qui s'y trouvaient entassées. Je me suis échappé difficilement, ce jour-là ; le drôle ne se laisse guère approcher... »

Cette voix, je la reconnaissais aussi, c'était celle du capitaine de ces bushheaders qui nous avaient attaqués au Sud-Sashal-schawdan et que nous avions fort malmenés, car trois seulement s'échappèrent. Cet homme faisait partie d'une bande de brigands des prairies, pires que les plus sauvages Indiens, les défauts, les plus mauvais instincts des deux races se combinant et s'augmentant chez eux les uns par les autres. Ma-ti-ru, jusqu'alors, n'avait pris aucune part à l'entretien ; il leva la main et dit :

« Malheur à lui, s'il retombe au pouvoir des hommes rouges ! On le liera au poteau

[8] Pépites, lingots d'or

[9] *Hidespot,* cachette pratiquée par les chasseurs pour mettre leurs fourrures et leur gibier à l'abri du pillage des Indiens ou des brigands *blancs*, qui les traquent sans cesse.

de torture, et Ma-ti-ru lui arrachera chaque muscle du corps. Il a tué les meilleurs guerriers des Ogellallah, il a brisé le cœur de la plus belle fille des prairies. »

Ah ! s'ils avaient su tous trois que j'étais à quelques pas, et plus proche encore ! — Cependant Ka-wo-mien repartit :

« Les hommes rouges ne le reverront jamais ; il s'en est allé par la rivière dans un pays où le soleil brûle, où le sable s'étend comme une savane, où rugit le lion, où les hommes ont beaucoup de femmes. »

J'avais raconté avec intention, dans les campements, que je comptais partir pour le Sahara[ii], et je n'étais pas peu flatté de me voir si célèbre parmi les Indiens. Il était donc plus facile ici de se faire un nom avec son fusil et ses coups de poing qu'en Europe avec sa plume !

« II reviendra ! murmura Ma-ti-ru. Quand une fois un homme a bu l'air des prairies, il faut qu'il s'en abreuve tant que le Grand-Esprit le conserve sur la terre. »

En cela l'Indien ne se trompait pas ; si les montagnards émigrés en plaine pleurent leur patrie et meurent de sa privation, si le marin ne peut vivre loin des flots, l'homme né dans la prairie, ou accoutumé à son grand air, soupire toujours pour elle et la regrette jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée.

Ka-wo-mien montra les étoiles en disant :

« Que mon frère blanc considère le ciel, voilà le temps d'aller au-devant du cheval de feu. Les bras de fer que mes guerriers ont pris au serviteur du cheval de feu seront-ils assez forts pour arracher les lignes de fer ? »

Je comprenais. Ils avaient assassiné un homme d'équipe chargé d'inspecter la voie, et lui avaient volé ses instruments pour opérer le déraillement.

« Ces bras sont forts comme ceux de vingt hommes rouges, repartit le brigand.

— Et mon frère blanc sait la manière de s'en servir ?

— Oui, suivez-moi. Le train sera là dans une heure. Seulement mes frères rouges doivent se souvenir qu'ils m'ont promis, pour ma part, tout l'or et l'argent.

— Ma-ti-ru ne ment jamais ! répondit fièrement le chef en se levant. L'or et l'argent sont à toi ; le reste, avec les chevelures des faces pâles, appartient aux guerriers Ogellallah.

— Vous fournirez des mulets pour le transport de l'or, vous me donnerez une escorte ?

— Tu auras des mulets ; les guerriers t'accompagneront jusqu'aux frontières du pays d'Aztlan (Mexique). Si le cheval de feu apporte beaucoup de choses qui plaisent à Ma-ti-ru et à Ka-wo-mien, on te conduira plus loin encore, jusqu'au grand village d'Aztlan, où ton fils t'attend. »

Là-dessus le chef indien poussa un cri strident ; tous les guerriers furent aussitôt debout. Je me reculai en glissant. J'avisais une place très propice pour me cacher, quand j'entendis un bruit léger, un souffle étouffé.

« Sam ! » murmurai-je si bas, que je semblais respirer plutôt que parler.

La masse noire qui se dessinait maintenant à mes yeux se souleva lentement, et j'entendis mon nom dans un murmure presque imperceptible : « Charley ! »

Me rapprochant tout près, je demandai :

« Les avez-vous vus ?

— Oui.

— Entendus ?

— Pas un mot. Et vous ?

— Moi j'en sais assez. Ils partent à l'instant vers l'ouest ; hâtons-nous, sans quoi nos chevaux courent grand risque. »

Nous revînmes aussi vite que possible ; en grimpant sur la voie pour la traverser, je dis à mon compagnon :

« Chargez-vous des chevaux, vous les conduirez le long du talus à un demi-mille. Je vous rejoindrai là. Je vais tâcher d'épier encore nos Peaux-Rouges.

— C'est à mon tour ; n'êtes-vous pas fatigué ?

— Non ; mon mustang vous suivra, tandis que je ne pourrais me faire obéir de Tony.

— Vous dites vrai. Je vous quitte. »

Sam s'éloigna ; je crus inutile d'effacer la trace de ses pas, nous étions en pleine nuit. À peine le petit homme avait-il disparu, que, me couchant le long de la voie, j'aperçus les Indiens qui arrivaient rampant l'un derrière l'autre. Je les suivis en ligne toujours parallèle, moi sur le bord supérieur de la voie, eux en bas, le long du talus. Quand ils furent à peu près en face du lieu où gisait le cadavre, ils commencèrent à escalader le remblai. Je me blottis dans une touffe de hautes herbes, sur le bord du talus, à peu de distance de l'endroit par où ils montaient.

Bientôt j'entendis le choc du fer, le bruit d'un marteau frappant sur les rails. Les bushheaders disjoignaient la voie à l'aide des instruments pris au malheureux employé.

Il était temps. Je me laissai glisser jusqu'au bas du talus et courus rejoindre mon compagnon. En cinq minutes j'étais près de lui.

« Ils démolissent les rails ? me demanda Sam.

— Oui.

— J'ai entendu. En se couchant ici, le bruit du marteau parvient très bien jusqu'à l'oreille.

— Hâtons-nous, Sam : le train arrivera dans trois quarts d'heure ; il faut que le conducteur soit averti avant que les Indsmen aient pu apercevoir les feux de la locomotive.

— Allez seul, Charley ; si nous quittions la place, nous perdrions ensuite du temps à nous chercher. Je voudrais épier un peu nos brigands, puis je reviendrai vous attendre ici.

— Bien. »

Je montai à cheval et pressai mon mustang autant qu'il me fut possible dans l'obscurité. Il était nécessaire de s'y prendre d'un peu loin, de façon que les Indiens ne s'aperçussent point du ralentissement du train.

La brume, qui au commencement de la nuit avait obscurci le ciel, se dissipait petit à petit ; les étoiles se montraient et répandaient leur douce lumière sur la prairie. Je voyais assez distinctement à quelques mètres, et plus j'avançais, plus je pouvais presser ma monture. Je ne rencontrai aucun obstacle pendant un espace de trois milles environ ; enfin je m'arrêtai.

Je sautai à terre, liai les jambes du mustang pour qu'il ne pût s'écarter, dans le cas où le bruit du train l'effrayerait ; puis je ramassai des herbes sèches un peu à tâtons, j'y joignis quelques menues branches trouvées sous les buissons, et je préparai une torche avec de l'herbe entortillée autour d'une grosse branche que je coupai à un arbre.

Ainsi muni, je pouvais attendre le train. Je plaçai ma couverture sur un côté de la voie, et me couchai de manière à poser de temps en temps mon oreille sur les rails pour en interroger le frémissement. Je regardais aussi sans cesse dans la direction du train ; la nuit était si calme, que je devais apercevoir de très loin la lumière des feux.

Au bout de dix minutes, je sentis un léger tremblement sur le rail, puis j'entendis un roulement sourd dont l'intensité augmentait seconde par seconde. Dans le lointain brillait une lumière semblable à une étoile, mais à une étoile qui grossissait toujours. Le train arrivait, il se rapprochait avec une grande rapidité.

Bientôt la lumière se divisa en deux foyers distincts, très peu séparés l'un de l'autre. J'allumai le tas d'herbes sèches, qui prit feu ; le mécanicien ne pouvait manquer de remarquer

ce signal. Le train n'était plus qu'à quelques centaines de pas : je distinguais sur la voie la lueur rougeâtre projetée par les deux lanternes et rabattue par l'ébuart ; encore quelques minutes, et le train passait devant moi. J'allumai alors ma torche et la fis tournoyer. Le mécanicien stoppa. Trois coups de sifflet aigus se firent entendre ; les freins serrèrent les roues, la vapeur ronfla à déchirer le tympan, des roulements, frottements, sifflements se succédèrent dans un affreux vacarme. La locomotive s'arrêta juste en face du feu, qui brûlait encore sur la voie ; se penchant au dehors, le mécanicien me cria ;

« Holà ! oh ! l'homme ! Que signifient ces signaux ? Vous voulez monter ?

— Non, Sir ; je voudrais au contraire vous faire descendre.

— Plaisantez-vous ?

— Pas le moins du monde, les Indiens sont là-bas en train d'arracher les rails.

— Les Indiens ! s'death ! dites-vous la vérité, l'homme ?

— Je n'ai aucun intérêt à vous tromper. »

En ce moment le conducteur du train, sautant sur la voie, vint à moi et me demanda :

« Que voulez-vous ?

— Les Peaux-Rouges nous attendent là-bas ! lui cria le mécanicien tout ému.

— Est-il possible! Les avez-vous vus ?

— Vus et entendus. Ce sont des Ogellallah.

— Les pires de tous ! Combien sont-ils ?

— Soixante, soixante-dix...

— Diable ! voilà la troisième fois de cette année qu'ils attaquent les convois. Scélérats ! Nous on viendrons à bout. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je désire leur donner sur les ongles. À combien de milles se trouvent-ils approximativement ?

— À trois milles environ.

— Mécanicien, couvrez les feux : ces drôles ont de bons yeux ! Vous, Master, je vous remercie du grand service que vous nous rendez. Vous êtes un trappeur ? Cela se voit à votre équipage.

— Oui, quelque chose d'approchant. II y a par là-bas un de mes compagnons qui surveille les rouges.

— Très bien. Maintenant vous tous, attention ! l'attaque va devenir une partie de plaisir, vous verrez ! »

On avait entendu notre conversation dans les premiers wagons, les portes s'étaient ouvertes, quelques voyageurs descendaient, d'autres s'entassaient aux ouvertures ; les cris, les questions, les exclamations se croisaient. Sur l'ordre réitéré du conducteur, tout ce bruit finit par se calmer.

« Vous avez de l'or et de l'argent dans le train, n'est-ce pas ? demandai-je.

— Qui vous l'a dit ?

— Les Indiens se le disaient entre eux ; ils sont dirigés par un blanc, un bushheader, qui doit recevoir tout le métal pour sa part ; le reste, avec les chevelures scalpées, appartiendra aux Peaux-Rouges.

— Scélérat ! Et comment connaît-il le chargement du train ?

— Il l'a appris, paraît-il, d'un employé de votre administration ; comment l'a-t-il fait parler, je l'ignore.

— On le saura plus tard... Mais dites-moi votre nom, Master, je vous en prie.

— Mon compagnon se nomme Sans-Ear, moi je...

— Sans-Ear ! Par tous les diables ! c'est un brave garçon ; il en vaut une douzaine

pour la chasse aux Peaux-Rouges. Et vous, qui êtes-vous ?

— On m'appelle Shatterhand dans la prairie.

— Old Shatterhand ! Celui qui, il y a trois mois, poursuivi par une centaine de Sioux, s'est échappé presque miraculeusement, et a parcouru avec ses raquettes toute l'étendue de Yellowstone, dans les montagnes de glace, jusqu'au fort de l'Union, en l'espace de trois jours ?

— C'est cela même.

— Sir, je me félicite de vous rencontrer ; mais c'est singulier, n'avez-vous pas sauvé déjà, il y a quatre ans, un convoi que Parannoh, le capitaine blanc des Sioux, cherchait à surprendre ?

— Oui, j'étais alors avec le chef des Apaches, le fameux Winnetou. Je vous en prie, Sir, ne perdez pas de temps. Prenez vos mesures, les ennemis savent à peu près l'heure où doit passer le train ; si vous tardez, ils se douteront de quelque révélation.

— C'est vrai ; seulement il faut que je m'informe avant d'agir,.. Savez-vous quel lieu ils ont choisi pour l'attaque ? Quand on veut se défendre avec succès, il faut étudier le plan de l'adversaire.

— Vous parlez comme un grand stratégiste, Sir ; malheureusement je ne puis vous donner que peu d'indications. Voulez-vous les attaquer ? ils sont à trois milles, je vous l'ai dit.

— Naturellement, naturellement je veux les attaquer ! Il faut faire passer à ces gens l'envie de fouiller sans cesse dans nos poches... À vous deux vous seriez trop peu contre soixante Indiens.

— Pshaw ! Sir, interrompis-je avec impatience, ce que nous pouvons faire ou non, nous le savons mieux que personne, Sans-Ear, en plein jour, n'a pas été longtemps, tout à l'heure, pour envoyer quatre Peaux-Rouges aux prairies éternelles ; nous viendrions peut-être bien à bout d'en dépêcher quelques douzaines pendant la nuit. Il s'agit beaucoup moins du nombre que de la hardiesse et des bonnes armes. Si nous avions entre les mains des fusils à vingt-cinq coups, ces Indsmen ne devineraient pas combien nous sommes pour les attaquer. — Vous entendez, Messieurs les voyageurs, y a-t-il parmi vous quelques hommes déterminés ? »

Je savais qu'on ne voyage guère sans armes dans ces parages ; mais je ne pouvais prendre un commandement que le conducteur paraissait désireux de se réserver. Une pareille expédition eût dû pourtant être confiée plutôt à un chasseur qu'à un employé du chemin de fer, si brave qu'on le supposât. Les voyageurs répondirent unanimement en offrant leurs services ; le conducteur reprit :

« J'ai ici seize hommes d'équipe, s'entendant fort bien à manier le couteau ou le fusil ; de plus, vingt soldats qui se rendent au fort Palwieh ; il sont bien armés. Il y a aussi quelques gentlemen qui ne seront pas fâchés d'abattre cinq ou six Peaux-Rouges. Hé ! qu'en dites-vous ? »

Tout le monde se déclara prêt ; les moins belliqueux prirent des airs fanfarons.

Ces derniers ne pouvaient que gêner ; je crus qu'il serait prudent de les laisser en arrière. Je leur tins à peu près ce petit discours :

« Écoutez-moi, Messieurs ; je crois que vous êtes tous des hommes résolus ; cependant, comme j'aperçois ici plusieurs dames, je suis d'avis de ne pas les abandonner seules sur la voie. Quand même nous triompherions des Indiens, ce qui ne peut guère manquer, je l'espère, on doit craindre l'apparition des fugitifs en cet endroit ; il est nécessaire de défendre le train contre leur attaque. Ceux qui veulent bien se contenter de ce poste non moins glorieux sont priés de le déclarer. »

Huit voyageurs s'avancèrent aussitôt, disposés à défendre le train et les dames au péril de leur précieuse vie. Trois d'entre eux étaient les maris des trois femmes que j'avais aperçues ; les cinq autres avaient l'air de s'entendre mieux sur le prix des épices ou du calicot

que sur le maniement des armes. Quant aux premiers, on ne pouvait les blâmer, leur devoir était de protéger leurs moitiés.

« Le train ne peut rester non plus sans mécanicien ni chauffeurs, ni employés ; qui veut se dévouer pour assurer le service ? continuai-je.

— Le mécanicien et le chauffeur resteront à leur poste, décida le conducteur. Le premier aura la haute direction pendant que nous combattrons. Pour moi, je commande la troupe d'attaque ; vous, Master, vous nous servirez de guide.

— Comme bon vous semblera, Sir ; vous avez sans doute combattu plus d'une fois les Indiens ?

— Non, mais qu'importe ? Ces misérables Yambaricos [10] ne savent pas ce que c'est que de se défendre comme des hommes ; ils sont cruels et rusés, mais fuient dès qu'on leur tient tête.

— Ne vous y fiez pas, Sir ! Nous avons affaire aux Ogellallah, les plus sanguinaires des Sioux ; ils sont commandés par des chefs vaillants, Ma-ti-ru et Ka-wo-mien. Ma-ti-ru est non seulement le chef de sa tribu, mais le premier chef militaire de tous les Sioux ; de plus ils sont guidés par un scélérat habile.

— Est-ce à dire que vous croyez me voir trembler ? Nous sommes au moins quarante, et nous craindrions ces sauvages ! Les feux ont été couverts, les drôles ne se douteront point de notre approche ; on va nous conduire jusqu'à quelques mètres de l'endroit où les rails sont dérangés ; là nous nous arrêterons, d'un bond nous serons sur la voie, nous culbuterons la troupe épouvantée ; pas un de ces brigands ne nous échappera. Alors nous n'aurons plus qu'à remettre les rails à leur place ; je ne crois pas que le retard dépasse une heure avant la prochaine gare.

— Votre projet annonce toutes les qualités d'un général de cavalerie légère, dont le grand plaisir est de tomber sur l'ennemi et pour lequel l'obstacle n'existe point ; remarquez pourtant, Sir, qu'il s'agit de tout autre chose. En vous y prenant de la sorte, vous courez à une perte certaine, et je ne puis prendre part à une expédition ainsi entendue.

— Comment ! Vous refusez de nous aider ? Me jugez-vous incapable de commander, ou la peur vous fait-elle reculer ?

— La peur ! Master, je veux croire que vous avez parlé sans réflexion, autrement vous feriez connaissance avec le poing d'Old Shatterhand. — Après tout, en quoi tout cela me touche-t-il ? Que ces Indiens s'emparent tout à l'heure du train et de vos chevelures, je m'en lave les mains ; quant à ma propre tignasse, je saurai bien la défendre. Good evening, Messieurs ! »

Le conducteur me retint violemment par le bras.

« Arrêtez, Master ! criait-il comme un furieux ; j'ai pris le commandement de l'expédition, je vous somme de m'obéir. Laisser le convoi à une grande distance de l'endroit où nous allons combattre serait folie. Je réponds des biens et des vies des voyageurs, j'entends agir prudemment. Mon plan, je le répète, est celui-ci : conduire les wagons le plus près possible du terrain de la lutte, pour nous en servir comme de refuge et de citadelle, jusqu'à l'arrivée des trains d'est et d'ouest, d'où les passagers nous prêteront main-forte, si nous en étions réduits à cette extrémité... Qu'en dites-vous, Messieurs ? »

Tout le monde approuva : aucun des assistants ne se doutait ni de la manière d'attaquer les sauvages, ni de la tactique indienne. Les voyageurs virent dans ces dispositions une preuve de haute sagesse. Fort de l'assentiment unanime, le conducteur se tourna vers moi.

« Montez, Sir ! ordonna-t-il.

— Vous commandez, j'obéis, » murmurai-je. En même temps j'enfourchai mon mustang, dont j'avais délié les jambes pendant tous ces préliminaires.

[10] La classe la plus méprisée parmi les Indiens.

« Pas du tout ! cria le conducteur, je vous dis de monter sur la locomotive !

— Tiens ! nos idées se rencontrent mal.

— Descendez de cheval tout de suite ! »

Je fis approcher le mustang du conducteur furibond, et lui dis :

« Sir, si vous aviez jamais rencontré un véritable trappeur de l'Ouest, vous sauriez qu'on lui parle d'un autre ton. Montez vous-même sur votre machine. »

Je l'empoignai par les épaules, le soulevai, et, donnant une vive impulsion à mon cheval, je lançai le bonhomme sur la plate-forme de la locomotive. »

Quelques minutes plus tard, je galopai le long de la voie, et le train s'ébranlait dans le même sens. Au bout d'un quart d'heure, je rejoignis Sans-Ear.

« Eh bien ? grommela celui-ci en me voyant à cheval, je croyais que vous reviendriez avec les autres ? »

Je lui racontai mon aventure.

« Vous avez bien fait, Charley, interrompit le petit trappeur ; ces gens du train vous regardent par-dessus l'épaule, parce qu'on ne se fait pas friser tous les jours. Leur plan est joli, il les conduit tout droit, hi hi hi hi... — Il imitait le geste de scalper. — Mais, Charley, vous ne m'avez pas dit le nom des chefs indiens ?

— Ma-ti-ru et Ka-wo-mien.

— Ah ! ah ! le combat sera chaud, mon vieux cœur se sent tout réjoui.

— Ils ont un blanc pour les diriger ; l'or lui restera, à eux les vêtements et les chevelures.

— On connaît cela, c'est un bushheader ?

— Oui, il faisait partie de la bande qui nous assaillit au hidespot du vieux Firehand.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Je ne sais ; ces gens changent de nom tous les jours. Et vous, avez-vous fait votre reconnaissance ?

— Oui ; ils sont divisés en deux troupes, pour attaquer les deux côtés de la voie, à la place où ils ont rompu les rails. Ils font garder les chevaux par deux sentinelles... Mais enfin, Charley, à quoi nous décidons-nous ? aidons-nous les hommes du train, ou non ?

— Sam, le devoir est là ; malgré ma mauvaise humeur, je ne reculerai pas ; qu'en pensez-vous ?

— C'est vrai, le devoir est là, et puis ces Indsmen ne m'ont point encore soldé leur dette... Songez donc, mes oreilles seules valent quelque chose... Je parie ma Tony contre une grenouille verte que plus d'une oreille rouge restera demain sur la voie. Maintenant à l'œuvre, Charley !

— Oui, postons-nous sur le talus de manière à nous trouver entre les Indiens et leurs chevaux.

— Well. Mais j'ai encore une idée. Si nous essayions un *stampedo*[11] *?*

— Hum ! cela serait bon si la chose avait été préparée, et si notre but était l'extermination d'une tribu indienne ; mais les railroaders[12] se retireront bientôt, et à nous deux que pourrions-nous faire ? Je crois que nous devons nous borner à arrêter les Peaux-Rouges dans les environs du train, ou à les forcer à fuir : dans les deux cas, il ne faut point les priver de leurs montures. On doit quelquefois bâtir un pont d'or à l'ennemi. Ne le savez-vous pas ?

— Vous avez peut-être raison, Charley ; cependant j'aimerais à faire un pied de nez aux rouges, juste à l'instant où ils croiraient reprendre leurs montures. On pourrait aussi leur

[11] Incendie.

[12] *Railroaders,* hommes du chemin de fer, employés, personnel du chemin de fer.

causer une terrible panique en leur lançant leurs chevaux sur le dos.

— Eh bien, nous verrons, cela dépendra des circonstances.

— Avant tout, débarrassons-nous des sentinelles.

— Je déteste l'effusion du sang quand elle est inutile, mais j'en reconnais aujourd'hui la triste nécessité. Les gardiens tués, nous sommes maîtres des chevaux. Mettons d'abord les nôtres en sûreté et marchons. »

J'attachai mon mustang de manière qu'il ne pût avancer que de deux ou trois pas. Sam se décida pourtant à m'imiter. De la sorte, nous étions assurés que, dans le cas d'un stampedo, si les chevaux fuyaient de ce côté, ils n'entraîneraient pas les nôtres.

Nous décrivîmes alors un arc qui nous fit passer derrière les Indiens. La locomotive n'arrivait point.

Le conducteur avait-il renoncé à son plan ? les voyageurs refusaient-ils d'avancer sans guide ?

Lorsque nous fûmes près des chevaux, nous aperçûmes l'ombre des deux sentinelles allant et venant ; l'une d'elles finit par s'approcher du buisson qui nous cachait. Ne découvrant rien de suspect, l'Indien s'éloignait, lorsque la lame du poignard de Sam brilla comme un éclair dans la nuit. L'homme rouge, frappé au cœur, tomba sans pousser un cri. L'autre sentinelle ne tarda point à se diriger vers nous, elle subit le même sort.

Quand on n'a pas vécu au milieu de la prairie, on ne peut soupçonner la fureur des haines entretenues dans les deux races rivales, qui n'avancent et ne reculent qu'en marquant chacun de leurs pas du sang ennemi. Pour peu que l'on conserve le sentiment d'humanité inspiré par l'Évangile, on s'épouvante en rencontrant sur le sol sombre et sanglant, « dark and bloody ground, » la cruauté, l'insouciance du meurtre, poussée à un degré inouï, même chez les hommes civilisés. Mais, bientôt vaincu par la terrible loi de la conservation et de la nécessité, obligé de se défendre sans cesse contre un ennemi sans pitié et vis-à-vis duquel les ménagements seraient impossibles, on subit l'entraînement des instincts féroces, on s'endurcit à la longue, comme tous ceux qui « boivent l'air de la savane ».

Le mouvement que je fis pour ne pas voir tomber la seconde victime fut cause que je remarquai un cheval assez proche. Cette bête portait une de ces selles espagnoles, munies de grands étriers, si fort appréciée par les Américains du Sud. Le reste du harnachement n'avait rien d'indien. C'était ou ç'avait été sans doute la monture d'un blanc. J'examinai de plus près l'animal : des deux côtés de la selle pendaient des fontes profondes ; je les fouillai. Elles contenaient quelques papiers, avec deux sacs ou bourses, dont je n'avais pas le temps de délier les cordons. Je serrai le tout dans ma ceinture.

« À présent, dis-je à Sans-Ear, séparons-nous ; allez d'un côté, moi de l'autre. Mais, attendez... Voilà le train...

— Le train... Eh oui ! vraiment... Les feux sont découverts. Ah ! par exemple, il arrive ! s'écria le petit chasseur. Restons encore un peu pour voir comment le bâton va nager. »

Donc le conducteur poursuivait son *fameux plan.* La machine s'avançait lentement, lentement, comme si chaque tour de roue eût dû éprouver la place ; enfin le train s'arrêta un peu avant l'endroit où les rails étaient rompus.

Les Indiens se voyaient déjoués, car il leur importait fort de faire dérailler le train, et de provoquer un accident plus ou moins grave. Ils durent soupçonner une trahison. Quant aux passagers, puisqu'on les avait amenés si près du théâtre de l'action, ils eussent mieux fait de rester dans les wagons et de s'y défendre que de sauter sur la voie pour attaquer les Indsmen ; mais il fallait exécuter le plan du conducteur !

Je vis bientôt les portières s'ouvrir, et tous les hommes se précipiter dehors les armes à la main. L'imprudence de cette sortie fut prouvée immédiatement. Les feux de la machine éclairant les combattants, les Indiens, cachés dans l'ombre, saluèrent à l'instant même

le train par une décharge bien nourrie, partant des deux côtés de la voie : décharge accompagnée de hurlements et de cris, qui pénètrent jusqu'aux moelles des os, et dont on ne peut se faire une idée quand on n'a jamais entendu les vociférations des Peaux-Rouges.

Les sauvages s'élancèrent en même temps, continuant leur feu ; mais ils ne rencontrèrent que des cadavres ou des blessés ; tous les blancs qui pouvaient jouer des jambes s'étaient enfuis vers le train et se renfermaient affolés dans les wagons.

Alors plusieurs Indiens voulurent scalper les morts ; mais les coups de fusil partis des portières les forcèrent à reculer. J'espérais que le mécanicien allait faire rétrograder le train, il n'en fut rien ; chauffeur et mécanicien étaient sans doute réfugiés dans les wagons.

« Ah ! par exemple ! un siège en règle va commencer, murmura Sans-Ear.

— Je ne le crois pas. Les rouges savent qu'ils ont peu de temps avant le passage de l'autre train ; ils tenteront plutôt l'escalade, quoiqu'ils n'aiment guère ce moyen.

— Que faire ?

— Sam, la décision doit être prompte et promptement exécutée : essayons du s*tampedo.* Lâchons les chevaux des Indiens, et prenons les nôtres, courons en cercle, mettons le feu aux herbes de cinquante en cinquante pas. Nous détournerons peut-être ainsi l'attaque, et nous enlèverons à l'ennemi toute ressource. Je ne vois pas d'autre parti à prendre dans la situation où nous nous trouvons.

— Mille tonnerres ! c'est une idée, mais nous risquons de brûler les wagons.

— Ah !... En effet, ce serait grave, surtout si certaines voitures sont remplies de substances grasses ou de feuilles sèches, de l'huile, du thé, par exemple ; mais j'imagine que les wagons résisteront à un feu léger et follet comme celui des herbes. D'ailleurs, les Indiens seront bien obligés de combattre l'incendie autour d'eux, ils défendront ainsi le train sans le vouloir ; à moins qu'ils ne gagnent le talus en passant sous les voitures,

— Charley, je crains qu'il ne faille beaucoup de temps pour allumer cet incendie. Et puis nous n'avons pas de torches.

— Courage, Sam, nous y arriverons ; j'ai sur moi une quantité d'allumettes, un chasseur des prairies doit tout prévoir.

— Bravo, Charley ! Inutile d'aller reprendre nos chevaux, ceux des Indiens sont tout près. Venez ! montez ce brun, je choisis cet alezan ; coupez les lassos. »

Une fois les chevaux lâchés, nous mîmes le feu aux broussailles qui entouraient le campement.

La flamme s'éleva, courte d'abord, ne dépassant pas la terre de deux pouces. Nous avions le temps de courir avant que les Peaux-Rouges aperçussent la lueur.

« Où nous retrouverons-nous ? demandai-je,

— là-bas, près du chemin de fer, mais non en avant des flammes, entre les deux feux ; comprenez-vous ?

— Oui. »

Depuis qu'ils étaient déliés, les chevaux s'agitaient beaucoup ; la vue des flammes, l'odeur de la fumée achevèrent de les effaroucher. Leurs crins se hérissèrent. Les malheureuses bêtes se cabrèrent et cherchèrent à fuir ; elles semblaient enragées.

Je m'éloignai au galop, décrivant une courbe d'un demi-mille et jetant des allumettes dans les touffes d'herbes desséchées ; enfin je rejoignis la voie. Là il me vint une idée qui m'atterra ; nous n'avions écouté que l'impulsion du moment, et nos propres chevaux, oubliés, allaient périr dans les flammes !

Aussitôt je m'élançai dans la direction où se trouvaient mon mustang et Tony.

Des flammes hautes comme des arbres pouvaient dès lors guider ma course ; au loin j'entendais le bruit des sabots et les hennissements des chevaux indiens fuyant épouvantés. Les

hurlements des Peaux-Rouges déchiraient mes oreilles. J'apercevais même, au bas des wagons, quelques langues de flammes. Je ne me trompais donc point en supposant que les Indiens se glisseraient sous le train pour échapper à l'incendie. Bientôt je retrouvai la place de nos bêtes ; elles y étaient encore ; Sam y avait songé comme moi au dernier moment, sans doute ; il accourait sur son cheval bai, qui allait ventre à terre.

Mais quelques Indiens avaient remarqué nos montures, plusieurs se détachaient pour venir les prendre ; deux des plus agiles n'étaient plus qu'à une vingtaine de pas. Je **s**aisis la courroie de mon fusil, et, me soulevant, sur la selle, je pris aussi mon tomahawk. Je venais de reconnaître les deux Ogellallah, je m'élançai vers eux. « Arrière, Ma-ti-ru ! criai-je, ne touche pas à mon cheval ! »

Il tourna la tête, me reconnut à son tour et rugit furieux !

« Old Shatterhand ! Tu vas mourir, ô le plus détestable de tous les blancs ! »

Brandissant son couteau, il fit un bond pour me frapper ; je le prévins ; ma hache de guerre l'atteignit, il roula sur le sol. L'autre Indien sautait sur le dos du mustang, ne se doutant pas que le cheval avait les jambes liées, sans compter la corde qui l'attachait à un arbre.

« Ka-wo-mien, lui criai-je, tu as parlé de moi tout à l'heure avec le traître de blanc qui vous guide ; nous avons un compte à régler ! »

Il vit bien qu'en restant sur un cheval incapable d'avancer il se perdait, il sauta à terre, puis s'enfuit à travers les buissons. Je lançai le tomahawk, après l'avoir fait tournoyer au-dessus de ma tête comme une fronde ; l'arme terrible atteignit le chef au crâne, et fit rouler sa coiffure de plumes d'aigle sur le sol ; Ka-wo-mien s'y roulait en même temps. Ma carabine à répercussion m'aida encore à me débarrasser de trois Sioux ; les autres prirent la fuite. Le feu se rapprochait tellement, qu'un combat devenait impossible. Je coupai à la hâte les cordes du mustang, et me remis en selle sur son dos, tandis que le cheval brun s'échappait tout frémissant.

« Ah ! holà ! ho ! criait Sam. Y a-t-il encore de quoi passer, Charley ? »

Ce disant, il atteignait la place, déliait sa jument et l'enfourchait triomphant, sans s'inquiéter de l'autre cheval.

Nous courûmes alors en zigzag, cherchant les rares endroits respectés par les flammes, et, parvenant à tourner l'incendie, nous nous trouvâmes à une place noircie sous l'action du feu, mais presque refroidie déjà, car les flammes n'y avaient pas eu grand aliment. Vis-à-vis et par-derrière se dessinait un grand cercle noir, enfermant l'incendie, semblable à une mer de flammes ; des vagues ardentes embrasaient l'air à tel point, que nous pouvions difficilement respirer. Le feu se propageait avec une, grande rapidité dans le sens du vent, mais s'éteignait aussi promptement en arrière ; au bout d'un quart d'heure, l'horizon était encore bordé d'une bande de pourpre, tandis que la prairie rentrait dans le sombre de la nuit. La fumée cachait le ciel, on ne voyait pas devant soi à la distance du bras.

« Bless me ! grommela Sam ; quel feu d'enfer !... Par exemple, je voudrais savoir ce qu'est devenu le train.

— Oh ! il y a tout lieu d'espérer qu'il est intact ; LES wagons doivent être construits pour ces rencontres ; ce n'est pas la première fois qu'un convoi passe dans la savane enflammée.

— On doit nous voir là-bas, hein ?

— Oui, car nous sommes entre l'horizon rouge et les Ogellallah. Peut-être croient-ils que nous nous sauvons ; peut-être craignent-ils que nous ne fassions partie d'une troupe de chasseurs prête à défendre les voyageurs. Prenons du côté nord, puis nous tournerons vers l'ouest, pour revenir sur nos pas,

— C'est cela. Et, par exemple, je crois que l'affaire ne se terminera point sans quelques bouts d'oreilles arrachés. Votre tomahawk n'a pas trop mal travaillé déjà, Charley.

— J'espère pourtant n'avoir tué personne, répondis-je un peu sèchement.

— Tué personne !... Eh ! par exemple, qu'avez-vous fait alors ?

— J'ai étourdi seulement ces Peaux-Rouges

— Êtes-vous dans votre bon sens ? Étourdir des scélérats quand on pourrait les envoyer *ad patres !* Voulez-vous donc les rencontrer indéfiniment sur votre chemin ?

Il est un motif qui m'a fait les ménager, et que vous comprendrez, Sam.

— Non, Charley, non ! Je n'admets aucun motif de ce genre : ces deux hommes sont des chefs dangereux qui ne méritaient aucun quartier.

— Écoutez-moi. Je fus leur prisonnier ; ils pouvaient me torturer, me tuer ; ils ne l'ont pas fait, fallait-il répondre à leur générosité par l'ingratitude ?... Non ; aussi ai-je calculé mes coups avec soin, je vous assure.

— Charley, ne prenez point mal mes paroles ; mais je vous dirai, par exemple, que vous avez fait une terrible sottise. Croyez-moi, ils ne vous en sauront nul gré, ils penseront seulement qu'Old Shatterhand n'a plus assez de force dans le bras pour assommer un Peau-Rouge. Enfin j'espère que le feu aura réparé cette maladresse. »

Pendant cette conversation, la vieille jument de Sans-Ear remuait si vaillamment les quatre jambes, qu'elle marchait toujours à côté de mon mustang. En quelques minutes nous fûmes près du chemin de fer, quoique, pour regagner le lieu du combat, nous eussions décrit une courbe d'un mille au moins. Nous attachâmes nos bêtes au bas du talus, après quoi nous grimpâmes sur le bord de la voie, et nous rampâmes jusqu'aux wagons.

L'atmosphère restait imprégnée de l'âcre odeur de l'incendie ; le vent soulevait et chassait les cendres accumulées dans la plaine ; on éprouvait à chaque instant un pressant besoin de tousser, contre lequel il fallait lutter cependant, si nous voulions arriver sans bruit. Les feux de la machine restaient allumés, et pourtant nous n'apercevions pas l'ombre d'un Indien. Nous rampions avec des précautions infinies. En approchant, je constatai que mes prévisions s'étaient réalisées. Afin de se soustraire aux flammes qu'ils ne pouvaient arrêter, les Ogellallah s'étaient réfugiés sous les wagons ; ils s'y trouvaient entassés, serrés les uns contre les autres, n'osant bouger de peur de provoquer la fusillade des blancs, attendant sans doute un moment favorable ; du reste, fort indécis, car ils n'avaient plus de chefs.

Une idée s'empara en cet instant de mon cerveau. Son exécution était malaisée, mais je n'avais pas beaucoup de loisir pour la peser ni la mûrir.

« Sam, murmurai-je en me retournant vers mon compagnon, descendez, allez garder les chevaux, de peur qu'on ne les prenne.

— Pshaud ! les Indiens ne sortiront pas de sitôt, ils sont trop contents d'être là-dessous !

— Je vais les en faire déloger.

— Avec le fusil ?

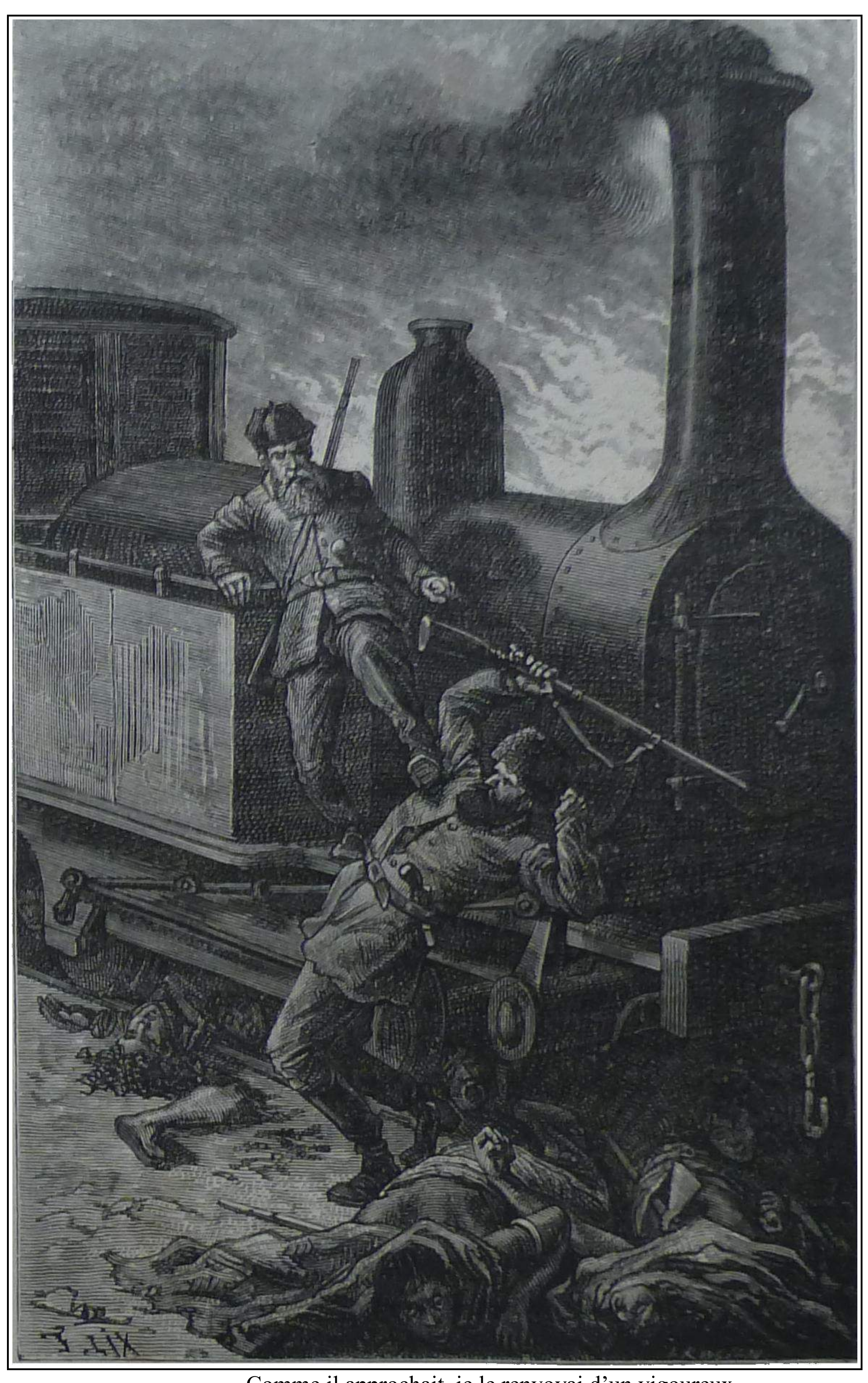
— Non. »

Je lui communiquai rapidement mon intention ; il l'approuva d'un air joyeux.

« Well, Charley ! Bien imaginé ! Allons vite ! Je serai là au bon moment avec les chevaux, hi hi hi hi ! Nous passerons au milieu d'eux comme les buffles au milieu des coyotes. »

Il s'éloigna aussitôt en arrière ; quant à moi, rampant très bas et le couteau à la main, j'avançai sans encombre jusque vis-à-vis la locomotive. M'élancer alors, traverser la voie, sauter sur la plate-forme du cheval de feu, fut l'affaire d'un instant. Quelques minutes plus tard, le train reculait.

Aussitôt s'élevèrent des vociférations de douleur et de rage ; après une trentaine de tours en arrière, je ramenai la machine et l'arrêtai.



Comme il approchait, je le renvoyai d’un vigoureux
coup de pied lancé en pleine poitrine.

« Chien ! » cria une voix tout près de moi.

Une ombre s'élançait en brandissant son arme. C'était un blanc. Comme il approchait, je le renvoyai sur la voie d'un vigoureux coup de pied lancé en pleine poitrine.

« Charley ! ici ! criait en même temps le petit Sans-Ear, vite, vite, vite ! »

J'aperçus vers la gauche Sam, sur son fidèle Tony, tenant mon cheval d'une main, et de l'autre repoussant deux Indiens.

Les Ogellallah qui n'avaient point été écrasés ni blessés sous les roues de la locomotive s'éparpillaient en tous sens, courant vers le lieu où ils pensaient retrouver leurs chevaux ; ils ne paraissaient pas songer à l'impossibilité de les rassembler après l'incendie : ces gens perdaient la tête de surprise et de terreur.

Je sautai à bas de la machine pour courir au secours de Sam ; les Peaux-Rouges, avertis par l'exclamation du petit homme, lâchaient prise ; mais bientôt une troupe de leurs camarades nous entourèrent. La situation devenait périlleuse ; heureusement ces hommes se trouvaient sous l'empire d'une véritable panique ; ils cherchaient à fuir plus qu'à nous attaquer. Ils s'apercevaient de la dispersion de leurs chevaux, et se débandaient comme un troupeau de sangliers poursuivis par la meute.

« All devil! criait Sam. C'est Alfred Morgan ! Halloo, Satan ! Te voilà donc ! te voilà et moi aussi ! »

J'aperçus, à la lueur mourante de l'incendie qui reculait toujours, Sans-Ear s'escrimant de toutes ses forces ; il allait atteindre son ennemi, quand celui-ci, évitant le coup, disparut au milieu des fuyards. Le trappeur éperonna sa jument, elle bondit comme un tigre au milieu des Indiens épouvantés... Je n'en vis pas davantage, car j'avais à lutter avec quelques brigands lancés pour prendre la fuite. Je ne les poursuivis point ; le sang avait assez coulé, les Indiens avaient reçu une leçon suffisante.

Afin de détourner Sam d'une aventure offrant mille dangers sans promettre le moindre avantage, j'imitai de toute la force de mon gosier le cri d'un coyote, puis je me dirigeai vers le train.

Tout le personnel était descendu ; on cherchait les blessés, tandis que le mécanicien lâchait bruyamment la vapeur. Le conducteur, à la tête de sa troupe, s'avança dès qu'il m'aperçut, et me dit d'un air furieux :

« A quoi pensiez-vous en faisant reculer la locomotive ? Vous êtes cause que tous les rouges se sont échappés, tandis que nous les aurions tenus en respect jusqu'à l'arrivée des autres trains ; tous eussent été anéantis !

— Cela vous plaît à dire, Monsieur, répliquai-je. Vous devriez

être très content de ce qui est arrivé, car vous auriez pu passer un mauvais quart d'heure. Vous faisiez un peu ce qu'il fallait pour cela.

— Qui a incendié la prairie ?

— Moi.

— Vous êtes fou ! vous agissez contre nous ! Je pourrais vous faire arrêter et traduire devant la cour de justice.

— Faites. Je suis curieux de voir comment vous vous y prendrez. » L'employé supérieur parut réfléchir.

« Il ne s'agit pas de cela, reprit-il ; vous avez commis une sottise ; mais que voulez-vous ! dans ces moments-là on perd la tête.

— Que vous ôtes indulgent, Sir ! Et maintenant, qu'allez-vous faire ?

— Relever les rails et partir, tout en prenant nos précautions contre un second essai de déraillement ou d'attaque.

— Permettez-moi de vous dire que je ne crois pas à ce nouveau danger ; votre plan

a trop bien réussi, ils n'auront nulle envie de provoquer encore de si vaillants guerriers.

— Vous raillez, Master ; prenez garde, vous pourriez vous en repentir... J'ai fait ce que j'ai cru devoir faire... Ces hommes sont nombreux, ils combinent leur attaque avec intelligence ; il n'est pas aisé de...

— Je vous l'avais dit : les Ogellallah savent se battre... Comptez vos pertes : neuf cadavres tués sur vos quinze hommes d'équipe et vos vingt miliciens. Si nous ne vous étions venus en aide par tous les moyens possibles, qui sait ce qui serait arrivé ? »

Le conducteur n'osa répliquer ; les assistants m'approuvaient. Il reprit d'assez bonne grâce :

« Restez-vous jusqu'à notre départ ?

— Certainement : un chasseur des savanes ne fait pas la besogne à demi. Si vous m'en croyez, vous allumerez des feux pour mieux éclairer les environs ; il y a encore par-ci par-là des buissons à demi brûlés où il serait aisé de se cacher. Il faudrait aussi placer des sentinelles sur la voie, quoiqu'une nouvelle surprise soit invraisemblable.

— Chargez-vous du guet ; vos yeux et vos oreilles sont habitués à cela.

— Bah ! ils ne sont pas meilleurs que les vôtres... Écoutez.

— Oui.. J'entends... C'est un cavalier... un Indien sans doute.

— Pensez-vous qu'un Indien s'approche avec si peu de précaution ? C'est Sans-Ear. »

C'était bien lui sur sa terrible jument ; il semblait voler à la conquête du monde.

« Vous avez entendu mon appel ? » demandai-je au petit trappeur.

Il inclina seulement la tête ; puis, se tournant vers le conducteur, lui dit ;

« Vous êtes l'homme qui a imaginé ce beau plan de défense ?

— Oui.

— Well, je vous en fais compliment. Voyez Tony : la bonne vieille eût mieux trouvé, je crois, dans sa cervelle de jument... Je voterai pour vous quand on changera de président. Allons, Tony ; attends-moi ici, ma fille. »

Le brave conducteur restait un peu abasourdi de ce sans-façon. Il ne répliqua point ; d'ailleurs son interlocuteur s'était de nouveau enfoncé dans les ténèbres des alentours. La rencontre avec Alfred Morgan l'avait mis sans doute de méchante humeur. Mais qu'était-ce que cet Alfred Morgan ? En tout cas un chef de bandits et l'instigateur de ce guet-apens.

Quelques minutes plus tard, le vieux chasseur reparut tout à coup. Il me fit signe ; nous allâmes nous asseoir sur le bord de la voie, pendant que les hommes d'équipe et les soldats travaillaient à, allumer des feux et à réparer le désordre des rails.

Sam paraissait sombre et colère ; je lui demandai en hésitant :

« Eh bien ?

— Eh bien, quoi ?

— Sont-ils morts ?

— Morts ? quelle ridicule question ! Une paire d'indiens de cette trempe va-t-elle mourir pour si peu ? On les touche comme si on voulait chasser les mouches, et puis on dit niaisement : Sont-ils morts ? Je pourrais vous adresser la même phrase qu'au conducteur du train. Tony n'eût pas été si bête... Sais-tu, Charley, ce qu'elle aurait fait, Tony ?

— Non.

— Tony aurait cassé tout de bon la tête à Ka-wo-mien et à Ma-ti-ru, au lieu de la leur caresser. À présent ils se sauvent à belles jambes.

— Tant mieux.

— Tant mieux ! C'est une pitié, un crime que de laisser courir de pareils

garnements, quand on eût pu les scalper en un tour de main.

— Je vous ai dit mes raisons, Sam. Laissons ce sujet ; racontez-moi plutôt ce qui vous à mis de si mauvaise humeur.

— Ah ! oui... Je l'ai reconnu !

— Qui ? Alfred Morgan ?

— Shatterhand, ne rions plus... Comment savez-vous ce nom ? Qui l'a prononcé ici ?

— Vous-même, Sam.

— C'est possible ! je n'en sais rien. Devinez, Charley, devinez quel est ce scélérat ! »

À la lueur incertaine qui nous éclairait, l'œil du trappeur étincela avec une telle expression de haine, son visage eut une contraction si effrayante, que je frissonnai et murmurai presque machinalement :

« Il ne peut être que le meurtrier de votre femme et de votre enfant, Sans-Ear.

— C'est lui, nul autre que lui ! »

Je me levai soudain.

« Et vous n'avez pu l'atteindre ? demandai-je.

— Non, Charley ! il s'est enfui, il m'a échappé ! Ah ! si j'avais encore mes oreilles, je me les arracherais de rage !

— Vous le serriez de près, pourtant.

— Il m'a échappé, te dis-je, Charley ! Peut-être s'était-il jeté à terre, peut-être ai-je sauté par-dessus son corps maudit, sans le savoir... Mais je le retrouverai... Il le faut ! il le faut ! je le poursuivrai...

— Dans quelle direction ? Vous perdrez du temps ; qui sait s'il n'est pas revenu sur ses pas afin de dérouter la poursuite ?

— Hélas ! hélas ! Charley, il faut pourtant que cet homme tombe dans mes mains ! »

Je tirai de ma ceinture les papiers et les deux petits sacs que j'avais pris dans les fontes de la selle espagnole, et, me tournant vers les flambeaux allumés sur la voie, j'ouvris l'une des bourses ; un cri de surprise m'échappa aussitôt : « Des diamants, Sam ! de vrais, de magnifiques diamants ! C'est un trésor d'un prix inestimable. »

Un jour, dans les montagnes du Cap, un chef de Zoulous me montra un sac plein de diamants noirs du pays, dont la beauté m'avait émerveillé ; mais ce n'était rien auprès des admirables pierreries qui brillaient en ce moment devant mes yeux éblouis. Elles devaient représenter une somme fabuleuse. Où donc ce chef de bandits avait-il pu se procurer de telles pierres ? Pourquoi les emportait-il avec lui dans les savanes ?

Certainement ce trésor avait été volé. Il me vint tout de suite à la pensée d'en chercher partout le légitime propriétaire, ou du moins ses héritiers.

« Des diamants ! répéta Sans-Ear, est-ce possible ! Ah ! par exemple, jamais je n'ai tenu dans mes mains autant de ces richesses qui flattent les gens des villes... Voyons. »

Je lui tendis la bourse.

« Ce sont des brésiliens, murmura-t-il. Regardez. Vraiment l'homme me paraît une singulière créature, lui qui attache tant de prix à ces petits cailloux... Tout simplement des cailloux, n'est-ce pas, Charley ?

— Du charbon, Sam, du carbone cristallisé ; voilà tout, en effet ; mais...

— Ah ! oui, du coke... oui, je sais. Je ne donnerais pas un vieux fusil pour ces brimborions. Qu'en ferez-vous ?

— Je les rendrai au propriétaire.

— Ah ! par exemple, qui est celui-là ?

— Je chercherai. On n'éprouve pas une telle perte sans en parler, sans faire quelque bruit dans les journaux.

— Hi hi hi hi ! demain nous nous abonnerons à toutes les feuilles des deux Amériques, n'est-ce pas, Charley ? Sans compter celles de l'autre monde, du monde où vous envoient parfois les brigands !

— Sam, il faudra toujours essayer ; d'ailleurs ces papiers nous donneront peut-être quelque indication. »

Je défis le cordon qui liait un paquet de paperasses, assez léger du reste, car il se composait seulement de deux excellentes cartes des États-Unis et d'une lettre sans enveloppe, sur la première page de laquelle je lus ces mots :

« Galveston, le...

« Cher père,

« J'ai besoin de toi, viens aussi vite que possible ; que ton entreprise au sujet des diamants ait réussi ou non, nous serons assez riches.

« Tu me trouveras dans le milieu d'août dans la Sierra-Rianca, près des sources du Rio-Pecos, entre le Skettel et le Head-Pik. Je te dirai tout de vive voix.

« PATRICK. »

La date était déchirée, après le mot *Galveston*. On ne pouvait savoir quand cette lettre avait été écrite. Sam écoutait ma lecture avec une profonde attention : lorsque j'eus fini, il s'écria :

« Behold ! Le fils s'appelle Patrick ! Ah ! les pieds me démangeront jusqu'à ce que je les aie rattrapés tous deux... Répétez-moi le nom des montagnes.

— Skettel et Head-Pik.

— Les connaissez-vous ?

— Un peu. J'ai voyagé de Santa-Fé aux monts Organos ; j'ai même poussé en chassant l'ours jusqu'à la Sierra-Rianca et la Sierra-Guadalupe.

— Vous connaissez le Rio-Pecos ?

— Hum ! un peu.

— Vous êtes l'homme qu'il me faut ! Je voulais aller dans le Texas et le Mexique, puis m'avancer vers la droite, parce que je croyais y retrouver mes scélérats ; mais, puisqu'ils nous apprennent si complaisamment où ils sont, je serais fou de ne pas montrer par là le vieux Sans-Ear sur sa Tony. Voyons, venez-vous avec moi demain matin, dans le cas où nous ne découvririons, au jour, aucune trace de ce Morgan ?

— Volontiers, car je ne serais pas fâché non plus d'avoir un tête-à-tête avec ce brigand au sujet des diamants.

— À présent, cachons tout cela, et voyons ce que font nos gens du train. »

Le conducteur s'était décidé à poster deux sentinelles en avant et en arrière, le reste des hommes travaillaient activement, tandis que les simples voyageurs s'occupaient à transporter les cadavres et à soigner les blessés. Quatre ou cinq d'entre eux, nous voyant revenir, s'approchèrent pour nous remercier. Ils semblaient mieux comprendre que le

conducteur quel service nous leur avions rendu.

Ils voulaient même nous faire accepter un cadeau, nous pressant de leur dire ce qui nous plairait ici mieux parmi leurs marchandises ou provisions. Je demandai simplement à renouveler mon paquet de tabac. De la poudre, du plomb, des allumettes, un peu de biscuit nous eussent été aussi fort utiles, mais je voulais qu'on nous laissât payer ces acquisitions. Les voyageurs se récrièrent tellement, que nous ne pûmes insister ; ils se montrèrent si généreux, que nous fûmes en quelques minutes mieux pourvus que nous ne l'avions jamais été de notre vie.

La réparation de là voie s'achevait ; le conducteur vint à son tour vers nous.

« Voulez-vous monter, Messieurs ? demanda-t-il ; je vous conduirai aussi loin que bon vous semblera.

— Tous nos remerciements, Sir ; nous restons ici.

— À votre aise ; mais je vais dresser un rapport sur l'événement ; les États vous devront une récompense pour nous avoir avertis.

— Nous vous sommes très reconnaissants ; malheureusement nous ne saurions profiter de vos bienveillantes intentions, car nous allons quitter la contrée.

— Selon vous, Master, à qui appartiennent les dépouilles des Indiens ?

La loi des savanes les attribue aux vainqueurs, déclara Sam.

— Allons, les hommes, approchez ! s'écria aussitôt le conducteur ; que chacun prenne sur les cadavres un souvenir de cette nuit : une plume, un collier... »

Mais Sam, s'avançant, dit avec flegme :

« Sir, montrez-moi celui d'entre vous qui a tué un seul de ces rouges.

— Qu'est-ce à dire ? répliqua le conducteur.

— Que celui-là seul a le droit de s'emparer d'un trophée qui l'a véritablement conquis.

— Sam, murmurai-je, laissez-les ; que nous importe ?

— Comme il vous plaira, Sir ! C'est une manière de plaisanterie, moi je ne réclame que le scalp. »

Les corps des blancs étaient pieusement déposés dans un wagon ; j'aidai à retrouver celui de l'homme d'équipe, resté dans le fourré.

On rejeta sur le talus les cadavres des Peaux-Rouges ; on se fit de courts adieux, et le train reprit sa marche. Pendant quelques minutes, le roulement retentit dans le lointain, s'assourdissant avec lenteur, puis tout fut fini : un profond silence s'étendit dans la savane.

« Il faut dormir maintenant, dis-je à Sam.

— Et si les Indiens reparaissent ?

— Ils ne reparaîtront pas.

— Hum ! Morgan pourra bien revenir aussi voir à son cheval et à ses diamants.

— J'en doute... Comment espérerait-il retrouver son cheval après l'incendie ? D'ailleurs il peut croire que vous le guettez ; il sait que vous n'êtes pas seul.

— En tout cas, éloignons-nous de la voie ; cherchons une place où nous soyons tranquilles. »

Nous fîmes un mille anglais environ vers le nord avant de nous installer pour dormir ; enfin nous trouvâmes un lieu assez convenable.

J'étais si fatigué, que je m'endormis presque à l'instant. Un peu plus tard, j'entendis, dans une sorte de rêve, le roulement d'un second convoi.

Lorsque je me réveillai, en rejetant ma couverture, je vis qu'il faisait à peine jour. Sam, déjà levé, fumait tranquillement un des cigares dont on nous avait gratifiés la veille.

« Good morning, Charley ! me dit-il. En vérité, ce tabac vaut encore mieux que celui de votre manufacture. Allons, vite, préparons-nous. Nous attendrons pour déjeuner que nous rencontrions de l'eau ; Dieu veuille nous en faire trouver bientôt, car jusque-là l'herbe va manquer pour nos chevaux. Marchons ! »

Je déliai mon cheval et demandai :

« De quel côté prenons-nous ?

Décrivons un zigzag jusqu'à l'endroit où le train s'est avancé ; de cette manière aucune trace ne nous échappera.

— Nous n'irons pas ensemble ?

— Non, on se retrouvera là-bas. »

Les cendres de l'incendie auraient présenté fidèlement les moindres marques, si le vent de la nuit n'était venu les soulever et les disperser. Nous nous rencontrâmes à, l'endroit désigné avec un résultat également négatif.

« Eh bien, Charley, me dit le petit chasseur, vous n'avez rien vu ?

— Non, rien.

— Que le diable emporte ce vent, qui souffle quand il ne faut pas ! Sans la lettre de Patrick nous ne saurions où aller.

— Sans doute, mais nous l'avons ; donc, au Rio-Pecos !

— Well ; seulement laissez-moi faire voir aux Indiens la signature de Sans-Ear. »

Pendant que je me reposais sur la voie, Sans-Ear entreprenait sa triste besogne. Il ne fut pas longtemps à rassembler les cadavres des Peaux-Rouges, auxquels il enleva consciencieusement les oreilles.

« Maintenant, suivez-moi, Charley, dit-il ; nous devons marcher longtemps encore avant de trouver de l'eau. Je suis curieux de savoir lequel des deux supportera mieux la soif, de votre mustang ou de ma Tony.

— Tony se fatigue moins, car son cavalier est moins lourd.

— Moins de chair et plus de cervelle, Charley ! Il est vrai que j'ai laissé échapper ce Morgan maudit ; mais, toi, tu as bêtement agi avec les chefs rouges ; je ne saurais te le pardonner, si tu ne parviens point à m'aider à retrouver Morgan, par exemple ! »

II

LES STAKEMEN

Entre le Texas, l'Arizona, le Nouveau-Mexique et le territoire indien, ou, pour s'exprimer autrement, dans le prolongement de la chaîne circulaire des monts Ozark, lesquels courent en festons au-dessous des hauteurs de la Sierra-Guadalupe et de la Gualpa, sont arrosés par les premiers bonds du Rio-Pecos, et donnent naissance aux sources de la Red-River, la Sabine, la Trinidad, le Brazos et le Colorado, s'étend une affreuse contrée surnommée : *le Sahara des États-Unis*.

De grands espaces sans végétation, un sol dur et rocailleux, des sables brûlants, des rochers stériles : c'est tout ce que rencontre l'œil dans ce désert désolé ; le peu de plantes qui s'y développent, sur une terre insuffisante, poussent mal et n'atteignent pas la moitié de leur taille ordinaire. Un climat, où à la chaleur torréfiante du jour succède sans transition le froid âpre et piquant de la nuit, rend cette contrée cent fois plus redoutable au voyageur que le Sahara. Là, point de djebel isolé, point de bir, point d'oued verdoyant pour rompre l'uniformité et la sécheresse de ce désert, où règne la mort dans toute sa hideur. Le regard ne rencontre nulle part où se reposer, il n'aperçoit que désolation et stérilité sous les formes les plus tristes. Çà et là, par je ne sais quel miracle de la nature, croit une plante aux feuilles épaisses comme du cuir ; c'est le *mezquite* (gummi) ; on dirait une moquerie du désert, raillant le regard fatigué qui cherche un peu de verdure. Le mezquite se rencontre tantôt en touffes isolées, tantôt en massifs d'une vaste étendue, sans qu'on puisse deviner le secret de sa nutrition et de son développement. Le cactus forme aussi des champs immenses d'un aspect rude, triste, presque effrayant. La couleur du cactus d'un gris brun, ses formes disgracieuses ; la poussière qui recouvre ses piquantes feuilles lui donne une teinte indéfinissable et mélancolique. Une telle végétation devient par instant un véritable supplice pour le cheval et le cavalier. Ce dernier guide avec des précautions incessantes sa monture harassée, au milieu des pointes aiguës dont la plante est armée. Si les aiguillons, fins comme des cheveux, résistants comme l'acier, pénètrent dans le pied du cheval, il faut renoncer à marcher, et le voyageur, dans le cas où il ne laisse pas ses os en chemin, souffre toutes les misères, toutes les tortures.

Malgré les périls de ces solitudes, l'homme les affronte fréquemment. La route qui conduit de Santa-Fé à Fort-Union, et plus loin encore à Passo del Norte, pour descendre enfin au milieu des plaines fraîchement arrosées et des épaisses forêts du Texas, est souvent suivie. Par ce mot *route*, il ne faudrait point entendre des voies bien entretenues, comme celles des pays civilisés ; ce que j'appellerai route, faute d'un autre mot, ne peut être pratiqué que par des chasseurs intrépides, des rastreaders, des Indiens maraudeurs, qui n'hésitent point à abréger un trajet. Parfois quelques lourds chariots, traînés par des bœufs et s'avançant à lents tours de roues, s'aventurent dans ces étendues désolées ; mais quant à trouver un chemin dessiné, un remblais, un travail quelconque pour retenir les sables, une continuité de voie qui rassure, il n'y faut pas songer. On suit de son mieux les traces ou les indications laissées par les devanciers. Très souvent ces indications cessent, et l'œil le plus exercé a peine à s'orienter. C'est alors qu'on rencontre ordinairement des poteaux plantés de distance en distance, et marquant le chemin.

Comme le désert d'Afrique, le désert américain veut des victimes à dévorer ; elles sont ici, proportion gardée, plus nombreuses, elles périssent d'une mort plus effroyable que celles du Sahara ou des Chamos de la haute Asie.

Les cadavres humains, les restes d'animaux, les fragments de squelettes, les débris de chariots qui bordent le passage, racontent à leur manière de douloureuses et muettes

histoires ; l'oreille ne les entend point, mais l'œil devine leurs affreuses péripéties. Au— dessus de ces ossements blanchis, de ces chairs en putréfaction, planent les vautours, dont la perçante prunelle suit chaque mouvement du voyageur. Le vol de ces terribles oiseaux ne se détourne guère de la caravane ou du cavalier isolé ; on dirait qu'ils savent que tôt ou tard la proie leur appartiendra. Ce vol constant, lugubre, menaçant, est le cauchemar du voyageur.

Mais, demandera le lecteur impatienté de ces sombres descriptions, dites-nous le nom de ce désert. Les habitants des contrées voisines s'entendent mal pour répondre ; ils appellent ce lugubre espace d'une façon différente dans toutes leurs langues, anglaise, française, espagnole ; mais, en général, on le nomme le *Llano estacado* (plaine étendue).

En suivant le cours de la Red-River, qui porte ses eaux dans la Sierra-Rianca, deux hommes à cheval s'avancent silencieusement. Leurs montures semblent épuisées ; les os des pauvres bêtes percent leur peau ; leurs jambes de derrière sont ramassées et anguleuses, on dirait des oiseaux malades, et non des chevaux. Elles traînent péniblement leurs jambes flageolantes ; on craint de les voir tomber au moindre faux pas ; leurs yeux sont rouges et sanguinolents ; leurs dents mordent une langue pendante ; elles ont tellement perdu la force vitale, qu'on ne trouverait pas une goutte de sueur sur tout leur corps ; il n'y a pas le moindre flocon d'écume à leurs lèvres : et pourtant la journée touche à sa fin !

Ces deux chevaux étaient Tony et mon mustang ; les cavaliers ne pouvaient guère être autres que le petit Sam et moi. Nous venions de parcourir le pays des Apaches, ce sol regardé presque comme classique par les amateurs de romans d'aventure, et que le fameux *Coureur des bois* de Gabriel Ferry a particulièrement illustré. J'avoue que je n'avais pu jamais me défendre d'une sorte d'émotion en traversant cette terre arrosée par le Rio-Gila. Il me semblait suivre les traces du héros imaginaire, dont les prouesses venaient d'être traduites en allemand ; l'attrait de ce roman m'avait même retenu chez les Apaches plus longtemps que nous n'en avions l'intention d'abord, Sam et moi.

Dans les savanes, nos bêtes s'étaient si bien régalées de bonnes herbes savoureuses, que Tony avait pris une tournure presque normale, la tournure d'un cheval comme il faut. Quant à mon mustang, j'avais peine à maîtriser son ardeur. Et à présent, au bout de quelques jours, quelle différence !

Depuis cinq jours seulement nous cheminions dans le Llano estacado ; au commencement nous rencontrions encore quelques cours d'eau ; puis ils devinrent rares ; la terre se montra aride, nue, desséchée ; je songeai aux chameaux, cette monture si commode et si pratique au désert, et je fredonnais en soupirant les vers d'Uhland :

Den Pferden war's so sclhwach im Magen
Fast musste der Reiter die Mähre tragen[13]

Le héros du poète fût parvenu peut-être à mettre cette idée à exécution ; pour nous, impossible d'y songer, car nous n'avions guère plus de force que nos coursiers. Le petit Sans-Ear laissait pondre ses jambes sur les lianes de sa monture ; il vacillait à chaque pas ; sa bouche restait entr'ouverte, ses yeux fixes ; une atonie complète s'était emparée de lui. Je n'avais pas meilleure mine, sans doute ; mon gosier desséché ne pouvait produire aucun son qui ne me coûtât un déchirant effort. Ce qui courait dans mes veines me semblait être du feu, et non du sang ; je sentais que nous ne tiendrions plus longtemps à cheval, que nous allions tomber sur la terre endurcie.

« Ah ! de l'eau !... » balbutia Sam.

Je relevai la tête... Que répondre ? Je me tus ; mon cheval buta, puis devint immobile. Je fis quelque mouvement pour l'exciter ; ce fut en vain. Tony imita le triste exemple

[13] Le cheval était si faible, si mal nourri, Que le cavalier devait presque le porter.

de mon mustang.

« Descendons, » murmurai-je.

Ce seul mot me causa une douleur pareille à celle de la piqûre de mille aiguilles sur la langue, sur les lèvres et dans le pharynx.

Je glissai à bas du cheval, pris sa bride et me traînai pendant quelques minutes ; la bête, un peu allégée, me suivait la tête basse, l'œil de plus en plus morne ; Sam, descendu aussi, traînait sa rossinante derrière mon mustang.

Il n'en pouvait plus, chancelait comme un homme ivre, butait à la moindre pierre. Nous nous arrêtâmes ; puis, reprenant notre courage comme à deux mains, nous marchâmes encore un demi-mille environ. Tout à coup j'entendis un long soupir, je me retournai ; Sam gisait sur le sable, les yeux fermés, les dents serrées. J'allai vers lui, mais comment le soulager ? Je m'assis dans un morne silence.

Ma vie devait-elle donc se terminer là ?

Était-ce la fin de tant de voyages, de fatigues, d'espérances, de luttes ? J'essayai d'adresser un souvenir à mes parents, à mes frères, à mes sœurs, de rassembler dans ma mémoire les formules de la prière chrétienne. Je ne parvenais pas à faire un peu de jour dans mes idées, mon cerveau était en ébullition. J'entrevoyais cependant une chose qui ne me consolait guère ; nous avions été les victimes du cruel artifice cause de la perte de tant de vies d'hommes en ce désert !

Venant de Santa-Fé, et après avoir dépassé Passo del Norte, des troupes de chercheurs d'or descendent journellement dans ces parages. Assez heureux pour rapporter quelque profit de leurs pénibles travaux dans les mines et les *diggins* de la Californie, ils se rendent vers l'Ouest, tout joyeux de leur bonne fortune. Ces chercheurs, ou plutôt ces trouveurs d'or, traversent le Llano estacado pour couper au court ; ils y rencontrent un danger qui ne vient ni de la nature du sol ni du climat, mais qui s'ajoute aux périls de ceux-ci.

Des hommes que les recherches dans les mines d'or ont déçus, et qui ont perdu le goût d'un travail honnête, des vagabonds, des gens tarés vomis par les provinces de l'Est et traînant avec eux tous les genres de corruptions, se massent sur les frontières de l'Estacado pour épier les mineurs, lesquels, en général, sont des travailleurs vigoureux, à l'épreuve de la fatigue, sachant se défendre, et dont il ne serait pas toujours facile de venir à bout. De là une idée infernale, mise à exécution par les brigands du désert. Ces hommes diaboliques arrachent les poteaux indicateurs de la véritable route, pour les planter dans une fausse direction et attirer ainsi les voyageurs dans le fond du désert. La faim, l'épuisement, finissent par réduire les constitutions les plus fortes au misérable état dans lequel nous nous trouvions alors ; il est aisé d'achever des malheureux qui n'ont plus qu'un souffle de vie, pour s'emparer de leur gain. Les os de plusieurs centaines de victimes blanchissent dans ces fatales solitudes, sous les rayons d'un soleil de feu, tandis que parents et amis attendent en vain le retour du chercheur d'or. Jamais aucune nouvelle de l'absent ne leur parviendra, car le silence enveloppe éternellement ces mystères affreux de la perversité humaine.

Sam et moi avions suivi, avec une aveugle confiance, les poteaux indicateurs jusqu'à ce jour ; mais depuis plusieurs heures, en consultant ma boussole, je m'étais aperçu de notre irrémédiable erreur. Nous venions de faire quelques efforts pour retrouver la bonne voie ; y réussirions-nous ? C'est ce que je me demandais avec anxiété, dans les moments lucides.

Retourner sur nos pas ne paraissait guère praticable ; nous n'en aurions point eu la force.

Au lieu de nous diriger vers le sud-ouest, nous avions été entraînés au sud-est ; il me semblait que le plus court était de faire une courbe pour nous rapprocher de l'ouest, après quoi nous continuerions toujours tout droit, à moins que nous ne parvinssions à trouver de meilleures indications.

Mais, pour le moment, tout ce projet s'en allait au gré du vent. Sam ne pouvait plus

bouger ; quant à moi, je n'aurais pas fait un mille sans tomber, peut-être pour ne plus me relever. Il était certain que, sans un coup inattendu de la Providence, nous allions, comme tant d'autres, laisser là nos os. Oui, le Llano estacado devait nous dévorer !

J'en étais au plus lugubre do mes prévisions, quand un cri strident retentit. Je regardai en haut, un vautour planait en se rapprochant du sol. Il décrivait des cercles répétés autour de nous ; il semblait couver sa proie ; il connaissait bien, le vorace oiseau, la fin des victimes du désert, ou plutôt des *stakemen*[14]1 comme on appelle les brigands de l'Estacado. Je jetai une fois encore les yeux aux alentours, cherchant sans espoir quelque signe de salut.

L'ardeur du soleil, celle de la fièvre, avaient couvert mes yeux d'un voile sanglant ; j'éprouvais une singulière douleur quand je voulais fixer quelque objet ; cependant, à force de lutter contre mon inertie, je finis par fixer assez mon regard dans le lointain pour apercevoir, à un millier de pas, quelques points noirs qui n'étaient ni des pierres ni des buttes de terre.

Je pris mon fusil à deux coups et me traînai vers ces objets incertains ; mais, au milieu du chemin, je m'arrêtai brusquement ; j'avais reconnu des coyotes[15]2. Ces animaux entouraient un corps dont je distinguais mal les formes ; qu'il appartînt à un homme ou à un animal, ce corps ne devait point être un cadavre, autrement les loups avides l'eussent déjà partagé entre eux. Tout cet ensemble, au lieu de me faire horreur, me donna quelque espoir. La présence des coyotes n'annonçait-elle pas de l'eau dans le voisinage ? Nul animal, ne pouvant vivre sans boire, s'avance rarement dans les contrées tout à fait dépourvues d'eau.

Curieux de savoir quel était le corps sur lequel ces carnassiers veillaient si avidement, j'allais de nouveau me mettre en marche, lorsqu'il me vint une de ces idées que l'extrême dénuement peut seul donner. Je pensai que, si ces bêtes ne nous indiquaient pas un cours d'eau, leur sang, du moins, servirait à nous rafraîchir. Ces loups étaient au nombre de trois ; il fallait viser et tirer ! Chose difficile ; je tremblais tellement, que le canon de mon fusil allait à droite et à gauche. Je m'accroupis, appuyai mon bras sur mon genou pour l'affermir et assurer le coup. Deux coyotes roulèrent bientôt sur le sable. Cette vue me ranima ; je courus presque jusqu'à leurs cadavres.

L'un d'eux avait été atteint à la tête, l'autre avait les deux jambes de devant brisées assez maladroitement par ma seconde balle ; il hurlait de douleur, se débattait et roulait sur lui-même.

Je tirai mon couteau, j'ouvris une veine du cou à celui des coyotes dont la tête était fracassée ; et je suçai avec délices le sang de cette horrible bête ! Puis je pris dans ma ceinture un gobelet de cuir, le plaçant de façon qu'il pût se remplir.

Pendant ce temps, j'allai à l'homme étendu non loin. C'était un nègre. Dès que j'eus jeté un regard sur ce visage d'un gris sale plutôt que noir, Je m'écriai avec une vive surprise :

« Bob ! »

Il ouvrit faiblement les yeux et murmura :

« De l'eau ! »

Je retournai chercher le gobelet plein de sang, et, m'agenouillant près du malheureux, je lui soulevai la tête pour le faire boire. Son gosier desséché avalait difficilement ; il me fallut beaucoup de temps pour lui faire absorber ce dégoûtant breuvage, après quoi il retomba dans sa torpeur.

Je n'oubliais pas Sam. J'avais d'abord recueilli le sang du coyote mortellement blessé, pensant que celui de l'autre se conserverait plus longtemps fluide. Je saisis donc par la nuque le coyote aux jambes brisées ; je le traînai jusqu'à Sans-Ear, et, l'attachant pour qu'il ne pût bouger, je lui ouvris la veine du cou.

« Buvez ! » murmurai-je à l'oreille du trappeur.

---

[14] Hommes aux pieux.

[15] Animal tenant du loup et de l'hyène, dont il a les instincts féroces et lâches.

Il était couché dans une prostration effrayante, seulement ce seul mot : Buvez ! le fit tressaillir.

« Boire ! soupira-t-il, oh ! »

Il s'empara du gobelet que je lui tendais, but d'un trait, puis, le repoussant, il grommela :

« Fi ! du sang ! ah ! brr... ooooooh ! N'importe, c'est meilleur que je ne croyais. »

Je bus moi-même les quelques gouttes que je pus encore recueillir, et je retournai près du nègre. Le troisième coyote, qui avait pris la fuite, revenait déjà et commençait par se jeter sur son camarade mort. Je l'abattis sans peine. Son sang me servit comme celui des autres ; le nègre en profita si bien, qu'il parvint à se remuer un peu ; la connaissance lui revint.

Les rencontres, en Voyage, sont souvent étonnantes ; celle de ce nègre me semblait presque invraisemblable. Je le connaissais pour l'avoir vu bien des fois chez un joaillier de Louisville, nommé Marshall, dans la maison duquel j'étais descendu. Ce noir, toujours gai, de bonne humeur, intelligent et complaisant, avait même été attaché pendant quelques jours à mon service. Les fils du bijoutier de Louisville faisaient partie d'une compagnie de chasseurs avec laquelle j'avais parcouru les montagnes du Cumberland et descendu jusqu'au Mississipi. C'étaient deux magnifiques jeunes hommes, que j'aimais fort, quoique je n'aie jamais éprouvé une grande sympathie pour le peuple « très moral » des Yankees.

Que venait faire Bob, le vieux nègre, dans le Llano estacado ?

« Eh bien ! Bob, lui demandai-je, enfin allons-nous mieux ?

— Mieux, oh ! bien mieux, » dit-il en se soulevant.

Tout à coup il me reconnut :

« Massa ! est-ce possible ? Massa Charley ! Oh ! que Bob est content ! Massa, Massa ! sauvez massa Bern ! Massa Bern bientôt tout à fait mort.

— Bernard ! m'écriai-je, et où est-il ?

— Oh ! où est massa Bern ? »

Le nègre regardait autour de lui avec des yeux inquiets. Montrant le sud, il ajouta :

« Il est là. Non ! là, ou là-bas ! »

Le pauvre noir, tournant sur ses reins, désignait tous les points de l'horizon. Évidemment il ne pouvait dire où se trouvait son jeune maître.

« Mais que faisait Bernard ici, dans ce désert ? interrogeai-je pour l'aider.

— Ce qu'il faisait ? Bob n'en sait rien. Bob n'a pas vu massa partir avec les autres massas.

— Quels sont ces massas qui voyageaient avec Bernard ?

— Des chasseurs, des marchands, des... Oh! Bob ne sait pas.

— Mais où allaient-ils ?

— En Californie, retrouver le jeune massa Allan, à San-Francisco.

— Allan, à San-Francisco ?

— Oui, pour acheter beaucoup d'or pour massa Marshall ; mais massa Marshall n'a plus besoin d'or, il est mort.

— Mort ! » répétai-je avec stupeur, car le joaillier n'était pas âgé, et, comme ses fils, possédait une excellente constitution.

« On l'a tué.

— Tué ! Et qui donc ?

— Bob ne connaît pas l'assassin ; personne ne le connaît. Il est venu pendant la nuit, il a planté son couteau dans la poitrine de massa ; il a tout pris : pierreries, bijoux, or, tout ce qu'avait massa Marshall. Qui était cet homme, d'où venait-il ? ni le shériff, ni le jury, ni

massa Bern, ni Bob ne le savent.

— Quand ce meurtre a-t-il été commis ?

— Il y a plusieurs semaines, plusieurs mois. Massa Bern est devenu pauvre. Il a écrit en Californie ; mais massa Allan ne répondait pas ; alors il est parti pour chercher massa Allan. »

Cette nouvelle m'atterrait ; un meurtre avait détruit en quelques instants le bonheur de celte digne famille, enlevé la vie au père, privé les enfants de leur fortune. Involontairement je songeai aux diamants, à Morgan. Mais un voleur se serait-il aventuré dans la prairie avec de telles valeurs ? N'aurait-il pas essayé de s'en débarrasser dans les villes ?

« Comment êtes-vous venu » ici ? repris-je.

— Nous sommes allés de Memphis au fort Smith ; du fort Smith à travers les montagnes, jusqu'à Preston. Bob suivait à cheval, dans le désert, sans eau. Le cheval s'est fatigué, il avait soif, et Bob aussi, une soif grande comme le Mississipi.., Bob est tombé, le cheval est parti, et Bob allait mourir quand massa lui a mis du sang dans la bouche... Oh ! massa, sauvez massa Bern, et Bob aimera massa Charley toujours, toujours, toute sa vie ! »

Hélas ! j'aurais bien voulu me rendre à l'instante prière du pauvre noir ; mais comment, dans une telle situation, parvenir à retrouver le jeune homme et à lui porter secours ? Je continuai cependant mon interrogatoire :

« Combien étiez-vous pour ce voyage ?

— Neuf hommes et Bob.

— Étiez-vous armés ?

— Oui ; fusils, carabines, couteaux, pistolets, revolvers.

— Qui vous guidait ?

— Un homme appelé William.

— Essaye donc de te souvenir de l'endroit où se dirigeaient les autres quand tu es tombé.

— Non. Bob ne peut pas... là-bas, là-bas, ou là...

— Mais quand es-tu tombé ? Faisait-il jour ?

— Il faisait un peu nuit... Ah ! oui ! Bob sait ! Massa Bern s'en allait droit vers le soleil, là-bas, quand Bob est tombé.

— Bien ; te sens-tu capable de marcher ?

— Oh ! oui, courir comme un cerf. Le sang, bonne médecine ! »

Et, de fait, cette étrange tisane m'avait également si bien rafraîchi et fortifié, que ma fièvre cessait. Sam, de son côté, venait à nous, tout ragaillardi.

Voici ce que je parvins à déduire des réponses du nègre : la petite troupe dont il faisait partie avait dû éprouver un épuisement pareil au nôtre, à la suite d'une fausse direction dans cet affreux désert ; sans cette apathie qui engourdit le voyageur le plus intrépide, jamais Bernard n'eût abandonné ainsi son vieux et fidèle noir. L'ardeur d'une fièvre et d'une soif enragée lui avait sans doute fait perdre la tête. Il me semblait certain que les voyageurs s'avançaient vers l'ouest ; c'était bien notre chemin, mais comment aider les autres, dans l'état misérable où nous nous trouvions nous-mêmes ?

Je tournais et retournais ces réflexions dans ma tête sans m'arrêter à rien. La caravane n'était peut-être pas bien loin ; mais pourquoi n'en apercevions-nous aucune trace, aucun vestige ?

Enfin je dis à Sans-Ear :

« Voulez-vous rester ici avec les chevaux, qui ne sauraient faire un pas ? Je vais tâcher de découvrir mon pauvre ami Marshall, ou quelque indice de son passage ; si dans deux heures je ne suis pas de retour, vous viendrez sur ma piste.

— Well, Charley; mais n'allez pas trop loin, deux ou trois gorgées de sang ne peuvent beaucoup soutenir. »

J'examinai le terrain ; je m'aperçus que les pas et les empreintes laissés par Bob, quand il s'était traîné mourant sur le sable, partaient du nord ; les sabots de son cheval étaient très visibles ; au bout de dix minutes, je vis une place sablonneuse, qu'une dizaine de chevaux avaient piétinée, puis les empreintes des chevaux indiquaient la direction de l'est ; c'était là que le malheureux noir avait dû tomber d'abord. Un examen attentif me convainquit que son cheval, ramené avec ceux des autres cavaliers, avait continué à marcher derrière eux. Toutes ces montures étaient probablement harassées à n'en pouvoir plus ; elles butaient souvent, leurs pas traînants avaient comme ratissé la poussière d'une empreinte à l'autre. Cette circonstance me permettait de suivre la trace, sans presque avoir besoin de me baisser pour la chercher. J'allais aussi vite que mon état le comportait. En vérité, je m'étonnais moi-même. Était-ce la dégoûtante boisson, ou le désir de porter secours à un ami, qui me donnait des jambes après tout ce que j'avais souffert ? Je ne saurais le dire.

Je fis presque un mille de la sorte, puis je rencontrai beaucoup de cactus isolés, complètement secs et jaunis. Bientôt les pieds de ces terribles plantes se multiplièrent ; ils formèrent un champ immense, dont la barrière infranchissable se perdait avec l'horizon. À cet endroit, les pas que je suivais se détournaient, marquant un vaste circuit. J'eus un instant la pensée de continuer ce chemin, mais son étendue me décourageait, lorsqu'un trait de lumière traversa mon imagination.

Dans les plaines basses de la Floride, quand la chaleur de l'été a desséché toutes les eaux, quand bêtes et gens assoiffés restent tout haletants entre un sol de plomb fondu et un ciel d'airain en fusion, quand pas un nuage ne se montre dans l'espace, quand il n'y a plus une goutte d'eau à recueillir nulle part, dans leur détresse, les habitants de la presqu'île ont recours à un moyen singulier : ils mettent le feu aux roseaux et aux herbes sèches ; la pluie se produit immédiatement. J'avais été témoin de ce phénomène, Il faut bien, dans une vie errante, s'accoutumer à étudier la nature, ses lois, ses forces, ses différentes modifications, savoir enfin se tirer d'affaire sans être bien grand chimiste ou physicien. L'exécution suivit de près la pensée. Je m'agenouillai, et, coupant une certaine quantité de feuilles durcies, j'y mis le feu et les jetai sur la lisière du champ de cactus, comme des brandons d'incendie.

Il ne se passa pas dix minutes avant qu'une flamme vive, claire, pétillante, se propageât. Dans l'espace immense, une mer embrasée s'étendit bientôt devant moi.

J'avais assisté à plus d'un incendie dans les savanes ; nul ne m'impressionna autant.

Ces cactus brûlaient avec des détonations étranges, un bruit roulant comme celui du tonnerre, au milieu duquel éclatait un crépitement aussi fort que des coups de fusil ; par moment on eût dit l'artillerie d'une armée entière. La flamme montait de plus en plus vers le ciel ; d'immenses vagues de fumée ardente couraient dans l'espace ; on voyait se dresser, pareil à des fusées, le sommet étincelant et aigu des tiges de cactus. Le sol tremblait sous mes pieds comme pendant une bataille. J'avais trouvé le seul moyen de salut, je me réjouissais du résultat espéré, et je retournai tout heureux vers mes compagnons ; il me semblait que je ne pouvais rien faire de plus pour secourir Bernard. Au bout d'une demi-heure je rejoignis mes gens, car ils venaient au-devant de moi.

« Zounds ! Charley, cria Sam du plus loin qu'il m'aperçut, que se passe-t-il donc ? Tout à l'heure j'ai cru à un tremblement de terre, maintenant ce damné sable semble brûler.

— Le sable, non ; les cactus là-bas.

— Mais comment cet incendie s'est-il allumé ? Diable de Charley, y êtes-vous pour quelque chose ?

— Pourquoi pas ?

— Tiens ! c'est vous ; mais dans quel but, homme intrépide ?

— Pour faire pleuvoir.

— Pour faire pleuvoir ? Ah ! par exemple ! ne prenez pas mal mes paroles. Mon pauvre Charley, je crois que tu es fou. Tu as voulu folichonner un peu aux dépens des pauvres chardons, hein ?

— Les Indiens rêvèrent les fous à l'égal des sages, Sam.

— Charley, tel n'est point ton cas : ce que tu as fait est pure démence. Tu dois sentir que l'air devient encore plus chaud ; nous sommes en enfer l

— La chaleur monte, elle va produire de l'électricité dans l'atmosphère, et...

— Charley, laissez-moi tranquille avec votre électricité, je n'en bois ni n'en mange ; c'est une créature tout à fait invisible et impalpable que cette électricité, je ne l'ai jamais vue, je ne la connais point. »

Il me regarda d'un air inquiet ; je lui montrai la voûte céleste en lui disant :

« Voyez s'étendre ces torrents de fumée ; regardez-les se réunir en masses épaisses.

— Par tous les diables ! Charley, tu es certainement fou !

— Ces flocons forment des nuages qui se déchargeront rapidement.

— Charley, si ce que vous dites arrive, je suis un âne, et vous le plus habile homme de l'univers !

— J'ai appris la recette dans la Floride ; n'aurions-nous de l'eau que plein le creux de ma main, je ne regretterais pas ces mauvaises herbes brûlées. Voyez, mais voyez donc, les nuages s'amoncellent toujours ; dès que les cactus seront consumés, il pleuvra. Si vous ne me croyez pas, Sam, regardez votre Tony, voyez comme elle agite son reste de queue, comme ses naseaux se dilatent. Le mustang, lui aussi, sent venir de l'eau ; elle tombera certainement tout près du champ de l'incendie ; venez, il ne faut point la laisser perdre. »

Nous courûmes de notre mieux ; on n'avait pas besoin de presser les chevaux, leur instinct les avertissait ; ils semblaient reprendre des forces, ils flairaient un rafraîchissement.

Bientôt l'incendie s'apaisa, mais le ciel resta couvert de nuages, le cercle entier de l'horizon paraissait noir ; enfin la pluie tomba soudain, non point en gouttelettes, mais comme si on la versait à pleins seaux. Elle tombait si fort, que nous sentions comme une vingtaine de coups de poings sur nos épaules ; nos habits furent trempés ; on eût cru que nous avions traversé une rivière à la nage, tant ils ruisselaient.

Les chevaux, immobiles, tendaient complaisamment le dos à la pluie ; ils hennissaient de plaisir ; quand ils furent rafraîchis, ils délivrèrent à d'extravagantes cabrioles, peu dignes surtout de la gravité de Tony. Décidément les forces leur revenaient.

Nous-mêmes, nous nous sentions revivre ; nous avions tendu nos couvertures pour recevoir cette libéralité céleste ; nous les tordîmes ensuite, et, après avoir bu notre content, nous pûmes remplir nos outres.

Bob témoignait sa joie par des culbutes, des entrechats, des bonds étonnants ; il faisait mille grimaces que le contraste de ses cheveux blancs avec son teint foncé rendait fort bizarres ; il criait en frappant des mains :

« Massa, Massa ! De l'eau ! de l'eau ! bonne eau, belle eau ! Beaucoup d'eau ! Bob guéri, Bob fort comme un buffle ! Bob peut marcher, courir jusqu'en Californie. Oh ! si massa Bern avait de l'eau !

— J'espère bien qu'il en a, car je ne le crois pas loin d'ici. Mais bois, il ne pleuvra pas longtemps. »

Le noir avait ramassé son large chapeau, il le présentait en l'air ; puis quand ce vase d'un genre nouveau fut rempli, il y plongea les lèvres, la tête entière, et but avec une curieuse avidité.

Cependant la pluie cessa brusquement, comme elle était venue ; quelques coups de tonnerre s'étaient fait entendre pendant qu'elle tombait ; un dernier, plus fort que les autres,

retentit : l’orage avait pris fin.

« À présent, mangeons un peu, proposai-je ; puis nous essayerons de rejoindre la caravane. »

Le repas consistait en un morceau de viande sèche, il ne fut pas long. Nous remontâmes sur nos bêtes ; Bob, excellent coureur, pouvait aisément nous suivre. Le feu et la pluie avaient effacé toute trace ; cependant, après avoir marché assez longtemps, nous trouvâmes une gourde presque neuve sur le chemin ; nous étions en bonne voie.

Le champ de cactus brûlés s’étendait de l’est à l’ouest ; il semblait sans limites. Je me réjouissais de ne pouvoir mesurer des yeux ce grand espace, espérant que la pluie avait dû tomber fort loin et qu’elle avait soulagé les malheureux errants.

Nous arrivâmes pourtant à un endroit où l’incendie s’était arrêté, faute d’aliments. Dans le lointain, se dessinait une masse de formes irrégulières, des hommes, des chevaux sans doute.

Prenant ma longue vue, je comptai neuf hommes et dix chevaux ; huit de ces hommes paraissaient assis, le neuvième se tenait à cheval. Il se sépara du groupe et partit au galop, comme s’il voulait s’avancer vers nous. Il ne semblait pas nous voir d’abord ; cependant il ne s’arrêta qu’au bout de quelques instants ; il examinait sans doute avant de s’approcher. Je crus, en regardant bien, reconnaître Bernard Marshall.

Peut-être que, ranimé par la pluie bienfaisante, il venait de s’apercevoir de sa négligence, et jugeait de son devoir d’aller à la recherche de Bob.

Les autres, probablement, consentaient à l’attendre. Je remarquai que le cavalier tenait un second cheval en laisse. Personne n’accompagnait le brave jeune homme ; tous ces gens étaient sans doute de véritables Yankees, se souciant de la vie d’un nègre comme d’une coquille de noix. Ce nègre eût-il été leur serviteur, qu’ils ne s’en seraient pas inquiétés davantage ; mais Bernard valait mieux que la plupart de ses compatriotes, je le savais depuis longtemps.

Nous avançâmes toujours. On finit par nous apercevoir du campement ; les huit hommes assis se levèrent et prirent leurs armes ; Bernard en avait fait autant le premier.

« Cours donc, dis-je à Bob, montre-toi, fais-nous connaître ! »

Il s’élança au-devant de son maître ; nous suivions sans nous presser. Dès que Marshall eut aperçu son nègre, tout, soupçon fut dissipé ; il fit signe à ses compagnons, qui redescendirent de leurs montures et nous attendirent dans une attitude moins belliqueuse. Bob criait :

« Massa, massa ! ne tirez pas. Bonnes gens ! Massa Charley !

— Charley ! je rêve ! » répéta le jeune homme, me regardant avec des yeux étonnés.

Il faut avouer que je m’étais un peu *dégentlemanisé* dans les savanes ; il n’était pas facile, au premier abord, de reconnaître un visage qu’on croyait sans barbe, en le rencontrant soudain entouré d’une forêt de poils. D’ailleurs, Bernard ne m’avait jamais vu en costume de trappeur, je ne pouvais exiger qu’il me sautât immédiatement au cou.

Enfin nous nous rapprochâmes ; le jeune homme me regarda encore et parut tout ému ; il me tendit la main de dessus son cheval.

« Charley ! c’est donc vrai ! murmurait-il. Je vous croyais parti pour le fort Benton, et de là dans les montagnes de glace. Comment se fait-il que je vous trouve au sud ?

— J’avais trop froid là-haut, je suis redescendu, et me voilà traversant l’Estacado sous la garde de Dieu. Voulez-vous me présenter à vos compagnons ?

— Naturellement, Charley. On me donnerait cent mille dollars, que je serais moins content qu’à présent où je vous revois. Descendons. Venez. »

Il me nomma tout de suite aux hommes de la petite caravane et me dit leurs noms,

puis m'adressa une foule de questions auxquelles je satisfis de mon mieux.

Décidément ces gens étaient des Yankees pur sang : cinq voyageurs en pelleteries, fort bien équipés, et trois autres personnages qui, si j'en jugeais d'après leur tournure, ne devaient pas être originaires de l'Ouest. — C'étaient sans doute les marchands dont parlait Bob, mais ils me faisaient plutôt l'effet d'aventuriers en quête de la fortune. Le plus âgé des voyageurs, qu'on nommait William, dirigeait la petite troupe ; il avait l'air d'un bon vivant.

Sam, qui venait derrière moi, sembla faire une singulière impression parmi ces gens ; cependant ce fut à moi que William s'adressa quand le premier échange de paroles fut calmé avec Bernard.

« Nous savons à présent qui vous êtes, ou du moins à peu près, et d'où vous venez ; mais où allez-vous ?

— Nous ne sommes pas encore fixés, Sir ; peut-être à Passo-del-Norte, peut-être ailleurs : cela dépendra de la tournure que prendront nos affaires.

— Quelles affaires ?

— Voir un peu comment va le monde.

— Lack-a-day ! Voilà une besogne qui n'engendre point de mélancolie et n'exige pas beaucoup d'efforts. Vous êtes un homme heureux, un homme à son aise ; vos armes luisantes le prouvent d'ailleurs. »

Ce ton ne me plut guère, et moins encore le regard investigateur du quidam inspectant mon individu. Ce William ne m'inspirait aucune confiance ; malgré ses airs de matamore, je voulus lui montrer tout de suite que je ne me laissais ni éblouir ni déconcerter. « Pauvre ou riche, c'est tout un au désert, répliquai je.

— Vous avez raison, Sir ; il y a une demi-heure, nous étions tous de misérables gueux. Heureusement la pluie est venue nous rafraîchir. C'est un vrai miracle dans ces régions ! L'avez-vous sentie par là-bas ?

— Oui ; nous l'avions provoquée.

— Provoquée, la pluie ?

— Oui.

— Écoutez, maître hâbleur, si vous nous regardez comme des gens capables de prendre un whip-poor-will[16] pour un ours, votre peau pourra vous prouver le contraire tout à l'heure, car nous ne plaisantons guère par ici. Vous venez sans doute de l'Utah, près du lac Salé ; vous appartenez aux *saints des derniers jours ?* ce sont des thaumaturges de votre force.

— Oui, certes, j'ai visité les bords du lac Salé, mais je ne parle pas des derniers jours ; je m'occupe d'aujourd'hui même, et c'est à vous que je m'adresse ; nous permettez-vous de nous joindre à votre caravane ?

— Pourquoi non ? D'autant que master Marshall répond de vous. Dites-moi pourtant comment il se fait que deux hommes seuls, sans guide ni compagnons, osent s'aventurer dans l'Estacado? »

Ma méfiance envers le personnage croissait à mesure qu'il parlait. J'affectai un air insouciant.

« Bah ! répondis-je, il n'y a pas grande vaillance à cela ; la route est tracée, on la suit, voilà tout.

— Good luck ! comme vous y allez ! Avez-vous jamais entendu parler des stakemen ?

— Quelles sont ces gens ?

— Ah ! ah ! s'il en est ainsi, laissons-les en repos ; on ne doit jamais peindre le diable sur la muraille. Permettez-moi de vous dire seulement que, pour s'engager à deux dans

[16] Espèce d'engoulevent de la Virginie.

l'Estacado, il faut être taillé de la bonne façon et rompu aux fatigues.

— C'est possible. Combien de jours nous faudra-t-il encore avant de sortir du désert ?

— Deux jours.

— Nous sommes en bonne voie, je suppose ?

— Pourquoi en douteriez-vous ?

— Parce que je croyais avoir remarqué un changement de direction dans la ligne des pieux. Au lieu de tourner au sud, ils indiquent le sud-est.

— Vous vous l'imaginez, mais un voyageur expérimenté comme moi ne se laisse point abuser par l'illusion visuelle. Je connais l'Estacado comme ma poche. »

Mes soupçons se confirmaient d'une manière effrayante. Un homme expérimenté se serait aperçu du changement de direction ; s'il le niait, c'est qu'il ne connaissait pas la route ou qu'il avait intérêt à dissimuler. Je repris :

« Comment se fait-il que votre compagnie de pelleterie vous envoie si loin vers le sud ? on trouve les fourrures dans le nord.

— Quel homme entendu vous faites, Sir ! Peaux et fourrures, c'est tout un ; il y a dans ces contrées quantité d'ours gris et noirs, de racoons (ours adultes), d'opossums et autres animaux, dont la dépouille est très estimée. En outre, le midi nous fournit, au moment des émigrations d'automne, quelques milliers de peaux de buffle.

— Très bien. J'avais cru que vous aviez là-haut, dans les parcs, des bêtes en abondance ; mais je puis me tromper. Du reste, votre qualité de commerçant doit faciliter les voyages. Vous n'avez rien à craindre des Indiens. On m'a dit que la compagnie emploie souvent ses voyageurs comme courriers et facteurs. Les lettres timbrées par elle doivent être un bon talisman contre les sauvages ?

— C'est vrai. Non seulement nous n'avons rien à craindre des Indiens, avec lesquels nous sommes en relation de commerce, mais ils nous défendent contre toute attaque.

— Alors, vous vous munissez toujours de lettres établissant votre qualité ?

— Oui, naturellement ; je n'ai qu'à montrer le cachet aux Indiens pour en être immédiatement accueilli et protégé.

— Vous piquez ma curiosité. Faites-moi voir, je vous prie, ce timbre. »

Je remarquai l'embarras du prétendu voyageur ; il le cacha sous une affectation de colère.

« Avez-vous vu jamais montrer des lettres au premier venu ? s'écria-t-il. Nos signes ne doivent être connus que des Indiens seuls.

— Je demandais seulement à voir l'extérieur, et je ne sais comment je pourrais vous trahir. Du reste, vous devez avoir aussi des papiers vous accréditant près des blancs ?

— Mon passeport, c'est ma carabine ; ne l'oubliez pas, camarade. »

Je me tus d'un air fort effrayé, tout en lorgnant Sam du coin de l'œil ; le petit homme m'avait compris. Il regarda son cheval d'un air de dire : Nous nous entendons. Ce muet langage m'était adressé bien plus qu'à Tony.

Me retournant vers Marshall, je lui dis :

« Bob m'a mis au courant de votre situation, Bernard, je connais le motif de votre voyage. Vous ne savez rien au sujet du brigand qui...

— Non, rien du tout. Le meurtre et le vol ont dû être commis par plusieurs scélérats ; où trouver cette bande ?

— Mais votre frère Allan, où est-il décidément ?

— À San-Francisco. Du moins sa dernière lettre porte ce timbre.

— Espérons que vous le rejoindrez dans cette ville. Où campez-vous aujourd'hui ?

— Ici ; nous n'irons pas plus loin ce soir.

— Alors je vais attacher mon cheval. »

Je m'éloignai un peu, feignant de m'absorber dans les soins à donner au mustang. Sam m'imitait autour de Tony. Nous nous gardâmes d'échanger un seul mot ; du reste, nous n'en avions pas besoin, la chose était comprise. Quand deux chasseurs des prairies ont vécu ensemble pendant quelques jours, ils ont une manière de s'entendre par les yeux ou le geste qui vaut la parole. Je renonçai aussi à m'entretenir intimement avec Marshall ; on causa jusqu'à la nuit, mais, tous prenant part à la conversation, elle fut des plus insignifiantes.

« Partageons les heures de la veille, proposa William au moment de se coucher. Il est nécessaire que chacun puisse dormir à son tour, nous sommes très fatigués. »

Le chef de la caravane eut soin que nous ne fussions point de garde à la même heure, Sam, Bernard, les voyageurs indépendants et moi.

« Arrangez-vous pour coucher au milieu d'eux, dis-je rapidement à l'oreille de Bernard ; il ne faut pas les laisser comploter. »

Le jeune homme tressaillit et me regarda d'un air surpris, mais je vis qu'il suivait mon conseil.

Tandis que les voyageurs s'installaient en cercle, j'allai m'étendre à côté de mon cheval, dont le corps devait me servir d'oreiller. J'avais mes raisons pour agir ainsi. Sam se plaça adroitement de manière à surveiller les dormeurs tentés d'aller s'entendre en rêvant avec les sentinelles.

Un instant les étoiles se montrèrent, puis elles cessèrent de briller ; ma pluie artificielle avait répandu une sorte de brume dans l'atmosphère. La nuit était plus obscure que souvent dans ces contrées.

Deux des marchands se trouvaient chargés de la première veille ; après eux ce fut le tour de William et du plus jeune des voyageurs de la compagnie de pelleteries. On n'eut pas besoin de les réveiller, ils se levèrent à l'heure convenue, et chacun se dirigea vers son poste pour décrire un demi-cercle autour du campement, l'un à droite, l'autre à gauche. Je me rendis compte du point où ils devaient se rejoindre, de l'autre côté. C'était tout près de l'endroit où Bob avait attaché son cheval. La circonstance me parut favorable ; je ne pouvais supposer qu'on eût confié au nègre un coursier ni bien fougueux ni bien intelligent.

Je m'imaginai bientôt surprendre un susurrement léger, quand les deux sentinelles se rencontrèrent ; mais j'étais trop loin pour affirmer que je ne me trompais pas, quoique, dans la savane, le chasseur acquière une grande finesse d'ouïe et de perception en général.

Tourmenté par mes soupçons, je finis par me glisser doucement jusqu'auprès du cheval de Bob.

La brave bête ne bougea point, elle ne hennit point, elle ne ronfla pas lorsque j'approchai ; je pus même me coucher derrière elle sans qu'elle s'en mît du tout en peine.

Au bout de quelques minutes, William arriva d'un côté, le jeune voyageur de l'autre. J'entendis alors William qui murmurait :

« Tu feras son affaire, moi celle du nègre, »

Au tour suivant, le jeune voyageur demanda :

« Se débarrassera-t-on d'eux aussi ? »

Ceci devait nous concerner, Sam et moi. À la première rencontre, la réponse de William parvint distinctement à mon oreille.

« L'un est fort petit, l'autre dort, pshaw ! »

Plus de doute ! Le tour d'après, le jeune homme murmura :

« Et les trois autres ? »

On hésitait peut-être à faire partager notre sort aux trois négociants. Ainsi donc cinq contre cinq, ils croyaient ne rien risquer, l'écoutai encore :

« Pas une minute avant, disait William, tout ira bien, »

J'étais suffisamment édifié : l'agression aurait lieu pendant notre sommeil ; mais quand ? cette nuit même ou la nuit suivante ? Il valait mieux, en tout cas, se tenir prêt. Les drôles continuèrent leur demi-tour pendant un quart d'heure environ ; ils n'échangèrent plus une seule parole. Je me préparai sans bruit. Au moment où les deux complices se tournaient le dos et où William passait près de moi, je me redressai, et, me jetant sur lui, je l'empêchai de crier en lui serrant la gorge de la main gauche, tandis que du poing droit je lui assenais un coup vigoureux sur la tempe ; il tomba étourdi. Je continuai le demi-cercle qu'il devait parcourir, de manière à rencontrer la seconde sentinelle, laquelle ne pouvait avoir aucune défiance. Je la saisis de même, et l'abattis comme son camarade.

L'étourdissement des deux hommes pouvait durer au moins dix minutes.

Je courus vers les dormeurs. Bernard, rendu attentif par mon avertissement, et Sam, qui avait tout de suite flairé l'affaire, ne dormaient pas.

Je déroulai le lasso de ma ceinture ; Sam en fit autant et murmura :

« Les trois voyageurs seulement, hein ? » puis il se mit à crier :

« Hé ! les gens ! debout ! »

En une seconde nous avions lié les bras et les jambes de deux voyageurs, étourdis de ce brusque réveil. Bernard, sans trop comprendre ce que nous voulions, parvenait à maintenir et à lier le troisième avec son propre lasso.

Les marchands, tout effarés, s'agitaient ; l'un d'eux prit son fusil en criant :

« Aux armes ! trahison ! »

Sam éclata de rire.

« Laisse ton fusil, mon très cher, il ne partirait pas plus que celui des autres ; hi hi hi hi ! » répétait le petit homme.

Sans-Ear avait prudemment retiré, par je ne sais quel tour d'adresse, les capsules des fusils de ses compagnons de dortoir.

« Soyez tranquilles, dis-je aux négociants, il ne vous arrivera aucun mal ; ces hommes cherchaient à nous assassiner tous, mais les voilà hors d'état de nuire. »

Les braves gens poussèrent en chœur un hurlement d'effroi, » Massa ! criait Bob, tous pendre aux poteaux ! »

Les prisonniers se taisaient ; ils comptaient sans doute sur l'aide de leurs camarades.

« Bob, ordonnai-je au noir, va chercher William là-bas, près de ton cheval ; son compagnon se trouve un peu plus loin, tu les rapporteras tous deux.

— Morts, Massa ?

— Non, mais ils ne remueront pas plus que s'ils étaient morts, je te le promets. »

Le vigoureux nègre prit l'un après l'autre sur ses épaules les deux hommes évanouis et les déposa devant nous. Sam se chargea de les garrotter.

On pouvait maintenant s'expliquer. Je racontai aux marchands ce que j'avais observé et entendu. Ils entrèrent dans une colère bleue, demandant la mort des prisonniers, la pendaison immédiate.

La savane a aussi son droit coutumier et son droit des gens. Si ces brigands avaient été surpris les armes à la main, dans une attitude menaçante, nous aurions pu tirer sur eux sans balancer ; les choses s'étaient passées autrement, ils devaient comparaître devant un jury.

« Oh ! oui, un jury ! disait Bob en battant des mains. Après, Bob les pendra tous, tous !

— On ne saurait les juger pendant la nuit, objectai-je : il faut voir leur visage, attendons le jour. Nous sommes sept : que cinq se reposent ; deux feront sentinelle ; les prisonniers ne pourront s'échapper. »

J'eus beaucoup de peine à obtenir le sursis. Enfin on se calma. Un des marchands et moi nous nous chargeâmes de la première veille. Sam voulut faire sentinelle tout seul jusqu'à l'aube ; nous ne le contrariâmes point ; on pouvait se fier au brave trappeur.

La nuit se passa silencieuse et calme en apparence. Quand je m'éveillai, je constatai que les deux hommes évanouis avaient repris leurs sens. Nous déjeunâmes, on distribua la pitance aux chevaux ; puis on entra en délibération ; les marchands semblaient adoucis ; le sommeil avait changé le cours de leurs idées.

« Soyez notre shériff ! me cria Sam ; dépêchons-nous.

— Non, Sam, je n'accepte point cette responsabilité ; soyez vous-même le shériff.

— Moi ! heigh-ho ! À quoi pensez-vous ? Sam Hawerfield shériff! Gela ne convient qu'aux gratte-papier.

— Je ne suis pas citoyen des États-Unis ; d'ailleurs, je n'ai pas, comme vous, passé ma vie dans les savanes pour en connaître la loi. Nommons Bob.

— Bob ! un nègre ! ce serait la plus grosse sottise qui se soit jamais vue. Si vous n'acceptez pas, je me résignerai à faire ces fonctions, plutôt que d'en charger un noir ; quant aux marchands, ils n'y entendent rien. »

Sans-Ear s'assit gravement, son visage prit une expression sévère, son maintien était digne et froid. Il s'apprêtait à diriger le jury libre de la savane avec autant de solennité qu'eût pu le faire un président des assises dans un prétoire légal de l'Europe.

« Prenez place en cercle, Messieurs, dit-il ; tous vous êtes jurés. Bob restera debout, il servira de constable, »

Bob tira son sabre, le tint nu et relevé ; il chercha aussi à prendre la figure de l'emploi.

Sam adressa une courte prière au Juge suprême, puis prononça d'une voix forte ces mots :

« Constable, déliez les prisonniers ; nous sommes ici sur une terre libre ; libres et debout, les meurtriers eux-mêmes sont appelés à répondre de leurs actes.

— Mais si...

— Obéis ! reprit Sam en fronçant le sourcil ; aucun d'eux ne s'avisera de chercher à fuir, car ils sont sans armes, et s'ils faisaient seulement trois pas, tous nous tirerions sur eux. »

Bob délia les prisonniers, qui se relevèrent en silence. Nous tenions nos fusils prêts, la fuite était impossible.

« Tu te nommes William ? demanda Sans-Ear en s'adressant au chef de la bande. Est-ce ton véritable nom ? »

L'homme ainsi interpellé répliqua d'un air farouche :

« Je ne répondrai pas. S'il y a des brigands ici, c'est vous ! vous qui nous avez surpris, vous qui vous êtes précipités sur nous comme des bêtes fauves ! C'est vous qui devriez comparaître devant la justice des savanes !

— Réponds, ne réponds pas, mon ami, cela te regarde ; seulement je te préviens que nous prendrons ton silence pour un aveu, dit Sam avec un grand calme. Es-tu vraiment un voyageur de commerce ?

— Oui.

— Prouve-le en montrant tes papiers.

— Je n'en ai point.

— Bien ! voilà, qui nous éclaire sur ta situation. Voudrais-tu me dire ce que, hier soir, en faisant le guet, tu machinais avec ton camarade ?

— Rien. Nous ne nous sommes point parlé.

— Cette honorable personne ici présente a déclaré avoir surpris vos plans. Vous n'êtes point des gens de l'Ouest, car des coureurs de savanes se seraient montrés plus habiles que vous.

— Nous ne sommes point des hommes de l'Ouest ! interrompit William avec fureur. Old devil ! Finissez-en avec votre comédie ; nous allons vous montrer que nous ne vous craignons guère ! Qui êtes-vous donc, .vous ? Des lâches ! vous nous avez surpris pendant le sommeil ; c'est traîtreusement que vous avez voulu nous assassiner, nous voler !

— Ne t'échauffe point inutilement, mon fils ; je vais t'apprendre

quels sont ceux que tu traites de lâches et de voleurs, quels sont, ceux qui prononceront ici votre arrêt.

« Cet homme, après avoir surpris vos projets, eût pu vous briser la tête d'un coup de poing. Regardez-le : il se nomme Old Shatterhand ; on connaît dans les savanes la force de son bras. Maintenant, regardez-moi à mon tour ; celui auquel les Navajoes ont pris un jour les oreilles a bien le droit, je pense, de s'appeler Sans-Ear ? À nous deux, nous nous risquions, sans escorte ni compagnons, dans l'Estacado, parce que nous savons nous défendre envers et contre tous ! »

Ce petit speech, plus fier que bien tourné, et nos noms prononcés d'une voix tonitruante, semblèrent impressionner les cinq prévenus. William réfléchit un instant : il se trouvait en face de gens dont la force bien connue lui en imposait ; il reprit enfin, non sans adresse :

« Si vous êtes ceux que vous dites, nous pouvons attendre un jugement équitable et droit. Je vais donc vous avouer la vérité. J'ai porté d'autres noms que celui de William ; cela n'est point un crime. N'adoptez-vous pas des surnoms ? Chacun n'est-il pas libre de se faire appeler comme bon lui semble ?

— Well ! aussi n'est-ce point à cause de ton nom que tu comparais devant nous. Tu as voulu nous assassiner, et tes compagnons sont tes complices.

— Vous nous accusez injustement ! Quelle tentative nous a-t-on vu faire ? Nous reproche-t-on un projet que rien ne prouve ? Quelle parole donc a-t-on surprise sur nos lèvres ? Avons-nous prononcé un seul nom ? »

Le pauvre Sam regardait devant lui avec un grand embarras, il ne sut que murmurer :

« Non ; vous ne vous exprimiez pas clairement, mais tout ce que vous disiez se rapportait à un dessein prémédité.

— Si l'on veut tirer cette conclusion, au moins faudrait-il prouver qu'elle est fondée. Il y a loin d'un fait supposé à un fait accompli. La justice des savanes est une louable coutume, mais le jury ainsi constitué ne peut juger que les actes évidents, le crime flagrant ; jamais il ne saurait décider sur une accusation vague, sur des suppositions que rien ne confirme, ni témoins ni preuves.

« Comment, Messieurs, nous vous accueillons amicalement parmi nous, et vous nous remerciez par une agression inouïe, par une incroyable prétention de nous juger et de nous exécuter sur une simple dénonciation !

« Si vous accomplissiez un acte semblable, il n'y aurait, du grand lac au Mississipi, des rives du golfe du Mexique au fleuve des Esclaves, oui, il n'y aurait qu'un cri pour accuser les deux meilleurs chasseurs des savanes d'être devenus voleurs et meurtriers ! »

Je songeais à part moi que le drôle ne s'entendait pas mal à la plaidoirie. Sam, tout

remué, se leva en s'écriant :

« S'dealh ! personne ne dira cela, par exemple, car nous ne vous condamnerons point ! Qu'en pensez-vous, messieurs les jurés ?

— Qu'on les laisse libres, répondirent les négociants, ébranlés eux-mêmes et qui, du reste, n'avaient jamais bien compris l'affaire.

— Je ne parlerai pas contre eux, dit Bernard à son tour. Qui sont ces hommes ? comment s'appellent-ils ? Ces questions ne nous regardent point, et l'accusation ne peut être assez clairement prouvée pour que j'insiste sur leur condamnation. »

Quant au noir, il avait une mine fort désappointée ; il tenait à pendre quelqu'un. Au fond, je n'étais pas fâché de la tournure que prenaient les choses ; j'avais même contribué à les amener là, en obtenant un délai pendant la nuit et en laissant le brave Sam présider le jury. Comme trappeur, Sans-Ear possédait une grande expérience, beaucoup de discernement et d'adresse ; mais comme juge d'instruction, sa perspicacité laissait fort à désirer. Il venait de prouver son incapacité dans les fonctions de magistrat ; il n'avait pas su poser une seule question un peu embarrassante.

Mais pourquoi aurait-on éteint cinq vies dans ce désert, où personne n'était sûr de garder la sienne du soir au matin ? Je sentais bien que nous ne pouvions démontrer la culpabilité des accusés. Admettre le droit de tuer un ennemi pour une mauvaise pensée, pour un échange de mots à peine expliqués, eût été absurde. Je ne m'acharnais pas le moins du monde à la perte de ces hommes ; ce qui m'avait préoccupé et m'inquiétait encore, c'était notre propre sûreté, et j'espérais qu'avec un peu de prudence nous parviendrions à échapper aux pièges, aux dangers entrevus.

Cependant je voulus piquer un peu le vieux Sam, en lui faisant comprendre qu'il ne fallait pas se laisser arracher l'acquittement, qu'il eût été plus digne et plus juste de l'accorder comme une grâce.

Lorsqu'il se tourna vers moi afin de me demander mon avis, je répondis par une autre question.

« Savez-vous, Sam, quel avantage possède sur vous votre Tony ?

— Lequel ?

— Elle a de l'esprit dans la tête.

— Oui, je le sais bien ; mais je suis un chasseur, et non un docteur en droit. Si vous pensiez mieux vous en tirer, pourquoi avez-vous refusé l'office de shériff ? N'importe, ces gens sont libres. Ce que j'ai dit est dit ; j'espère que vous n'y objectez rien ?

— Non, Sam, d'autant que cela serait inutile ; permettez-moi pourtant, d'adresser une question aux prévenus :

« Master William, quelle direction faudrait-il prendre, en quittant ce lieu, pour arriver promptement au Rio-Pecos ?

— Droit à l'ouest.

— Combien durera le trajet ?

— Deux jours.

— Eh bien ! si vous êtes acquittés par rapport à l'inculpation de meurtre, je vous dénonce à présent comme des stakemen, quoique vous nous exhortiez hier à nous défier de telles gens. Vous vous êtes séparés très probablement d'une troupe qui exploite ce désert pour venir vous mêler à ces voyageurs et mieux les attirer dans vos pièges. Messieurs, je suis loin de réclamer contre ces hommes la peine capitale, mais notre sûreté exige impérieusement qu'ils soient gardés à vue pendant deux jours ; si au bout de ce terme nous ne parvenons pas au fleuve, je vous promets que je me charge de leur affaire sans jury. »

Tous les assistants m'approuvèrent. Je continuai :

« Maintenant, William, et vous autres ses complices, réfléchissez. Qu'on les lie sur les chevaux. Il est grand temps de partir.

— À la bonne heure, murmurait le noir ; s'ils mentent, Bob les pendra. »

Il ne fallut pas un quart d'heure pour les lier et nous apprêter. Nous partîmes, les prisonniers soigneusement maintenus entre nos rangs.

La conversation s'établit en route ; elle roula d'abord sur la pluie si singulièrement obtenue.

« Nous vous devons la vie, dirent les marchands : nous étions épuisés, nous périssions de soif. Nous serions morts le lendemain.

— Vous ne seriez pas morts de soif, vous auriez été assassinés, interrompis-je. Voyez-vous la selle de ces prétendus voyageurs ? elle contient des outres en quantité suffisante, mais ils se seraient bien gardés de partager avec vous leurs secrètes provisions. Comment s'appelle le plus jeune de ces brigands, celui qui veillait hier avec William ?

— Mercrof.

— Encore un nom supposé, sans doute ; malgré sa jeunesse, il m'est plus suspect que tous les autres. Je crois avoir rencontré ce drôle ailleurs ; où ? je ne saurais le dire pour le moment. Mais malheur à eux si nous n'arrivons pas au fleuve après-demain ! À présent, Bernard, racontez-moi les tristes circonstances de l'assassinat de votre père.

— Que vous dirai-je Charley ? Tout est mystérieux dans cet événement ! Allan était parti pour acheter de l'or à San-Francisco. Nous restions quatre seulement à la maison ; Bob, la ménagère et nous deux, mon pauvre père et moi. Les ouvriers et employés couchaient tous au dehors. Mon père, vous le savez, avait l'habitude de sortir le soir, pour une promenade hygiénique. Je ne m'inquiétais pas de l'heure où il rentrait : il aimait qu'on le laissât agir à sa guise.

« Un matin nous trouvâmes son cadavre au milieu du vestibule. La porte de sortie était fermée pourtant, les verrous tirés. Mon père portait sur lui un passe-partout ouvrant toutes les serrures de la maison ; on le lui avait enlevé. Le vol, après cela, et la fuite par une petite porte du magasin étaient aisés.

— Vous ne soupçonnez pas quelqu'un de votre entourage ?

— Un seul des employés savait que mon père possédât cette clef, mais l'instruction n'a rien relevé à sa charge. Tous les autres employés, domestiques, familiers, ont été arrêtés, puis relâchés ; on ne pouvait rien prouver contre eux.

« Mon père s'était chargé de plusieurs dépôts considérables ; j'ai tenu à dédommager les personnes qui lui avaient donné leur confiance. Il a fallu payer des dettes, des frais ; bref, il m'est à peine resté de quoi entreprendre le voyage de San-Francisco, où je vais essayer de retrouver mon frère, car il a tout d'un coup cessé d'écrire à la maison, et je suis fort inquiet sur son compte.

— Mais perdez-vous tout espoir de découvrir le voleur et de rentrer dans votre bien, du moins en partie ?

— À peu près. Les coupables sont étrangers au pays, certainement ; ils ont su se dérober à toutes les poursuites. J'ai mis la police en mouvement, fait donner leur signalement dans tous les grands journaux d'Amérique et d'Europe, autant du moins que cela m'était possible avec de simples conjectures ; je crois que ces habiles scélérats sauront déjouer les recherches et nous échapperont toujours.

— Je voudrais voir dans quels termes est rédigée la communication faite aux journaux.

— C'est facile, je garde toujours sur moi quelques numéros du *Morning-Herald* contenant l'article ; en voici un. »

Je lus attentivement, admirant tout bas les rencontres providentielles qu'on appelle

« le hasard » ; puis je repliai la feuille et la rendis au jeune homme.

« Que diriez-vous si je vous donnais le signalement exact de l'un de ces scélérats ? lui demandai-je.

— Charley, ne plaisantons point sur ces douloureuses choses ! Vous étiez dans la prairie quand le crime a eu lieu ; comment pourriez-vous savoir ce que les plus minutieuses recherches n'ont point éclairci ?

— Bernard, je suis un rude compagnon, mais j'ai gardé à travers les vicissitudes de ma vie la foi des temps heureux de mon enfance, et j'estime que rien n'égale ce trésor. Il y a, voyez-vous, un œil qui veille sur toutes les actions des hommes, une main qui dispose tous les événements, qui souvent sait tirer le bien du mal, qui ne laisse guère le crime impuni, môme en ce monde. Pour cet œil, pour cette main, Louisville et la savane sont toutes proches l'une de l'autre. Tenez, regardez. »

Je tirai de ma ceinture deux petits sacs, que je remis entre les mains de mon compagnon. Après avoir dénoué l'un d'eux, Bernard, hors de lui, s'écria :

« Seigneur mon Dieu ! ce sont nos diamants ! Oui, ce sont nos diamants ; mais comment...?

— Calmez-vous, interrompis-je, il ne faut pas attirer l'attention des autres. Ce sont vos diamants, j'en suis sûr, je vous les rends ; mais si vous parlez si haut, ils pourraient croire qu'il s'agit d'un vol et que je vous fais quelque confidence. Je vous raconterai toute l'histoire, patience !

— Charley ! à quoi songez-vous ? Comment pouvez-vous supposer que...?

— Soyons prudents ! Vous savez à quels drôles nous avons affaire. Vous voilà content, et moi aussi ; malheureusement je ne puis vous rendre que cela. Peu s'en est fallu que je ne me sois emparé du meurtrier avec Sam ; mais nous espérons le retrouver à Rio-Pecos, où il machine avec son fils une nouvelle scélératesse.

— Oh ! racontez-moi tout, Charley, je vous en prie. »

Je fis rapidement à mon jeune compagnon le récit de notre rencontre près de la ligne du chemin de fer, et lui montrai la lettre signée : Patrick Morgan. Il m'écouta dans un profond silence ; quand j'eus fini, il me dit résolument :

« Nous les retrouverons ! Nous saurons tout !

— Je vous en supplie, Bernard, parlez moins haut. Nous sommes en avant, il est vrai, mais la voix porte : la moindre imprudence peut nous coûter cher.

— Mais, Charley, vous me remettez ces diamants sans condition, sans...

— Puisqu'ils vous appartiennent.

— Charley, vous êtes... Je vous en supplie, acceptez au moins celui-là comme souvenir. »

Il me présentait une des plus belles pierres.

« Dieu m'en garde ! m'écriai-je. Vous n'êtes pas le seul propriétaire de ces diamants ; d'ailleurs, je ne veux rien accepter, entendez-vous !

— Allan approuve toujours ce que je fais.

— C'est possible ; mais, à mon tour, je vous en conjure, n'insistez pas. Je possède un diamant qui m'a été donné par Panda[ii], un des chefs zoulous ; c'est bien assez pour un homme seul. Un jour ou l'autre vous me rendrez quelque service, et tout sera dit. »

Là-dessus je reculai d'une vingtaine de pas, afin de rejoindre Sans-Ear.

« De quoi vous entreteniez-vous donc avec le jeune homme ? me demanda celui-ci. Vous leviez vos bras en l'air, vous vous démeniez comme des acteurs sur des planches.

— Sam, vous ne savez pas comment se nomme l'assassin du père de Bernard ?

— Eh non ! le savez-vous vous-même ?

— Oui.

— Vous êtes un homme habile et chanceux ; eh bien, comment se nomme-t-il ?

— Alfred Morgan.

— Alfred Morgan ! Vous vous trompez, Charley. Cet homme borne ses exploits au sud, il ne travaille pas dans l'est.

— Que voulez-vous ! je suis convaincu du contraire : Bernard a reconnu les diamants que je viens de lui remettre, et...

— Ah ! voilà un indice, par exemple ! Eh ! eh ! c'est un motif de plus pour aller lui dire un mot à l'oreille, à ce scélérat de Morgan ; après quoi l'oreille y passera... hein ? Qu'en pensez-vous, Charley ?

— Si nous ne le trouvions plus là-bas, que ferions-nous ?

— Que ferions-nous ? Mais n'est-ce pas pour le rejoindre que je suis venu ici, que j'irais jusqu'au Mexique, au Brésil, à la Terre de Feu ? Pour l'atteindre, qu'importe la route ! Et si je ne l'atteins pas, qu'importe ma vie ! J'irai je ne sais où, en Californie peut-être.

— Nous irons tous ; car je puis disposer de quelques mois encore, et je n'abandonnerai point Bernard dans ce dangereux voyage.

— Bien, bien ! nous nous entendrons ; pour le moment il s'agit de nous tirer de ce sable, de ces cactus, d'éviter les pièges. Ces gens-là m'inquiètent ; je les ai acquittés, mais ils n'en sont pas moins des brigands ; je le sais bien, Charley.

« Le plus jeune, surtout, porte une figure... une figure qu'on a vue dans quelque mauvaise rencontre, très certainement.

— C'est cela, Sam ; comme vous, je cherche sans cesse à me rappeler où j'ai déjà rencontré ce visage blême. »

La chevauchée continua sans incident jusqu'au soir. Nous fîmes halte enfin, pansâmes les chevaux, primes un peu de nourriture et songeâmes à dormir. Les prisonniers restèrent liés ; on établit des sentinelles ; la nuit se passa tranquillement. Dès le matin on se remit en marche ; nos guides ne nous faisaient pas suivre exactement la voie indiquée d'abord par eux ; vers midi, le sol commença à se solidifier, les cactus parurent moins secs, moins rabougris ; des touffes de gazon, des brins d'herbe se montrèrent çà et là dans le sable. Nos chevaux happaient avec avidité la moindre verdure.

Bientôt celle-ci devint plus drue, le désert prit l'aspect d'une prairie ; nous descendîmes de cheval afin délaisser paître nos bêtes affamées. Elles s'en donnèrent avec délices ; cependant, de peur qu'elles ne s'éloignassent trop, nous les attachâmes par les jambes.

Il était certain que nous approchions d'une rivière. Nous bûmes plus largement dans nos gourdes ; tout le monde avait l'air joyeux et soulagé. William vint à moi.

« Sir, me dit-il, vous êtes convaincu à présent de ma loyauté ?

— Je crois que nous allons trouver de l'eau, voilà tout.

— C'est ce que je vous avais promis. Qu'on nous rende notre liberté, nos chevaux, nos armes, autrement vous seriez injustes.

— Il faut consulter les autres. »

On se rassembla ; je dis à mes compagnons :

« Messieurs, nous avons derrière nous le désert, devant la bonne terre ; continuons-nous la route ensemble ? Où vous rendez-vous, messieurs les négociants ?

— A Passo-del-Norte.

— Nous allons tous quatre à Santa-Fé, notre chemin est donc différent. Avant de nous séparer, que ferons-nous de ces cinq hommes ? »

On discuta brièvement la question ; la majorité fut d'avis de leur rendre la liberté, puisqu'ils avaient tenu leur parole. Je ne fis aucune opposition, cependant je me sentais fort

inquiet. Comme les cinq voyageurs se disposaient à partir, on leur demanda où ils allaient. William répondit que leur intention était de descendre le Pecos jusqu'à Rio-Grande, pour chasser le buffle sur ces rives.

Une demi-heure après le départ des pelletiers, les marchands nous quittèrent, et bientôt les deux groupes eurent disparu à l'horizon. Nous les regardâmes silencieusement s'éloigner, puis, quand on ne les vit plus, Sam me dit ;

« À quoi pensez-vous donc, Charley ?

— Je pense à nos brigands. Ils se soucient peu du Rio-Grande ; croyez-moi, ils vont aller nous attendre sur la route de Santa-Fé.

— Well ! c'est là aussi mon idée. Vous avez bien fait de leur indiquer ce chemin. Que décidons-nous ? Marchons-nous ? Campons-nous ici ?

— Il me semble qu'il vaudrait mieux rester un peu. Nos chevaux sont fatigués, campons au moins jusqu'à demain.

— Peut-être viendront-ils nous attaquer pendant la nuit, objecta Marshall.

— Eh bien, on les recevra cordialement. D'ailleurs, on peut explorer les environs. Mon cheval est encore le plus vaillant : je vais faire une petite tournée, je reviendrai avant la nuit. »

Sam essaya de me retenir, mais sans cette inspection je n'aurais pu dormir tranquille ; je partis, suivant la trace des voyageurs. Ceux-ci avaient pris au sud-ouest, les marchands appuyaient davantage au sud.

J'allais au trot ; les vestiges annonçaient que la petite troupe avait commencé par s'avancer au pas, plus loin l'allure devenait rapide ; enfin j'aperçus leur silhouette à l'horizon, au bout de ma longue-vue. Persuadé qu'ils n'avaient point de lunette avec eux, je pouvais les suivre de manière qu'ils restassent invisibles à l'œil nu.

Après un certain temps, je fus surpris d'apercevoir un des cinq voyageurs se détacher du groupe ; il se dirigea droit à l'ouest. J'aperçus aussi, devant lui, un bois entouré d'une prairie, dans laquelle les arbres avançaient en forme de triangle. Je soupçonnai que deux cours d'eau se rejoignaient sur la lisière de ce bois.

Quels voyageurs devais-je suivre ? ceux en groupe ou l'individu isolé ? Il me sembla que ce dernier devait avoir une intention ou une commission utile à connaître. Ses quatre camarades devenaient invisibles, même avec la longue-vue ; mais lui, qu'allait-il faire ?

Il atteignit le bois et s'y enfonça ; je mis alors mon mustang au galop, décrivant de prudents circuits pour éviter de rencontrer l'homme, dans le cas où il retournerait sur ses pas. Quand enfin j'eus gagné l'endroit où il avait disparu sous la feuillée, je m'y engageai moi-même. Je ne tardai point à trouver une belle place tapissée de gazon et entourée d'une épaisse verdure, une source limpide courait sous l'ombrage. J'eus de la peine à retenir une joyeuse exclamation. J'attachai mon cheval de façon qu'il pût boire et paître à son aise ; je bus moi-même de cette eau délicieuse, devant laquelle je m'agenouillai, oubliant tout pour un instant ; enfin je recommençai à chercher la piste et fus assez heureux pour la trouver. Au bout de quelques minutes, je vis avec étonnement la trace du cavalier se confondre avec celle de plusieurs chevaux dans un petit sentier fort battu qui serpentait au milieu du fourré. M'aventurer bien loin était peu sage ; une balle pouvait m'atteindre à chaque pas, quoique je m'efforçasse de marcher parallèlement, au cavalier.

Tout à coup j'entendis hennir un cheval. Je me glissai sous les feuilles, je cherchai à voir dans les clairières, mais je reculai instinctivement : un homme était étendu, la tête tournée du côté du sentier ; j'étais encore trop loin de lui pour qu'il m'aperçût dans cette position.

Cette vedette indiquait une troupe dans le voisinage. Je reculai encore avec précaution pour éviter d'être vu, puis j'examinai les alentours : le sentier traversait une clairière d'une assez grande étendue, au fond de laquelle se dessinait un bouquet d'arbres très touffu et

entouré de haies, de ronces et d'épines vives ; on y avait ajouté des amas d'épines sèches. C'était de là que partaient les hennissements.

Je gagnai la clairière, rampant sous les arbres du côté opposé à la sentinelle ; puis, me glissant au milieu des herbes, j'essayai d'approcher du fourré et d'y trouver une issue. Je n'en vis qu'une, mais j'entendis des voix ; la curiosité l'emportant, j'écartai les épines, et, malgré la douleur causée par ces aiguillons, je parvins à me faufiler près de la haie extrêmement épaisse. Il ne m'était pas possible d'avancer davantage, le sol se creusant par endroits ; ces creux se dissimulaient sous des lianes, sous des plantes folles. Je finis pourtant par m'installer dans un de ces enfoncements ; mais j'entendais mal les voix. Malgré mille obstacles, je m'entêtai et réussis à pénétrer encore un peu plus loin, vers la gauche ; une trouée avait été faite, avec la hache, au milieu du fourré ; j'y plongeai le regard. L'espace ainsi dégagé pouvait mesurer une trentaine de mètres, couverts par un entrecroisement de branches qui formait voûte et restait presque impénétrable aux rayons du soleil. Sous cette espèce de charmille, je comptai dix-huit chevaux liés les uns aux autres et fort rapprochés ; plus près de moi se reposaient dix-sept hommes ; le reste de l'espace était rempli par un monceau de toutes sortes d'objets que recouvraient en partie des peaux de buffles. L'ensemble me fit l'effet d'un repaire de brigands.

En ce moment un des hommes éleva un peu la voix. Je reconnus William. C'était donc lui qui avait laissé ses compagnons poursuivre leur route, pour venir ici rejoindre la bande. Il disait :

« Nous avions été découverts, je reçus à la tempe un formidable coup de poing. Je tombai étourdi et...

— Tu t'es laissé surprendre, drôle ? interrompit avec colère un homme vêtu d'un riche costume mexicain. Tu es un lièvre, tu ne peux servir à rien. Je vous demande le moyen d'être surpris dans une plaine nue comme la paume de la main.

— Ne vous fâchez pas, capitaine, reprit William ; si vous saviez à qui nous avions affaire, vous conviendriez que vous-même...

— Moi ! Faut-il te loger une balle dans la cervelle! Voyons, parle ! comment as-tu pu te laisser non seulement surprendre, mais attaquer, étourdir, renverser, comme un enfant, un poltron ? »

Les veines du front de William se gonflèrent, il s'écria :

« Vous savez bien, capitaine, que je ne suis pas un poltron, mais la massue était de fer ! Patrick, que nous appelions Mercrof, en a la tête à moitié fracassée.

— Patrick, avec son crâne de bélier ? Allons, vous deux vous valez des enfants d'un jour ! Je ne sais à quoi tient que je ne t'envoie une balle dans la tête.

— *Thunder storm!* capitaine, écoutez notre aventure. » Et William se remit à raconter avec volubilité ce qui s'était passé, ajoutant : « Vous le voyez, nous étions aux prises avec deux fameux trappeurs, Old Shatterhand et le petit Sans-Ear.

— Tu mens ! cria le capitaine en se levant, tu veux excuser ta lâcheté !

— Capitaine, visez au front, vous verrez si je remue seulement la paupière ; je ne suis ni lâche ni menteur !

— Tu affirmes donc ce que tu viens d'avancer ?

— Oui !

— Si cela est, *por todos los santos !* il faut qu'ils meurent tous deux ! Le Yankee et le nègre y passeront par-dessus le marché ; mais je tiens surtout à me débarrasser des chasseurs, deux ennemis dangereux.

— Ils vont à Santa-Fé.

— Tais-toi ! T'imagines-tu que de pareilles gens disent jamais au vrai ce qu'ils font ? Je les connais. Peut-être sont-ils déjà sur ta piste. Je ne serais pas étonné de rencontrer

Sans-Ear ou l'autre par là, dans les buissons. »

Ce dernier mot m'inquiéta, mais le chef se remit à parler avec fureur sans bouger de place :

« Oui, oui, disait-il, je les connais, ces hommes des prairies. J'ai passé un an entier près du célèbre Florimont, surnommé Track-smeller (dépisteur), et que les Indiens appelaient : As-kolak (Cœur d'ours).

« J'ai appris de lui les ruses, les coutumes des trappeurs. Je te dis que ces gens ne vont point à Santa-Fé, qu'ils ne quitteront pas leur campement avant demain, qu'ils nous épient et se reposent pour nous surprendre demain matin. On assure que Shatterhand possède un fusil qu'on peut tirer pendant une semaine sans le recharger. C'est le diable qui lui a donné cette arme en échange de son âme, he, he, he ! En somme, il sera prudent, mes amis, de les prévenir dès celle nuit, entendez-vous ! Ils sont quatre, une sentinelle, trois autres endormis ; bah ! nous en viendrons vite à bout. Connais-tu le lieu de leur campement ?

— Oui, certes !

— Eh bien ! qu'on s'apprête. Il faut-être là-bas à minuit. Nous laisserons les chevaux, nous ramperons. »

Le brave capitaine ne nous connaissait qu'à demi, notre réputation était venue jusqu'à lui cependant. La vanité règne dans les prairies comme dans les villes, chacun cherche à faire d'une mouche un éléphant quand il s'agit de mettre sa personnalité en évidence. Qu'un chasseur ait montré quelque adresse ou quelque vaillance, il raconte et commente ses prouesses dans tous les campements ; il augmente même tant qu'il peut la renommée de son ennemi, afin de se donner un plus grand mérite lorsqu'il a vaincu, ou de pallier ses propres défaites. De là l'histoire de mon fusil. Je ne pouvais m'empêcher de sourire en me voyant en train de devenir légendaire.

Le capitaine continua :

« Et Patrick ?

— Il s'en va, comme il a été convenu, à Head-Pik, pour y attendre son père ; par la même route il rejoindra les marchands, qui portent avec eux un petit lingot ; leurs armes sont bonnes à prendre aussi. L'affaire doit être déjà faite, car Patrick semblait pressé.

— Comment enverra-t-il le butin ?

— Les deux frères Jams, qui l'accompagnent, rapporteront l'or et les fusils ; il continuera son chemin avec un seul camarade.

— Tout à l'heure, nous aurons des armes meilleures que celles de ces marchands. La carabine de Sans-Ear porte à 1,200 mètres, dit-on. »

J'entendis en ce moment aboyer un chien des prairies, ou du moins un homme de la troupe imitait cet aboiement : signal assez mal choisi, car cette race de chiens manque dans les contrées où nous nous trouvions.

« Voilà Antonio qui revient avec les pieux de l'Estacado, dit le capitaine. Veillez à ce qu'il ne les décharge pas dehors ; faites-les rentrer, il faut doubler nos précautions ce soir. Qui sait ? » Décidément, nous avions affaire à une troupe de ces brigands qui égarent les voyageurs par de lâches procédés, afin de les détrousser sans danger. Ce lieu était bien un repaire, ces peaux cachaient des monceaux de vêtements et d'objets arrachés aux cadavres des victimes.

J'étais couché dans un creux, derrière l'espèce de clôture en épines ; mais non loin de moi, je l'ai dit, un trou avait été pratiqué avec la hache ; des lianes, des plantes grimpantes en voilaient l'ouverture ; il était assez facile de les soulever ou de les pousser de côté. Trois cavaliers rentrèrent au camp par cet endroit ; leurs chevaux traînaient un assez grand nombre de pieux attachés en faisceaux et maintenus par des cordes fixées des deux côtés de la selle, à la façon des Indiens quand ils transportent les perches de leur tente.

L'arrivée de ces hommes occupa tellement leurs camarades, que je pouvais m'éloigner sans attirer leur attention. Mais je voulais marquer ma présence. Le chef avait laissé à sa place sa ceinture, son couteau et deux pistolets. En étendant le bras, je réussis à amener l'un des deux pistolets, dont je m'emparai ; puis je m'éloignai à la façon d'un serpent, relevant soigneusement les herbes derrière moi. Dans la clairière, je ne m'appuyai pour marcher que sur les mains et l'orteil, ce qui laisse peu de vestiges.

Enfin, quand je me crus assez éloigné, je me relevai et courus reprendre mon cheval, lequel me reçut avec des hennissements joyeux et de folles caresses. On ne le reconnaissait plus, tant la bonne herbe et l'eau claire de la source avaient ranimé son œil et relevé ses forces.

Je le détachai, sautai en selle et le lançai par un long détour, afin de dépister complètement les stakemen.

Je rejoignis mes compagnons, qui m'attendaient avec inquiétude.

« Eh bien ? me cria Sam.

— Eh bien, je crains que nos pauvres marchands n'aient passé un mauvais quart d'heure.

— Hum ! je n'en serais point étonné. Les voyageurs sont des stakemen, hein ?

— Devinez le nom de Mercrof, son vrai nom ?

— Je vous ai répété cent fois que j'aimerais mieux entrer à reculons dans la caverne d'un ours que de chercher à deviner ce qu'on peut me dire tout de suite.

— Cet homme se nomme Patrick Morgan.

— Pa... trick... Mor... gan..., répéta Sam, dont le visage changea de couleur. Patrick Morgan ! O Sam ! v*ieux racoon*[17] *!* tu es donc un âne ? Quoi ! tu as tenu ce scélérat entre tes mains, tu as été shériff du jury qui le jugeait, et il t'a échappé ! Charley, vous en êtes sûr ?

— Très sûr. Voilà pourquoi je cherchais à me rappeler ce visage. Il ressemble trait pour trait à son père !

— All right ! La lumière se fait ! Mais où est-il, le brigand ?

— Il est parti pour assassiner les trois marchands, après quoi il ira rejoindre son père à Head-Pik.

— En avant ! Charley, il me faut cet homme.

— Bravo ! je suis des vôtres ; mais comment suivre une piste pendant la nuit ? D'ailleurs, nous avons une visite à recevoir.

— Quelle visite ?

— Vous l'avez deviné, nos voyageurs font partie d'une bande de stakemen qui campent là-bas. Leur capitaine est un Mexicain ; il a étudié à l'école du vieux Florimont, il n'y a pas mal profité. Il nous connaît par ouï-dire et doit venir nous voir sur le minuit. J'ai recueilli ces précieux renseignements en me tenant aux écoutes derrière le chef des brigands.

— Ah ! Et vous êtes d'avis de rester ici ?

— Certainement !

— Eh bien soit ! pour le moment du moins, s'ils viennent, ils pourront dire leur *good evening*. Combien sont-ils ?

— Vingt et un.

— Ah ! par exemple ! c'est beaucoup pour quatre. Allumons un petit feu, disposons nos habits alentour, de manière qu'ils nous croient couchés là, postons-nous un peu plus loin de manière qu'ils arrivent entre la flamme et nous. De la sorte on en viendra peut-être à bout.

— Le plan est excellent ! » s'écria Bernard Marshall.

---

[17] *Racoon* : ours adulte ; nom par lequel les trappeurs se désignent souvent eux-mêmes.

Sam se levait déjà pour aller ramasser des branches sèches ; je le retins.

« Pensez-vous, demandai-je, détruire une si grosse troupe en nous y prenant de cette façon ?

— Pourquoi pas ? Ils lâcheront pied à la première décharge, ne sachant d'où elle part. Ils s'imagineront que nous avons eu du renfort.

— Mais si le capitaine, qui n'est pas un blanc-bec, s'avisait de deviner la ruse ?

— Un vrai chasseur est prêt à affronter tous les périls !

— Alors, vous risquez sans regret l'abandon de votre vengeance ?

— Behold ! C'est juste. Seulement, partir comme des peureux, ne point tenter de débarrasser l'Estacado de ces meurtriers, Charley, c'est pécher contre Dieu et les hommes.

— On pourrait s'y prendre autrement,

— Comment ?

— Tandis qu'ils nous chercheraient ici, nous tomberions au

milieu de leur hide-spot, nous ferions main-basse sur les provisions de vivres, d'armes, etc., etc.

— Good luck ! tu as raison, Charley! Mais ils seront à cheval sans doute ?

— Non, ils veulent venir à pied, ils partiront deux heures avant minuit environ.

— Saurez-vous retrouver le chemin ? objecta timidement Bernard.

— Je n'en doute pas. Nous exposerions notre vie en les attendant ici ; là-bas nous courons peu de danger, et nous avons la chance de les mettre pour quelque temps hors d'état de nuire.

— Ils ont dû laisser des gardes.

— Je retrouverai aisément le poste de la sentinelle.

— Et s'ils reviennent sur leurs pas, quand ils nous verront partis ?

— Que nous soyons chez eux, ou que nous restions ici, le péril est égal.

— Détalons alors.

— Non, il faut que la nuit soit tout à fait sombre. »

Nous n'attendîmes pas bien longtemps. Le ciel se voila, on distinguait à quelques mètres au plus, et encore fort vaguement. Nous partîmes en file indienne, moi le premier, pour diriger la petite troupe. Les ténèbres nous forcèrent à tâtonner, nous fîmes bien des marches et contremarches ; enfin, nous nous arrêtâmes sur la lisière du bois, dont le hide-spot n'était éloigné que d'un mille anglais. Là, nous attachâmes nos chevaux, puis nous avançâmes en glissant et rampant ; ce fut assez pénible, surtout pour Bernard et son nègre, peu accoutumés à cet exercice ; arrivés presque à l'entrée de la clairière, j'aperçus l'endroit où j'avais rencontré une sentinelle. Une lueur rougeâtre, annonçant un grand feu allumé, nous guidait ; cette lueur se trouvait trop éloignée pour nous trahir. Je laissai mes compagnons dans le fourré, pour m'avancer jusqu'au repaire des stakemen, et je me tapis dans un fossé. La troupe se préparait à partir ; j'entendis un grand remue-ménage et le cliquetis des armes, le capitaine disait :

« C'est singulier ! si on avait pu découvrir quelques traces, je jurerais qu'un des trappeurs est venu épier jusqu'ici. Où est mon autre pistolet ? Je n'en trouve qu'un. Peut-être l'aurai-je perdu en chemin. Je n'y ai point fait attention quand j'ai défait ma ceinture. Enfin, tu disais, Hobbyn, que tu as vu ces hommes ?

— Oui, tous les quatre, trois blancs et un noir ; leurs chevaux pâturaient tout près ; l'une des bêtes est sans queue, on la prendrait pour un vieux bouc.

— C'est la jument de Sans-Ear : elle est tout aussi célèbre que son maître. N'as-tu remarqué aucune particularité ?

— Non ; cependant William et moi nous avons rampé et nous nous sommes fort

rapprochés.

— C'est bien. William, tu es fatigué, reste ici. Toi, Hobbyn, tu feras le guet du côté de la clairière. Vous autres, suivez-moi. »

Je me glissai plus près encore et vis dix-neuf des hommes, bien armés, s'éloigner en silence.

Je retournai promptement près de mes compagnons, auxquels je racontai ce que je savais,

Sam et moi nous nous préparâmes à tenter l'aventure, promettant aux deux autres de les appeler quand il serait temps. Nous nous glissâmes dans la direction où devait se trouver Hobbyn ; celui-ci arriva au bout de dix minutes. Il se mit à marcher de long en large, fredonnant dans sa barbe. Il fut au moins un quart d'heure avant de passer près du lieu où nous nous cachions. À ce moment, le retour de la troupe n'étant plus à craindre, Sam n'hésita point ; il s'élança sur la sentinelle, l'étreignit à la gorge, tandis que je préparais un bâillon avec la cravate du brigand ; son propre lasso servit pour le garrotter. Nous nous glissâmes ensuite sous les lianes de houblon sauvage, et pénétrâmes dans le repaire. William était assis devant un bon feu, il faisait cuire un morceau de viande. Très occupé à ses fonctions culinaires, il nous tournait le dos :. je m'approchai en tapinois et lui criai aux oreilles :

« Prenez garde, maître William, votre rôt va brûler ! »

Le drôle resta comme pétrifié de terreur.

« Oooo Old... Shatterhand, balbutiait-il en ouvrant des yeux pleins de terreur.

— Je rapporte le pistolet du capitaine, » dis-je.

Il essaya de se lever, cherchant son fusil des yeux, mais il n'avait à sa portée qu'un long couteau de chasse.

« Restez en repos, master stakeman ! lui criai-je ; au moindre mouvement, vous êtes mort. Je tiens le pistolet, ensuite il y a quelqu'un là-bas dont la balle ne se trompe guère. »

William, tournant la tête, aperçut Sans-Ear et murmura :

« *Thunder storm!* je suis perdu ! — Non, si vous êtes sage. »

Sur le signal convenu, Bernard et Bob accoururent. J'ordonnai au noir de garrotter William.

« Mort et enfer ! rugit ce dernier, vous ne m'aurez pas vivant. » Saisissant le couteau, il se frappa soudain dans la région du cœur et roula devant le feu.

« Que Dieu lui fasse miséricorde ! murmurai-je, ému malgré moi.

— Ce scélérat a peut-être plus de cent vies d'hommes sur la conscience, reprit Sam d'une voix sombre ; son couteau n'a jamais frappé plus juste. »

Je ne répondis pas, ce suicide m'impressionnait douloureusement.

Nous envoyâmes Bob chercher la sentinelle.

Le nègre rapporta notre prisonnier sur ses robustes épaules et le déposa devant nous. Je fis enlever le bâillon, et l'homme respira bruyamment ; puis il jeta un regard effaré sur le cadavre de son camarade.

« Tu vois, dit Sam, voilà ce qui t'attend si tu refuses de nous renseigner.

— Je parlerai ! s'écria Hobbyn avec angoisse.

— Commence par nous dire où l'or est caché.

— Là-bas, dans la terre, sous les sacs de farine. »

Nous découvrîmes facilement la cachette. Les richesses du magasin nous émerveillèrent tout d'abord ; il y avait là de nombreux spécimens de tout ce qui peut se transporter à travers l'Estacado : des armes, du plomb, de la poudre, des cartouches, des lassos, des selles, des bourses, des couvertures, des costumes de voyage et de chasse, des draps en

pièces, des calicots, des colliers de corail, des parures, des cordons de perles de verre pour les Indiens, de la quincaillerie en abondance, des provisions de bouche de toutes sortes, des instruments, des outils, une grande quantité de boîtes contenant du pemmican (viande de bœuf conservée), etc. etc.

Bob fouillait avec délices au milieu de ce prodigieux amas ; il remuait les ballots comme des coussins de plumes. Marshall avait pris une pioche et une pique ; il creusait, et ne fut pas longtemps sans découvrir l'or. Le brillant métal ruissela sous les feux de la torche que tenait Sam ; il y avait des lingots, de la poudre, des pépites, de quoi charger plusieurs chevaux.

Je frissonnai en songeant à tant de malheureux chercheurs d'or qui, après des souffrances, des fatigues inouïes pour se procurer la fatale poussière, avaient dû l'abandonner avec leur vie entre les mains des stakemen.

Les Anglais appellent quelquefois l'or *deadly dust* (poussière mortelle) ; ce nom n'est que trop mérité.

Les malheureux qui recueillent le métal, objet de si ardentes convoitises, périssent si souvent par lui et pour lui !

Quelquefois les chercheurs d'or qui reviennent dans leur patrie, pour être moins chargés et pour voyager plus sûrement, croient-ils, échangent leurs lingots contre des billets de banque ou des chèques ;

ces papiers, nous voulions aussi nous en emparer. Sam interrogea de nouveau le prisonnier :

« La cachette des papiers n'est point ici, dit Hobbyn, le capitaine se défie de plusieurs des hommes de notre troupe. Lui seul et son lieutenant savent où l'on dépose les billets et les passeports.

— Comment se nomme le lieutenant ?

— Patrick Morgan, »

Un souvenir traversa ma pensée. N'avais-je point lu cette phrase dans la lettre de Patrick : « De toute façon nous allons être riches, » ou quelque chose d'analogue ? Cet homme méditait peut-être une trahison contre ses camarades.

« Tu n'as aucun soupçon sur la place de cette cachette ? insistai-je.

— Je ne sais pas au juste ; ce que je sais, c'est que notre capitaine ne se fie pas beaucoup au lieutenant. Celui-ci est encore parti pour le Head-Pik, près du Rio-Pecos, avec un autre. Moi et un de mes camarades, nous avions ordre de l'y rejoindre demain matin pour l'espionner.

— En ce cas le capitaine a dû te donner des instructions précises et te décrire l'endroit. »

Hobbyn se tut.

« Parle, lui dîmes-nous, ou tu es un homme mort ; au contraire, si tu réponds avec franchise, on te fera grâce, quoique tu aies mérité la corde tout comme les autres.

— Eh bien ! vous l'avez dit, je connais le lieu.

— Quel est-il ?

— Une petite vallée que vous ne pourriez trouver sans guide. Je devais tirer sur le lieutenant si je lui avais vu prendre cette route.

— Mais connais-tu la place du trésor ?

— Oh ! non, le capitaine se serait bien gardé de me l'indiquer.

— Si tu consens à nous conduire dans cette vallée, tu auras la vie sauve.

— Je vous y conduirai.

— N'oublie pas que, si tu nous trompes, ton affaire est faite. Tu marcheras avec nous, lié sur le cheval.



« Restez en repos, lui criai-je ; au moindre mouvement vous êtes mort. »

— C'est convenu.

— Voyons, interrompit Sam, que faisons-nous ? Qu'emportons-nous d'ici ?

— Emportons seulement l'or, des munitions et des provisions. Il serait peut-être bon de prendre quelques brimborions pour des présents aux Indiens ; faites votre choix, je vais voir aux chevaux. »

Parmi les montures des brigands, je trouvai quatre chevaux du Michigan très propres pour servir de bêtes de somme. Je remarquai aussi trois mustangs excellents. J'en pris deux pour Bernard et Bob, dont les montures ne valaient rien ; le troisième devait porter notre prisonnier.

Les selles et les sacs de transport ne manquaient pas dans le magasin ; nous fîmes le chargement de ce que nous désirions emmener avec nous, puis nous rejetâmes le reste en tas, ayant soin d'entourer ce monceau avec la provision de poudre dont nous ne pouvions nous charger, afin de faire allumer plus vite le feu qui devait consumer tout ce butin.

Sam ordonna au nègre de disperser les chevaux dans la prairie.

Cela n'était peut-être pas très prudent, mais nous ne pouvions nous décider à tuer ces pauvres bêtes.

Enfin le convoi se mit en marche sous la direction de Sans-Ear.

Je restai en arrière pour incendier le monceau de butin.

« Pourquoi ne pas y mettre le feu tout de suite ? demanda Marshall.

— Parce que la lueur se voit de loin ; les stakemen reviendraient sur leurs pas et sauraient bien nous atteindre, malgré l'obscurité de la nuit. »

Sam prit donc la tête du convoi, tenant par la longe un des chevaux chargés ; les trois autres suivaient ; Marshall et Bob, avec le prisonnier solidement attaché sur son cheval, fermaient la marche.

J'attendis un quart d'heure ; je ne pouvais guère tarder davantage, car nos paquets avaient demandé du temps, et il était probable que les stakemen allaient revenir à leur campement.

Nous avions préparé, avec une couverture, une sorte de mèche qui me permettait de m'éloigner avant l'explosion probable, car il y avait un grand nombre de paquets de cartouches. J'allumai tranquillement cette longue mèche ; puis, prenant mon cheval par la bride, je regagnai la prairie, où. j'enfourchai ma monture. Une formidable détonation retentit alors. J'éperonnai mon cheval et m'éloignai aussi vite que le permettaient les ténèbres.

III

CHEZ LES PEAUX-ROUGES

Sur les limites du Texas, de l'Arizona et du Nouveau-Mexique, en suivant le cours du Rio-Grande-del-Norte, s'élèvent les monts de la Sierra-de-los-Organos, Rianca et Guadalupe. Ils dessinent à l'horizon leurs gigantesques découpures et se dressent les uns derrière les autres, dans un amoncellement sauvage, désordonné, semblable au chaos. On les prendrait tantôt pour des bastions immenses, tantôt, au contraire, leur nudité rocailleuse disparaît ; ils se revêtent de verdure d'une profondeur effrayante. Ces sommets sont séparés par des *cannons*[18] aux abruptes murailles ou par des vallées en pentes douces. Vallées et cannons ne semblent point avoir été creusés par les eaux ni le temps, mais remonter à l'origine même de la formation des montagnes.

Sur les hautes cimes règnent une solitude, une aridité, un silence qu'on croirait éternels ; cependant le vent y sème quelques plantes qui croissent et se développent par endroits ; l'ours gris et l'ours noir y abritent leur famille, des milliers de bisons sauvages les traversent dans leurs migrations de printemps et d'automne ; enfin des visages humains, pâles ou cuivrés, rouges ou noirs, s'y montrent de temps en temps. Ils paraissent, puis disparaissent, sans qu'on sache ni d'où ils viennent, ni où ils vont. Les roches sont muettes, les vieilles forêts soupirent au souffle du vent, mais ne parlent pas ; nul n'a encore compris le langage des animaux pour leur demander des nouvelles de ses semblables.

Le chasseur intrépide gravit de telles hauteurs, confiant en son jarret et en son fusil ; le fugitif poursuivi par la justice des pays civilisés cherche à y cacher sa honte, à y sauver sa misérable vie ; l'Indien s'y réfugie, parce que tous lui déclarent la guerre, parce que les hommes du vieux monde ont juré d'exterminer sa race.

Tantôt les roches voient passer le trappeur coiffé du bonnet de fourrure, tantôt c'est le Mexicain sous son vaste sombrero, ou le sauvage avec sa chevelure emmêlée. Que viennent-ils faire ? Qui les pousse dans ces déserts affreux ? La réponse, si on pouvait l'obtenir, serait toujours la même : c'est la nécessité de fuir, ou de combattre son semblable ou les fauves ; c'est « la lutte pour la vie ».

Au pied des montagnes dont nous avons dit les noms, s'étendent les « grandes chasses » des Apaches et des Comanches, vastes plaines où l'on peut jouir de tous les charmes de la vie aventureuse et rencontrer un gibier abondant.

Dans ces sauvages contrées se sont passés des hauts faits, des scènes héroïques, dont l'histoire ne dit mot et qui pourtant ne figureraient pas mal dans les annales du genre humain. Là des peuples, autrefois florissants, ont combattu avec l'énergie du désespoir contre une puissance qu'on eût cru impossible à vaincre ; ils ont défendu pied à pied les derniers lambeaux de la terre qu'on prétendait leur ravir.

Le Rio-Pecos, qui descend de la Sierra-Jumanès, prend d'abord sa direction au sud-ouest, puis pénètre, par un détour, droit au sud dans la Sierra-Rianca ; lorsqu'il en sort, il décrit un arc immense vers l'ouest, renfermant plusieurs montagnes. Des deux côtés des rives, les flancs des montagnes vont en s'abaissant, ils dessinent des prairies plus ou moins étendues ou étroites, où l'herbe croît avec abondance, et qui vont perdre leur verdure dans le sombre cadre des forêts dont se couronnent les monts.

Ces prairies offrent mille dangers et mille attraits pour le chasseur aventureux. Limitées par des montagnes abruptes, où les gorges et les défilés sont très rares, elles n'ont, si

[18] *Cannons,* gorges, défilés.

l'on peut ainsi parler, aucune porte de sortie, aucune issue.

Nous venions d'atteindre les rives du Pecos ; je les connaissais bien, mais je ne les avais parcourues qu'en nombreuse compagnie ; ce jour-là, nous n'étions pas plus de quatre : Sam, Bernard, Bob et votre serviteur. Je ne compte point Hobbyn, notre prisonnier ; sa présence constituait plutôt un danger pour nous, car quoiqu'il se montrât fort docile, nous craignions sans cesse une trahison de sa part ; l'obligation de veiller constamment sur lui ajoutait à nos fatigues.

Le prisonnier, avec Bob à côté de lui, restait toujours au milieu de nous, Sam en avant, moi et Bernard à l'arrière-garde.

Il était plus de midi, le soleil atteignait les hautes pointes des montagnes s'élevant au-delà du Pecos. Nous nous trouvions dans les premiers jours d'août, et pourtant les rayons ne nous incommodaient point ; ces sommets les cachent jusqu'à midi, de sorte que les nuits sont glaciales, les matinées d'une fraîcheur extrême, et la journée même si peu chaude, que nous ne quittions pas nos couvertures.

Hobbyn avait obtenu de n'être point lié durant le jour ; la nuit, nous le garrottions étroitement ; sa vie répondait de sa fidélité à nous guider.

« Avons-nous encore un chemin bien long avant d'arriver au Skettel et au Head-Pik ? me demanda Marshall.

— Nous serons demain sur ces montagnes, si nous ne nous détournons pas trop pour suivre Hobbyn dans la vallée où il doit nous conduire.

— Ne ferions-nous pas mieux d'essayer, avant tout, de retrouver Alfred Morgan

— Dans ce cas même, il serait prudent de ne pas le traquer d'abord, il doit être déjà dans les environs, car nous voilà au 14 août ; il viendra sans doute rejoindre son fils par cette vallée. Celui-ci a un peu d'avance sur nous, ce qui n'empêche pas que nous restons sur ses talons. Il a campé probablement cette nuit à six milles d'ici, s'il s'est levé, comme nous, vers la pointe du jour. Son avance ne doit pas dépasser trois heures.

— *Have care !* dit en ce moment Samuel Hawerfield, qui s'était arrêté ; voici une branche coupée sur la lisière de la forêt ; les feuilles sont à peine flétries. Quelqu'un vient de passer par ici. »

Nous nous approchâmes ; Sans-Ear me tendit la branche :

« Voyez un peu, Charley ; regardez-moi cela, par exemple !

— Hum ! je parierais que cette branche a été coupée il n'y a pas plus d'une heure.

— Je suis de cet avis. Examinez ces pas. »

Je me baissai pour regarder attentivement.

« Ils sont deux, » murmurai-je.

Je tirai de ma poche deux petits bâtonnets, avec lesquels j'avais pris la mesure des pas de Patrick et de son compagnon, la première fois que je les avais suivis. Cette mesure était exactement celle de ces vestiges.

« Sam ! m'écriai-je, ce sont eux. N'allons pas plus loin.

— Vous avez raison. Ils s'apercevraient qu'on les poursuit. Mais écoutez : si ces drôles sont descendus de cheval en cet endroit, c'est qu'ils avaient une intention quelconque. Ils se sont enfoncés sans doute dans le bois, en attachant leurs montures à cet arbre ; voyez comme les chevaux ont gratté du pied ! Il faut examiner les environs. »

Nos trois compagnons nous attendirent sur la lisière du bois, tandis que nous y pénétrions avec précaution. Nous marchions depuis assez longtemps, lorsque Sam, qui allait devant, s'arrêta. Le sol était foulé et trépigné, la mousse remuée par une pioche ou une bêche. Certainement on avait creusé à cet endroit, puis replacé la mousse et le gazon.

Je me baissai pour les écarter.

« Une pioche ! » murmura Sam.

En effet, sous la mousse, il était facile de reconnaître l'empreinte de l'instrument dans l'argile humide. La pioche, enterrée d'abord, avait dû être retirée depuis peu.

« Ils sont venus chercher cette pioche, répétait Sam. Pourquoi l'avaient-ils cachée ?

— C'est facile à deviner ; lorsque le capitaine vint enfouir son trésor dans ces contrées sauvages, il était muni de l'outil nécessaire. En s'en retournant, fatigué du poids, ou ne voulant pas éveiller les soupçons au camp, il aura enterré la pioche sur son chemin. Patrick savait où la trouver. J'imagine qu'ils avaient fait une marque à un arbre voisin ; voyons un peu. »

Je ramassai de l'herbe pour recouvrir notre fouille, et j'allai tout droit à un gros arbre vis-à-vis. J'y constatai trois entailles encore bien visibles : de plus, les branches de cet arbre et celles de deux autres tout proches avaient été coupées en bas.

« Eh bien ? me demanda Sans-Ear.

— Eh bien ! la chose est claire ; il est en train d'aller par là-bas chercher le trésor.

— Il faudrait arriver avant eux. Mais ce Patrick se rend-il au lieu du trésor, ou va-t-il au-devant de son père ? »

Nous retournâmes vers nos compagnons ; je demandai à Hobbyn :

« Avons-nous encore beaucoup à marcher pour arriver à l'endroit où la route qui conduit à la vallée s'écarte du fleuve ?

— Non, deux heures au plus, si j'ai bonne mémoire.

— Bien ! allons jusque-là. Si Patrick a pris cette direction, c'est qu'il se rend droit à la cachette ; s'il s'en est détourné, c'est qu'il a dessein de se réunir d'abord à son père. Nous suivrons ses traces. Mais je crois prudent de nous reposer assez longtemps ici ; car il n'est pas loin. Peut-être même s'est-il arrêté en route pour une raison ou pour une autre ; nous ne devons pas nous montrer maintenant.

— Comme vous voudrez, Charley. Ce sera peut-être mieux, dit Sam. Seulement il ne faut pas laisser les chevaux dehors, comme ont fait ces drôles. Entrons sous bois et mangeons un morceau, par exemple ; j'ai une faim d'ogre, et vous, Charley ? »

Nous étions à peine installés sur la mousse pour prendre notre repas, que Hobbyn, poussant une exclamation étouffée, nous montra du doigt une éclaircie entre les arbres.

« Regardez, Messieurs, murmura-t-il : ou je rêve, ou j'ai aperçu là-bas, juste devant moi, une pointe de lance brillant entre les branches.

— C'est impossible 1 déclara Sam ; comment pourrait-on voir une lance de si loin ?

— Pourquoi pas, Sam ? Quand le rayon visuel tombe sur un point brillant, il est attiré à une grande distance. Mais les Indiens seuls portent des lances. » Et j'apercevais alors un point brillant fort réel, qui changeait de place, s'agitant tantôt à droite, tantôt à gauche.

« Ce sont eux ! m'écriai-je, et notre retraite est providentielle. Si nous fussions restés sur un terrain découvert, nous les aurions aperçus trop tard, car le soleil nous donnait dans les yeux. »

Je pris ma longue-vue et m'approchai de la clairière. Ce que je vis m'effraya. Je tendis ma lunette au chasseur.

« Regardez un peu, Sam, murmurai-je ; ils sont au moins cent cinquante ! »

Sans-Ear colla son œil sur l'instrument, puis passa la longue-vue à Bernard.

« Regardez, master Marshall, dit-il à son tour. Connaissez-vous ces Comanches, hein ? Avez-vous déjà eu affaire à de telles gens ?

— Non. Ce sont des Comanches ?

— Oui. Ils habitent près des Apaches ; mais voyez leur coiffure, elle ne ressemble pas à celle de leurs voisins ; leur tête est tout autre. Remarquez-vous le bleu et le rouge qui

teignent leur visage ? Ces nuances indiquent qu'ils sont « sur le sentier de la guerre ». C'est pourquoi aussi ils ont si bien frotté la pointe de leurs lances. Il y a dans leurs carquois quelques bonnes flèches empoisonnées, avec lesquelles je ne voudrais pas du tout faire connaissance aujourd'hui, par exemple ! Je ne sais trop comment nous allons nous en tirer, s'ils viennent par ici. Hein, Charley ?

— Ils nous apercevront, et...

— Si nous grimpions là-haut, sous bois, en essayant de dissimuler nos traces ? Mais non !

— Non, car cela serait plus dangereux encore ; nos vestiges, trop difficiles à effacer, nous trahiraient tout de suite.

— Je le sais, mais nous réussirions peut-être, en nous cachant, à gagner du temps ; nous courrions la chance de n'être pas découverts, et...

— Comme vous voudrez ! Les traces des chevaux sont sur le bord, peut-être ne fouilleront-ils pas ici. »

Une tige desséchée de jeune pin se trouvait à ma portée ; je la coupai et m'en servis en guise de crochet, attirant à moi des branches que je dépouillai de leur verdure pour la semer sur le sol, où nos pas s'étaient empreints. Il me semblait d'ailleurs que ces traces ne pouvaient se voir, mais l'œil de l'Indien est si perçant !

« Hi hi hi hi ! ricana Sam ; crois-tu, mon petit, les tromper ainsi ? Tu ne me tromperais pas, moi ; trouve-t-on des feuilles pointues sous un érable ? »

Il avait raison ; mais le temps me manquait pour réparer mon étourderie. Du reste, toute notre attention fut alors occupée par les mouvements des Indiens. Ils s'avancèrent dans la clairière, puis s'arrêtèrent tout à coup et envoyèrent des éclaireurs dans une direction opposée à la nôtre.

« Heigh-ho ! Ils ne viennent point ! s'écria Sam tout joyeux.

— Comment savez-vous cela ? demanda Bernard.

— Expliquez-lui la chose, Charley. Instruisez-moi ce jeune homme, par exemple ; c'est à vous de le faire.

— Eh bien ! voyez, Bernard : des trois cavaliers partis en reconnaissance, deux se dirigent en amont du fleuve, l'autre en aval. Il paraît clair que les guerriers veulent passer l'eau et non pas monter de notre côté ; autrement, c'est en ce sens que leur enquête aurait eu lieu. Les deux hommes qui vont en amont sont chargés de rechercher si des vestiges indiquent la présence d'un ennemi, l'autre va interroger le courant pour savoir si l'on peut passer à la nage. »

Bientôt les trois éclaireurs rejoignirent le gros de la troupe ; ils semblaient rapporter des nouvelles rassurantes. Les cavaliers ne tardèrent point à se mettre tous en marche vers le Pecos. Nous les vîmes alors très distinctement, sans lunette. C'étaient de beaux hommes, tous jeunes et forts. Ils devaient appartenir à deux tribus ou à deux villages différents, car ils étaient commandés par deux chefs.

« Les capitaines sont ceux qui portent si fièrement la plume d'aigle dans leur chevelure, n'est-ce pas ? dit Marshall.

— Oui, repris-je.

— On assure que les chefs montent toujours un cheval blanc ?

— Un cheval blanc ! hi hi hi hi ! répéta Sam en hochant la tête.

— Vous avez été mal informé, Bernard ; dans notre vieille Europe, les chefs militaires ont souvent un coursier de parade dont le poil blanc fait valoir leur uniforme ; il n'en est pas de même chez les sauvages. Les Indiens estiment peu les nuances claires pour leurs coursiers ; ils évitent même d'employer un cheval blanc dans les chasses, parce que le gibier aperçoit de plus loin cette couleur. À la guerre, le blanc les désignerait aussi plus facilement

aux traits de l'ennemi. En hiver seulement, quand la neige couvre toute la contrée, le cheval blanc est moins vu et préféré par le chasseur, qui adopte une sorte de manteau blanc en coton. J'ai moi-même employé cette méthode durant un hiver, dans les environs de Nord-Park ; je m'en suis bien trouvé. »

Pendant que nous causions, la troupe était arrivée sur le bord du Pecos. Quoique le fleuve fût très fort en cet endroit et descendît avec l'impétuosité d'un torrent, les Indiens le passèrent à cheval sans hésiter, et en si bon ordre, qu'ils abordèrent presque vis-à-vis de la place d'où ils étaient partis.

Ils s'arrêtèrent quelques instants sur l'autre rive, firent faire une nouvelle reconnaissance, puis se remirent en route.

Nous respirâmes à pleins poumons ; le danger auquel nous échappions n'était pas mince ! Sam caressa le cou de sa jument.

« Hé ! ma vieille Tony ! lui disait-il, qu'aurais-tu pensé si les Rouges nous avaient surpris tout à l'heure, pour m'enlever les oreilles, et à toi la queue ? Cela nous est arrivé un beau jour, hein ? Mais, Charley, il ne faut pas oublier Patrick. Il a passé ici, certainement, lui et son stakeman ; les Rouges l'ont peut-être rencontré, et...

— Les Rouges ne lui ont rien fait, interrompit Hobbyn.

— Tiens ! pourquoi cela ?

— Parce qu'il les connaît. Ces gens sont des Comanches de la tribu des Racurroh, avec laquelle notre capitaine a fumé le calumet de paix. Nous sommes en relation d'échanges avec ces Indiens.

— Tant pis, car nous voilà entre deux feux.

— Nous en réchapperons encore, Sam. Patrick se gardera bien de se faire suivre par les Indiens dans la vallée du trésor. Je crois seulement qu'il se sera arrêté quelque temps près d'eux pour fumer le calumet. Comme il voyage aujourd'hui sans son chef, la prudence lui commande cette politesse. »

M'avançant derrière un tronc d'arbre, de manière à ne laisser passer que ma longue-vue et à appuyer ma main contre l'arbre, je regardai à travers le feuillage. Les Indiens avaient disparu dans une sinuosité du terrain. Je tournai machinalement la lunette de l'autre côté, en amont du fleuve. Soudain je reculai avec terreur.

Sam, inquiet, accourut.

« Encore d'autres ? demanda-t-il.

— On le dirait ; en tout cas, en voilà un qui sort d'une gorge là-bas.

— Zounds ! C'est juste ! Ah ! par exemple ! Cette fois, c'est un Apache.

— Vraiment ?

— Oui, un chef, un grand chef. Il a de longs cheveux tombant jusque sur la croupe de son cheval, une seule boucle est relevée pour soutenir la plume d'aigle.

— Donnez-moi la longue-vue !... Voilà le cavalier qui descend vers la rivière. »

Lorsque Sam me rendit ma lunette, je ne pus plus rien voir ; l'homme avait aussi disparu dans un pli de terrain.

« Savez-vous ce que je crois, Charley ? Ces Comanches sont poursuivis, sans s'en douter, par les Apaches. Ce capitaine suit la piste. Il semble avisé, ce chef ; il a fait un détour pour surveiller l'ennemi ; il descend du haut de la montagne par cette gorge, et... Reculez-vous ! Le drôle a de bons yeux. Il vient par ici, c'est certain. Tenez les naseaux de vos bêtes ! Ces chevaux-là : sont habitués à hennir quand ils sentent l'Indien ! Ma Tony est autrement fine ! Maintenant, silence ! »

Nous ne pouvions voir venir le cavalier, car nous nous trouvions au point le plus élevé au-dessus d'une vallée dont le détour et la montée étaient fort brusques ; mais, au bout de

cinq minutes, nous entendîmes le pas d'un cheval. Mes compagnons reculèrent ; je me blottis derrière un buisson à travers lequel j'avais une petite échappée pour la vue.

L'Indien avait-il remarqué quelques brins d'herbe courbés ou tout autre indice ? Probablement : il regardait à terre, s'avançant avec précaution dans notre fourré. Quand il aperçut mon semis de feuilles de pin, il sauta rapidement à bas de son cheval et saisit son tomahawk.

« Feu ! Charley, » me siffla le petit Sans-Ear.

Mais j'étais déjà hors de ma cachette, et me présentais en face du chef apache au moment où il mettait pied à terre. Le bras nerveux du sauvage brandit la hache de guerre, puis s'arrêta soudain.

« Winnetou a-t-il oublié son frère ? » m'écriai-je.

Les yeux de l'Indien brillaient de joie.

« Shar-lih ! » murmura-t-il.

Le chef des Apaches n'avait jamais pu prononcer autrement mon nom. Il ne dit que ce seul mot, mais avec une sorte de tendresse sauvage que le fier Indien cherchait en vain à dominer.

« Que fait le grand chef aux bords du Rio-Pecos ? »

L'indigène remit son tomahawk dans sa ceinture et dit gravement :

« Ces vils insectes, les Comanches, ont abandonné leur camp pour essayer de sucer le sang des Apaches. Le Grand-Esprit commande à Winnetou de prendre leur scalpe. Que fait mon frère blanc dans cette vallée ? Ne disait-il pas, il y a quelques lunes, qu'il allait remonter sur la grande eau pour retrouver le wigwam de son père et de ses sœurs ? Ne voulait-il pas traverser le grand désert, là-bas, le désert affreux et terrible comme le Mapini et l'Estacado ?

— J'ai revu le wigwam de mon père, je suis allé dans le Sahara. Mais l'esprit des savanes m'a rappelé. Je l'entendais dans l'ombre de la nuit et pendant la lumière du jour ; je lui ai obéi.

— Mon frère blanc a bien fait. Le cœur de la prairie est grand et large, il contient la mort et la vie. Qui a une fois senti son battement, revient toujours se réfugier dans ce cœur-là, si loin qu'il s'en soit allé. Howgh !

— Que mon frère vienne s'asseoir sous les arbres, afin de fumer le calumet de l'heureux revoir.

— Winnetou s'assiéra volontiers près de son frère, car il le sait brave entre les blancs. Son œil est comme celui du faucon, son cœur comme celui de la colombe, sa main comme celle de l'ours qui brise le crâne des Comanches ! Il sera le frère de Winnetou, comme il l'était il y a beaucoup de lunes. »

L'Indien prit son cheval par la bride et me suivit. Quoique je ne lui eusse point parlé de mes compagnons, il ne témoigna aucune surprise à leur aspect ; il affecta même de ne pas les voir. Tirant des poches de sa couverture une pipe et un sac plein de tabac, il s'assit avec dignité sur le gazon.

« Winnetou, reprit-il, est allé bien loin au nord, près de la grande eau, pour chercher de la terre sacrée, afin de se faire un calumet. Shar-lih est le premier qui fumera le nouveau calumet de Winnetou.

— D'autres fumeront encore aujourd'hui avec mon frère rouge.

— Winnetou ne fume qu'avec les hommes vaillants, dont le cœur est droit et simple, et sur les lèvres desquels habite la vérité ; mais il sait que son frère blanc ne parle qu'à de tels hommes.

— Certainement. Mon frère connaît-il Sans-Ear, le vaillant et prudent chasseur ?

— Winnetou le connaît, mais ne l'a jamais vu. Sans-Ear est malin comme le

serpent, sage comme le renard, brave comme le jaguar. Il boit le sang des hommes rouges, il marque leur mort sur la crosse de son fusil ; mais les hommes rouges unis aux méchantes faces pâles ont tué la femme et l'enfant de Sans-Ear. Winnetou sait que le chasseur blanc ne se venge que sur les Rouges alliés des brigands. Voici son cheval : Winnetou le reconnaît, on lui en a parlé. Pourquoi Sans-Ear se tient-il éloigné ? »

Sam se rapprocha aussitôt. Il semblait embarrassé devant ce chef, le plus brave, le plus juste, le plus renommé des guerriers des savanes. Il murmura :

« Mon frère rouge dit la vérité : je ne tue que les mauvais ; les bons, qu'ils aient des faces pâles ou rouges, sont mes frères ! » J'appelai Bernard, et le présentai ainsi :

« Le chef vaillant des Apaches peut laisser tomber la lumière de ses yeux sur le jeune guerrier. C'était un homme riche, heureux et bon. Des meurtriers blancs ont tué son père, volé ses diamants et ses dollars. Le chef des assassins est sur les rives du Pecos ; il faut qu'il meure de la main de Bernard.

— Winnetou est le frère du jeune guerrier, il veut l'aider à retrouver le meurtrier de son père ! howgh ! »

Ce dernier mot était une affirmation que le chef n'employait que pour engager pleinement sa parole. Je m'applaudis d'une rencontre si favorable et qui pouvait devenir si utile à mes amis. L'Indien avait allumé sa pipe, il envoya sa fumée trois fois vers le ciel et trois fois vers la terre ; il s'arrêta, puis, recommençant à fumer, dirigea son souffle quatre fois vers le ciel et me tendit le calumet.

J'imitai le chef, après quoi je remis la pipe à Sam ; celui-ci la tendit à Bernard ; enfin elle revint à son propriétaire.

L'aspect du chef apache avait de quoi surprendre un homme de l'ouest : ce corps nerveux, admirablement bâti ; cette force musculaire, attestée par chaque mouvement, pouvait en imposer même au trappeur le plus intrépide. Les larges épaules et la puissante poitrine de l'Indien restaient nues, de nombreuses cicatrices les sillonnaient ; sur les reins étroits et vigoureux du sauvage était jetée une couverture de fin tissu de Santillo, teinte de couleurs éclatantes. Une petite culotte de peau tannée avec art emprisonnait la cuisse du chef ; des guêtres de drap rouge protégeaient le bas de ses jambes. Ces guêtres se maintenaient à l'aide de jarretières tressées en cheveux et ornées de petits glands en soie de porc. Les mocassins, complément de la toilette, avaient un ornement de fine broderie en crin dont la régularité ingénieuse m'étonna. Winnetou portait sur l'épaule une magnifique peau d'ours gris. Si son visage n'avait été peint d'une façon bizarre, on eût pu y retrouver presque le type romain. Le front était élevé, intelligent, loyal ; le nez parfaitement droit ; les lèvres finement dessinées ; le regard perçant, dominateur, superbe ; les pommettes un peu saillantes ne nuisaient point à l'ensemble ; elles donnaient au guerrier quelque chose d'étrange, de terrible, qui frappait à première vue.

Les armes du chef indien consistaient en un couteau pour le scalpe, avec la lame légèrement recourbée ; en un brillant tomahawk, deux revolvers, un lasso solide et tressé qui entourait la ceinture, un fusil à deux coups, avec une crosse garnie d'argent.

Ce chef sauvage aurait pu se présenter sur un théâtre ou dans un bal costumé sans presque avoir à changer d'accoutrement. Tel que nous le rencontrions sous les grands bois, on l'eût pris pour un Indien de fantaisie, tant ses vêtements, ses armes, ses chaussures, sa personne étaient soignés, élégants même ; tant ses manières semblaient chevaleresques, tant son attitude avait de hauteur et de noblesse.

Le pauvre Sam se sentit longtemps confus, presque timide devant cette sauvage majesté. Cependant il finit par s'enhardir un peu et renoua la conversation.

« Mon frère rouge a beaucoup de guerriers dans le voisinage ? demanda-t-il.

— Howgh ! »

Cette exclamation indiquait toujours, chez Winnetou, une vive surprise, tandis que,

pour encourager l'interlocuteur, il répétait ordinairement : Ouff ! Sam comprit mal l'interjection du chef apache, il renouvela sa question :

« Je demande si mon frère rouge a quelques-uns de ses guerriers dans les environs?

— Howgh ! Mon frère blanc, le sage, peut-il me demander combien il faut d'ours pour écraser mille fourmis ?

— Un seul ours suffit.

— Combien faut-il de crocodiles pour manger cent crapauds ?

— Un seul.

— Combien faut-il de guerriers apaches pour tuer ces mouches de Racurroh ? Quand Winnetou prend sa flèche de combat, il va seul, car il n'est pas le chef d'une tribu ou d'une autre, il est le roi de tous les Apaches ; il n'a qu'à étendre la main ici ou là, mille guerriers se lèveront aussitôt pour obéir à ses ordres ! Il trouve des centaines de langues qui lui apprennent ce que font les fils des Comanches ; il a beaucoup de couteaux, beaucoup de tomahawks invisibles pour le débarrasser de l'ennemi.

J'avais rarement entendu un aussi long discours sur les lèvres du grave capitaine indien, ceci prouvait la haute estime dans laquelle il tenait Sans-Ear. Se tournant vers moi, il ajouta :

« L'homme doit plutôt parler avec le poing qu'avec la langue ; cependant je prie mon frère blanc de me raconter pourquoi ceux-ci l'accompagnent. »

Il désignait le nègre et notre prisonnier. Je satisfis à sa curiosité, en lui expliquant brièvement ce qui nous amenait sur les rives du Pecos. Il écouta avec beaucoup d'attention, le regard fixé vers la terre ; puis il se leva, replaça lentement son calumet dans sa ceinture et dit :

« Que mes Frères blancs me suivent. »

Il prit son cheval par la bride, le conduisit sur la lisière de la forêt, sauta en selle et nous fit signe de l'imiter. Nous partîmes au grand trot. Winnetou montait son bidet brun à la forte charpente, bien connu dans les prairies et dont l'aspect était celui d'un mauvais cheval de fiacre. Il fallait toute l'expérience d'un amateur aussi consommé que l'était l'Indien pour affectionner cette disgracieuse monture, mais la haridelle de Winnetou galopait merveilleusement : nul coursier, des savanes n'eût pu l'atteindre. Son trot était égal et rapide, son pas d'une sûreté incomparable ; jamais elle ne se fatiguait ; elle possédait d'excellents poumons, toujours libres, toujours sains. Quant à l'intelligence, le cheval de l'Indien eût rivalisé avec Tony, n'en déplaise à Sam.

Souvent les terribles sabots de l'animal mirent en fuite les loups et même les pumas qui osèrent s'attaquer à son maître. Une fois sur le dos de son cheval, Winnetou semblait avoir décuplé ses propres forces. L'homme et la bête se mouvaient par une seule volonté ; ils ne faisaient plus qu'un corps ; c'était la fable du centaure réalisée, et jamais il n'arriva que l'incomparable animal refusât ses forces, son ardeur, son intelligence au service de son maître ; il était là, toujours prêt, jamais épuisé.

Lorsque nous eûmes retrouvé les traces des Comanches, nous nous persuadâmes que cette horde se croyait parfaitement en sûreté ; les empreintes restaient visibles, on n'avait pas usé de la moindre précaution pour les atténuer ou les effacer. Nous marchâmes pendant une heure environ, nous arrêtant à chaque accident de terrain, inspectant avec soin l'espace qui s'étendait devant nous. Arrivés à l'angle d'un bois, nous vîmes tout à coup le chef des Apaches retenir son cheval. Il nous montrait d'une main la plaine, de l'autre il faisait sur ses lèvres le signe du silence. J'avançai la tête, je jetai les yeux au loin ; je n'aperçus rien d'insolite. Winnetou prit son fusil sur le pommeau de la selle, tira son couteau de la gaine, et, sans mot dire, disparut derrière les arbres.

« Hein ! par exemple ! murmurait Sam, à qui en a-t-il donc, Charley ?

— Je ne sais.

— C'est un fameux original que cet Apache : ne pouvait-il nous faire part de ses intentions ?

— Il tient pour maxime que l'homme doit parler par des actes plus que par la voix. Winnetou vient sans doute de découvrir quelque chose de suspect, il veut s'en rendre compte. Vous voyez ce qu'il fait. A-t-il besoin de vous le dire ?

— Enfin, encore eût-il pu nous informer de la nature de l'objet qui l'inquiète !

— Nous saurons bientôt ce que c'est.

— Mais que faire en attendant ?

— La chose est claire ; nous ne devons pas dépasser l'angle qui nous cache avant le retour du chef ou un appel quelconque de sa part.

— Massai Oh ! oh ! Avez-vous entendu, Massa ? interrompit Bob.

— Quoi ?

— Un homme crier, là, ouf !

— Où ?

— Là, derrière ces arbres. »

J'interrogeai mes compagnons du regard ; ils n'avaient rien entendu, et cependant le nègre ne devait pas se tromper. Nous prêtâmes anxieusement l'oreille.

Soudain un cri retentit ; cette fois chacun put l'entendre ; il ressemblait à l'appel de l'oiseau moqueur. Mes compagnons crurent qu'un wipp-poor-will se trouvait à peu de distance ; mais, pendant mon voyage chez les Apaches, j'avais appris l'usage qu'ils faisaient de cette voix d'oiseau, et je m'étais exercé moi-même à la reproduire.

« Un wipp-poor-will, grommela Sam, dites-moi un peu où ne se trouve pas cette créature-là !

— Cette créature, vous ne l'avez point encore entendue par ici, Sam ! Croyez-moi, c'est Winnetou qui appelle ; allons, il doit se tenir sur la lisière du bois. »

— Je pris le cheval du chef par la bride, les autres suivirent. Winnetou nous attendait à une distance de quelques centaines de pas environ ; dès qu'il vit son appel compris, il disparut encore. Je descendis de cheval à la place où nous l'avions aperçu, et me glissai dans le fourré, où je retrouvai bientôt le sauvage. Un jeune homme gisait à ses pieds, lié avec une ceinture qui lui avait été arrachée. Il semblait terrifié et regardait Winnetou d'un air suppliant.

« Lâche ! » murmurait le chef en se tournant vers moi avec un geste de mépris pour le prisonnier.

Celui-ci était un blanc ; dès qu'il me vit, ses traits exprimèrent une joyeuse surprise ; il reconnaissait un homme de sa race et il se prenait à espérer. Sa joie sembla redoubler à l'approche de Sam.

« Un blanc, un Yankee ! s'écria Sans-Ear. Pourquoi mon frère rouge le traite-t-il en ennemi ?

Mauvais yeux ! » répondit brièvement Winnetou.

À cet instant, une exclamation étrange me fit tressaillir. Je me retournai. Marshall arrivait derrière nous, et, le visage bouleversé regardait le prisonnier en balbutiant :

« Holfert ! au nom de Dieu, dites-moi comment vous êtes ici.

— Marshall ! Master Marshall ! répétait le jeune homme d'une voix étranglée qui n'indiquait pas beaucoup de plaisir d'une semblable rencontre.

— Quel est cet homme ? demandai-je.

— Cet homme est originaire de Knoxville ; il s'appelle Holfert ; il a été employé dans notre maison. »

Un employé des Marshall ici, non loin du lieu où devait se trouver Morgan, cela

donnait à penser. Je repris :

« Était-il encore employé au moment du crime ?

— Oui. »

Je m'adressai au prisonnier avec un ton sévère :

« Master Holfert, voilà longtemps que nous vous cherchons, lui dis-je ; pourriez-vous nous indiquer aujourd'hui le lieu où se trouve votre ami Fred Morgan ? »

Holfert tressaillit.

« Vous êtes un détective, Sir ? me demanda-t-il à son tour.

— Ce que je suis, vous l'apprendrez en temps opportun ; cependant je puis vous dire que je suis disposé à vous traiter moins sévèrement que votre complice, parce que vous me paraissez avoir été entraîné et séduit.

— Qu'on me délie, Sir, je dirai tout. »

Bernard faisait des signes de doute.

« Non, m'écriai-je, on ne peut vous délier à présent ; cependant nous consentons à ce que vos liens soient moins serrés. Bob, accommode un peu ce prisonnier. »

Le nègre s'agenouilla pour s'acquitter de la besogne, tandis que Holfert, de plus en plus surpris, murmurait :

« Bob ! toi aussi, tu es là ?

— Bob là aussi, yes ! Où est massa Bern, Bob aussi ! Et toi, pourquoi pas rester à Louisville ? pourquoi courir dans la montagne ? Mais pourquoi lier massa Holfert, Massa ? »

Le prisonnier, un peu soulagé, se tint sur son séant ; je continuai l'interrogatoire :

« Pour la troisième fois, où est Morgan ?

— Dans le Head-Pick, sans doute.

— Depuis combien de temps vous trouvez-vous ensemble dans ces contrées ?

— Depuis un mois.

— Où l'avez-vous rejoint ?

— Il m'avait donné rendez-vous près d'Austin.

— Ainsi vous êtes en relations suivies avec cet homme ? »

Le prisonnier se tut. Je tirai mon revolver.

« Voyez-vous ce petit objet, master Holfert ? il délie les langues ou les rend muettes pour toujours. Je sais parfaitement qui vous êtes, mais je tiens à ce que vous me disiez un peu ce qui s'est passé au moment de la mort de votre patron et de la disparition de ses valeurs ; donc, décidez-vous. Ici, le jugement des scélérats se termine par une exécution qui ne nécessite pas toutes les paperasses en usage dans les États du Nord. Hein ! vous le savez ?

— Je ne suis point un meurtrier, balbutia le malheureux avec angoisse.

— Je vous l'ai dit, je sais à peu près ce que vous valez ; il ne tient qu'à vous d'être traité comme un coupable repentant. Répondez. Vous connaissez Morgan depuis longtemps ?

— Il est mon parent.

— Et il était venu vous voir à Louisville ?

— Oui.

— Allons, hâtons-nous ! Je n'ai nulle envie de vous faire beaucoup de questions, répondez à la principale ; ne voyez-vous pas mon revolver ? »

Il fallait bien user de l'argument, tout autre eût échoué.

« Je parlerai, » murmura Holfert.

Je fis signe à Bernard ; il s'éloigna, mais, passant derrière le prisonnier, il alla se cacher dans un fourré, d'où il pouvait tout voir et entendre.

« Eh bien ! dis-je, parlez, master Holfert.

— Morgan vint à Louisville, je le vis souvent, il m'entraîna plus d'une fois à jouer avec lui.

— Venait-il vous voir chez votre patron ?

— Oui, quand les affaires étaient terminées. D'abord je gagnai de grosses sommes ; je jouai avec passion et finis par perdre beaucoup. Mes dettes s'accrurent ; je devais plusieurs milliers de dollars. Quand Morgan comprit que je ne pouvais plus payer, il me menaça de dénoncer les faux que j'avais faits au préjudice du patron. Il exerça sur moi une telle pression, que je dus lui révéler où se trouvait la clef du magasin.

— Vous saviez ce qu'il en voulait faire ?

— Oui. Il m'avait promis de partager la prise avec moi, après quoi nous nous rendrions tous deux à Mexico ; mais, pour éviter les recherches, nous crûmes prudent de nous séparer ; il me fixa l'époque où je devais le rejoindre à Austin.

— Vous dites à Morgan que votre patron portait toujours la clef sur lui ?

— Oui, mais je ne croyais pas qu'il l'assassinerait ; il me promettait de l'étourdir seulement.

« Nous épiâmes la rentrée de M. Marshall ; Morgan, malgré nos conventions, le poignarda ; puis nous ouvrîmes la porte du magasin et nous déposâmes le cadavre dans le vestibule ; ce qui nous tomba sous la main fut aussitôt partagé.

— Il prit les diamants non montés, vous les bijoux ?

— Oui ; étant du métier, j'avais plus de facilité pour les vendre. Morgan s'engageait, à me dédommager, car sa part valait le triple au moins.

— Ah ! j'y suis ; ce dédommagement que vous veniez chercher ici vous a été refusé ?

— Comme vous le dites.

— Et vous aviez été assez fou pour croire à la parole d'un brigand ? Vous ne deviniez pas qu'on vous attirait dans ces solitudes afin de mieux se défaire de vous ? Comment les choses se sont-elles passées ? Vous aviez de l'or sur vous ; Morgan vous l'a pris, sans doute ?

— La nuit dernière, il s'était chargé du guet ; je m'endormis d'un sommeil profond. Tout à coup je me sentis rudement manié : Morgan m'enlevait mon sac et mes armes. J'essayai de me défendre, mais le poignard de mon compagnon touchait déjà ma poitrine. L'effroi me donna une force singulière ; je renversai Morgan et m'échappai. Il voulut me poursuivre ; heureusement l'obscurité ne le lui permit pas. J'ai couru toute la nuit pour gagner du terrain, car je craignais qu'il ne découvrît mes traces dès le retour du soleil. Enfin je pus me reposer là ; je mourais de fatigue, j'allais sans doute m'endormir, quand une troupe d'indiens m'a effrayé en passant. Je me réjouissais de leur avoir échappé et je me disposais à m'avancer un peu plus loin ; mais je vis arriver ce chef, je m'accroupis au milieu des feuilles : il me découvrit malgré mes précautions. »

Cet homme, évidemment, se sentait épuisé ; ses aveux étaient dus à cette lassitude, à cette impuissance physique, car rien ne témoignait, ni dans son expression ni dans son attitude, le regret du crime. Je rappelai Bernard.

« Le scélérat vous appartient, lui dis-je : qu'en voulez-vous faire ? »

Marshall se tut ; l'instinct de la vengeance luttait dans son âme avec celui de la pitié. Il adressa encore quelques questions au prisonnier, puis, se tournant vers nous, dit d'une voix émue :

« Il a peut-être mérité la mort ; cependant je désire qu'on le délivre et qu'on le laisse aller. Dieu le jugera !

— Mais, Bernard, son sort serait pire qu'une mort prompte ; sans armes, sans cheval, sans la moindre expérience de ces déserts, que deviendrait-il ?

— Eh bien ! emmenons-le avec nous jusqu'il ce que nous puissions l'abandonner sans trop d'inhumanité.

— Il sera dangereux de garder deux prisonniers à la fois. Ces drôles pourront s'entendre, et...

— Ne restons-nous point quatre contre deux ?

— Je ne crois pas que ces hommes essayent la moindre révolte tant que nous ne rencontrerons pas d'autres ennemis ; mais, s'ils trouvent l'occasion de nous nuire, ils ne la manqueront point ; leur présence sera un péril constant. Je répugne pourtant, comme vous, aux mesures sanglantes. Si l'on donnait à Holfert un des chevaux, du bagage avec quelques armes, en le laissant aller ? Consultons Winnetou. »

Celui-ci s'était tenu à l'écart pendant l'interrogatoire et la délibération. Nous lui expliquâmes de notre mieux nos perplexités et notre intention.

Il s'avança gravement, délia lui-même la ceinture du prisonnier, qui avait été nouée autour de ses bras par Bob. « Lève-toi ! » dit-il.

Holfert se leva péniblement.

« L'homme blanc a-t-il lavé ses mains du sang répandu là-bas ?

— Oui, balbutia le misérable effrayé par la voix et l'aspect du chef.

— Une main couverte de sang ne peut être lavée que par le sang : ainsi le veut le Manitou, le grand Esprit des savanes. L'homme blanc voit-il cette branche, là, au bord du fleuve ?

— Oui.

— Qu'il aille la chercher ; s'il peut la cueillir il vivra, car cette branche est un signe de paix et de grâce. »

Nous nous regardâmes tous, fort étonnés de cette décision et de cette singulière épreuve. Holfert se dirigea vers le fleuve, à quatre cents pas de nous ; il avait l'air dédaigneux, la condition lui semblait facile ; la branche ne croissait pas dans l'eau, mais sur la berge. Il atteignit l'arbrisseau, coupa la branche, et puis, l'agitant au-dessus de sa tête, la lança de notre côté.

Au moment même, Winnetou ajusta son fusil d'argent, le coup partit ; l'assassin, frappé à la tempe, se renversa en arrière et tomba dans le fleuve.

« L'homme blanc n'a pas rapporté la branche, dit froidement le chef ; il devait mourir ! L'Esprit des savanes est juste ; il ne fait pas grâce au criminel. Le meurtrier blanc aurait péri sous les coups des Comanches ou des stakemen, peut-être sous la dent des coyotes, si Winnetou l'avait laissé vivre. »

L'Indien, remontant à cheval, nous précéda sans ajouter un mot, sans même nous regarder. Nous marchions sans mot dire, personne n'osait rompre le silence.

Les traces de l'ennemi continuaient à se montrer devant nous. La couleur dont les Comanches avaient peint leur visage annonçait assez qu'ils partaient pour une expédition guerrière ; le but de leur chevauchée devait être éloigné, autrement ils auraient pris de plus grandes précautions pour dissimuler leur passage. En tout cas, nous pensions que Winnetou connaissait leurs intentions. Je ne savais pas comment il prendrait les questions qu'on pourrait lui adresser à cet égard ; j'allais néanmoins me hasarder près de lui, quand nous entendîmes un coup de feu, puis deux, trois.

Le chef nous fit signe de reculer, tandis qu'il s'avançait seul jusqu'au pied d'une côte fort boisée. Là il mit pied à terre, fouilla dans le feuillage, reparut de nouveau en nous faisant encore signe de le suivre.

« Les Comanches avec deux visages pâles, » murmura-t-il quand nous fûmes à sa portée.

Il se mit à ramper comme un vrai reptile ; nous l'imitâmes en grimpant de notre mieux. Bob restait pour garder le prisonnier et les chevaux.

Un spectacle étrange nous attendait au sommet de la roche. Nous dominions un plateau creux coupé par le Pecos ; en face de nous, les deux chefs comanches avaient planté leurs lances sur la rive ; assis au milieu du gazon, ils fumaient le calumet avec deux blancs ; les montures des quatre personnages paissaient non loin d'eux. Plus bas, à l'endroit le plus profond de la vallée, les guerriers racurroh s'exerçaient à des jeux belliqueux, faisant preuve d'une singulière dextérité comme cavaliers, et, comme tireurs, d'une merveilleuse adresse.

Je pris ma longue-vue, car la distance ne permettait pas de reconnaître les traits.

« Sam ! m'écriai-je tout à coup, Sam ! voyez-vous cet homme ? »

Je lui passai l'instrument. À peine y eut-il placé son œil, qu'il tressaillit en murmurant :

« S'dealh ! C'est Alfred Morgan ! L'autre, c'est son fils. Eux ici tous les deux avec les Peaux-Rouges ! Comprenez-vous cela ?

— Oui ; Patrick n'était pas loin, son père est venu du Head-Pick pour rejoindre Holfert, puis il a été au-devant de son fils ; la rencontre des Indiens ne pouvait que leur être agréable, puisqu'ils sont leurs alliés.

— Pour nous voilà qui est fâcheux.

— En quoi ?

— En quoi ? Comment atteindre Morgan au milieu des rouges ?

— J'espère qu'ils ne resteront pas longtemps ensemble. Ni Patrick ni son père n'ont envie de montrer leurs trésors aux Peaux-Rouges.

— Alors attendons ici et observons-les.

— Oui ; les Indiens ne reviendront certes pas en arrière.

— Hé ! hé ! Morgan pourra bien y revenir ! Il n'abandonnera pas la poursuite d'Holfert, remarqua Marshall.

— Bah ! son fils et les Comanches lui disent sans doute qu'ils n'ont point rencontré le fugitif ; il croit que celui-ci s'est échappé sans retour, répondit Sam. Voyons, allons chercher le nègre, le prisonnier et les chevaux ; nous cacherons nos bêtes. »

Winnetou marqua son assentiment ; nous ramenâmes les chevaux dans le fourré, où nous leur trouvâmes une place assez sûre.

Dès que Hobbyn eut aperçu la vallée où campaient les guerriers, il leva les bras au ciel en s'écriant :

« Sir ! regardez là-bas, droit en remontant : voilà l'entrée du défilé que nous devons suivre pour arriver au trésor.

— Là-bas ? Ah ! fatalité !

— Y pensez-vous, Charley ! pourquoi cela ?

— Parce que nous ne pourrons arriver avant eux. Ils vont se diriger vers ce lieu dès qu'ils auront quitté les Comanches.

— N'ayez aucune crainte, Messieurs, interrompit Hobbyn ; cette route n'est connue que du capitaine et de moi ; le lieutenant ira par un autre chemin plus haut, en longeant une rivière qui se jette dans le Pecos.

— Espérons-le, et, en attendant, examinons un peu nos gens ; pour le moment, nous n'avons rien de mieux à faire, »

Les Comanches s'étaient divisés en deux troupes, qui feignaient de s'attaquer

mutuellement. De là des combats en masses serrées, ou des luttes corps à corps, des duels, des poursuites en règle, dont les diverses évolutions, la tactique, la prestesse, étonnent au plus haut point le spectateur européen.

Chez les Peaux-Rouges il n'est question ni de selle ni de bride pour monter à cheval. Une natte, une peau ou une couverture solidement attachée, remplace la selle ; des deux côtés sont fixées de larges et fortes bandes en cuir, qui servent au cavalier pour se glisser d'un côté ou de l'autre du cheval, tandis qu'un seul pied pose sur la croupe, ce qui permet à l'Indien de se cacher derrière sa bête comme derrière un bouclier habilement mis entre lui et l'ennemi. Il conserve encore, dans cette position, les mouvements assez libres pour lancer des flèches soit à l'arrière, soit à l'avant de l'animal. Il vise même parfaitement ainsi, tant l'habitude le rend adroit. Ces hommes sont tellement lestes, qu'ils parviennent à se jeter tantôt à droite, tantôt à gauche, sans incommoder le cheval, sans ralentir sa marche ; rien de précis, de léger, de prompt comme leurs mouvements.

Les chevaux sont si bien dressés, que rarement le tireur manque son but avec la balle ou la flèche.

La courroie, attachée sur le garrot de la bête, atteint jusqu'à la naissance de l'épaule du cavalier, de sorte que si la selle ou couverture venait à manquer, le point d'appui ne serait pas perdu. Quand l'Indien a su attacher habilement cette courroie, il se passe volontiers même de la couverture pour ses évolutions, car ses mocassins lui permettent de s'accrocher par le talon sur le poil nu de sa monture.

Si le guerrier tire en avant du cheval avec l'arc, la flèche doit être dirigée vers le bas ; en arrière, il tire vers le haut.

Cet exercice, appris fort jeune et mille fois répété, devient très facile ; les guerriers indiens visent aussi bien d'une façon que de l'autre.

Toute notre attention était concentrée sur les exercices des Indiens, qui ressemblaient un peu aux fantasias des Arabes ; cependant je tournais de temps en temps la tête pour regarder du côté d'où nous venions à travers le feuillage. Heureusement, car j'aperçus tout à coup avec terreur deux cavaliers longeant la lisière du bois et paraissant chercher avec attention la trace des Comanches.

« Prenez garde, les hommes ! murmurai-je, on vient ! »

Tout le monde se retourna ; Hobbyn s'écria :

« Le capitaine avec Conchez !

— Vraiment ! c'est lui ? Vite, enfonçons-nous dans le bois. Détruisez les traces. »

En deux minutes cela fut fait, tout le monde se dispersa. Winnetou, m'appelant près de lui, me montra une cachette sûre d'où l'observation était assez facile.

Les deux cavaliers se rapprochaient ; ils faisaient un détour pour ne point être aperçus des Comanches, dans le camp desquels s'élevaient justement des cris semblables aux hurlements des bêtes féroces. Les nouveaux venus, effrayés, se jetèrent à bas de leurs chevaux et cherchèrent un abri ; ils s'enfoncèrent jusqu'à la cachette que nous venions de faire quitter à nos chevaux. Nous reculâmes encore avec précaution, mais je me décidai bientôt à ramper jusqu'au pied de deux érables, contre le tronc desquels le capitaine et son compagnon se reposaient. Je tenais mon tomahawk à la main, par précaution. Les deux hommes parlaient bas, je dus me glisser assez près d'eux.

« Ce sont des Comanches, disait le capitaine, nous n'avons rien à craindre d'eux, je les reconnais maintenant ; seulement il faudrait savoir qui sont ces deux blancs.

— Ils se trouvent trop éloignés ; impossible de distinguer les traits, répondit l'autre.

— Les habits nous aideront. Regarde, mets-toi là. Je ne connais pas celui de gauche. L'autre est trop caché par le chef rouge. Attends !

— Capitaine, voyez-vous les quatre chevaux ? Il y en a un alezan avec une selle

comme on n'en rencontre guère dans les savanes ni dans les montagnes.

— Caramba ! tu ne te trompes point ! C'est le cheval du lieutenant !

— Il m'en a tout l'air ; en ce cas, le blanc assis près du chef, à droite, n'est autre que...

— C'est juste ! Le voilà qui se penche. Vois-tu sa sérape bariolée ? C'est lui ! Que faire ?

— Oui, que faire ? Si on savait ce qu'il fait lui-même ici, on pourrait se décider à quelque chose. Il faudrait aussi connaître vos intentions à son égard, et vous ne dites rien.

— Tu as raison, je dois te mettre au courant. J'ai caché dans les environs de cette vallée la meilleure partie de notre trésor, parce que je ne pouvais me fier à tous ceux du hide-spot, tu comprends ? Le lieu où se trouve enfoui ce butin n'est connu que de moi et du lieutenant.

« Patrick attendait son père dernièrement ; il lui avait fixé comme rendez-vous non pas notre campement, mais un endroit sur la rive du Rio-Pecos, par ici. Cette circonstance éveilla mes soupçons, d'autant qu'il partit pour ce rendez-vous aussitôt son retour d'une expédition dans l'Estacado, sans s'arrêter au camp. Je me convainquis que son projet était de s'emparer du trésor. Il est plus que probable que la rencontre de Patrick avec les Indiens a eu lieu fortuitement ; mais je me demande si je dois descendre tout de suite au milieu des Peaux-Rouges pour faire châtier le scélérat comme il le mérite, ou bien attendre et le suivre pour le surprendre en flagrant délit.

— Capitaine, ce dernier parti me semble beaucoup plus sage ; comment pourriez-vous démontrer aux chefs indiens ce qui, chez vous, n'est qu'un soupçon ? Il soutiendra n'être venu que pour rejoindre son père. Nous sommes deux, eux aussi ; mais qui sait quel parti prendraient les Peaux-Rouges ? Il ne faut jamais s'y fier ! »

Le capitaine se tut ; il semblait ébranlé par les raisons de Conchez ; il reprit quelques instants après :

« Peut-être ne te trompes-tu point. Ces Racurroh sont en chemin pour une expédition guerrière, ils ne s'attarderont pas longtemps ; Patrick, dès qu'ils l'auront quitté, se dirigera vers la cachette ; il a encore un bon chemin à faire avant d'atteindre l'endroit accessible pour pénétrer dans la vallée ; je connais une voie plus courte. Nous arriverons avant lui, pourvu du moins que le trésor soit toujours à sa place.

— Et qui eût pu deviner votre secret, à part le lieutenant ?

— Qui ? Les chasseurs, Sans-Ear et Shatterhand. Ils nous ont joué un fameux tour !

— C'est possible, mais cela ne leur dit pas votre secret.

— Si ; tu vas le comprendre. Je voulais envoyer Hobbyn à la poursuite du lieutenant, et j'ai eu l'imprudence de lui donner trop tôt les instructions nécessaires. Or Hobbyn a disparu, son cadavre n'a point été retrouvé. Je ne puis m'ôter de la tête que le drôle aura trahi mon secret pour obtenir la vie sauve.

— En ce cas, il vaudrait mieux...

— Quoi ?

— Nous réunir aux Comanches.

— Et leur confier le secret, pour qu'ils nous enlèvent ou partagent le trésor ? Non. D'ailleurs nous avons encore le temps de réfléchir. Regarde, les Rouges tirent des provisions de leurs sacs : ils vont dîner ; mangeons aussi un peu ; prends la viande. »

Tandis que Conchez se levait en se dirigeant vers son cheval, je me hâtai de retourner toujours en rampant vers mes compagnons, auxquels je fis part de ce que j'avais entendu.

« N'ont-ils rien dit des trois voyageurs qui suivaient le lieutenant afin d'attaquer les

malheureux marchands ? demanda Sam. Patrick devrait en avoir encore un près de lui ?

— Non ; ce Patrick est capable de s'être débarrassé d'un compagnon gênant. Mais qu'allons-nous faire avec ces deux hommes ; le capitaine et Conchez ?

— Les laisser courir, Charley ! » interrompit vivement le petit Sans-Ear.

Winnetou remua la tête et dit :

« Mes frères blancs devraient se rappeler qu'ils n'ont qu'une chevelure.

— Et qui veut nous la prendre ?

— Ces serpents de Racurroh.

— Bah ! ils n'y songent point : ils vont bientôt partir d'ici, car ils sont sur le sentier de la guerre.

— Mon frère blanc est un prudent chasseur et un brave guerrier, mais il ne connaît pas la voie des Comanches. Ces hommes rouges se rendent dans les montagnes pour visiter la tombe de leur chef Tchou-ga-chat (l'épaisse fumée), comme ils le font chaque année, au jour où il a été tué par Winnetou, le chef des Apaches. Winnetou veut visiter aussi cette tombe, il veut disperser les os de Tchou-ga-chat à tous les vents du ciel. »

Nous comprîmes alors le motif qui engageait l'Indien à suivre ces Comanches avec un soin minutieux. Je savais que Winnetou avait tué son rival dans un combat ; je n'ignorais pas non plus combien la tombe d'un chef est vénérée par les Peaux-Rouges ; ils la placent ordinairement dans un lieu éloigné et à l'abri de toute incursion de l'ennemi. S'il arrive que cette tombe soit profanée ou détruite par la tribu rivale, les guerriers se croient déshonorés en masse. C'était ce déshonneur si humiliant que le chef apache voulait faire subir à ses adversaires.

« Eh bien, objecta Sam avec sa vivacité accoutumée, raison de plus : puisque ces gens s'en vont en pèlerinage guerrier, ils ne se soucient guère de nous, ni des stakemen !

— Je serais bien aise aussi d'épargner le sang humain, ajoutai-je en regardant Winnetou.

— Mes frères blancs feront ce qu'il leur plaira, répondit froidement celui-ci. Ils laissent vivre un ennemi qui est un meurtrier et un voleur ; ils lui donneront leur propre sang. L'Apache a parlé. Howgh ! »

J'étais contrarié de ne pouvoir satisfaire le chef indien, mais nous avions tous assez de l'exécution sommaire de Holfert ; nous ne pouvions nous décider à surprendre et à assassiner même des brigands.

Nous réfléchissions en silence, luttant contre mille pensées, quand un grand cri, poussé par les Comanches, parvint jusqu'à nous. Nous vîmes le capitaine et son compagnon très attentifs à considérer ce qui se passait au camp ; mes amis me demandèrent d'aller épier sur la lisière du bois, ce que je fis en décrivant un assez long détour. Lorsque j'eus atteint un point favorable, j'aperçus les Comanches rassemblés sur le bord du fleuve et fort occupés autour d'un objet que je ne pouvais distinguer. Bientôt cet objet, qu'ils avaient retiré de l'eau, y fut rejeté, puis tous les guerriers se groupèrent en cercle, les deux chefs et les blancs au centre ; on parut délibérer, donner et recevoir des ordres ; enfin on prépara hâtivement le départ.

Je revins vers les miens et leur dis :

« Ils ont trouvé un objet dans le fleuve ; le cadavre de Holfert peut-être.

— Mon frère blanc croit-il que le corps ait pu arriver déjà ? demanda Winnetou.

— C'est possible ; le fleuve semblait rapide, et jusqu'ici il manque de bords. »

Sans prononcer un seul mot, l'Indien se leva et disparut dans le fourré. Son dessein était évident : il remonterait, sous bois, le fleuve de manière à ne pouvoir plus être aperçu, puis descendrait, en nageant, pour reconnaître l'objet en question.

Quoique je ne doutasse point de l'extrême habileté du chef indien, je ne pouvais me

dissimuler le danger de cette entreprise.

Ne devait-on pas craindre une pareille descente de la part du capitaine et de son acolyte ? Ensuite ne devait-on point supposer que les Comanches avaient laissé des sentinelles à l'endroit où ils venaient de découvrir un cadavre portant la marque récente d'un coup de fusil ?

N'était-il pas vraisemblable qu'une battue serait tentée ? Le départ de la troupe, du reste, pouvait être une feinte. S'ils revenaient sur leurs pas, comment Winnetou échapperait-il ? Ces hommes connaissaient sans doute les règles de la guerre, qui ne permettent pas de laisser derrière soi une forteresse occupée par l'ennemi ; à plus forte raison dans une telle contrée devaient-ils ne rien abandonner au hasard, ne rien souffrir de suspect aux environs du lieu qu'ils quittaient. Le trajet que l'Indien avait à parcourir pour remonter, puis descendre, équivalait à un demi-mille. Quelque excellent nageur que fût Winnetou, j'estimais que l'entreprise demanderait près de trois quarts d'heure. Or le tiers de ce temps était à peine écoulé, quand nous vîmes le capitaine descendre avec son compagnon. Impossible de les retenir sans engager un combat, ce qu'il fallait éviter à tout prix.

Ils descendirent jusque vis-à-vis la place récemment occupée par les Comanches et s'approchèrent du fleuve. Winnetou devait se trouver déjà de l'autre côté. Il n'avait pour arme que son couteau, ayant laissé son équipement à l'endroit où il s'était jeté à l'eau. Je saisis mon fusil et criai à mes compagnons :

« Attendez-moi. »

Je m'élançai sous bois, en me rapprochant du fleuve le plus possible et me dirigeant du côté où se tenait le capitaine, lorsque je vis celui-ci viser, puis tirer dans les flots.

Il manqua son coup, le chef des Apaches était trop bon plongeur pour ne pas éviter la balle ; cinq minutes plus tard, il sortait de l'eau comme un phoque, s'élançait sur la rive et se précipitait sur le capitaine.

Conchez mit aussitôt en joue. J'allais aussi faire feu, mais Winnetou, rapide comme l'éclair, se tourna vers Conchez : il le frappa au moment où celui-ci tirait. La carabine, brusquement relevée, se déchargea en l'air ; Winnetou s'en empara, la saisit à la façon d'une massue et sauta en arrière sur le capitaine. Au même instant un formidable hurlement ébranla tous les alentours. Mes suppositions se réalisaient ; la retraite des Comanches était une feinte ; avertis par les coups de feu, ils revenaient au galop.

Le chef apache, entendant ces clameurs, sembla redoubler d'énergie ; il arrachait déjà l'arme du capitaine et l'étourdissait de coups. Le fusil du brigand, heureusement, n'avait qu'un canon ; brandissant l'arme au-dessus de sa tête, Winnetou la lança dans les flots, puis, sautant comme une panthère, il se mit à remonter la rive. Il pouvait, en bondissant ainsi, surpasser de dix minutes au moins le meilleur coureur. Lui-même m'avait enseigné ce procédé, qui n'est point une course, mais une série de bonds en l'air, le centre de gravité restant toujours sur une jambe, laquelle fait les fonctions de ressort ; quand elle est fatiguée et commence à trembler, on la remplace par l'autre. En quelques minutes, Winnetou aurait atteint la place vis-à-vis de laquelle il retrouverait ses habits, mais il devrait, par prudence, faire quelques circuits avant de nous rejoindre. Je regagnai notre cachette aussi vite que possible, criant tout essoufflé à mes compagnons :

« Dépêchons-nous, fuyons !

— All devils ! grommela Sam, et où donc, par exemple ? Les Comanches arrivent et les blancs sont avec eux.

— Tant mieux s'ils montent par ici ; ils vont être assez occupés à chercher la trace de Winnetou. Dès que vous les aurez vus arriver, descendez en suivant le bois le plus possible ; puis de l'autre côté du fleuve, marchez toujours dans leur trace, pour y mêler les vôtres ; mais dépêchez-vous ! dépêchez-vous ! Allez chercher les chevaux. Au galop ! vite ! Je reste afin de protéger la fuite et d'attendre Winnetou.

— Vous seul ? demanda Sam.

— Oui, repris-je, montrant Hobbyn du coin de l'œil. Partez tous ! Vous, Sam, guidez-les.

— Well ! les voilà ! »

En effet, les Comanches se dirigeaient à la hâte de notre côté ; il n'y avait plus guère que l'angle du bois entre eux et nous. Tandis que mes compagnons s'éloignaient, sous la prudente conduite de Sans-Ear, je cherchai à faire disparaître nos traces ; tout à coup un léger bruissement se fit entendre dans les feuilles du fourré. Winnetou était devant moi.

« Ouf ! murmura-t-il, les chacals cherchent les pas de l'Apache. Où sont les compagnons de mon frère blanc ?

— Ils partent en avant, ils suivront la route tracée par les Comanches.

— Les pensées de mon frère blanc sont toujours sages. » Winnetou revêtait ses habits et ses armes, qu'il avait rapportés dans ses bras. Je m'assurai, par un regard rapide, que nous pouvions rester encore en sûreté pendant quelques instants, et je demandai à l'Indien :

« Mon frère rouge a-t-il trouvé quelque chose dans le fleuve ?

— Le cadavre du blanc est arrêté tout près de la rive. Winnetou a, deux fois aujourd'hui, agi comme un enfant sans intelligence ; mais la peur ne le prendra pas pour cela, et ses frères blancs lui pardonneront. »

Cet aveu du fier Apache me prouvait une grande confiance de sa part : je ne répondis point ; il s'élança sur son cheval et descendit au galop, malgré tous les obstacles ; j'avais peine à le suivre.

Nous eûmes bientôt rejoint nos amis ; après s'être pendant quelque temps conformés à mon itinéraire, ceux-ci, descendus de cheval, avaient enveloppé les pieds de leurs montures avec des chiffons. Nous les imitâmes et continuâmes notre route, en tournant un peu pour gagner la gorge dont Hobbyn m'avait montré l'entrée. Winnetou venait à pied derrière nous ; il tenait à s'assurer que nous ne laissions aucune trace. Quand nous fûmes assez enfoncés dans le défilé, je priai Bernard de s'occuper de mon cheval, puis je sautai à terre.

« Que veux-tu donc faire ? demanda Sam avec impatience, me tutoyant comme il en avait l'habitude dans certaines circonstances.

— Je veux rester ici pour surveiller un peu nos Rouges.

— Well ! tu as raison, pourtant ! »

Mes compagnons continuèrent leur marche ; je revins sur le bord du défilé ; me cachant sous des buissons, j'examinai les alentours. Bientôt je distinguai le bruit des chevaux. Les Comanches retournaient en arrière, mais leur troupe semblait diminuée de moitié ; les deux Morgan se trouvaient au milieu d'eux ; je ne vis ni le capitaine ni Conchez, où étaient-ils ? Que faisait le reste de la bande ? Les Indiens marchaient très lentement, interrogeant le sol. Ils s'arrêtèrent à l'endroit où nous avions enveloppé les pieds de nos chevaux. L'un des chefs, se jetant à terre, se courba ; il parut ramasser un assez petit objet, qu'il montra aux autres ; puis on explora tous les environs avec un soin minutieux ; enfin il me sembla qu'on tenait conseil. Le chef indien et les deux blancs se séparèrent des guerriers ; ils s'acheminèrent à pied vers l'endroit où j'étais.

Ma situation devenait périlleuse ; je me blottis de mon mieux entre le feuillage, conservant un œil libre par une trouée. Quand les ennemis passèrent près de moi, je remarquai dans la main du chef l'objet trouvé ; il le montrait encore à Patrick. Autant que je pus voir, c'était un gros fil, un fil de laine venant sans doute d'une de nos couvertures. Nos vies tenaient peut-être à ce fil !

La petite troupe, grâce aux précautions que nous avions prises, ne découvrit aucune trace de notre passage. Elle n'explora que l'entrée de la gorge, et elle revint avec la conviction d'un insuccès. Se croyant seuls, les hommes rompirent le silence.

« Personne ! murmura Patrick Morgan. Ces vestiges de chevaux étaient ceux de tout à l'heure, quand les Indiens ont reculé.

— Mais ce chef rouge et ces deux blancs, qui sont-ils ? reprit le père.

— Nous le saurons bientôt. Ils ne peuvent échapper. Le rouge était nu, on ne voyait pas à quelle tribu il appartient.

— Après tout, il nous rend un fameux service si c'est lui qui nous a débarrassés de ce chien d'Holfert.

— Je ne puis imaginer d'où vient cet Indien ; comment sortait-il juste de l'endroit que nous quittions depuis si peu de temps ? Je crois... »

La voix se perdit dans l'éloignement, mais j'en avais assez entendu pour me rassurer ; je comprenais, du reste, que le capitaine ne s'était pas montré aux Comanches. Il voulait probablement poursuivre sa route afin d'enlever le trésor ; mais échapperait-il longtemps aux regards des Indiens ? c'était douteux ; où pourraient-ils se cacher, lui et Conchez ?

Pendant que je faisais ces réflexions, le chef indien et les deux visages pâles rejoignaient leurs hommes ; la troupe s'ébranlait de nouveau et disparaissait derrière les arbres.

Je me mis en devoir de me réunir à mes compagnons ; mais il me fallut au moins une demi-heure avant de les atteindre, car ils avaient fait un bon bout de chemin. Je leur racontai ce qui était arrivé.

« Well ! dit Sam, nous leur jouons un excellent tour, par exemple !

— Les fils des Comanches ont des yeux et ne voient pas, murmura Winnetou ; leurs oreilles sont bouchées, ils n'entendent rien. Mes frères blancs peuvent enlever les mocassins de leurs chevaux. »

Nous nous empressâmes d'obéir, car les pauvres bêtes éprouvaient une difficulté inouïe à marcher ainsi dans un chemin comme celui que nous suivions.

La route était mauvaise, ou plutôt il ne peut jamais être question de route dans de pareilles contrées ; nous cheminions au milieu de roches dispersées, de ravins béants, de détours encombrés par des troncs d'arbres que l'orage ou le temps avait brisés. Plus nous avancions, plus la montagne devenait sauvage, aride, désolée, jusqu'à ce qu'enfin, vers le soir, nous fûmes arrivés au sommet de cette chaîne élevée qui s'étend du nord au sud, parallèlement à la Sierra.

Nous trouvâmes, en descendant un peu de l'autre côté, des pentes agréables et très propres à un campement.

Notre nuit fut tranquille. Sam, qui dès le matin fît une reconnaissance aux environs, revint complètement rassuré. Nous continuâmes à nous avancer sur un terrain assez semblable à celui du Colorado. La forêt s'éclaircit peu à peu, l'eau devint introuvable, le lit de tous les torrents étant desséché. Ils attestaient cependant, par leur profondeur, la violence des courants d'hiver. Lorsqu'on approche de ces canaux, enchevêtrés les uns dans les autres comme les réseaux d'un immense filet, on aperçoit la rive opposée se profilant sur celle où l'on se trouve ; plus on approche, plus ces lignes semblent s'élever ; puis elles s'abaissent brusquement, creusant un abîme qui serait extrêmement dangereux, s'il ne restait éclairé au fond aussi bien que sur les bords. Mais on comprend combien les parois de ces sortes de canaux sont difficiles, glissantes, semées d'obstacles, sous les pas du cavalier.

Quand on examine attentivement le sol de ce plateau élevé, on est convaincu que pendant la saison des pluies il doit se remplir d'eau dans toute son étendue, car des deux côtés se voient marquées les différentes hauteurs de l'inondation. Des roches superposées, des blocs de pierres énormes et capricieux forment ici des figures singulières, des bizarreries grandioses que le crayon le plus fantaisiste ne saurait jamais égaler. Ce sont des tours, des pyramides, des masses cubiques, des colonnes, des arcs brisés, des amoncellements gigantesques. L'eau a

creusé ici, entassé là par ses dépôts, dessiné partout les plus merveilleux contours. On a peine à voir dans ces jeux étranges de la ligne l'œuvre de la nature seule ; l'imagination humaine ne serait pas plus fantasque.

Le fond du lit de ces torrents forme cuvette ; il est souvent très difficile de regagner les bords. Cet exercice demande des qualités d'un grimpeur émérite.

Le sol étant sillonné en tous sens par ces fossés énormes, il faut du reste sans cesse monter, descendre, suivre, quitter ces voies incommodes jusqu'à ce que, parvenue dans une vallée pierreuse, on s'engage le long d'un torrent qui conduit assez directement aux pieds de la Sierra-Rianca. Mais cette route effrayante s'enfonce et se creuse toujours plus profondément, ses bords s'évasent ; on se croirait dans un monde souterrain ; du moins a-t-on l'avantage de ne pouvoir être aperçu par l'ennemi tant qu'il n'est pas tout près de la rive.

Nous suivîmes un de ces chemins singuliers qui se dirigeait vers l'ouest. Arrivés au pied de la montagne, nous trouvâmes encore un grand nombre de sillages ; tous se rendaient au Rio-Pecos. Hobbyn nous désigna celui qu'il fallait remonter pour déboucher dans la vallée du trésor.

Nous n'atteignîmes cette vallée que dans l'après-midi. Elle mesurait environ un demi-mille de long et un peu plus en largeur ; des hauteurs boisées l'enfermaient de toutes parts ; l'eau qui y avait longtemps séjourné laissait sur le sol une certaine fraîcheur entretenant la végétation. Malheureusement, nous ne pouvions laisser pâturer nos bêtes sans nous exposer à trahir notre présence.

« Cette vallée est bien celle que nous cherchons ? demandai-je à Hobbyn, car une erreur eût été facile.

— J'en suis certain, Sir ; c'est là que j'ai tenu mon premier campement avec le capitaine.

— N'êtes-vous pas d'avis, repris-je en me tournant vers mes compagnons, de chercher dans le voisinage une autre vallée pour faire paître les chevaux ? Nous laisserions une sentinelle pour les garder, et nous aurions ici toute liberté d'action.

— C'est cela ! Mais je ne veux pas que Tony soit loin, dit Sam ; il se pourrait que nous fussions obligés de reprendre hâtivement nos montures.

— Certainement. Attendez-nous ; je vais chercher sous bois une cachette avec Bob ; Winnetou cherchera de l'autre côté. »

Je descendis de cheval, pris mon fusil et m'éloignai en compagnie du noir. Celui-ci grimpa par un endroit fort raide, prétendant découvrir seul une cachette ; mais les troncs d'arbres renversés, les blocs de pierre en rendaient l'accès très difficile pour les chevaux. Nous continuâmes à fouiller, en nous dirigeant par deux lignes parallèles assez écartées. Tout à coup Bob m'appela à grands cris :

« Massa, Massa ! Venez... oh ! vite, vite ! »

Je me rapprochai. Bob sortait de dessous un buisson épineux et s'appuyait à un arbre ; les yeux semblaient lui sortir de la tête ; il ne songeait pas même aux épines qui ensanglantaient ses mains, il criait :

« Massa, venez aider Bob ! Non ! pas l'aider ! descendre vite ; appelez les autres pour tuer le monstre. »

Ce monstre, je n'avais pas besoin de m'informer de sa nature ; j'apercevais sous les branches du fourré la bête qui effrayait le nègre ; c'était un ours gris de cette *gentille* espèce que les chasseurs nomment *grizzly.*

L'ours noir d'Amérique est moins dangereux ; il vit des fruits **et** des plantes de la forêt, et, à moins d'être complètement affamé, il fuit plus volontiers devant l'homme qu'il ne l'attaque. Je me souviens d'avoir observé pendant une heure une famille d'ours noirs en goguette près d'un buisson de mûres, m'amusant beaucoup des mines, des poses, des

mouvements d’une gaucherie presque gracieuse avec lesquels ces grosses bêtes cueillaient de leur énorme patte les petites baies pour les porter à leur *gueulette,* comme on dirait chez nous.

L’ours gris est bien autrement dangereux et féroce. Il est le plus fort entre ses congénères ; il dépasse la plus haute stature de l’homme au moins de la tête quand il se redresse. On a trouvé quelques sujets de celte espèce mesurant, du museau à la naissance de la queue, neuf pieds entiers ; quand ces animaux se tiennent sur leurs pattes de derrière, il faut compter un pied en plus pour le moins. La force d’une bête de cette taille est terrible ; l’ours gris attaque le buffle noir sans hésiter, et le dompte toujours ; on le voit tramer à des distances considérables le cadavre de cette lourde proie.

La patte de devant de l’ours gris offre une largeur de neuf pouces, celle de derrière n’en a que six, mais sa longueur est d’une demi-aune. Un coup de la patte de devant brise le crâne du taureau le plus vigoureux. Rien n’égale la férocité du grizzly. Il attaque le chasseur et le surprend le plus souvent, car son antre est si bien dissimulé et il sait si bien se cacher, qu’on passe près de lui sans s’en douter. Il se retire en hiver dans les cavernes, en été il établit sa demeure au milieu d’épais buissons ; malheur à l’imprudent qui dérange son sommeil toujours léger !

Nous étions dans ce cas, mais le danger me menaçait plus que Bob. Le nègre venait de grimper, comme un vrai singe, au plus haut de l’arbre, et le grizzly monte rarement dans les arbres. Pour moi, je ne pouvais fuir, l’animal étant trop près. Je tirai mon couteau et préparai mon fusil.

J’avais entendu dans le désert le rugissement du lion, que les Arabes désignent par le même mot que le tonnerre ; j’avais entendu le tigre du Bengale, et je ne me souvenais pas d’avoir tremblé ; mais cette voix rauque, terrible, formidable de l’ours gris semble retentir jusqu’aux moelles ; elle a quelque chose d’infernal, qui saisit le plus intrépide, quelque chose qui fait claquer les dents et frissonner de la tête aux pieds.

L’ours se tenait là, devant moi, à huit pas peut-être, droit sur ses jambes de derrière, la gueule démesurément ouverte. Lui ou moi devions y passer. Je visai à l’œil, et tirai : puis instantanément, visant au cœur de la bête, je lâchai le second coup. Jetant alors le fusil, je saisis mon couteau et m’élançai de côté pour mieux frapper.

Le gigantesque animal s’était redressé sous la douleur, il se tint un moment droit comme un cierge : son aspect me parut effroyable. Je fis un pas, deux pas, trois, quatre, cinq, six. Au moment où j’allais attaquer la bête avec mon long couteau, elle laissa mollement retomber la patte de devant, resta une minute immobile, puis s’affaissa comme frappée par une invisible massue. Les balles avaient atteint le cerveau et le cœur. Une panthère ou un jaguar eût bondi dans une lutte terrible avec la mort ; mon grizzly tomba inerte à deux pas de moi. Je l’échappai belle !

« Oh ! oh ! beau ! Massa, Massa ! criait Bob ; il est mort, tout à fait mort ?

— Oui, descends.

— Il ne mangera pas le nègre Bob ?

— Non, il est bien mort. »

Le noir descendit rapidement ; mais, quand il dut mettre pied à terre, je vis qu’il hésitait encore ; moi-même je ne m’approchai pas sans précaution de la bête pour lui planter mon couteau entre la deuxième et la troisième côte.

« Oh ! murmurait le nègre, grand ours, plus grand que Bob ! Bon à manger ?

— Oui, le jambon et la patte sont des morceaux excellents. Bob en aura sa part. Attends-moi ici, je vais chercher les autres.

— Oh ! si l’ours reprenait vie ?

— Eh bien, tu grimperais sur ton arbre.

— Si massa descend, Bob aime mieux grimper tout de suite.

— À ton aise. »

Et Bob recommença son ascension avec la même prestesse. Ce n'était pourtant pas un poltron que Bob, il s'était battu plus d'une fois, et vaillamment ; mais il n'avait jamais vu d'ours gris ; je comprenais trop la terreur que peut inspirer cette monstrueuse bête pour me moquer de ces précautions.

Avant de descendre, je voulus m'assurer que nous n'avions point à craindre une famille entière de grizzlies ; mais heureusement les traces annonçaient la présence d'un seul individu.

Mes coups de feu avaient été entendus, mes compagnons inquiets venaient à ma rencontre ; je les conduisis près du cadavre de l'ours.

Tout le monde admira le gigantesque animal, un des plus gros qui se puissent voir. Winnetou remplit le sac de cuir qui lui servait d'amulette avec des feuilles imbibées du sang de la bête. Il me dit :

« Mon frère blanc a bien tiré ; l'âme de l'ours le remerciera, car elle n'a pas souffert ; mais, promptement délivrée, elle s'envole dans les prairies de la chasse éternelle au milieu de ses pères. »

Les Indiens croient que dans le corps de chaque ours gris habite l'âme de quelque fameux chasseur, subissant une sorte de purgatoire avant d'arriver aux prairies bienheureuses.

Winnetou m'aida à dépouiller rapidement l'animal ; nous prîmes la fourrure et une notable portion de la chair ; le reste fut caché avec soin sous des branches, de la mousse et des roches, de peur que les vautours, attirés en cet endroit, ne trahissent notre présence.

Le chef des Apaches avait découvert, d'un autre côté, une retraite sûre pour nos chevaux. Nous les y menâmes. Le jour étant encore clair, nous pouvions faire du feu. On mit rôtir les pattes de l'ours, qui nous fournirent un délicieux repas.

Vers le soir, nous posâmes des sentinelles ; puis ceux qui n'étaient pas désignés pour la veillée s'enveloppèrent dans leurs couvertures et cherchèrent à dormir. La nuit fut très paisible ; la matinée du lendemain s'écoula aussi sans le moindre incident.

Il va sans dire que quelqu'un des nôtres gardait toujours l'entrée de la vallée. Sam venait de reprendre ce poste vers midi, quand il le quitta soudain pour nous avertir.

« Les voilà ! dit-il.

— Qui donc ?

— Ah ! pour cela, par exemple, je ne sais pas au juste qui ce peut être ; attendez qu'ils approchent pour les reconnaître.

— Combien sont-ils ?

— Deux cavaliers.

— Allons voir ! »

Je courus avec ma lunette et reconnus, à un quart de lieue, les deux Morgan. Nos mesures étaient prises, nos traces effacées avec soin ; nous pouvions les attendre de pied ferme. J'allais m'en retourner avec Bob et Sam dans le creux de la vallée, quand nous entendîmes un bruissement et un craquement au milieu du fourré qui s'élevait au-dessus de nous, sur le sommet du rocher. Un ours, peut-être encore ! nous écoutâmes. Deux personnages quelconques devaient se trouver dans ces parages.

« All devils! Charley ! grommelait Sam. Qu'est-ce que ce peut être ?

— Il faut voir. Vite, glissons-nous là. »

Nous nous cachâmes ; les branches étaient épaisses et nous tenions nos armes prêtes, dans le cas où nous aurions affaire à un fauve. Mais il ne s'agissait nullement d'animaux sauvages. Le capitaine et Conchez arrivaient par le haut, tirant leurs montures après eux. Celles-ci paraissaient épuisées, la route avait dû être difficile.

« Enfin ! soupira le capitaine en laissant bruyamment échapper sa respiration, voilà un chemin que je ne reprendrais pas volontiers de sitôt. Mais nous arrivons au bon moment, il n'y a encore personne.

— À quoi le voyez-vous ?

— Ma cachette n'est pas dérangée ; donc Morgan n'est point venu ; quant aux autres, qui diable pourrait leur enseigner un pareil sentier ?

— Alors, vous ne craignez plus Sans-Ear ni Shatterhand ?

— Non. S'ils avaient suivi les Morgan, ils eussent rencontré les Comanches, et...

— N'importe, capitaine, cet Indien nu, ce cadavre flottant sur le Rio-Pecos me tourmentent toujours.

— Laisse donc ! Personne ne peut nous nuire, nous avons les Indiens entre nous et ceux qui s'imagineraient de nous donner la chasse.

— Vous en êtes sûr ?

— Très sûr. Si le Peau-Rouge que nous avons vu est un ennemi, ils lui ont déjà fait son affaire. Mais je ne le crois pas, un Apache n'oserait jamais s'aventurer sur les rives du Rio-Pecos.

— Je suis persuadé que les Racurroh nous auront suivis, et ce n'était pas difficile ; au train dont nous allions, nous laissions des marques plus visibles que celles d'un troupeau de bisons.

— Alors ils nous rattraperont ici bientôt.

— Eh bien, nous les recevrons ; ce sont mes alliés ; s'ils s'étonnent de ce que je ne les ai point reconnus, je leur raconterai l'intéressante histoire du lieutenant, car je... Caramba ! Conchez, je veux être pendu si ce n'est pas lui qui vient là-bas avec son père !

— C'est lui !

— Tant mieux ! ils n'échapperont point. On apprendra au lieutenant ce qu'on gagne à trahir le capitaine et les camarades.

— Ils viennent seuls, mais les Comanches ne sont pas loin, croyez-moi. Êtes-vous décidé à déterrer le trésor, capitaine ? Le ferez-vous en ma présence ?

— Oui.

— Sera-t-il pour vous seul, ou le partagerez-vous avec la compagnie ?

— Lequel préfères-tu ?

— Hum !

— Parle.

— C'est plus facile à penser qu'à dire. Mais si vous vous décidez pour le second parti, il vaudrait mieux ne pas retourner là-bas. Quand on a bien travaillé dans sa vie, il vient un moment pour se reposer, pour jouir de ce qu'on a acquis. Vous n'avez pas fait cette cachette sans intention, et peut-être pourrai-je prendre quelque part à votre abondance.

— Tu parles comme un livre, Conchez. Mais il s'agit, avant toute chose, de donner sur les doigts à ces deux drôles. Viens, je connais une place d'observation tout près du trésor. Montons ! »

Le capitaine allait-il se diriger du côté de notre campement ? Ils en prenaient le chemin par le haut ; nous les suivîmes. Ils semblaient tellement assurés, qu'ils ne prenaient pas garde à nos traces, lesquelles, du reste, avaient été atténuées autant que possible.

Cependant nos gens restaient sur le qui-vive ; debout et armés, ils attendaient à l'extrémité opposée. On peut imaginer la mine des deux honnêtes voyageurs lorsque, sortant de dessous la feuillée, ils se trouvèrent juste en face de l'Indien déjà rencontré sur les bords du Pecos, et surtout quand ils aperçurent le prisonnier.

« Hobbyn ! s'écria Conchez.

— Hobbyn ! répéta le capitaine. Comment ! te voilà ! Mais qui sont ces gens ? »

Je me montrai alors, et, lui frappant sur l'épaule, je m'écriai :

« De vieilles connaissances, capitaine ; oui, d'anciennes connaissances. Asseyez-vous, et qu'on s'explique commodément.

— Mais qui êtes-vous, señor ?

— Nous allons procéder à la présentation. Ce noir s'appelle Bob ; il était en bons rapports avec un certain master William, que vous connaissez au moins de nom. Ce gentleman blanc est M. Marshall, de Louisville ; il a quelques mots à échanger avec les deux Morgan. Ce monseigneur cuivré se nomme Winnetou. Vous en avez sans doute entendu parler plus d'une fois. Voici Sans-Ear ; pour moi, on m'appelle souvent Shatterhand. »

Le capitaine semblait fort interdit ; il murmura quelques mots de surprise.

Je continuai :

« Vous n'ignorez pas la manière dont nous avons détruit votre hide-spot. Quant à nous, nous sommes assez instruits de vos faits et gestes. Bob , désarme ces hommes et garrotte-les.

— Señor !

— Ne faites pas de résistance. Nous sommes disposés à vous traiter comme des stakemen méritent de l'être. Avant que les Morgan soient ici, vous serez liés ou morts. Nous n'hésiterions pas. »

Ces hommes se trouvaient tellement interdits, qu'ils ne cherchèrent point à faire usage de leurs armes ; Bob et Sans-Ear en vinrent facilement à bout, sans que ni Winnetou ni moi ayons besoin de les aider.

« Maintenant, señor capitaine, dit Sam, où est le trésor ?

— Je n'ai point à vous répondre là-dessus.

— Comme vous voudrez ! m'écriai-je, nous n'avons nulle envie de vous arracher votre secret. Il se pourra que nous en devenions maîtres d'une autre façon. Répondez alors à cette autre question : Que sont devenus les prétendus voyageurs compagnons de votre lieutenant et les trois marchands qui campaient avec nous dans l'Estacado ?

— Les marchands ? je n'en sais rien.

— Alors nous comprenons. Mais les voyageurs ?

— Deux d'entre eux sont rentrés au hide-spot ; l'autre, le lieutenant l'a frappé sans doute, car nous avons retrouvé son cadavre.

— Maintenant laissez-vous bâillonner ; nous voulons agir tranquillement avec les deux coquins qui vont arriver. »

L'opération se terminait à peine, quand Alfred Morgan et son fils apparurent à l'entrée de la vallée. Nous nous tenions cachés derrière une anfractuosité garnie de buissons. Les deux brigands parurent inspecter le terrain ; puis Patrick, éperonnant son cheval, le lança vis-à-vis de notre cachette. À vingt pas environ, il s'arrêta au pied d'un fourré de ronces. Son père le suivait ; il lui dit rapidement :

« Père, c'est ici.

— Ici ?

— Oui ; hâtons-nous, car on ne sait ce que sont devenus ces blancs. »

Tous deux descendirent de leurs montures, qu'ils attachèrent par les jambes au bord du ruisseau ; puis, mettant bas leurs armes, ils commencèrent à creuser avec leurs couteaux, rejetant la terre à l'entour.

Au bout d'un certain temps, Patrick retira un paquet enveloppé dans un sac de peau.

« C'est tout ? murmura son père.

— Oui, tout ; mais il y a là assez de valeurs, banknotes, chèques, etc. Fermons le trou et filons. »

À ce mot, Sam, qui se contenait avec peine, bondit comme un tigre hors de la cachette. Je le suivis avec Winnetou, et nous nous précipitâmes sur les deux hommes avant qu'ils eussent pu saisir leurs fusils.

« Ne bougez pas, ou vous êtes morts ! criait le petit Sans-Ear, tandis que nous menacions les brigands de nos revolvers.

— Qui êtes-vous ? demanda Alfred Morgan effrayé.

— Vous pouvez vous en informer auprès de votre fils, reprit Sam, dont les yeux flamboyaient.

— Qui vous donne le droit de nous attaquer ?

— Qui vous a donné le droit, à vous, de piller, d'assassiner, d'égarer les honnêtes gens ? Connaissez-vous Bernard Marshall, de Louisville ? Vous rappelez-vous un certain Samuel Hawerfield ? Misérables ! étendez-vous à terre !

— Essayez de nous y contraindre !

— Oui, nous essayerons. Nous allons vous dire qui nous sommes : Samuel Hawerfield, surnommé Sans-Ear, c'est moi ! Voici Winnetou, le chef des Apaches. Voici un brave chasseur qui nous aidera à nous venger, c'est Shatterhand ! »

Les brigands écoutaient avec des gestes de rage. Nous les forçâmes à se tenir en repos, et nous les liâmes solidement. Bernard, qui jusqu'alors était resté avec les prisonniers, fut appelé ; sa vue sembla épouvanter le plus âgé des Morgan ; il balbutia sourdement : « Marshall ! »

Le jeune homme ne répondit pas, mais le regard qu'il jeta sur l'assassin de son père en disait plus que toutes les paroles. Sam continua :

« Qu'on amène les autres ! Bob, apporte-les ! Il faut en finir avec les scélérats quand on les tient, et vite ! »

Le nègre s'acquitta de la commission ; cette fois, Sam me supplia de présider le jury, déclarant qu'il s'en reconnaissait incapable.

« Non, m'écriai-je. Nous sommes tous intéressés à la punition de ces brigands ; seul Winnetou peut les juger impartialement. Il est le roi des prairies, qu'il parle !

— Soit ! » dirent Sam et Marshall. Le chef indien inclina gravement la tête et dit avec sa lenteur ordinaire :

« Le chef des Apaches écoute la voix de l'Esprit des savanes, il sera un juge juste des différends des visages pâles. Que les armes soient rendues à ces hommes, car on ne saurait juger un prisonnier garrotté. »

C'était la loi des prairies ; nous l'exécutâmes. Winnetou, se tournant vers celui des accusés le plus rapproché de lui, demanda :

« Comment s'appelle ce blanc ?

— Hobbyn, répondit Sam.

— Qu'a-t-il fait ?

— Il est du nombre des stakemen.

— Mes frères l'ont-ils surpris tuant un des leurs ?

— Non.

— A-t-il avoué avoir commis un meurtre ?

— Non.

— N'a-t-il pas conduit ici mes frères blancs ?

— Oui.

— Mes frères doivent agir quelquefois avec le cœur, et non avec le fusil ; Winnetou demande la grâce de cet homme, s'il promet de ne pas retourner parmi les stakemen.

— Accordé ! » dîmes-nous tout d'une voix, et je tendis à Hobbyn les armes d'Alfred Morgan.

« Merci, s'écria joyeusement le jeune brigand ; je ne serai point ingrat ! »

Winnetou poursuivit :

« Qui est ce visage pâle ?

— Le chef des stakemen.

— Assez ! il doit mourir. N'est-ce pas l'avis de mes frères ? »

Je ne répondis pas. Je ne sais comment les autres exprimèrent leur assentiment, toujours est-il que Winnetou regarda la sentence comme rendue. Il demanda ensuite :

« Comment se nomme celui-ci ?

— Conchez.

— C'est un nom semblable aux noms des hommes menteurs du sud ! Que lui reproche-t-on ?

— C'est un stakeman.

— Il venait ici pour tromper ses compagnons, il voulait la moitié du trésor ; il a deux âmes et deux langues, qu'il meure ! »

Tout le monde garda le silence ; Winnetou reprit :

« Il ne doit pas mourir de la main d'un brave ; il mourra par ceux qu'il essayait de voler. Comment appelez-vous cet autre ?

— Patrick.

— Patrick, va jeter cet homme à l'eau ; il ne mérite pas de périr comme un guerrier. »

Patrick, menacé par nos revolvers, ne fît pas la moindre objection ; il parut même très heureux d'obéir. Conchez fut étroitement garrotté. Le lieutenant le chargea sur ses épaules et se dirigea vers le courant, très profond en cet endroit. Je détournai les yeux. Cette exécution, si juste qu'elle fût, me faisait horreur. Quelques minutes plus tard, Patrick revenait. Il ne pouvait s'échapper, car Bob le suivait de prés.

« Qui sont ces deux visages pâles ? dit encore l'inexorable juge.

— Le père et le fils.

— Quels sont leurs crimes ?

— Ils ont assassiné ma femme et mon enfant, rugit Sam en montrant le poing.

— Le père est venu chez moi assassiner mon père, dit à son tour Bernard ; le fils a essayé de nous égarer dans l'Estacado afin de nous assassiner tous. N'est-ce pas assez ? Faut-il en dire davantage ?

— Mon frère blanc a bien parlé ; c'est assez. L'homme noir tuera ces deux hommes.

— Halte-là ! s'écria Sam, je ne donne pas ma place au nègre. Depuis quinze ans je les poursuis en dévorant la terre, depuis quinze ans je ne vis que pour les atteindre ; leur crime chez moi est le plus ancien, je revendique les droits de la vengeance ! Leur vie m'appartient, entendez-vous ! Et quand le vieux Sam aura pu marquer la mort de ces monstres sur sa carabine, il s'en ira mourir en paix dans quelque crevasse de la montagne, dans quelque coin des prairies. Oui, il mourra content, et sa pauvre Tony aussi ; ses os blanchiront avec ceux de tant d'autres chasseurs !

— Sam, murmurai-je à l'oreille du petit Sans-Ear, ne souillez pas votre main de ce

sang ; ne tuez pas des hommes désarmés. Une telle vengeance déshonore un chrétien ; s'il faut un bourreau, que ce soit le nègre ! »

Le sauvage trappeur fixa les yeux à terre sans répondre. Winnetou avait terminé le jugement. Nous fouillâmes la selle d'Alfred Morgan. Il s'y trouvait plusieurs perles que Bernard reconnut pour siennes ; après quoi il fallut fouiller le voleur lui-même. Sous sa chemise de peau de buffle était cousu un paquet de banknotes d'une grande valeur, paquet enlevé probablement au misérable Holfert. Bernard Marshall crut pouvoir le reprendre comme son bien.

Nous étions occupés à cette besogne, quand les hennissements lointains de nos chevaux me firent tressaillir. Je me hâtai de me rendre à l'endroit où nous avions caché nos bêtes. Je trouvai mon mustang fort agité, l'œil' en feu, la crinière toute dressée, frappant du pied, essayant de se débarrasser de ses entraves. Il y avait une bête féroce dans le voisinage, ou bien les Indiens approchaient. Je jetai le cri d'alarme ; mais, au même instant, un formidable hourrah répondit.

Effrayé, je m'élançai au bord du fourré pour regarder entre les branches. Ce que je vis m'épouvanta : les Indiens étaient entrés dans la vallée, ils la remplissaient de leurs troupes nombreuses. Trois ou quatre d'entre eux tenaient Sam renversé à terre, d'autres s'apprêtaient à lier Winnetou avec leurs lassos. Hobbyn , le crâne fracassé, gisait dans son sang. Je ne pus apercevoir Bernard ; il me sembla que c'était lui qu'une masse de sauvages entraînaient.

Bob se cachait sans doute, je ne le voyais point.

Les Racurroh avaient suivi les traces du capitaine, comme celui-ci le pensait ; ils s'étaient glissés sans bruit autour de nous, pendant qu'on jugeait les prisonniers. Leur agression subite n'avait permis aucune résistance de la part de mes compagnons. Quant à moi, qu'aurais-je pu faire pour délivrer mes amis ? Tuer une demi-douzaine d'indiens ? À quoi cela nous eût-il avancés ? Hobbyn excepté, je ne voyais personne de mort ; d'après ce que je savais des mœurs comanches, je me persuadais que mes compagnons devaient être gardés comme prisonniers et non exécutés immédiatement, car les Indiens se plaisent à torturer l'ennemi au milieu de la tribu entière.

Il ne me restait d'autre parti à prendre que celui d'une prompte fuite. Je détachai mon cheval sans même me donner le temps de mettre ceux des autres en liberté, craignant toujours une surprise ; rien ne m'assurait que les Rouges ne m'avaient pas aperçu m'enfoncer sous bois, qu'ils n'avaient pas envoyé à ma poursuite.

Je voulais gagner l'extrémité du sommet ; la pente était si raide, que j'eus beaucoup de mal à tirer mon cheval jusqu'en haut.

Arrivé là, les arbres cessèrent tout d'un coup de m'abriter ; je m'imaginais que les yeux de tous les Comanches me suivaient. M'élançant en selle, je courus comme si j'eusse senti la troupe entière à mes trousses. De l'autre côté de la montagne, je descendis dans une petite vallée ; je la traversai sans m'arrêter, sans chercher à dissimuler mes traces ; au contraire, persuadé qu'on me donnait la chasse, je tenais à dérouter et j'allais toujours par zigzags. Je courus ainsi une grande partie du jour ; enfin je me trouvai près d'un cours d'eau peu profond, dont le lit se creusait dans la roche ; je fis descendre mon cheval et marchai fort longtemps au milieu de l'eau. En sortant de cette rivière, j'enveloppai les pieds du mustang avec quelques chiffons qui restaient dans mes fontes, pour retourner sans me trahir vers la vallée d'où je m'étais enfui.

Le soleil était presque couché lorsque j'aperçus le sommet derrière lequel s'étendait le théâtre de notre désastre. Je n'osai m'aventurer plus loin ce soir-là, et cherchai une place pour camper. Mon cheval était doublement fatigué à cause des chiffons ; il n'eut même pas le courage de manger un peu d'herbe, il se coucha près de moi, tel qu'une masse inerte.

Comme notre situation s'était changée soudain ! Mais ce n'était pas le moment de s'abandonner aux réflexions philosophiques, il fallait plutôt essayer de dormir et de reprendre

des forces, afin d'agir le lendemain. Me recommandant au bon Dieu, je fermai les yeux. Quand je les rouvris, le soleil me parut déjà assez haut dans le ciel.

Mon premier soin fut de chercher un pâturage abondant pour mon cheval, que je laissai là, non sans lui avoir lié les jambes ; après quoi je me mis en devoir de descendre jusque dans la vallée.

L'entreprise offrait un grand danger, je ne me le dissimulais point ; mais ne fallait-il pas l'affronter pour essayer de venir en aide à mes amis ?

Marchant avec précaution, sondant chaque pas, regardant tout à l'entour, je parvins au sommet de la montagne et m'apprêtais à descendre de l'autre côté, quand, en passant près d'un vieux chêne au tronc presque desséché, j'entendis un sifflement tout à fait insolite en un tel lieu.

« Psit ! psit ! »

Je tournai la tète de tous côtés : rien !

« Psit ! »

Cela venait d'en haut, je levai les yeux.

« Psit ! Massa. »

Enfin j'aperçus au-dessus d'une des premières branches de l'arbre un vaste trou dans laquelle grimaçait, toute souriante, la noire figure de Bob.

J'entendis un bruit léger, semblable à celui qu'on entend dans une chambre quand le ramoneur racle le haut de la cheminée ; puis les branches des jeunes pousses qui entouraient le pied de l'arbre s'agitèrent, et Bob apparut tout entier devant moi ; il souriait toujours, en disant :

« Massa, venir dans la cabine ! Les Indiens ne pouvoir trouver massa ni Bob. »

Je grimpai derrière le nègre ; l'arbre était creux ; sa cavité, fort bien dissimulée par les branches et les jeunes pousses, offrait un asile sûr.

« Comment as-tu découvert cette excellente cachette ? demandai-je au nègre.

— Une bête courait devant Bob ; elle a monté ici, elle a regardé par la fenêtre. Bob pouvait faire comme elle.

— Quel genre de bête ?

— Bob ne sait pas ; elle était grosse comme cela, elle avait quatre pattes, deux yeux et une queue. »

D'après ce signalement, aussi sommaire que pittoresque, j'imaginai que la bête en question pouvait bien être un ours adulte.

« Y a-t-il longtemps que tu t'es caché là ?

— Aussitôt que les Indiens sont venus.

— Depuis hier, alors ? N'as-tu rien vu, rien entendu ?

— Bob a vu et entendu beaucoup d'indiens.

— Oui, mais ensuite ?

— Ensuite ?

— Les Peaux-Rouges n'ont-ils pas fouillé dans les alentours ?

— Ils ont cherché, mais ils n'ont pas trouvé Bob. Du trou on voit là-bas. Ils ont fait du feu, ils ont mis cuire notre ours. Ils l'ont mangé ! Massa ! l'ours de massa ! »

L'indignation et le chagrin de Bob étaient d'une naïveté qui me fit sourire malgré moi.

« Après ? interrompis-je.

— Après, ils sont partis avec les Morgan.

— Où ? dans quelle direction ?

— Bob ne sait pas. Il les a vus seulement sortir là-bas de la vallée. Massa Winnetou, massa Sam étaient au milieu. Et massa Bern aussi. Massa Bern, lié comme les autres ! Oh ! massa Charley !

— Ensuite ?

— Des Indiens sont venus, ils allaient partout pour chercher, mais Bob est prudent.

— Les Indiens ont-ils laissé quelques-uns des leurs dans la vallée ? Combien à peu près ?

— Bob ne sait pas, mais Bob sait où ils sont.

— Où donc ?

— Là-haut, à la place de l'ours, Bob les voit par la fenêtre. »

Il était possible de grimper dans le creux de l'arbre et d'atteindre un trou plus élevé sous les hautes branches ; j'imitai le noir. Bientôt je parvins à cette ouverture, de laquelle on dominait un assez vaste panorama ; on voyait surtout parfaitement le côté opposé de la vallée et les hauteurs inégales dont elle était entourée. Je distinguai à travers les branches les formes d'un Indien accroupi à l'ombre de l'arbre près duquel j'avais tué le grizzly. Ils attendaient là, sans doute, pour s'assurer du reste de la troupe dont ils avaient emmené une partie, devinant bien que, si quelques hommes avaient échappé, ces fugitifs reviendraient pour se rendre compte de ce qui s'était passé. Que faire ? me demandai-je en redescendant au fond de la cachette dans une grande perplexité.

« Il n'y a qu'un seul rouge là-bas ? demandai-je à Bob.

— Il y en avait encore un, puis un et un ; mais où sont-ils maintenant ? Bob ne sait pas.

— Attends-moi ici, je...

— O massa, où aller ? La cachette être bonne !

— Attends-moi, il faut essayer de sauver nos amis.

— Oui, massa Bern. Oh ! comment faire ?

— Reste en repos ; attends-moi ! »

Je quittai l'arbre, un peu soulagé d'avoir retrouvé le pauvre Bob, non qu'il fût d'un grand secours, mais parce que, au milieu de cet isolement et de ce danger, c'était toujours quelqu'un. D'un autre côté, je connaissais l'esprit de ruse naturel aux sauvages. Ils avaient posté leurs hommes de manière que si l'un de nous, poussé par le besoin, revenait chercher les restes de l'ours, il fût aussitôt surpris et saisi. Heureusement je ne manquais pas de provisions dans ma selle.

Au bout d'une heure, j'atteignis le côté de la vallée où se tenait la sentinelle des Comanches. J'étais à trois mètres de l'homme rouge, qui, toujours accroupi, immobile comme une statue, remuait seulement les deux doigts de la main droite pour agiter une petite flûte en plume de vautour appliquée dans sa narine. Je savais que la musique de ce singulier instrument sert de signal aux sauvages dans certaines circonstances.

Le guerrier comanche me semblait fort jeune, dix-huit ans peut-être. C'était sans doute sa première expédition. Cette jeune tête d'Indien me paraissait belle et intéressante ; elle ne manquait pas d'une distinction native. Les habits soignés du guerrier, la qualité de ses armes me firent croire que j'avais devant moi un fils de chef. Fallait-il donc tuer ce jeune homme, étouffer une vie à peine commencée ? Non !

Je me glissai doucement, doucement derrière lui : d'un bond je le terrassai ; lui serrant la gorge avec ma main gauche, j'assenai sur sa tête un coup dont je modérai la force. Il fut seulement étourdi. Je liai alors le guerrier à un arbre isolé des buissons, afin qu'on ne pût l'apercevoir aisément. Ramassant ensuite la flûte guerrière, je me cachai de mon mieux et

parvins à tirer de l'instrument un son court, mais très aigu. Un vieil Indien ne tarda point à répondre à l'appel ; je sortis du fourré et abattis le sauvage d'un coup de crosse. J'espérais bien cependant ne pas l'avoir assommé.

Il se pouvait que quatre ou cinq Peaux-Rouges restassent encore dans les environs ; chercher à les attirer ainsi, les abattre à coups de massue ou de poing, c'était impossible. Je voulais surtout me rendre compte de la place où les chevaux se trouvaient cachés. Il me semblait avoir entendu hennir du côté d'où venait le vieil Indien et qui se trouvait être l'ancienne cachette de nos propres montures. J'écoutai. Les réponses ne se tirent point attendre. Je pris résolument un parti différent de mes premières intentions.

Me fiant à ma bonne étoile, ou plutôt à 1a Providence, je liai le vieux guerrier avec son lasso, à la place du jeune. Quant à celui-ci, je le chargeai sur mes épaules ; me glissant sous les arbres, je me dirigeai vers les chevaux ; j'en aperçus six ; donc quatre Indiens rôdaient encore dans les environs. Je supposai qu'ils devaient être postés à l'entrée de la vallée ; cette circonstance me donnait le temps d'exécuter mon plan. Il fallut d'abord rejoindre Bob. Celui-ci vint à ma rencontre.

« Veux-tu sauver ton maître ? lui demandai-je.

— Oh ! Massa, Bob le veut !

— Bien ; prends cet Indien sur ton dos, porte-le droit devant toi au creux de la vallée, tu le déposeras à terre et tu veilleras près de lui en m'attendant. »

Bob obéit.

« Ne le délie pas. Il n'est qu'étourdi ; s'il se ranimait, tu serais perdu ! Allons, hâte-toi ! »

Le nègre chargea mon prisonnier sur ses robustes épaules ; il descendit sans presque plier le jarret, malgré la pente si raide et le fardeau.

Je me hâtai de retourner à la place des chevaux. Faire sortir les animaux, afin de les conduire de l'autre côté au sommet de la montagne, n'était point aisé pour un homme seul ; mais Bob m'eût plus embarrassé encore, car les chevaux indiens, contraints de porter des nègres, témoignent toujours, par leurs mouvements ou leurs hennissements, une invincible horreur des hommes de couleur.

Mon pouls battait fort au commencement de l'entreprise. Allais-je aussi laisser ma vie dans ce désert ? Je n'y étais pas venu par soif de l'or, mais la malédiction qui pèse sur cette poussière semble s'attacher à tous ceux qui la touchent.

Ce que nous avions trouvé dans le hide-spot, ce que nous avions repris sur les Morgan était perdu. Quatre-vingt-dix-neuf sur cent, parmi les hommes qui s'exposent pour recueillir l'or, trouvent leur perte là où ils cherchaient la fortune. Le démon de l'or séduit les yeux et les oreilles, mais tue l'âme et le corps.

Cependant je réussis à m'emparer des chevaux, je les liai l'un à l'autre avec les courroies de leur couverture ; je saisis le premier par une de ses courroies et tirai toute la bande du mieux que je pus. Les bêtes récalcitrantes me donnèrent des peines inouïes ; il fallait que les Indiens fussent bien éloignés pour ne rien entendre. Enfin je parvins au lieu où je voulais laisser les chevaux, puis je redescendis vers Bob, sûr maintenant do notre avantage vis-à-vis des sentinelles.

Bob m'attendait tranquillement assis, mais au fond peu rassuré ; il ne quittait pas des yeux son prisonnier ; quand il m'aperçut, ce furent de vrais transports de joie.

« O Massa ! me dit-il, l'Indien faisait des yeux comme un diable et grognait comme un sanglier ; Bob lui a donné un bon coup sur la bouche ; il n'a plus rien dit.

— Tu as très mal fait, Bob. D'abord ce n'est pas bien de frapper un homme lié, ensuite les Indiens ne pardonnent pas cet outrage, et si celui-ci redevient libre, il se vengera certainement.

— Massa, alors Bob va le tuer, pour qu'il ne redevienne pas libre. »

Le noir appuyait déjà son couteau sur la poitrine du Comanche ; je l'arrêtai.

« Bob, je te le défends ! Cet homme nous servira mieux vivant que mort. Aide-moi à l'attacher sur un des chevaux. »

L'Indien était revenu à lui, mais il paraissait souffrir ; je lui enlevai le bâillon que j'avais eu soin de placer dans sa bouche, et lui dis :

« Que mon frère rouge respire librement ; mais qu'il ne parle point, à moins que je ne l'interroge.

— Ma-ram parlera s'il lui plaît, » reprit l'Indien avec rage. Puis, se radoucissant, il demanda :

« Si Ma-ram ne parle pas, le visage pâle lui prendra-t-il son scalpe ?

— Le visage pâle laissera vivre Ma-ram, car le vieux Shatterhand ne tue un ennemi que dans le combat.

— Le visage pâle est Shatterhand ? Ouf !

— J'ai dit vrai. Ma-ram sera mon frère, je le reconduirai dans le wigwam paternel.

— Le père de Ma-ram est To-keï-choun (le taureau cornu), le grand chef des Comanches, qui commande à tous les guerriers des Racurroh ; il tuera Ma-ram, s'il le voit prisonnier des hommes blancs.

— Mon frère veut-il être libre ? »

L'Indien me regarda tout étonné.

« Shatterhand délivrerait le guerrier dont la vie et la chevelure lui appartiennent ?

— Si mon jeune frère promet de ne pas s'enfuir, mais de m'accompagner sans résistance au wigwam de son père, je couperai ses liens, je lui rendrai ses armes et son cheval.

— Howgh ! Old Shatterhand a un poing de fer et un grand cœur ; il ne ressemble pas aux autres visages pâles ; mais a-t-il la langue double ?

— Je dis toujours la vérité. Mon frère rouge veut-il m'obéir jusqu'à ce qu'il revoie la face de son père To-kei-choun ?

— Ma-ram y consent.

— Qu'il accepte de ma main le feu de la paix ; ce feu le consumera, s'il ne tient pas sa parole, »

Nous remontâmes avec le jeune guerrier en coupant au court, et nous fîmes descendre les chevaux. Je pris dans ma selle deux excellents cigares trouvés au hide-spot ; je les allumai ; et, défaisant les liens du jeune homme, je procédai solennellement à la cérémonie du calumet.

« Les visages pâles n'ont donc pas de Grand-Esprit, pour leur donner de la terre à calumet ? demanda naïvement le jeune guerrier.

— Si, les visages pâles ont un Grand-Esprit, plus grand, plus puissant que tous les autres esprits ; mais ils fument la pipe seulement dans leur wigwam, car l'Esprit leur a appris à *manger la fumée de la paix* en la tirant de ces feuilles roulées, plus faciles à transporter que le calumet ; cela se nomme un cigare.

— Howgh! si-karr. Le Grand-Esprit des hommes blancs est sage. Le si-karr est plus facile à transporter que le calumet. »

Les Indiens ne disent pas : fumer le tabac, mais *manger le tabac.* J'ai connu des Indiens qui conservaient la fumée d'un cigare entier avant d'en renvoyer une seule bouffée.

Bob, émerveillé, nous regardait faire, ne comprenant pas très bien comment j'étais arrivé à pouvoir si vite apprivoiser le sauvage ; une idée lui traversa le cerveau.

« Massa, demanda-t-il, Bob peut-il fumer aussi la paix ?

— Tiens, Bob, voilà un cigare, fume à cheval, car nous partons tout de suite. »

Le Comanche trouva sa monture parmi les autres, l'accommoda et fut prêt à marcher.

Je connaissais trop les mœurs indiennes pour avoir la moindre inquiétude à son égard ; seulement j'étais certain qu'il ne m'indiquerait pas la route.

Bob prit un des chevaux des Peaux-Rouges, les quatre autres restèrent attachés ; je tenais le premier par une longe et restais tout près du jeune Comanche.

Entre l'étroite vallée où nous étions en selle, un peu plus basse, où mes amis avaient subi un si triste sort, se creusait une gorge d'un accès difficile, qui nous conduisit dans une vaste plaine où nous ne descendîmes pas sans peine. Nous la parcourûmes en cercle pour chercher les traces des Comanches, que nous retrouvâmes bientôt, mais non sans attirer l'attention des quatre sentinelles de la vallée supérieure, lesquelles poussèrent des cris affreux. Nous continuâmes au galop notre route, nous inquiétant peu de ces hurlements. Comme tous les Indiens, Ma-ram avait un tel empire sur lui-même, que je ne vis pas remuer le moindre muscle de son visage. Ni un geste ni un regard du jeune chef n'apprit ses intentions à ces hommes effarés qui devaient renoncer à nous suivre et ne comprenaient pas comment Ma-ram se trouvait avec nous.

Nous marchâmes silencieusement jusqu'au soir. Le Rio-Pecos coulait devant nous ; il fallut chercher sur sa rive un endroit pour le campement. Les couvertures qui servent de selles aux chevaux indiens contenaient de la viande sèche en assez grande quantité pour que nous pussions faire un bon repas sans chasser. Les quatre Comanches, privés de leurs montures, avaient renoncé à nous poursuivre, ou n'avaient pu aller bien loin. Nous ne les vîmes point.

Ma-ram, encore fatigué de son étourdissement, s'endormit promptement et sans défiance. Bob et moi nous nous partageâmes la veille. Lorsque le jour fut venu, je fis enlever aux quatre chevaux leur selle, leurs brides, etc. ; Bob les chassa dans le fleuve, qu'ils traversèrent à la nage ; après quoi, ils se perdirent dans la forêt de l'autre côté du courant. Ma-ram nous regardait faire sans dire un seul mot. Les traces nous conduisaient le long de la rive droite jusqu'à l'endroit où le fleuve s'enfonce dans la Sierra-Guadalupe. À mon grand étonnement, les vestiges des Indiens se divisaient là en deux lignes ; la ligne la plus large contournait la montagne, l'autre suivait toujours le fleuve.

Je voulus interroger de près ces marques, et, au milieu du chemin tracé, je reconnus, dans les endroits sablonneux, le fer particulier de la vieille Tony. Il me parut certain aussi que les guerriers avaient campé à cette place pendant la nuit. Me tournant vers Ma-ram, je lui demandai :

« Les fils des Comanches ne sont-ils point allés sur la montagne pour vénérer la tombe de leur grand chef ?

— Mon frère l'a dit.

— Mais ceux-ci, — et je montrais l'autre trace, — conduisaient les prisonniers au wigwam ?

— Ainsi l'avaient ordonné les deux chefs des Racurroh.

— Les fils des Racurroh ont-ils emporté avec eux le trésor des visages pâles ?

— Ils l'ont emporté, car ils ne savent à quels visages pâles ce trésor appartient.

— Où se trouve situé le wigwam des Comanches ?

— Dans la savane, entre cette eau et celle que les visages pâles appellent Rio-Grande.

— La savane est aussi entre deux montagne ?

— Oui.

— Alors il vaudrait mieux ne pas continuer à suivre ces traces, nous prendrions droit au midi ?

— Mon frère blanc fera ce que bon lui semble ; mais il saura que par là il ne trouvera pas d'eau, ni pour son cheval ni pour lui. »

Je le regardai sévèrement et lui dis :

« Mon frère rouge a-t-il jamais vu des montagnes proches d'un fleuve, sur lesquelles on ne trouvait point d'eau ? Tous les fleuves sont formés avec les torrents qui coulent des sommets.

— Mon frère verra lequel a raison, de lui ou du Comanche.

— Je sais pourquoi le Comanche ne veut pas que nous gravissions cette montagne.

— Que mon frère le dise.

— Les fils des Racurroh conduisent les prisonniers en longeant le fleuve. Le fleuve décrit un long détour au sud ; si nous nous hâtions par le chemin direct, nous arriverions au wigwam les premiers. »

Il se tut, comprenant que je l'avais deviné. Je comptai les pas de la troupe ; elle se composait de seize cavaliers, treize hommes pour l'escorte. Nos amis devaient être étroitement liés sur leurs chevaux ; quand même je les eusse rejoints, je n'aurais rien pu pour leur délivrance.

Je résolus de prendre au sud, néanmoins ; la route était difficile, presque impraticable pour les chevaux en certains endroits. Je ne pouvais espérer la moindre indication de la part de Ma-ram. Mais la persévérance vient à bout de vaincre bien des obstacles. Vers midi nous atteignions le haut de la montagne ; devant nous se déroulait la savane dans un vaste horizon ; à gauche, étincelait la bande argentée du Pecos, que nous allions bientôt rejoindre.

Une épaisse forêt garnissait le flanc de la montagne et descendait sur la rive du fleuve ; nous marchions à son ombre. Au bord d'une rivière qui se rend au Pecos, nous retrouvâmes les traces des Comanches. Ils avaient descendu cette rive, pour s'arrêter près d'un autre ruisseau où ils s'étaient décidés à camper, afin d'éviter la plus grosse chaleur ; du moins je le supposai. Je me déterminai à en faire autant, choisissant une place assez éloignée de la rive et bien garantie par les fourrés.

Nous nous y installions avec Ma-ram, quand Bob, qui voulait baigner les chevaux, revint tout effrayé en criant :

« Massa ! un, deux, trois, quatre, cinq, six cavaliers ! »

Je me précipitai sur la lisière du fourré. Je vis, en effet, remontant le cours d'eau, six chevaux divisés en deux groupes. Deux chevaux, dans chaque groupe, ne portaient que des ballots ; les deux autres étaient montés. Nous n'aurions donc que deux ennemis sur les bras. D'ailleurs, étaient-ce des ennemis ? Il me semblait reconnaître des blancs ; mais derrière ces blancs couraient, je m'en aperçus bientôt, cinq cavaliers indiens, à n'en point douter. Il ne s'en fallait pas de cinq minutes qu'ils atteignissent les fuyards. Je tirai rapidement ma longue-vue, qui ne quittait pas ma poche.

Une exclamation de surprise m'échappa. Je reconnaissais maintenant dans les deux blancs les Morgan. Il me vint une tentation. Ces scélérats allaient passer au bout de mon fusil. Mais non, verser ainsi le sang me répugnait trop. J'attendis, mon arme à la main. Ils s'avançaient droit au fleuve. Les Indiens les serraient toujours de près ; j'entendais le hennissement des chevaux. J'étais merveilleusement posé : je visai les deux montures des brigands. Elles tombèrent en tournoyant. Les bêtes de somme, effrayées par la décharge, s'agitaient pour s'échapper, car elles étaient liées aux chevaux des cavaliers ; pour ceux-ci, ils roulaient à terre tout meurtris, je m'élançai vers eux. En ce moment, le cri indien fit résonner tous les échos : O... hi, hi... hiiiii ?

Les cinq cavaliers, arrivant au grand galop, leurs tomahawks et leurs couteaux levés, m'entourèrent. Ma-ram, sortant des branches du fourré, criait comme eux.

« Cha ! fit-il par une exclamation gutturale qui arrêta le bras de ses compagnons. Ce

visage pâle est l'ami de Ma-ram ! »

Pendant ce temps, les deux Morgan se relevaient et s'enfuyaient à travers les bois, tandis que les chevaux chargés réussissaient à rompre leurs liens et se précipitaient affolés dans la rivière. Ces chevaux étaient ceux que nous avions pris au hide-spot ; comme ils se trouvaient pesamment chargés, ils ne purent nager et disparurent tout de suite sous l'eau. Quatre des Indiens se mirent à poursuivre les fugitifs ; le cinquième resta un instant près de nous. Après le premier échange de paroles, je lui demandai pourquoi on poursuivait ainsi les blancs alliés à la tribu.

« Les hommes blancs ont des langues fourchues comme celle de la vipère. Ils se sont levés pendant la nuit, ils ont tué la sentinelle, ils se sont sauvés avec le trésor, me répondit l'Indien.

— Avec de l'or ?

— Avec de l'or et des papiers de médecine qui étaient dans le sac de peau. »

Là-dessus notre homme, impatient, nous quitta pour courir après les Morgan, comme ses camarades.

L'or, les banknotes, les chèques, tout était perdu pour les voleurs, pour les Indiens, et aussi pour les légitimes propriétaires ; car un peu plus bas de l'endroit où les chevaux s'étaient jetés à la nage, en entraînant leurs compagnons blessés, la rivière faisait un coude, puis se précipitait dans un véritable gouffre ; de sorte qu'aucun des animaux ne pouvait reprendre pied et qu'il n'y avait aucun espoir de repêcher ni les ballots ni les selles. Je répétais toujours et presque machinalement : *deadly dust !* fatale poussière !

« Pourquoi mon frère blanc a-t-il tiré sur les chevaux des visages pâles, et non sur les cavaliers » ? Old Shatterhand ne sait-il plus manier les armes ? dit le jeune Indien.

— Shatterhand n'a pas tué Ma-ram, et cependant il eût pu lui enfoncer son couteau dans la poitrine. Il a épargné les visages pâles, parce qu'il eût voulu leur parler.

— Il leur parlera. Il va aider ses frères rouges à les poursuivre. »

Je souris malgré moi de la ruse du jeune homme, qui cherchait par tous les moyens à ralentir notre marche. Je repris tranquillement :

« Il ne les poursuivra pas ; les guerriers comanches sont sages et agiles ; ils sauront reprendre les méchantes faces pâles et les ramener au wigwam. Que Ma-ram remonte sur son cheval, qu'il me suive. »

L'Indien ne résista point. Pour moi, j'étais de plus en plus désireux de me hâter. En admettant que nos amis eussent été accompagnés de treize hommes, le meurtre de la sentinelle, la fuite des deux Morgan, la poursuite des cinq Indiens réduisaient l'escorte à cinq. L'espoir me reprenait.

Je mis les chevaux au galop. Jusqu'au soir nous fournîmes une bonne course. En examinant les traces, je me convainquis que la petite troupe avait dû passer vers midi au lieu où nous arrivions à la chute du jour. Elle ralentissait le pas depuis l'évasion des deux brigands ; ou plutôt la nécessité de poursuivre les fugitifs et les pourparlers à ce sujet avaient sans doute retardé la marche.

Ma-ram me montra des endroits propices pour un campement, mais je m'obstinai à marcher jusqu'à ce que l'obscurité fût complète. Alors seulement nous primes quelque repos. Dès l'aube j'étais debout.

Les traces reparurent ; elles longeaient le fleuve et s'enfonçaient dans la savane ; elles me semblaient de plus en plus récentes ; l'espoir me donnait une énergie nouvelle, mais je perdis bientôt mes illusions. Nous arrivâmes à un endroit piétiné par un grand nombre de chevaux, une quinzaine de cavaliers paraissaient s'être dirigés vers le sud.

« Ouf ! » fit Ma-ram, mais il ne dit pas un seul mot. Ses yeux brillaient, tandis que ses traits restaient impassibles. Il me parut, clair qu'une troupe de Comanches était venue

renforcer la faible escorte, pour conduire avec elle les prisonniers au wigwam. Je demandai à Ma-ram :

« Combien de temps nous faudra-t-il encore avant, d'arriver au camp des Racurroh ?

— Les Racurroh n'ont point de camp. Ils ont bâti un village dans les savanes ; il est grand comme ceux des visages pâles. Si mon frère hâte le pas des chevaux, nous arriverons au village avant que le soleil se soit caché derrière les herbes. »

Nous fîmes une courte halte à midi, puis nous reprîmes notre course. L'Indien ne m'avait pas trompé ; vers le soir des lignes inégales se dessinèrent à l'horizon ; à l'aide de ma lunette, j'aperçus distinctement les tentes indiennes.

Les Comanches avaient là une sorte de cité, voisine des grandes chasses au buffle. Ils étaient probablement si occupés à cause de l'arrivée des prisonniers, que nous n'en voyions aucun aux alentours. J'arrêtai mon cheval.

« Voilà le wigwam des Comanches ? demandai-je à Ma-ram.

— Le voilà.

— Le chef, le grand To-keï-choun, s'y trouve-t-il ?

— Le père de Ma-ram est toujours avec ses enfants.

— Mon frère rouge veut-il prendre les devants pour annoncer au chef la visite de Shatterhand ? »

Le jeune homme me regarda d'un air étonné ; il repartit : « Shatterhand n'a donc pas peur en face de tant d'ennemis ? Il tue le buffle et l'ours gris ; mais comment tuerait-il les Comanches, plus nombreux que les arbres des forêts.

— Old Shatterhand se plaît à tuer les bêtes des bois et des savanes, mais il ne voudrait pas tuer ses frères rouges. Il ne craint ni les Sioux, ni les Kioways, ni les Apaches, ni les Comanches, car il est l'ami de tous les braves guerriers : ses balles ne sont que pour les méchants et les traîtres. Il attend ici. Que mon frère se hâte.

— Mais Ma-ram est son prisonnier ; il le laisse partir ?

— Ma-ram n'est pas son prisonnier ; il a fumé avec moi la fumée de la paix, il est libre !

— Howgh ! »

Là-dessus le jeune homme, frappant sa monture du talon, partit au galop. Nous mimes pied à terre. Bob et moi nous nous assîmes, tandis que les chevaux se rafraîchissaient en mangeant de l'herbe. Le nègre était inquiet.

« Massa, disait-il, qu'est-ce que les Indiens feront de Bob ?

Je n'en sais rien. Il faut attendre.

— Attendre est une très mauvaise chose, Massa ; Bob attend le feu ou le couteau.

— Qui sait, Bob ! peut-être serons-nous bien reçus, peut-être pourrons-nous délivrer massa Bern.

— Ah ! Bob veut bien être brûlé, cuit, mangé, si massa Bern peut vivre. »

Le noir accompagna l'expression de cette résolution héroïque par une grimace capable de faire reculer les plus farouches anthropophages ; puis, en attendant son futur martyre, il voulut jouir encore des délices de la vie et se mit à dévorer une large tranche de viande, plus coriace que la semelle de mes bottes.

Nous ne languîmes pas longtemps ; une troupe nombreuse sortit du wigwam, se dirigea vers nous et nous entoura d'un grand cercle. Les cris, les hurlements commencèrent ; le cliquetis des armes, le bruit des détonations se mêlèrent aux clameurs ; le cercle se rétrécissait toujours, les guerriers tournant au galop ; on eût dit qu'ils allaient nous fouler sous les pieds de leurs chevaux. Quatre chefs vinrent à nous positivement ventre à terre et sautèrent au— dessus

de nos corps. Bob tomba de frayeur. Je restai accroupi sans broncher. Le pauvre noir, se relevant avec peine, criait d'une voix lamentable et indignée.

« Reste tranquille, ordonnai-je, ils veulent éprouver notre courage.

— Éprouver ! éprouver ! répétait le nègre en courroux, oui, Bob a du courage ! S'ils reviennent... »

Et il faisait un geste menaçant ; mais les chefs indiens descendaient déjà de cheval et s'avançaient vers nous d'une façon plus pacifique. Le plus âgé, prenant la parole, me demanda :

« Pourquoi l'homme blanc ne se lève-t-il pas quand les chefs des Comanches s'approchent ?

— Il veut montrer à ses frères qu'ils sont les bienvenus, il veut les faire asseoir près de lui.

— Les chefs des Comanches ne s'asseyent qu'aux côtés d'un autre chef. Où se trouve le wigwam de l'homme blanc ? Où sont ses guerriers ? »

Je saisis mon tomahawk de la main droite et répondis hardiment :

« Un chef doit être brave et fort ; puisque mes frères me disputent le titre de capitaine, mesurons-nous, je leur montrerai qui je suis.

— Comment se nomme le visage pâle ?

— Shatterhand.

— L'homme blanc s'est donné ce nom lui-même ?

— Que les chefs des Comanches en fassent, l'épreuve, qu'ils combattent avec le couteau et le tomahawk, je combattrai avec la main seule, Howgh !

— L'homme blanc est fier. On verra bien s'il a du courage ; qu'il monte sur son cheval, qu'il suive les guerriers.

— Les fils des Racurroh ne fument point avec lui le calumet de paix ?

— Ils tiendront conseil et décideront plus tard. »

Je montai à cheval. Bob me suivit sur sa bête, toujours récalcitrante ; on semblait ne faire aucune attention à lui ; les Indiens affectent pour la race noire un mépris encore plus grand que celui dont l'accablent les blancs. Les quatre chefs me placèrent au milieu d'eux ; nous nous rendîmes au camp en prenant le galop. Arrivés près d'une tente plus vaste que les autres, nous nous arrêtâmes. Tout le monde mit pied à terre. Bob avait disparu ; pour moi, je me voyais entouré d'une foule presque menaçante ; le guerrier qui jusqu'alors avait porté la parole saisit mon fusil en me disant :

« Que le visage pâle livre ses armes !

— Je veux les garder ! m'écriai-je ; je suis venu à vous librement, et vous me traiteriez comme un captif !

— L'homme blanc doit donner ses armes jusqu'à ce que les chefs sachent qui il est.

— Les guerriers rouges auraient-ils peur ? S'ils m'enlèvent mes armes, je croirai qu'ils me redoutent, eux si braves ! »

Le Comanche sentit la force de cet appel adressé à son honneur guerrier, à sa générosité ; il regarda ses compagnons, qui probablement lui firent comprendre leur approbation tacite, car il reprit :

« Les guerriers comanches ne savent pas ce que c'est que la peur ou le frisson. L'homme blanc peut garder ses armes.

— Comment se nomme mon frère rouge ?

— Old Shatterhand parle à To-keï-choun, devant qui tremblent les ennemis des Comanches.

— Je prie mon frère To-keï-choun de me donner une tente pour y attendre que mes frères aient tenu conseil.

— Ta parole est juste, visage pâle ; tu auras une hutte pour attendre que les guerriers Racurroh aient décidé s'ils peuvent fumer le calumet avec toi. »

Il fit signe de la main, on s'écarta, je le suivis ; il tenait lui-même mon cheval par la bride. Les Indiens formaient la haie sur notre passage. J'apercevais, à demi cachées derrière les portes des huttes, les femmes indiennes curieuses de voir un blanc.

Les huttes du wigwam me parurent semblables à celles des Indiens du Nord. Ce sont les femmes seules qui les dressent et les disposent, les hommes ne s'occupant que de la guerre, de la chasse ou de la pêche.



Chez les Comanches.

Les femmes dépouillent les animaux tués par leurs maris, font sécher les peaux au soleil ; elles dessinent sur ces peaux, avec un morceau de charbon, les formes que doivent prendre les différents morceaux. Elles les coupent, les cousent à l'aide de lanières de cuir extrêmement déliées et minces. Elles vont aussi couper et chercher les perches qui doivent soutenir la tente ; puis, quand la place est choisie, elles creusent avec les instruments les plus primitifs un cercle de deux pieds environ de profondeur, dans lequel on plante plus ou moins de pieux, suivant la largeur que l'on veut donner à l'habitation. Les perches doivent avoir une hauteur au moins égale à la largeur de la tente. Elles sont toutes courbées et réunies au sommet par des liens d'osier ou d'écorce. Ce travail n'est pas aisé ; les femmes et les jeunes filles grimpent comme elles peuvent et s'accrochent aux perches avec les pieds, pendant qu'elles lient les bouts à force de bras. Mais ce n'est pas le plus rude de la besogne ; quand le squelette de l'habitation, pour ainsi dire, est bâti, il faut le revêtir de peaux, et d'abord affermir les grandes perches par le milieu, au moyen de perches plus courtes et fourchues qu'on lie avec des lanières de cuir. Ces secondes perches forment, à l'intérieur, un cercle plus petit, ce qui divise l'habitation par une sorte de galerie.

On revêt les deux cercles de peaux, placées les unes au-dessus des autres, à peu près comme les tuiles de nos toitures, en ayant soin de ménager une ouverture vers le haut afin de laisser sortir la fumée. Des peaux cousues ou des nattes servent à l'intérieur pour diviser la case en autant de chambres qu'il plaît au propriétaire.

La hutte dans laquelle je fus conduit me parut fort petite et inhabitée. J'attachai mon cheval à l'entrée et pénétrai dans l'intérieur, en soulevant les peaux qui fermaient l'ouverture. Le chef des Comanches ne m'accompagna point.

Je me reposais depuis quelques minutes à peine, au fond de mon domaine provisoire, lorsque les peaux de l'entrée s'agitèrent. Un Indien, vieux comme Mathusalem, se présenta ; il portait sur ses épaules courbées un gros fagot de menues branches, qu'il jeta à terre ; puis il disparut, mais pour revenir bientôt avec un pot d'argile tout ébréché et rempli d'eau mêlée de je ne sais quoi. Le bon vieux alluma le feu, et dès qu'il vit la flamme prendre, plaça au milieu son pot de terre.

Je m'étais étendu sur le sol, je regardais le vieillard aller et venir sans lui adresser une parole. Je savais que, d'après les idées indiennes, je compromettais fort ma dignité en engageant une conversation dans ces circonstances. Je ne me dissimulais pas non plus les inconvénients de ma situation. J'étais certainement observé ; je croyais même voir briller des yeux à travers une quantité de trous et de fentes.

Cependant l'eau ne tarda pas à bouillir dans le pot, un fumet assez peu appétissant se répandit autour de moi. L'objet que j'avais entrevu au milieu de l'eau n'était autre qu'un morceau de bœuf ; j'allais dîner.

En effet, au bout d'une heure, le vieillard retira la marmite et me la planta toute bouillante entre les jambes ; après quoi il sortit, me laissant le choix d'un repas sur le pouce ou au bout du couteau.

Je me décidai pour cette dernière méthode. J'avais faim, et, quoique la propreté du pot laissât à désirer, quoique la viande fût accommodée sans le moindre assaisonnement, je mangeai de bon appétit. Je me disais qu'en somme j'étais noblement traité ; la délicate attention de ce vieux cuisinier me touchait particulièrement.

Ce pot était peut-être l'unique objet de ce genre que possédât la tribu.

Mon repas terminé, je m'étendis de nouveau par terre, et, roulant ma couverture pour y reposer ma tête, je me livrai à mes méditations, tout en écoutant ce qui se passait au dehors. Mon cheval mangeait avec quelques reniflements de plaisir ; deux guerriers faisaient le guet autour de la tente ; bientôt le feu alla en s'éteignant ; accablé de lassitude, je m'endormis. À quoi m'aurait-il servi de veiller ? Je me sentais à la veille de nouvelles luttes et peut-être de grands périls ; ne fallait-il pas essayer de rester calme et de reprendre des forces ?

Dès le matin, je fus réveillé par un léger bruit : mon vieux valet de chambre commençait déjà son service ; il allumait le feu, préparait le pot à viande, apportait de l'eau dans une sorte d'outre.

Il ne regardait jamais de mon côté et semblait ignorer ma présence, mais je n'avais garde de me blesser de ces manières étranges.

Je mangeai tranquillement mon bœuf, sans sel, puis m'aventurai jusqu'à jeter un coup d'œil derrière ma portière, en la soulevant avec précaution ; mais aussitôt l'une des deux sentinelles vint à moi, la lance en arrêt et prête à me percer, je crois, d'outre en outre.

Il fallait me montrer, car souffrir une pareille insolence eût été tenu comme le fait d'un lâche : tout mon prestige se serait évanoui. Je saisis soudain la lance un peu au-dessous de la pique et la tirai si violemment, que le guerrier, surpris, vint tomber à mes pieds en lâchant prise.

« Ouf ! grognait cet homme, qui se releva furieux et tira son couteau.

— Ouf ! répondis-je en tirant aussi mon couteau et jetant en même temps la lance dans la hutte.

— Que le visage pâle me rende ma lance ! reprit l'Indien.

— Que le Peau-Rouge aille la chercher. »

Là-dessus, l'homme fit entendre un hurlement terrible ; les guerriers s'élancèrent de toutes les tentes, les chefs accoururent. To-keï-choun, faisant un signe de commandement pour calmer les siens, vint à moi et me dit :

« Que fait le visage pâle devant la porte ?

— Ne puis-je regarder par l'ouverture de ma tente ? Qui sont ces hommes ? Pourquoi restent-ils devant ma tente ?

— Ces guerriers veillent pour défendre le visage pâle ; mais le guerrier blanc doit rester au fond de sa hutte.

— Est-il donc besoin de me défendre au milieu de mes frères rouges ? Faut-il des gardes pour protéger un hôte ? Shatterhand ne peut-il visiter le wigwam et parler bouche à bouche avec ses frères ? »

Je voulus essayer de sortir, une vingtaine de lances me barrèrent le passage. Retournant alors au fond de la hutte, je m'armai de pied en cap ; après quoi je fis un trou dans les peaux avec mon tomahawk et parvins à sortir du côté opposé. Quand on me vit, ce furent des cris, des hurlements d'animaux féroces ; les chefs, qui étaient retournés chez eux, revinrent à toutes jambes, ce qui nuisait un peu à leur gravité ordinaire. On fit mine de m'approcher pour me lier. User de mes armes eût été inutile et dangereux. J'avisai de tirer ma longue-vue de ma poche ; la plaçant devant mon œil gauche, je dis d'un ton solennel :

« Halte ! ou tous les fils des Comanches sont perdus ! »

Grâce à Dieu, mes sauvages ne connaissaient pas encore cet instrument ; la surprise et mon attitude les firent reculer machinalement. Le chef me demanda, non sans un peu d'inquiétude :

« Que veut faire l'homme blanc ? pourquoi ne reste-t-il pas dans sa tente ?

— Shatterhand est un grand médecin ! m'écriai-je, il veut montrer aux hommes rouges comment il peut, tout d'un coup, tuer toutes les âmes des Comanches. »

Je fis rentrer la lunette sur elle-même, ce que les Indiens semblèrent trouver très singulier ; saisissant mon fusil, je montrai une perche qui dominait une tente très éloignée, promettant d'atteindre ce but, ce qui arriva, aux applaudissements des guerriers. J'avais un Martini à vingt coups ; ces hommes ne connaissaient guère que les fusils doubles ; je tirai au même but. Au bout de quatre coups, voyant que je ne rechargeais pas, les guerriers s'émerveillèrent.

Quand les vingt coups furent partis, l'admiration se changea en stupeur, et le cercle s'élargit autour de moi. Je remis mon arme sur mon épaule, en disant avec calme :

« Les hommes rouges peuvent se convaincre de la puissance de Shatterhand. C'est un grand sorcier. Qui oserait lui nuire mourrait aussitôt. »

Je fis quelques pas, personne ne m'arrêta. Je commençais à espérer un peu. Devant l'une des tentes les plus proches se tenaient des sentinelles ; il y avait là des prisonniers, mes amis peut-être. Comment le savoir ? Je me dirigeai de ce côté ; en passant, une voix lamentable frappa mes oreilles : j'aperçus Bob, lié et cherchant à passer la tête par une fente des peaux.

« Massa ! Massa ! criait le malheureux, ils veulent manger Bob !

— Laissez sortir mon nègre, » dis-je aux Peaux-Rouges.

On parut délibérer ; enfin Bob fut délivré et me suivit. Je lui demandai en anglais s'il avait rencontré son maître ou entendu les Indiens parler entre eux des prisonniers ; mais il ne savait rien sur le sort de ceux-ci. Mon escorte grossissait toujours, on me permettait de continuer ma promenade à travers le village ; mais on observait mes moindres gestes. L'effet produit pouvait tourner bientôt contre moi, par le caprice ordinaire des foules ignorantes. Je n'étais guère rassuré, cependant je m'efforçais de faire bonne contenance. Le chef comanche me dit enfin, me traitant de frère pour la première fois :

« Mon frère blanc veut-il venir parler aux chefs des Racurroh ?

— Mes frères fumeront-ils avec moi le calumet de paix ? demandai-je.

— Que mon frère vienne, qu'il parle ; si ses paroles sont bonnes, il sera traité comme un fils des Comanches.

— Old Shatterhand suivra volontiers ses frères. »

Nous retournâmes vers la tente que j'avais quittée. En y allant, je reconnus, devant une hutte, la vieille Tony de Sam, le cheval de Winnetou et celui de Bernard, attachés ensemble ; mais les prisonniers n'étaient point là, autrement j'aurais vu des gardes tout alentour. Nous dépassâmes mon ancienne hutte pour arriver sur une sorte de place circulaire, où les guerriers s'assirent en rangs serrés, les uns derrière les autres. Le chef principal pénétra au milieu et s'accroupit gravement, les notables de l'endroit formèrent un demi-cercle à ses côtés. Sans qu'on m'y invitât, je pris place vis-à-vis de cet aréopage, faisant signe à Bob de s'asseoir derrière moi. Ce sans-façon parut mécontenter les chefs.

« Pourquoi l'homme blanc s'assied-il devant le conseil qui va le juger ? dit To-keï-choun.

— Pourquoi les hommes rouges essayent-ils de juger Shatterhand, qui ne leur a rien fait ? » répliquai-je.

Ma vivacité ne déplut point ; le chef dit gravement :

« L'homme blanc a une langue railleuse ! Qu'il reste comme il est ; seulement pourquoi s'est-il permis de délivrer ce noir ? pourquoi l'amène-t-il avec lui ? Shatterhand devrait savoir que les hommes noirs ne peuvent prendre place avec la race rouge.

— Ce nègre est mon domestique, il ne me quitte point ; je le fais asseoir derrière moi ; que mes frères rouges ne fassent aucune attention à sa présence. Je suis prêt à répondre devant mes frères. »

Il me semblait plus sûr d'affecter l'air fier et hautain, sachant qu'on en impose toujours aux natures primitives par l'affirmation exigeantes, au lieu de les toucher.

To-keï-choun alluma le calumet, qui passa de main en main, mais ne me fut point offert.

Cette cérémonie achevée, le grand chef se leva pour parler. Quand ils frayent avec des étrangers, les Indiens se montrent peu communicatifs ; ils se renferment, autant que possible, dans une prudente réserve ; mais, au milieu de leurs assemblées, ils donnent un libre cours aux flots de leur éloquence ; leur langage fleuri, abondant, imagé, n'est pas sans quelque

rapport avec la poésie orientale. Beaucoup de leurs chefs ont une grande réputation d'orateurs, leur rhétorique ne s'écarte guère des règles adoptées par tous les peuples, anciens ou modernes.

To-keï-choun n'omit point l'exorde obligé lorsqu'on s'adresse à un blanc ; il se compose de récriminations fort justifiées contre la race envahissante :

« L'homme blanc doit écouter, car To-keï-choun va parler. Il y a bien des soleils, les hommes rouges habitaient seuls sur la terre entre les deux grandes eaux. Ils bâtissaient de grands wigwams, ils plantaient des arbres, ils chassaient le bison. Le soleil leur appartenait et la pluie aussi. Les lacs, les rivières, les forêts, les montagnes, les savanes, tout était à eux ! Ils avaient à eux leurs femmes, leurs filles, leurs frères, leurs fils ; ils étaient heureux. Alors vinrent les faces pâles, dont le visage est blanc comme la neige, mais l'âme noire comme la suie. Ils étaient peu nombreux ; les hommes rouges les reçurent dans leurs villages, mais ils apportaient avec eux les armes de feu, l'eau de feu, d'autres prêtres, d'autres dieux, ils apportaient aussi des maladies nouvelles, la trahison et la mort. Leur nombre redoubla tous les jours ; des maisons mouvantes en amenaient par la grande eau. Leur langue était fausse ; les hommes rouges les crurent et furent trompés.

« Il fallut que les fils de la race rouge abandonnassent la terre où reposaient leurs ancêtres ; ils furent chassés de leurs wigwams, chassés de leurs prairies, et, quand ils voulurent se défendre, les visages pâles les tuèrent par centaines. Pour mieux perdre les hommes rouges, les visages pâles semèrent la division dans les tribus. Les guerriers furent tués et dispersés ; ils moururent dans les déserts, comme les coyotes sauvages. Maudits soient les visages pâles ! maudits soient les fils des blancs ! maudits soient-ils tous, quand même leur nombre dépasserait celui des étoiles du ciel ou des feuilles d'une forêt ! »

Un tonnerre d'applaudissements souligna cette phrase, qui avait été prononcée d'une voix retentissante. Le chef poursuivit :

« Un de ces visages pâles est venu dans le wigwam des Comanches.

Ce blanc a la couleur des menteurs, il parle le langage des traîtres.

Les guerriers rouges vont écouter son discours, puis le juger. Qu'il parle, qu'on l'entende ! »

Il se rassit ; un guerrier se leva et pérora sur le même thème pendant assez longtemps, puis un autre, puis un quatrième ; vers la fin de la péroraison chacun m'engageait à répondre. Un peu ennuyé de ce tournoi oratoire, j'avais tiré mon calepin et m'amusais à esquisser la scène, ainsi que les principaux personnages du premier plan.

Lorsque le quatrième discours fut terminé, au milieu de l'applaudissement général, To-keï-choun, étendant la main vers moi, me demanda :

« Que fait l'homme blanc pendant que les chefs parlent ? »

Je me levai, déchirai le feuillet esquissé et le lui remis en disant :

« Que le chef renommé des Racurroh voie lui-même ce que j'ai fait.

— Etgh ! s'écria To-keï-choun dès qu'il eut jeté les yeux sur l'image.

— Etgh ! Etgh ! Etgh ! » répétèrent les trois autres chefs quand ils se furent approchés. To-keï-choun ajouta :

« C'est un grand sorcier ! oui, un grand sorcier ! affirma-t-il plusieurs fois. L'homme blanc a fixé les âmes des Comanches sur cette peau légère. Voici To-keï-choun assis là, voici ses trois frères. Regardez, voilà les autres guerriers et le haut des tentes. Quelle est l'intention de l'homme blanc ? »

Je repris vivement la feuille de papier des mains du chef, la roulai, la serrai en boule et la plaçai dans le canon de mon fusil, puis je dis avec gravité :

« To-keï-choun, tu l'as vu, j'ai fixé les âmes de tes guerriers et la tienne sur cette feuille. Faut-il maintenant lancer en l'air toutes vos âmes et les empêcher à tout jamais de parvenir aux prairies éternelles ? »

À ces mots, la rumeur fut terrible, on poussa des cris perçants ; les quatre chefs surtout se montrèrent pleins d'une superstitieuse épouvante. Je dus les calmer.

« Que mes frères rouges s'asseyent, m'écriai-je ; qu'ils fument la paix avec moi, et je leur rendrai leurs âmes. »

Tout le monde se remit promptement en place. To-keï-choun prépara le calumet ; il me vint alors en tête un tour qui, je le pensais, achèverait de me donner un grand prestige aux yeux de ces gens. Un des chefs portait sur son vêtement de peau de buffle, comme un ornement rare, deux gros boutons de cuivre ; j'allai à lui et demandai :

« Mon frère rouge veut-il me prêter cette parure ? je la lui rendrai tout de suite, »

Sans attendre sa réponse, j'enlevai les précieux boutons, qui ne tenaient qu'à un fil, et, sans m'inquiéter de l'air rébarbatif de mon sujet, je reculai de quelques pas, en disant :

« Mon frère rouge voit ces deux brillants objets un dans chacune de mes mains ; qu'il regarde bien. »

Je fis mine de lancer les boutons en l'air, puis je montrai mes mains vides.

« Que mon frère regarde bien ; où sont-ils ?

— Partis ! murmura le malheureux propriétaire avec un terrible

froncement de sourcils.

Oui, partis bien loin, là-bas dans le soleil, qui brille comme eux. Mon frère rouge pourrait-il les faire revenir au moyen de son fusil ?

— Personne ne le pourrait, ni rouge ni blanc, ni aucun sorcier.

— Je le ferai pourtant ; que mon frère rouge examine bien comment ils vont revenir. »

Je ne pris pas mon fusil, car je voulais conserver la boule de papier, mais la vieille carabine à deux coups du chef, posée près de lui ; je dressai le canon tout droit, puis tirai ; quelques secondes plus tard, quelque chose de dur s'enfonçait dans le sol, devant nous. Le propriétaire des précieux boutons saisit son couteau et souleva de terre sa parure favorite en s'écriant :

« En voilà un ! »

Tandis que toute l'assistance se précipitait pour considérer la merveille, je plaçai le second bouton dans le canon du fusil et dressai l'arme comme la première fois. Le coup partit ; tout le monde regardait en l'air, quand Bob, poussant des cris de paon, se laissa tomber par terre et se mit à frotter son épaule avec des contorsions et des grimaces drolatiques.

« Massa tire sur l'épaule de Bob ! Massa a tué le nègre ! » hurlait-il.

Le bouton, qui, en effet, l'avait frappé un peu rudement, était à terre. Le chef s'empressa de ramasser son joyau, d'un air de dire qu'il ne le laisserait plus voyager dans le soleil.

Sa résolution paraissait inébranlable ; il tenait les boutons dans ses poings fermés, et respirait à peine, ce qui me fit rire malgré moi.

Du reste, le petit tour n'a rien de bien nouveau ni de bien difficile ; Bob en fut quitte pour une bosse à l'épaule, il finit par s'apaiser.

Les chefs restaient silencieux, les regards fixés vers le sol ; ils semblaient plongés dans de profondes réflexions, le public attendait avec anxiété ce qui allait se passer. Il fallait profiter hardiment de la stupeur générale. Près de To-keï-choun, le calumet semblait oublié, au milieu de la blague en peau d'opossum où les Indiens enferment leur tabac mêlé de feuilles de chanvre. Je saisis la pipe, la bourrai moi-même, et, prenant une attitude digne, je commençai, à mon tour, une interminable allocution dans le goût indien :

« Mes frères rouges croient à un grand Esprit, ils ont raison ; leur manitou est aussi mon manitou. Il est le Seigneur du ciel et de la terre, le père de tous les peuples ; il veut que

tous les hommes vivent en paix sous sa loi. Les hommes rouges sont comme les brins d'herbe qui croissent entre ces tentes, mais les blancs sont plus nombreux que les brins d'herbe de toutes les savanes. Ces hommes blancs sont venus par la grande eau, ils ont chassé les rouges de leur propre territoire : ils ont très mal agi. Mais est-ce une raison pour que les hommes rouges haïssent tous les visages pâles ? Mes frères rouges ne savent-ils pas qu'il y a beaucoup de nations blanches sur la terre ? Parmi tous ces peuples, trois seulement ont persécuté les hommes rouges. Old Shatterhand appartient à la race des *Germani ;* mes frères rouges ont-ils jamais entendu dire que ces peuples leur aient fait quelque mal ?

« Les chefs des *Germani* sont souvent en guerre avec ceux qui ont exterminé tant d'hommes rouges ; donc, ils sont les amis des Indiens. Que mes frères me considèrent ici, debout devant eux ! Est-ce qu'une seule chevelure pend à ma ceinture ? Trouverait-on à ma lance, à mes mocassins, le plus petit cheveu de mes frères rouges ? Qui oserait se lever pour dire que la main de Shatterhand a répandu le sang des Comanches ? Il était dans les bois, avec ses amis, et voyait les Racurroh fumer le calumet avec ses ennemis ; il eût pu tirer, il ne l'a pas fait. Il a ramené sain et sauf Ma-ram, le fils du grand chef To-keï-choun ; il a rendu à ce jeune homme les armes qu'il lui avait enlevées. Au lieu de tuer les six guerriers racurroh qu'il avait surpris, il s'est contenté d'en lier un à un arbre, où ses compagnons pouvaient facilement le délivrer. Il a aidé les hommes rouges dans leur poursuite contre les deux traîtres de blancs qui volaient l'or des Comanches. Il a dans son fusil l'âme de ses frères, mais il ne veut pas leur faire de mal ; il pourrait user de son pouvoir de sorcier, mais il déteste le mal. Pourquoi refuser de fumer avec lui le calumet de paix ? Les chefs des Comanches sont justes, braves et sages ; ils ne peuvent repousser les avances de Shatterhand. »

J'allumai la pipe, tirai deux bouffées, une vers le ciel, l'autre vers la terre, et une aux quatre points cardinaux, puis je tendis le calumet à To-kei-choun. Mes efforts et mon éloquence avaient enfin triomphé : le chef tira gravement les six bouffées ; les autres chefs l'imitèrent et le dernier me remit de nouveau la pipe. Enfin ! enfin, je pouvais m'asseoir au milieu d'eux, ce que je m'empressai de faire, pour affirmer notre union pacifique.

Le grand chef me demanda, non sans une certaine inquiétude :

« Quand mon frère blanc nous rendra-t-il nos âmes ? »

J'usai de diplomatie et demandai avec gravité :

« Suis-je entre les hommes rouges comme un fils des Comanches ?

— Shatterhand est notre frère, il est libre ; on lui donnera une hutte, il pourra faire ce qu'il voudra.

— Quelle hutte me donnera-t-on ?

— Old Shatterhand est un grand guerrier, il aura la hutte qu'il choisira.

— Que mes frères m'accompagnent, afin que je choisisse. »

Ils se levèrent ; nous fîmes ensemble la revue du wigwam. J'examinai chaque tente, et passai jusqu'à ce que je visse une hutte gardée par quatre sentinelles. Je mis la main sur ma bouche et j'imitai le cri des coyotes ; le même cri partant de l'intérieur de la tente me répondit ; m'élançant sur le seuil, je dis aussitôt :

« Voici la demeure d'Old Shatterhand. »

Les chefs échangèrent des regards significatifs ; évidemment le cas n'avait pas été prévu ; ils s'écrièrent avec vivacité :

« Notre frère blanc ne peut demeurer ici.

— Pourquoi donc ?

— Cette tente appartient aux ennemis des Comanches.

— Quels sont-ils ?

— Deux hommes blancs et un rouge.

— Dites leurs noms.

— Le chef rouge s'appelle Winnetou ; l'un des blancs est le chasseur sans oreilles, le tueur d'indiens.

— Old Shatterhand voudrait voir ces hommes. »

Et, sans attendre la permission, je franchis brusquement le seuil en soulevant les peaux. Tous les chefs me suivirent. Les prisonniers étaient couchés sur le sol, pieds et mains liés ; de plus, une corde de cuir les retenait aux piquets de la tente.

Ils avaient reconnu ma voix, mais pas un d'eux ne fit le moindre mouvement, ni ne m'adressa la parole ; aucune émotion ne parut sur leurs traits.

« Qu'ont-ils fait ? demandai-je aux chefs comanches.

— Ils ont tué les guerriers des Racurroh.

— Mes frères les ont-ils vus ?

— Nos guerriers nous l'ont dit.

— Qu'ils le prouvent ! Cette hutte sera ma hutte ; je demande que ces hommes deviennent mes hôtes. »

Je tirai mon couteau pour couper les liens de mes amis ; To-keï-choun arrêta mon bras.

« Ces hommes doivent mourir, dit-il, mon frère ne peut les délivrer.

— Qui les a condamnés ?

— Les chefs des Racurroh.

— Qu'ont-ils fait ? »

Nous n'étions entrés que six dans la tente, les quatre chefs, Bob et moi ; le peuple se tenait assez éloigné, parce que cette tente, construite dans un endroit écarté, se trouvait entourée par des pieux et d'autres cases au milieu desquelles le passage était fort étroit. Tandis que j'amusais les chefs, Bob ne perdait pas son temps. Sur un signe de Winnetou, il venait de couper les liens du prisonnier apache et se préparait à faire de même pour son maître. Mais les Comanches, se retournant, s'aperçurent de ce qui était arrivé. To-keï-choun s'élança, le couteau à la main : il voulut frapper le noir. Je me jetai entre l'Indien et Bob, et, malgré ma prestesse pour détourner l'arme, je reçus la pointe du couteau dans l'épaule. Furieux, je répondis par un formidable coup de poing qui étourdit le chef ; un de ses frères essaya de me renverser, je l'étendis de même sur le sol. Winnetou avait pris le troisième à la gorge, Bob étranglait presque le dernier. En deux minutes tout fut fini, nos compagnons, délivrés, nous aidèrent à lier et à bâillonner les quatre Comanches.

Le plus embarrassant restait à faire.

« Armez-vous avec l'équipement des chefs, dis-je à mes compagnons, je vais tenter l'impossible. »

Je pris mon fusil et sortis de la hutte, non sans quelque appréhension. Les gardes s'étaient écartés, par respect pour la présence des chefs, mais j'apercevais dans les ruelles avoisinantes une foule de têtes curieuses dont le nombre n'avait rien de rassurant.

Je m'avançai de quelques pas et dis, en élevant la voix :

« Mes frères rouges savent que je suis devenu l'un d'entre eux, ils doivent m'écouter comme un chef. Avant de pouvoir rendre à To-keï-choun et à ses frères les âmes fixées sur le papier, j'ai besoin d'exécuter dans la tente une cérémonie mystérieuse. Si quelqu'un troublait le silence qui doit nous environner, il serait perdu, lui et les âmes des chefs. Que tous mes frères rouges aillent donc nous attendre sur la place du conseil ; que tous les guerriers s'y rassemblent. Je les y rejoindrai tout à l'heure. »

La foule fit entendre quelques murmures, sembla se consulter, puis je la vis s'éloigner et se diriger docilement vers le lieu de réunion.

Ceux qui ne connaissent point les Indiens pourront taxer mon récit d'invraisemblance, mais il faut se souvenir que les Peaux-Rouges ne sont pas du tout ce qu'on entend par le mot de s*auvages.* Restes de peuples arrivés à une civilisation relativement fort avancée, ils ont des lois fixes, des coutumes, une discipline inviolable ; d'un autre côté, habitués à fuir devant les blancs, à craindre les merveilleux effets de la science européenne ; du reste, naturellement superstitieux, ces hommes tremblent au seul nom de sorcier. En usant habilement de la connaissance de leurs lois et de leur faible, je pouvais espérer nous tirer de ce mauvais pas. Le péril était tel, d'ailleurs, qu'il semblait augmenter les ressources de l'imagination ; il fallait tout risquer, ou se résigner à la mort la plus cruelle avec une passivité qui n'est point dans mon caractère.

Je rentrai dans la tente ; mes amis étanchèrent le sang qui coulait encore de ma blessure, m'aidèrent à réparer un peu le désordre de ma toilette et me laissèrent partir dans une angoisse qui se devine.

La place était remplie de guerriers quand j'y arrivai, seul et un peu ému, malgré mes efforts pour taire bonne contenance. Je m'avançai jusqu'à l'espace laissé vide au milieu pour les chefs. En Europe, toute assemblée est toujours plus ou moins tumultueuse ; ici régnait un silence complet et imposant.

Je procédai par interrogations.

« Old Shatterhand est-il devenu véritablement un des chefs comanches ? Le reconnaisses-vous pour tel ?

— Old Shatterhand est devenu l'un de nos chefs, reprirent les notabilités dont le cercle m'entourait.

— Avait-il le droit de se choisir une hutte ?

— Il avait ce droit.

— Old Shatterhand a choisi la tente où se trouvent les prisonniers, parce qu'elle lui plaisait ; ne lui appartient-elle pas maintenant ?

— Elle lui appartient.

— Si à présent les Comanches voulaient disputer cette hutte à Shatterhand, ne seraient-ils pas trompeurs et menteurs ?

— Oui,

En prenant cette tente, Shatterhand n'est-il pas devenu l'hôte des prisonniers ? ceux-ci ne se trouvent-ils pas sous sa protection ?

— Shatterhand dit vrai.

— Ne peut-il les défendre si on essaye de les lui enlever ?

— Il le peut.

— Ne peut-il ôter leurs liens quand il s'est porté caution pour eux ?

— Il le peut.

— Écoutez donc, mon frères rouges ; Shatterhand a fait cela et n'a point outrepassé ses droits, et cependant les chefs des Comanches ont voulu le tuer, leur couteau a percé son épaule. »

Les guerriers se regardèrent avec surprise ; je continuai :

« Que doit faire un Comanche quand un homme vient pour tuer l'hôte dans la hutte même du guerrier ?

— Il doit frapper le meurtrier.

— Et tous ceux qui voudraient l'aider ?

— Tous.

— Mes frères sont justes et sages. Les quatre chefs rouges ont voulu me tuer parce

que je défendais mes hôtes. Je ne me suis point vengé par leur mort, je les ai frappés seulement pour les repousser ; je les ai liés dans la hutte.

«Maintenant, devant cette sage assemblée où j'ai exposé ma cause, défendu mes droits, prouvé l'offense qu'on m'a faite, je demande la liberté de mes hôtes en échange de la liberté des chefs qui ont violé leur parole envers moi, après avoir fumé le calumet de paix.

« Que mes frères délibèrent, mais sans essayer de pénétrer dans la hutte, car mes hôtes tueraient les chefs si un seul homme mettait le pied sur le seuil. »

Les traits des Indiens ne trahirent aucune émotion ; j'étais persuadé cependant que mon discours les touchait fort. Je me retirai parmi la foule, pour laisser toute liberté aux délibérations.

Les principaux de la tribu se formèrent aussitôt en collège ; on fit signe à quelques hommes un peu éloignés de venir s'asseoir parmi les anciens. Le peuple resta silencieux et grave. Les discours commencèrent, et la délibération fut très longue ; enfin on vint m'appeler ; trois des chefs se levèrent, à mon approche, et l'un d'eux me dit :

« Notre frère blanc a-t-il lié nos chefs dans sa tente ?

— Oui.

— Que veut-il en faire ?

— Les tuer, s'ils lui refusent la liberté de ses hôtes.

— Connaît-il les prisonniers que renfermait sa hutte ?

— Oui.

— L'un se nomme Sans-Ear, le tueur d'indiens.

— Sans-Ear a-t-il jamais tué un Comanche ? Mes frères ont-ils jamais entendu dire cela ?

— Non. L'autre est Winnetou le Pimo[19], qui a tué cent Comanches.

— A-t-il tué des Racurroh ?

— Non.

— Quel est le troisième ? Un homme du Nord qui n'a jamais tué personne au monde.

— Si notre frère tue nos chefs, il sera mis à mort, lui et les hôtes qu'il réclame.

— Mes frères plaisantent ! Ils tueraient Shatterhand, qui a les âmes des chefs et dont les hôtes tiennent entre leurs mains le corps de ces chefs mêmes ? »

Les Indiens parurent embarrassés, ils se regardèrent ; l'orateur reprit :

« Que mon frère attende là-bas ; nous allons parler. »

Ils recommencèrent leurs délibérations ; je n'avais pu surprendre sur leurs traits aucune expression de haine ni de crainte. Moi-même je restai calme, j'affectai toute confiance en eux.

Au bout d'une demi-heure je fus rappelé ; on me dit :

« Old Shatterhand aura la liberté de ses hôtes pendant le quart d'un soleil. »

Les rusés Indiens se ménageaient, avec l'espoir de reprendre leurs prisonniers, le plaisir d'une chasse à l'homme ; tout l'avantage semblait de leur côté ; c'était racheter aisément la vie de leurs chefs.

Pour nous, six heures ne paraissaient pas un délai bien rassurant ; cependant, si je parvenais à obtenir les six dernières heures du jour, la nuit restait devant nous. D'ailleurs, dans notre situation, il fallait se hâter de conclure, un refus eût été folie ; je répondis donc sans hésiter beaucoup :

« Old Shatterhand consent à cet arrangement, pourvu que les armes dont ses amis

[19] *Pimo,* nom de mépris donné aux Apaches.

se sont emparés leur soient laissées.

— Ils garderont les armes trouvées entre leurs mains.

— Et tout ce qu'ils ont sur le corps ?

— Tout.

— Mes hôtes ont été pris non pas à la guerre, mais dans un lieu où ils ne faisaient aucun mal aux Racurroh ; on n'aurait pas dû les retenir prisonniers, et le chef qui m'a frappé quand je les défendais me devrait une compensation.

— Que désire mon frère blanc ?

— Trois chevaux choisis parmi les vôtres ; on pourra garder trois de nos montures à la place.

— Mon frère blanc est fin comme le renard, il sait que ses bêtes sont fatiguées. Enfin il aura ce qu'il demande. Qu'il vienne délivrer nos chefs.

— Shatterhand est prêt à vous suivre.

— Et les âmes qu'il a prises ?

— Il vous les rendra.

— Shatterhand est un grand guerrier et un chacal prudent. Il a troublé l'esprit des chefs pour les obliger à fumer avec lui le calumet de paix. N'importe, le traité est conclu, howgh ! »

Je me dirigeai vers la hutte ; tout le monde m'accompagna sans bruit et resta à distance.

Mes compagnons m'attendaient dans des transes terribles ; quand ils me virent seul, ils eurent peine à comprimer un joyeux hourra. Je leur fis signe que les choses allaient assez bien ; puis je demandai à Bernard s'il avait encore ses diamants et ses papiers sur lui.

« Oui, reprit le jeune homme.

— Dieu soit loué ! m'écriai-je. Vous êtes tous libres maintenant, libres pendant six heures.

— Well ! c'est assez si j'ai Tony, grommela Sam.

— Vous l'aurez ; nous aurons tous des chevaux, des chevaux frais, car j'abandonnerai mon brave mustang ; nécessité fait loi.

— *Heigh-ho !* Charley ! six heures et de bons chevaux, nous sommes sauvés ! Quel habile homme vous faites ! »

En ce moment des cris retentirent au dehors.

« Que le visage pâle se montre, qu'il vienne.

— Où ?

— Près de Ma-ram. »

Je sortis aussitôt ; le jeune homme amenait deux chevaux, que nous montâmes ; l'Indien me conduisit à quelque distance dans la prairie, où les chevaux étaient parqués. Le jeune Comanche me fit choisir deux montures ; puis, me montrant un superbe étalon noir, il me dit :

« Voilà le meilleur coursier des Racurroh. Ma-ram l'a reçu en présent de son père ; il l'offre à Shatterhand, pour le remercier de ce qu'il n'a pas pris le scalpe de Ma-ram. »

J'étais vraiment ému de cette générosité ; ce cheval me ravissait par ses formes, sa vigueur, sa robe admirable de finesse et de luisant. En passant près d'une tente, Ma-ram me dit :

« Que mon frère blanc descende un instant, pour entrer chez ses frères. »

Je ne pouvais refuser une si aimable invitation. Dans l'intérieur de la hutte, on me servit du gâteau de kammas, que les Comanches préparent d'une façon très appétissante. Comme je sortais, je rencontrai près du seuil une jeune fille occupée à préparer un paquet de

provisions.

« Quelle est cette fille des Racurroh ? demandai-je à Ma-ram.

— C'est Hi-lah-dih (la source pure), la fille du chef To-keï-choun ; elle prie Shatterhand de délivrer son père et d'accepter les provisions qu'elle lui offre.

— Que le grand Manitou te donne beaucoup de soleils avec beaucoup de bonheur, dis-je à la jeune fille. Tes yeux sont clairs, ton front pur ; puisse la lumière de ta vie rester claire et pure comme eux. Je te rendrai ton père et l'âme de ton père. »

Nous regagnâmes la hutte des prisonniers. Je fis délier ceux-ci, et, retirant le papier du fusil, je le développai, puis le tendis gravement à To-keï-choun.

Les chefs restèrent au dedans de la tente, qu'on laissa ouverte pour que le peuple pût les voir ; encore étourdis et confus, ils ne se pressaient pas de sortir. Sam admirait mon cheval.

« Charley, murmurait le petit homme, il est presque aussi précieux que Tony. Allons, partons ! la nuit viendra avant les six heures écoulées, et nous serons loin. »

Nous partîmes au milieu du silence général. Espérait-on nous rejoindre bientôt ? J'ai tout lieu de le penser, on se promettait sans doute de nous faire payer cher notre hardiesse.

IV

LA CALIFORNIE

Nous avions traversé le Rio-Colorado, nous étions sortis heureusement du pays des Pahutas ; nous venions d'atteindre l'extrémité de la chaîne des Navados, nous nous étions reposés près du lac Mona.

De là au territoire des Comanches il y a loin ; il faut parcourir d'interminables savanes, gravir des montagnes presque aussi hautes que le ciel, franchir des plateaux immenses dont le sol inculte est souvent imprégné de sel, et, si bon cavalier qu'on soit, on ne laisse pas, après une telle route, de se sentir terriblement las. Si on nous demande ce qui nous poussait à parcourir un si grand espace et à nous avancer ainsi vers la Californie, j'indiquerai deux motifs, suffisants pour expliquer cette longue marche : d'abord, Bernard voulait chercher son frère à San-Francisco ; ensuite nous présumions que les Morgan, n'ayant point reparu chez les Comanches, avaient dû s'enfuir au pays de l'or, pour se refaire une fortune, après la perte de leur butin.

Cette supposition se justifia bientôt. En quittant le wigwam des Comanches, nous chevauchâmes au galop pendant assez longtemps ; la nuit venue, nous continuâmes à fuir aussi vite que le permettait l'état de nos montures ; de sorte que le lendemain, vers midi, le sommet de la Guadalupe se dressait devant nous. Nos chevaux, après un peu de repos, purent entreprendre l'ascension de la montagne, et, grâce à Dieu, nous ne rencontrâmes ni poursuivants ni ennemis. Quelques jours plus tard, quand nous eûmes passé le Rio-Grande, nous nous sentîmes complètement rassurés : les Comanches n'étaient plus à craindre.

À l'ouest du Rio-Grande s'échelonnent, en allant vers le nord, les nombreuses pointes des Cordillères de Sonora ; nous atteignîmes ces montagnes sans incident notable ; mais là nous attendait une rencontre non sans importance.

Nous avions campé, pendant la chaleur de midi, sur le haut d'une passe, et Winnetou s'était aventuré à l'extrémité d'un rocher pour découvrir au loin l'état des lieux, lorsque nous entendîmes tout à coup son guttural appel : Ouff ! L'Indien se jeta aussitôt à plat ventre, pour redescendre vers nous en rampant. Nous saisîmes nos armes et nous nous levâmes fort inquiets.

« Qu'y a-t-il ? demanda Marshall.

— Les hommes rouges.

— Combien ?

— Regardez, »

L'Indien leva tous les doigts de la main droite en l'air, plus trois doigts de la main gauche.

« Huit. Et de quelle race ?

— Winnetou ne peut voir, ils ont enlevé tous les signes.

— Sont-ils sur le sentier de la guerre ?

— Ils n'ont ni terre bleue ni terre rouge au visage, mais ils portent des armes.

— Sont-ils loin ?

— Dans un quart d'heure, suivant la manière de compter des visages pâles, ils seront ici. Mes frères doivent se partager. Sans-Ear et Winnetou iront en avant, Marshall et l'homme noir en arrière ; mon frère Shatterhand restera, avec son cheval. »

Le chef indien, prenant alors les quatre autres chevaux par la bride, les conduisit derrière une anfractuosité du rocher, où ils étaient à l'abri de tous les regards. Mes quatre

compagnons s'éloignèrent afin de se rendre aux postes assignés par Winnetou ; je m'assis, à demi tourné dans la direction de l'ennemi, mon fusil tout prêt. Le quart d'heure d'attente n'était point écoulé, que j'entendis les pas de plusieurs chevaux. Je restai immobile, clignant les yeux ; je ne tardai pas à apercevoir huit cavaliers indiens arrivant de côté. Ils me virent en même temps ; aussitôt ils mirent leurs chevaux en arrêt et parurent se consulter. Le sol étant très rocailleux, ils n'avaient pu remarquer nos traces. Peut-être me croyaient-ils seul. Comme je m'obstinais à ne pas bouger, l'un d'eux vint à moi, il me demanda :

« Que fait le visage pâle sur cette montagne ?

— L'homme blanc se repose d'une longue route, répondis-je.

— D'où vient-il ?

— Des rives du Rio-Grande.

— Où va-t-il ?

— Ough ! interrompit un des cavaliers, les guerriers comanches ont vu cet homme blanc près de l'eau du Pecos. Il était avec Ma-ram, le fils du chef ; il a tiré sur les deux visages pâles que poursuivaient mes frères. »

Je compris que ce guerrier avait fait partie de la petite troupe envoyée pour donner la chasse aux deux Morgan ; il ne m'eût pas été facile de le reconnaître, car il s'était dépeint le visage, et sa coiffure avait changé.

Le chef de l'expédition me demanda aussitôt :

« Où le visage pâle a-t-il été avec Ma-ram ?

— Au wigwam des Comanches.

— Comment l'homme blanc se trouvait-il en compagnie de Ma-ram ?

— Je fis prisonnier Ma-ram dans une vallée où il montait la garde, après que les guerriers comanches eurent pris Winnetou, Sans-Ear et un nègre. Mes frères rouges ne le savent-ils point ? »

Là-dessus le guerrier indien saisit son arme en criant :

« Ouff ! il a fait Ma-ram prisonnier ! Et pourtant Ma-ram n'était pas lié quand nous l'avons vu aux côtés du visage pâle, remarqua-t-il aussitôt.

— Je lui ai rendu la liberté, parce qu'il m'a promis de me conduire au wigwam de son père.

— Ough ! que voulait donc le visage pâle dans ce wigwam ?

— Je voulais délivrer Winnetou, le chef des Apaches, Sans-Ear, mon ami, et Marshall, un jeune fils des blancs. Il m'a fallu beaucoup négocier avec les Comanches ; mais enfin ils m'ont rendu les miens, nous donnant six heures pour fuir, et ne nous ont pas rejoints.

— Et les prisonniers sont sauvés ?

— Oui.

— Alors le visage pâle doit mourir ! »

Lui seul avait un fusil, ses compagnons n'étaient armés que de flèches et de tomahawks ; il me couchait déjà en joue ; je lui criai :

« Si les hommes rouges m'attaquent, ce sont eux qui périront ; mes armes valent toutes les leurs. Du reste, je vais leur montrer comment ils peuvent reprendre les prisonniers des Comanches.

— Ough ! Où sont-ils ?

— Sans-Ear et Winnetou par ici, — je montrais la droite ; — Marshall et l'homme noir par là, » je montrai la gauche.

Au même moment, mes quatre compagnons débouchèrent des deux côtés, leurs fusils tout prêts à tirer. Je menaçai le chef avec le canon du mien et criai :

« Les hommes rouges sont à nous, qu'ils descendent de cheval ! » Ils se trouvaient en plus grand nombre que nous, mais nos fusils les tenaient en respect. Quant à fuir, la chose devenait impossible ; aussi le chef, se calmant un peu, me dit : « Mon frère ne voit-il point que nous ne sommes pas sur le sentier de la guerre ?

— Alors pourquoi vouloir me tuer ? Mais les hommes blancs ne désirent nullement répandre le sang. Que nos frères descendent et fument avec nous le calumet de paix. »

Ils hésitèrent, craignant une ruse ; je leur appris mon nom, les rassurai de mon mieux ; bref, ils se décidèrent. On s'assit paisiblement ; le chef des guerriers comanches alluma sa pipe et nous la tendit ; elle passa de main en main. Marshall, peu accoutumé aux usages indiens, commit la faute d'offrir le calumet à Winnetou, placé près de lui. Le chef apache repoussa ce gage de paix, en disant avec gravité :

« Winnetou s'est assis avec les Comanches pour ne pas blesser ses frères blancs, mais il ne recevra pas le calumet de leurs mains. Quand les Comanches auront parlé avec les hommes blancs, qu'ils se détournent du chef des Apaches, autrement il les enverrait rejoindre les cadavres des chacals du désert. »

Les huit guerriers ennemis affectèrent de ne point entendre. Pour faire un peu diversion à ce désagréable incident, je m'empressai de demander aux Comanches s'ils avaient pu atteindre les deux fugitifs blancs.

« Non, dirent-ils, les traîtres se sont réfugiés sur le territoire des ennemis des Comanches ; on ne pouvait les y poursuivre.

— Comment les blancs ont-ils pu s'échapper, n'ayant point de chevaux ?

— Ils nous en ont volé deux.

— Les Comanches n'ont-ils plus ni yeux ni oreilles ?

— Nos guerriers étaient réunis autour de la tombe du chef. Leurs chevaux avaient été liés un peu plus bas ; les voleurs blancs tuèrent la sentinelle et s'emparèrent des bêtes. »

C'était assurément le seul moyen pour les Morgan d'éviter le sort qui les menaçait ; mais il ne leur avait pas fallu une petite dose d'audace pour risquer un tel coup. Nous avions affaire à de hardis aventuriers. Je ne désespérais pourtant pas de les atteindre, dussé-je accompagner mes amis tout autour du globe. Cette rencontre des Comanches, et les renseignements qu'ils nous fournissaient, me parurent providentiels. Je demandai encore :

« Mes frères ont retrouvé la trace des deux brigands ?

— Oui, à deux soleils d'ici. Nos frères blancs les poursuivent aussi ?

— Nous tous les poursuivons, et les poursuivrons jusqu'à ce qu'ils tombent entre nos mains ; alors, malheur à eux !

— Ouff ! l'homme blanc parle selon le cœur des Comanches. Qu'il marche toujours vers le couchant. Après un soleil, il trouvera une grande vallée ; il lui faudra, pour la parcourir, du milieu du jour au milieu de la nuit ; puis il rencontrera la place du feu allumé par les deux hommes blancs.

« Il montera ensuite sur une montagne et descendra près de l'eau qui coule à l'ouest ; il suivra le cours de l'eau jusqu'à ce qu'il voie les cendres d'un autre feu. Là les Comanches ont dû retourner, parce qu'ils ne peuvent entrer plus loin sur le terrain des chasses des Navajos.

— Quand mes frères ont rebroussé chemin, à quelle distance se trouvaient les fugitifs ?

— À un demi-soleil à peine ; nous aurions atteint les deux hommes blancs si nous n'avions aperçu de loin les feux d'un grand wigwam ennemi.

— Maintenant, que mes frères rouges aillent en paix, qu'ils saluent de la part de Shatterhand les chefs des Comanches et Ma-ram.

— Winnetou, le chef apache, nous poursuivra-t-il ?

— Non ; car nous sommes les frères de Winnetou, et nous avons fumé le calumet de paix avec vous. »

Les guerriers remontèrent à cheval, nous en fîmes autant. Ils se dirigèrent vers le levant, où ils purent donner de nos nouvelles. Quant à nous, l'espoir de rejoindre les Morgan nous ranima au milieu de nos fatigues, et nous suivîmes courageusement la voie de l'ouest.

Les indications des Peaux-Rouges étaient exactes, et comme les Navajos vivaient en bonne intelligence avec les Apaches, Winnetou consentit à nous accompagner chez eux. Nous nous aperçûmes bientôt que les fugitifs n'étaient restés que peu d'heures à leur campement. Ils se dirigeaient vers le Colorado. Au lac Mona, nous en eûmes quelques nouvelles ; enfin nous les suivions de très près, tout nous le prouvait.

Après un peu de repos, nous gravîmes la Sierra-Nevada, et nous arrivâmes dans une plaine très étendue, où nous distinguâmes une multitude de traces de buffles. Nous nous mîmes en tête de chasser quelques-uns de ces ruminants, afin de renouveler notre cuisine et nos provisions. Bernard, n'ayant jamais chassé le buffle, avait la plus grande envie de ne pas perdre cette occasion ; je l'emmenai à droite de la plaine : de nombreux bouquets d'arbres indiquaient un cours d'eau, et j'avais lieu d'espérer que le gibier ne manquerait pas en cet endroit.

Il était midi ; les buffles se retirent ordinairement dans les lieux frais pendant la grande chaleur du jour et y font leur sieste ; nous parûmes donc pleins de confiance dans le succès de notre chasse.

En effet, nous ne tardâmes point à apercevoir un groupe d'animaux sauvages, vers lequel nous nous dirigeâmes. Malheureusement nous avions le vent de notre côté, les buffles sentirent notre présence. Il fallait attaquer d'aussi loin que possible. Mon cheval indien se comporta, dans cette circonstance, de la façon la plus brillante. Il m'emporta comme il l'eût fait du plus mince des jockeys d'Europe et devança de beaucoup la monture de Marshall. Je compris que la bête possédait une qualité extrêmement appréciée dans l'ouest ; elle était dressée à la chasse au lasso.

Je pris donc cette arme ondoyante au lieu du fusil. Mon lasso n'avait pas d'œillet au bout, mais un anneau qui serrait beaucoup mieux la corde et coulait plus facilement que la boucle indienne.

Nous atteignîmes les buffles près d'une roseraie. Le petit troupeau se composait d'un taureau et de trois vaches ; l'une d'elles me parut jeune et grasse à point. Je la pourchassai ; l'obligeant à sortir du groupe en me tenant de côté, je lançai le lasso. La corde n'eut pas plus tôt sifflé, que le cheval se détourna de lui-même, se cramponnant au sol, le corps en avant. Quand la corde se fut abattue autour du cou de la vache, le cheval sentit la résistance et plia les jambes de derrière en reculant pour appuyer sur le lasso attaché au bouton de la selle.

La vache tomba, je sautai par terre et m'élançai avec mon couteau au poing, je frappai l'animal à la nuque. Mon cheval me suivait des yeux ; il comprit qu'il pouvait laisser la corde libre.

Émerveillé d'un tel instinct, je quittai ma besogne pour caresser la noble bête, puis j'enlevai le lasso du cou de la vache. J'étais en train de desserrer le nœud coulant lorsque Bernard accourut.

« Trop tard ! dit-il. En prenons-nous encore une ?

— Non, c'est assez. Venez m'aider. »

Il descendit de cheval ; nous retournâmes la vache sur l'autre flanc et je remarquai alors une lettre imprimée au fer chaud sur le poil.

« Ah ! mais ce n'est pas tout à fait une bête sauvage ! m'écriai-je effrayé ; elle appartient aux troupeaux d'une estancia, d'une hacienda ou d'un rancho[20]

[20] Nom des diverses sortes d'exploitations rurales au Mexique.

— Peut-on l'achever malgré tout ?

— Bah ! marchons, puisque nous avons commencé. Ici ces bêtes n'ont de valeur que pour la peau. L'usage permet au voyageur d'en tuer quelques-unes dans les cas extrêmes, seulement il doit remettre la peau au propriétaire.

— Et où trouver celui-ci ?

— Nous ne tarderons pas, sans doute, à rencontrer la ferme ; nous n'aurons qu'à indiquer au premier domestique venu l'endroit où nous laissons la bête. »

La vache gisait à cinq ou six pas de roseraie touffue dont j'ai parlé. Tout à coup j'entendis comme un froissement parmi les branches, puis Bernard poussa un grand cri. Relevant la tête, je vis le jeune homme entraîné par un lasso à travers les minces branchages de roseraie. Je ramassai mon fusil pour courir après Marshall ; j'aperçus un cavalier mexicain qui, le lasso à la main, tirait mon compagnon et allait au galop. Je n'hésitai pas : visant au poitrail, j'abattis son cheval. Le cavalier, renversé, se releva furieux, me menaçant du poing, m'accablant de malédictions et d'injures. Le plus pressé était de m'occuper de Marshall ; je m'élançai vers lui ; le lasso tenait ses bras si serrés contre son corps, que le malheureux ne pouvait bouger.

Je le délivrai ; grâce à Dieu, il n'était qu'un peu froissé ; il put se relever sans trop de peine.

« Saperlotte ! s'écria mon ami en se frottant les membres, voilà une promenade désagréable. Qu'a donc ce coquin pour assaillir ainsi les gens ? Pourquoi ne l'avoir point tué au lieu du cheval ?

— Êtes-vous aussi féroce que lui, Bern ? D'ailleurs vous auriez été bien avancé ; le lasso tenant à la selle, le cheval vous eût entraîné même après que j'aurais eu désarçonné le cavalier. »

Bernard étendait toujours ses membres, tâtant s'il les retrouvait bien tous à leur place et maugréant entre ses dents.

« Revenons près de notre bête, lui dis-je ; il faut nous hâter de la dépecer, car il ne fait pas trop bon par ici.

— Non, vraiment ; autant valent les Indiens ! »

Nous découpâmes hâtivement notre gibier, et, ficelant les meilleurs morceaux derrière nos selles, nous nous dépêchâmes d'aller rejoindre nos gens, qui nous attendaient au campement choisi à peu de distance. Bob reconnut de loin les provisions ; il se mit à sauter et à crier comme un enfant, déclarant qu'il allait faire du feu et mettre le rôt à la broche.

Les apprêts ne furent pas longs, la cuisine non plus ; nous mangeâmes tous de bon appétit, le nègre en particulier. Il engloutissait son dernier morceau avec une voracité amusante, quand Sam le dérangea en poussant un cri de surprise :

« Behold ! On vient ! Des cavaliers, je crois. À moins que ce ne soient des chevaux démontés ou sauvages. »

Je pris la longue-vue.

« Non, non, ce sont bien des cavaliers, murmurai-je ; huit ! oui, en voilà huit !

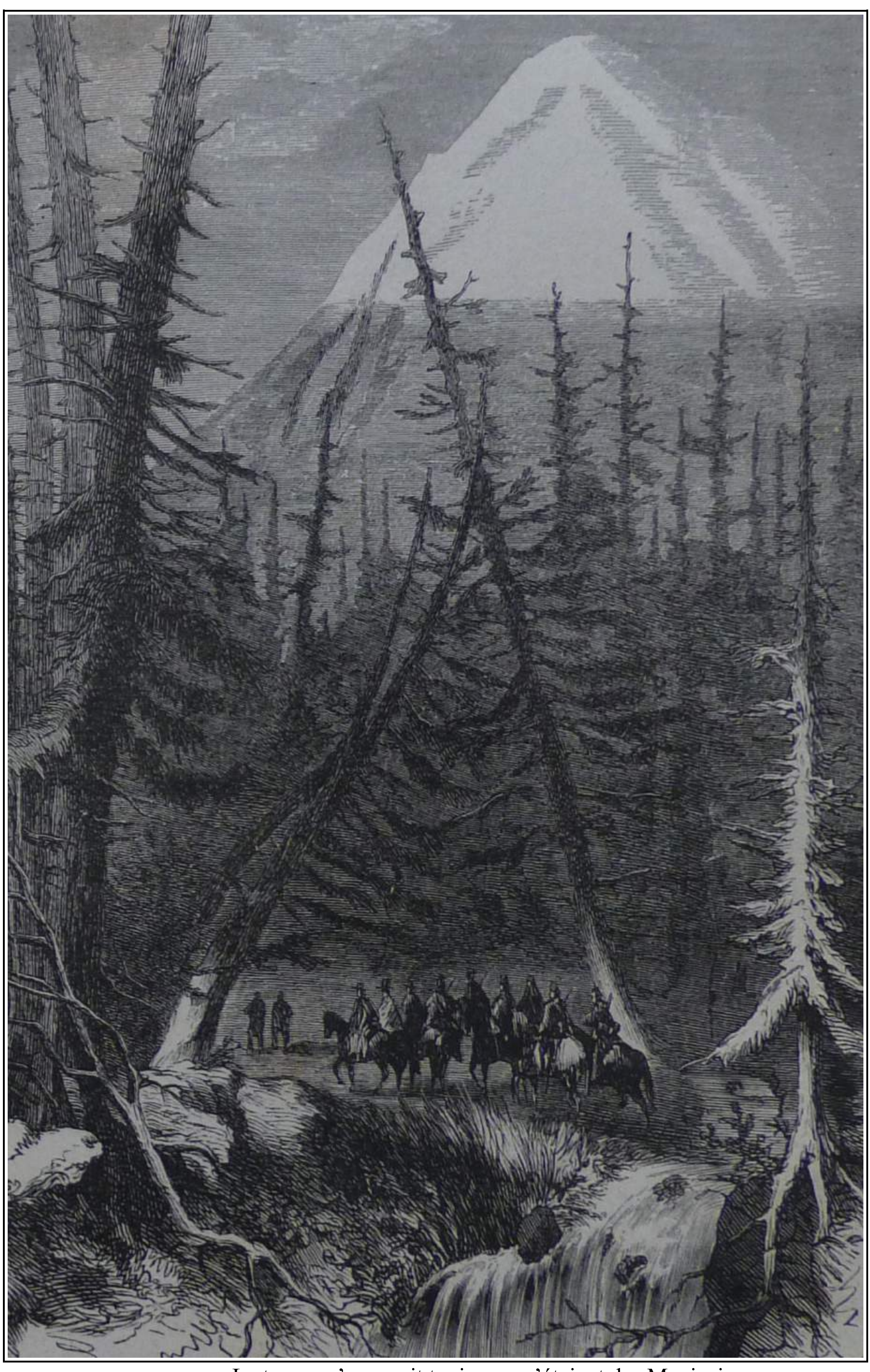
— Nous voient-ils ?

— Naturellement, ils nous voient ; ils ont vu notre fumée depuis longtemps, je pense.

— Quelle sorte d'hommes, Charley, hein ?

— Des Mexicains ; ils ont des chapeaux à n'en pas finir et sont hissés sur des selles très élevées.

— Les doigts aux fusils, camarades, voici une visite dangereuse, surtout après l'aventure de tout à l'heure. »



La troupe s’avançait toujours ; c’étaient des Mexicains.

La troupe s'avançait toujours. C'étaient des Mexicains pur sang ; un propriétaire et sept domestiques probablement. Je reconnus en l'un d'eux l'homme dont j'avais abattu le cheval. Ils arrivèrent de manière à former le cercle autour de nous.

« Hein ! grommela Sam, ils ont l'air de vouloir faire la causette. Hi hi hi hi ! fit-il en étouffant une de ces hilarités étranges qui lui prenaient quelquefois. Laissez-moi leur répondre. Vous m'entendez ! »

Les Mexicains resserraient leur cercle, enfin ils s'arrêtèrent ; le maître seul s'avança encore de quelques pas ; il nous adressa la parole dans un jargon mêlé d'espagnol et d'anglais :

« Qui êtes-vous ? » demanda-t-il.

Sam prit aussitôt la parole, et se lança dans une série de mensonges qui me déplurent fort.

« Nous sommes des Mormons, répondit le trappeur, nous venons du grand lac Salé, nous allons en Californie comme missionnaires.

— Vous faites ; là un vilain métier c'est moi qui vous le dis. Quel est cet Indien ?

— Ce n'est point un Indien, mais un Esquimau de la Nouvelle-Hollande ; nous le menons avec nous pour, le montrer, si nos affaires ne vont pas.

— Et ce nègre ?

— Ce n'est point un nègre, mais un lawyer[21] du Kamtchatka, qui se rend à San-Francisco pour un procès au sujet d'un héritage. »

Le brave Mexicain n'était pas fort en géographie ; il semblait ignorant comme la plupart de ses compatriotes. Il répondit en haussant les épaules :

« Voilà une propre compagnie ! Trois missionnaires mormons et un avocat noir, plus un Esquimau ! Le tout me vole une vache, essaye de tuer mon *vaquero*[22], me détruit un cheval. Je vais vous apprendre à qui vous avez affaire ! — Vous êtes mes prisonniers, suivez-moi dans mon rancho. »

Sam, se retournant, me dit à l'oreille :

« Qu'en pensez-vous, Charley ? il y a peut-être dans le rancho une meilleure cuisine qu'ici.

— Oui, essayons. Le bonhomme n'est point un haciendero avec cent vassaux sous ses ordres, mais un petit ranchero qui ne peut nous faire grand mal.

— Well ! Allons au rancho nous reposer un peu. » Et, s'adressant à son interlocuteur, Sans-Ear reprit d'un ton humble :

« Voulez-vous donc nous punir pour une telle peccadille, señor ?

— Non, pas señor, *don !* Je suis une Grandesse. Je me nomme don Fernando de Venango e Colonna de Molynares de Gajalpa y Rostredo ! souvenez-vous-en !

— Heigh-ho ! Vous êtes un bien grand seigneur ! Il faut absolument nous soumettre et vous suivre ; mais nous espérons que vous vous montrerez généreux envers nous. »

Tout le monde se leva ; on éteignit le feu, nous montâmes à cheval ; Bob paraissait enchanté de la perspective. Les huit hommes nous entourèrent, et nous partîmes au galop. Les Mexicains ne connaissent point d'autre allure. Cette course rapide ne m'empêchait pas d'admirer le costume de nos *vainqueurs*. Costume très beau, très pittoresque, se composant d'abord d'un chapeau de forme basse, mais à bords immenses, le *sombrero*. Ce chapeau est fait de feutre brun ou de nattes finement tressées, qui chez nous portent le nom de *panama*. Le sombrero d'un señor, c'est-à-dire d'un homme ayant quelque autorité, fût-il haciendero, ranchero, chef de brigands, etc., est toujours relevé de côté par une agrafe d'or ou de cuivre ornée de diamants vrais ou faux, mais retenant la plume de rigueur ; plume plus ou moins

[21] Avocat.

[22] Berger, vacher, conducteur de troupeau.

magnifique, suivant la richesse du propriétaire. Après le chapeau, la partie la plus indispensable du costume mexicain consiste sans doute dans la culotte, ou, pour mieux parler, le pantalon, retenu par une élégante ceinture, très collant sur les cuisses et les hanches, mais très large du bas. Brodés sur toutes les coutures, ces pantalons sont garnis, de plus, le long de la jambe, avec des morceaux de soie artistement taillés, dont les couleurs contrastent avec celles de la broderie.

La veste mexicaine, courte et largement ouverte, est également brodée aux manches, aux coutures du dos, sur les devants, etc. Cette broderie, faite de fils de soie ou de laine, est rehaussée par du filigrane d'or ou d'argent, souvent même par des pierreries. Le señor porte au cou une cravate de soie noire nouée par devant, mais dont les longs bouts se rejettent sur les épaules avec beaucoup de grâce.

Je remarquai encore la botte mexicaine, en cuir souple et fin, brodée comme le reste du costume et munie d'un éperon aux proportions monstrueuses. Ces éperons sont en or, en argent, quelquefois en corne, avec l'ardillon en os. Les malheureux chevaux du pays ont les flancs littéralement percés par ces terribles instruments de supplice. Je ne crois pas que les cavaliers du moyen âge eux-mêmes aient jamais eu d'éperons aussi formidables ; en les mesurant, y compris l'ardillon, on trouve dix pouces ; ceux à roue ou étoile ont au moins six pouces en sus, l'étoile porte douze rayons ; un seul éperon pèse deux livres et plus.

Les Mexicains sont presque toujours à cheval ; leurs montures, admirablement dressées, supportent les plus dures fatigues. Très habiles tireurs, ils se séparent rarement de leurs armes et en font un usage beaucoup trop fréquent. C'est surtout dans le maniement d'une sorte de pistolet d'arçon que ces hommes déploient une adresse incomparable. Le canon rayé de ce long pistolet est disposé de façon à s'adapter par une seule pression à une crosse. Dans la main exercée d'un Mexicain, l'arme ne manque pas son but à cent cinquante pas. Quand le tir est court, il cause dans l'épaule du tireur une brusque et désagréable secousse. On ne peut facilement changer le champ qu'on s'est d'abord proposé. Cette arme, malgré tout, peut devenir un vrai trésor lorsqu'on la manie habilement. Elle demande peu de poudre en raison de l'effet produit, elle procède par poussée, non par choc. Les chevaux du pays sont si bien dressés, qu'on suit toutes les évolutions de l'ennemi aussi aisément qu'à pied ; cependant il serait impossible de tirer de côté en chevauchant, il faut tirer en arrière ou en avant. Dès que le cheval s'arrête, on dirige son arme à volonté ; il n'y a qu'à en montrer le bout aux yeux de l'animal, pour que celui-ci reste, pendant dix minutes au moins, aussi immobile que s'il était de pierre ou de bronze.

Une arme tout aussi dangereuse, chez les Mexicains, est le lasso ; un lanceur exercé peut, avec ce mince cordon, arrêter le taureau sauvage à la course, le tigre noir dans ses bonds, l'homme au moment où son fusil va donner la mort. Le lasso mesure habituellement trente mètres ; il se termine par une longue boucle. On le lance au galop ; il atteint la proie mille fois pour une.

Les enfants s'exercent tout jeunes à jeter le lasso ; le Mexicain adulte arrive à une telle adresse, que la corde semble suivre non pas la direction donnée par la main, mais tous les mouvements de la pensée la plus rapide ; elle vole partout où cette pensée l'envoie, exécutant des prodiges de dextérité et de justesse, soit qu'elle donne la mort dans un combat ou dans une chasse, soit qu'on se joue avec elle sur l'arène, aux applaudissements frénétiques delà foule.

Pour en revenir à la toilette du Mexicain, disons encore quelques mots du *poncho*, sorte de couverture destinée à envelopper tout le corps, et au milieu de laquelle se trouve un trou pour passer la tête, de façon que ce manteau descend sur le dos et la poitrine du cavalier en laissant les bras libres.

Si les vêtements du Mexicain sont brodés et brillants, sa selle et son harnais ne présentent pas moins de richesse ni de recherche. Chez les grands propriétaires, le mors est toujours en argent massif, avec ses chaînes en or ; il coûte au moins cinquante escudos[23], le prix

[23] Un escudo vaut 10 francs 18 centimes.

du mors et de la bride va parfois jusqu'à cinq cents escudos.

Les chevaux portent tous la fameuse selle espagnole, si singulièrement haute, qu'une fois monté le cavalier semble condamné à ne jamais descendre. Dès qu'on est un peu habitué à cette selle, on s'en trouve bien ; il est très rare que le cheval désarçonne son cavalier. Le dossier prend à la naissance des reins ; il s'élève presque jusqu'aux épaules et se termine par un ornement de cuivre, figurant le plus souvent une tête de cheval.

De la selle à la queue de sa bête, le Mexicain place une espèce de carapace en cuir très fort qui revient aussi sur les flancs du cheval.

Cette carapace n'est plus guère en usage que pour les longs trajets. Elle est, en ces cas-là, extrêmement commode, à cause des innombrables poches dont on la garnit ; son nom paraît singulier : *coda de pato, queue de canard*.

Quant aux étriers, suspendus par des chaînes d'argent, ils sont en bois ; c'était autrefois la chaussure même destinée à garantir le pied. On a enlevé le dessus, mais le pied reste protégé par des bouts de cuir (tapagères) brodés avec élégance et dans lesquels s'enfonce la partie extrême du pied. Les gens riches du pays ont aussi des étriers en fer-blanc, artistement travaillés, comme on peut en voir chez nous dans quelques cabinets de curiosités.

Le cavalier mexicain ne néglige rien de ce qui protège sa personne ou sa bête ; des deux côtés du pommeau de sa selle pendent les *armas de pelo*, peaux de chèvre, avec les poils en dehors, dont il se sert pour se couvrir les jambes pendant la pluie ou pour traverser les fourrés épineux. C'est une excellente précaution.

Après une demi-heure de marche, nous arrivâmes devant un bâtiment que nous supposâmes être le rancho. On nous fit entrer dans une vaste cour, et nous sautâmes à terre.

« Señora Eulalia ! señorita Alma ! venez, venez ! Voyez ce que je vous amène, » cria de toutes ses forces le ranchero en s'approchant du corps de logis.

À cet appel, deux personnes se précipitèrent devant la porte avec une telle hâte, que la boutade de Schiller me revint involontairement en mémoire :

Da speit das doppelt geoffnete Haus,
Zwei — Damen auf einmal aus[24]!

Les dames étaient une señora et une señorita ; on nous l'annonçait ; mais leur aspect nous les eût fait plutôt prendre pour de pauvres paysannes.

Toutes deux allaient pieds et tête nus. Si la tignasse emmêlée qui encadrait leur visage appartenait à ces dames, c'est ce que je ne saurais décider.

Leur robe courte descendait à peine au-dessous du genou ; les jambes paraissaient si noires, qu'on les eût crues bottées. Le haut du corps n'était couvert que d'une chemise, jadis blanche peut-être, mais dont le ton actuel rappelait la fameuse légende de la reine Isabelle au siège de Grenade. Cependant *ces dames*, qu'il fallait bien prendre pour telles, nous regardaient bouche béante sur leur seuil.

« Santa Maria ! s'écria la señora. Don Fernando de Venango e Colonna, que nous amenez-vous ? Voulez-vous donc nous tuer de besogne ? Cinq gens inconnus à héberger, à nourrir ! Ils vont coucher, fumer, manger ici ! Non ! cela ne sera pas. Je ne puis le souffrir ! Je quitte plutôt la place ! Je vous laisse vous débrouiller tout seul, avec la valetaille, dans ce malheureux rancho ! D'abord je n'aurais jamais dû vous écouter et laisser, pour venir ici, mon beau San-José !

— Mère, interrompit la señorita, cherchant à calmer l'irritable ménagère, ne vois-tu pas comme ce *don* ressemble à notre excellent don Allano ?

— Il peut lui ressembler, mais ce n'est pas lui, reprit la mère, dont le torrent de

[24] Alors la maison, doublement ouverte, cracha deux dames dehors.

paroles, un moment interrompu, recommença de plus belle à couler. Qui sont ces gens ? qui s'occupera d'eux ? Moi, nulle autre que moi ! Je le dirai, une fois pour toutes, je ne veux pas qu'on fasse de la maison une auberge ! Je ne sais seulement plus si j'ai une tête ou non, quand je vois cinq hommes à loger !

— Mais, señora Eulalia, ce ne sont pas des hôtes, interrompit le ranchero, qui put enfin placer son mot.

— Ce ne sont pas des hôtes ? Qui sont-ils donc, don Fernando de Venango e Colonna ?

— Des prisonniers, señora Eulalia, des prisonniers !

— Des prisonniers ! Et pourquoi avez-vous pris ces gens, don Fernando de Venango de Molynares ?

— Ils nous ont tué une vache et trois vaqueras, ma chère señora Eulalia ! »

Le penchant à l'amplification se rencontre chez tous les méridionaux, à ce qu'il paraît.

« Une vache et trois vaqueros ! répéta la doña en joignant ses mains noires et en les élevant vers le ciel avec un claquement et un cri qui firent dresser les oreilles de nos chevaux. Mais c'est affreux, épouvantable, horrible ! Vous les avez pris sur le fait, don Fernando e Colonna de Gajalpa ?

— Oui, señora Eulalia, et non pas un seul, mais tous sur le fait ! Et ils les ont non seulement tués, mais rôtis et mangés ! »

Les yeux de la señora s'ouvraient de plus en plus grands.

« Rôtis et mangés ! La vache et les vaqueros, don Fernando de Gajalpa y Rostredo ?

— D'abord la vache, señora Eulalia.

— D'abord, et après, don Fernando Rostredo y Venango ?

— Après, ils n'ont plus rien mangé, parce que nous sommes accourus. Nous les avons arrêtés et traînés ici, señora.

— Arrêtés et traînés ici ! Oh ! tout le monde sait que vous êtes un brave chevalier ! Mais enfin qui sont ces hommes ? Qui sont-ils, don Fernando de Molynares e Colonna ?

— Les trois blancs sont des missionnaires mormons qui veulent aller convertir la Californie.

— Au secours ! au secours ! Des missionnaires qui volent une vache, tuent des vaqueros et veulent les manger ! Et le noir, don Francesco de Rostredo y Venango ?

— Ce noir est un avocat, qui vient de... de... de là-bas, où demeurent les Fuégiens, vous savez ? Il va pour un procès à San-Francisco, pour un héritage, doña Eulalia.

— Ah ! vous m'en direz tant ! Mais cet autre, don Fernando de Colonna y Gajalpa ?

— Il a l'air d'un Indiano bravo, et cependant c'est un Hottentot du... du Groenland, à ce qu'ils disent. Les missionnaires veulent le montrer pour de l'argent.

— Oh ! oh ! oh ! Et qu'allons-nous faire de toute cette troupe, don Fernando de Molynares y Gajalpa e Venango ?

— Je vais les faire pendre ou fusiller. Appelez tous nos gens, señora Eulalia.

— Mais ils sont tous là, excepté la vieille négresse Betty ; elle va venir tout de suite. Ah ! mais, et les trois vaqueros qu'ils ont tués ? Je ne...

— Laissez, laissez, señora, on s'expliquera. Fermez toutes les portes, toutes les issues, qu'ils ne puissent s'enfuir. Je veux les juger séance tenante. »

Il n'y avait qu'une seule porte avec un solide cadenas. Le ranchero la ferma lui-même.

« Là ! soupira-t-il d'un air satisfait, qu'on m'apporte un siège, qu'on attache les chevaux aux poutres de la galerie, qu'on lie les prisonniers ; nous allons procéder au jugement. »

Les vaqueros s'empressèrent d'obéir ; nous n'opposâmes aucune résistance ; car nous n'avions pas la moindre inquiétude sur l'issue de l'affaire. Cet honnête Mexicain amusait Sam, qui avait fait comprendre la situation à Winnetou et au nègre.

Trois chaises furent placées dans la cour ; la señora Eulalia et la señorita Alma s'assirent des deux côtés de don Fernando, très graves, malgré la simplicité du costume. Les vaqueros nous présentèrent solennellement devant ce tribunal improvisé.

« Vos noms ? demanda le Mexicain d'un ton bref. Toi, comment t'appelles-tu ?

— Bob.

— Un nom de vaurien ! Et toi ?

— Winnetou.

— Un nom volé ! C'est ainsi que se nomme le chef le plus redouté des Indiens en ce moment. Et toi ?

— Marshall.

— Tu vois bien, mère, il a le même nom, murmura la señorita Alma.

— Un nom de Yankee, bien entendu, reprit le ranchero, et tous les Yankees se valent, à peu d'exceptions près. Voyons, et toi ?

— Encore un nom emprunté. II y a par là-bas un chasseur qu'on nomme Sans-Ear ; c'est un brave et vaillant homme, il est connu. Et toi ?

— Shatterhand.

— Encore. Ah ça ! mais vous n'êtes pas seulement des brigands, vous êtes des menteurs ! »

Je m'avançai un peu, de manière à être tout près du vaquero qui avait jeté son lasso autour de Bernard et méritait une leçon : je dis résolument :

« Nous ne mentons point.

— Prouvez-le. »

J'assenai aussitôt un tel coup de poing sur la tête du berger, qu'il tomba étourdi.

« Voilà la signature de Shatterhand ! m'écriai-je.

— Oh ! je meurs, soupirait doña Eulalia. Soutiens-moi, Alma ! je m'en vais. »

Et la bonne dame alla tomber sur le cœur de don Fernando. Celui-ci ne put se lever aussi promptement qu'il eût voulu ; il criait comme un possédé ; Alma en faisait autant d'une voix plus perçante.

Le Mexicain à cheval défierait l'univers ; à pied, c'est un très mauvais lutteur. Les vaqueros n'osaient bouger ; ils se regardaient avec embarras. Je me hâtai d'intervenir, au milieu de la confusion.

« Ne craignez rien, señor et señoras, il ne vous arrivera aucun mal, déclarai-je ; nous voulons seulement éclaircir devant vous une petite erreur, après quoi nous nous remettrons à votre bon plaisir. »

Je m'approchai de la chaise de notre juge, et, comme je m'étais déjà débarrassé de mes liens peu compliqués, je m'inclinai respectueusement.

« Doña Eulalia, continuai-je, je suis, en tout temps et en tout pays, un admirateur passionné de la beauté et de la vertu. J'honore les femmes et me plais à reconnaître leur empire ; je vous supplie donc de m'accorder un regard favorable.

— Ahhhh ! »

Ce fut avec un soupir d'allègement que la digne matrone se releva enfin et ouvrit

son petit œil noir. Son teint devint un peu moins jaune, mais elle ne semblait pas encore très rassurée.

« Mesdames, repris-je, autrefois votre sexe rendait de justes arrêts dans les *cours d'amour ;* permettez qu'aujourd'hui nous remettions notre cause entre vos mains. Don Fernando de Molynares ne peut à la fois être juge et partie ; c'est à vous, c'est à votre miséricordieuse justice que nous en appelons tous. Écoutez-nous, doña Eulalia. Depuis de longs mois nous courons les déserts, vivant de viande desséchée, supportant toutes les fatigues, toutes les privations, ne rencontrant jamais sur notre route une main compatissante et féminine pour adoucir nos peines. Ah ! je vous en conjure, faites que l'agréable rencontre d'aujourd'hui nous soit, de toutes façons, profitable et douce ! »

Doña Eulalia commençait à s'attendrir.

« Vous appelez-vous vraiment comme vous l'avez dit ? demanda-t-elle.

— Oui, doña Eulalia.

— Vous entendez, don Fernando de Venango y Gajalpa, ces renommés señores me prennent pour leur juge. J'espère que vous ne me contredirez en rien ! Y consentez-vous, don Fernando de Venango ? »

Le brave homme fit une mine assez piteuse, mais il ne répondit point ; il respirait largement, car le poids de la doña l'avait à demi étouffé ; enfin, après avoir soufflé, il grommela entre ses dents :

« Eh bien ! oui, señora Eulalia, jugez-les ! Je suis sûr que vous les condamnerez à la corde.

— Je les traiterai suivant leur mérite, don Fernando de Colonna e Molynares. » Et, se tournant vers moi :

« Parlez maintenant, señor, me dit la Mexicaine.

— Je suppose le cas, señora, où vous seriez un voyageur très fatigué, très affamé ; vous traversez une savane, vous rencontrez une vache sauvage dont la chair peut apaiser votre besoin. Ne pouvez-vous tuer la bête, à condition de laisser la peau au propriétaire du domaine ?

— Si, je le puis ; c'est la coutume partout.

— Non, pas partout, interrompit le ranchero.

— Silence, don Fernando ! Vous me troublez. »

Le bonhomme s'assit en reculant sa chaise d'un air boudeur, mais résigné ; un des vaqueros soignait son camarade ; les autres étaient tout oreilles. Ils semblaient trouver tout naturel que la señora prît la haute main dans cette affaire comme dans tout le reste.

« Voilà tout notre crime, doña ! poursuivis-je. Comme j'allais dépecer la vache prise, le vaquero que j'ai frappé tout à l'heure en votre présence, parce qu'il le méritait, s'est mis à courir vers nous, il a jeté son lasso sur le señor Marshall, ici présent. Il l'aurait tué si je ne m'étais hâté de tirer sur son cheval, car je ne voulais pas faire de mal au vaquero.

Marshall, dites-vous, señor ? Ce nom me frappe ! Je connais un señor Allano Marshall qui demeure chez ma sœur, à San-Francisco.

— Allano ! Allan Marshall, peut-être, de Louisville ?

— C'est cela, c'est cela même ! Le connaissez-vous ?

— Certainement ; mon ami Bernard Marshall est le fils d'un joaillier de Louisville et le frère d'Allan ou Allano Marshall.

— Santa Lancetta ! Comme cela s'accorde ! Allano a un frère qui s'appelle Bernard ; son père vend des bijoux à Louisville, Alma, ton cœur ne t'a pas trompée ! Venez dans mes bras, señor Bernardo, soyez mille fois le bienvenu ! »

Ce changement à vue sembla beaucoup réjouir mes compagnons et Bernard en particulier ; celui-ci, néanmoins, se borna à baiser la main noire de la señora, en disant :

« Doña Eulalia, je ne suis venu ici que pour chercher mon frère ; si vous savez où il est, donnez-moi de ses nouvelles, je vous en prie.

— Alma, ma fille, est allée dernièrement chez ma sœur ; votre frère se préparait alors à partir pour les mines. Mais, señor Bernardo, tous ces señores sont-ils de vos amis ?

— Tous ; je leur dois beaucoup, je leur dois la vie et une partie de mon avoir. Le señor Old Shatterhand m'a sauvé de la plus triste fin ; en traversant l'Estacado il m'a tiré des pièges des stakemen ; il m'a aussi délivré de la captivité chez les Comanches. »

Eulalia frappa ses mains l'une contre l'autre, en s'écriant :

« Est-ce possible ? Quelles aventures ! Oh ! vous nous raconterez tout ! Mais comment se fait-il que vous soyez un Mormon, et votre frère non.

— Nous ne sommes pas des Mormons, grâce à Dieu ! señora Eulalia. C'est une plaisanterie de notre compagnon Sam, qui aime à rire. »

Là-dessus la bonne dame se tourna vivement vers don Fernando :

« Vous entendez, don Fernando de Venango e Gajalpa ? ce ne sont pas des Mormons, ce ne sont ni des voleurs ni des brigands. Ce sont nos hôtes, s'il vous plaît ; ils peuvent se reposer ici tant qu'ils voudront ! Vite, Alma, cours à la cuisine, va chercher une bouteille de julep de *basilic*. Il faut boire le coup de la bienvenue. »

À ce mot de *basilic*, les traits du ranchero s'éclairèrent soudain. Il parut très disposé à nous rendre largement raison. Une pareille occasion sembla même lui être fort agréable ; je compris que le julep serait un excellent moyen de nous raccommoder.

La señorita s'élança d'un bond dans la maison, puis revint avec une énorme bouteille très ventrue.

Pour qui connaît la misérable eau-de-vie importée dans ce pays par les Yankees, il va de soi que nous ne nous amusâmes point à siroter. Nous n'aurions jamais cru que les señoras en voulussent goûter ; mais elles vidèrent leur gobelet aussi tranquillement que s'il se fût agi de vin de Lunel ou de Frontignan. Winnetou seul refusa le breuvage : il avait juré de ne jamais approcher ses lèvres de l'*eau-de-feu*. Le maître de céans allait se verser une seconde rasade, quand la main toujours prompte de la ménagère s'y opposa.

« Assez, don Fernando de Venango de Rostredo y Colonna ! Ne savez-vous point que nous n'avons plus que deux flacons de cette sorte ? Conduisez les señores dans la grande salle, nous allons préparer le dîner et faire un peu de toilette. Adios, dons et señores ! »

Les dames disparurent au fond d'un trou de la muraille, leur cuisine ou leur garde-robe, toutes les deux à la fois, peut-être. Le ranchero nous suivit, sans trop se faire prier, dans l'espèce de grange décorée par doña Eulalia du nom pompeux de grande salle. Nous y trouvâmes une vaste table et des bancs en bois grossièrement travaillés. Comme nous entrions, je remarquai avec quel soin les vaqueros s'empressaient autour de nos chevaux et les débarrassaient de leurs selles. Je me hâtai d'aller reprendre les objets contenus dans les fontes, sachant, que les meilleurs vaqueros sont toujours un tantinet larrons. Bob fut chargé par son maître de surveiller les chevaux, qu'on envoya pâturer devant la porte. Le nègre fit une grimace des plus maussades.

« Massa manger ! Bob dehors ! » répétait-il d'un air larmoyant.

Je le rassurai de mon mieux. Après quelques instants de repos, Marshall et moi tentâmes de nous épousseter un peu, puis les señoras reparurent pour présider aux apprêts du festin. Elles étaient en grande tenue. Les dames de Mexico ne portaient certainement pas de modes plus nouvelles.

Le costume des Mexicaines se compose en grande partie d'ajustements européens ; elles n'adoptent point cependant cette toilette sans modification ; ainsi le chapeau et le bonnet leur sont inconnus ; elles les remplacent par le *reboso*, long châle de quatre mètres souvent, ajusté sur la tête. Dans la maison, ce châle se drape à peu près comme les châles de nos dames

d'Europe ; mais quand, après la sieste, les señoras sortent dans la ville, elles ramènent le reboso sur le derrière de la tête, en laissant voir les cheveux et le visage ; quelquefois ce précieux et léger tissu leur sert de voile et retombe sur la poitrine.

Les femmes riches se procurent des rebosos tissés par les Indiennes ; ce travail demande au moins deux ans ; il coûte jusqu'à quatre-vingts piastres et même bien davantage.

Doña Eulalia et sa fille reparaissaient donc, enveloppées dans des robosos d'une transparence et d'une finesse recherchées. Leurs mains étaient lavées, elles portaient des bas et des souliers ; si nous ne les avions pas vues en si grand négligé, nous les eussions trouvées fort agréables, surtout la jeune, qui ne manquait pas d'une certaine beauté.

Les señoras nous firent gracieusement les honneurs du repas ; tous les soins du service étaient laissés à la vieille négresse. La mère et la fille ne cessèrent de parler d'Allano ; je soupçonnai la petite Alma d'avoir fait quelque œillade aux bijoux du jeune joaillier ; les largesses d'Allano n'étaient point tombées chez une ingrate.

Le repas fut entièrement mexicain : veau au riz tellement pimenté, que sa sauce avait une couleur de brique, légumes secs accompagnés d'oignons en profusion, viande de mouton couverte de poivre ordinaire, côtelettes rôties et aussi vigoureusement assaisonnées que le reste. Nous avions la langue en feu, le gosier brûlé, l'estomac horriblement chargé. Dans ma mauvaise humeur, j'improvisai un quatrain où je me demandais si je n'avais pas avalé un million de diables.

On pense bien que je ne récitai point mon impromptu à mes hôtesses, lesquelles engloutissaient toute cette poivrade sans sourciller. Pour nous rafraîchir, on. nous donna du julep de basilic au dessert, après quoi vint l'inévitable cigarette. J'envoyai à Bob une bonne portion enveloppée dans une natte. Doña Eulalia me fournit un pot à pommade encore odorant, au fond duquel on versa un peu de la précieuse eau-de-vie. J'espérais que le mélange produirait un baume excellent sur l'estomac du nègre.

Il ne pouvait être question de départ ce soir-là. Alma ne se lassait point d'écouter le récit des malheurs et des aventures de Bernard. Quant à moi, je jouissais de toutes les faveurs de doña Eulalia, qui m'accablait de petits soins et de gracieusetés ; mon nom se transformait progressivement en : señor Carlos, don Carlos, brave et vaillant Carlos, etc. Lorsque nous nous levâmes de table, j'étais *son cher Carlos ;* elle me demandait confidentiellement ce que je comptais rapporter à ma fiancée comme souvenir de voyage. Quoique je comprisse combien la question pouvait être captieuse, je fus bien obligé d'avouer la vérité ; je répondis que nulle fiancée ne m'attendait dans ma lointaine patrie.

Pour couper court à l'entretien, je prétextai l'utilité d'une visite aux chevaux et me rendis près de Bob.

Celui-ci, couché tout de son long sur l'herbe, agitait étrangement les pieds et les mains ; il poussait des gémissements si variés, qu'il me fit l'effet d'un musicien étudiant la musique de l'avenir, inaugurée par Wagner, sur un *auklong* japonais[25].

« Bob ! » m'écriai-je avec compassion.

Le noir se souleva vivement.

« Oh ! ô Massa, Massa, Massa !

— Qu'y a-t-il donc ?

— Oh ! oh ! oh ! Massaaaaa ! Bob tout manger, puis le feu. Le feu est dans Bob. Massa, au secours ! Bob meurt ! »

Bob mourait toujours ; mais telles étaient les suites de ce dîner poivré, pimenté, bourré d'aulx et d'oignons, que le malheureux noir avait effectivement une figure de déterré.

« Bob, lui dis-je, il faut boire bien vite de l'eau, du lait ou du basilic.

— Massa, eau pas bonne, lait pas bon, basilic bon !

---

[25] Instrument composé de vingt-quatre bambous et pesant cinquante livres.

— Cours à la maison, demande à doña Eulalia un peu de liqueur ; dis-lui que tu vas mourir. »

Le nègre revint bientôt avec le fond du dernier flacon de julep. Toute la provision se trouvait ainsi épuisée en notre honneur ! La prodigalité de doña Eulalia devenait inquiétante.

Dès que je rentrai dans la cour, la bonne dame m'appela par un signe familier.

« Don Carlos, me dit-elle, j'ai une communication à vous faire ; je ne voulais pas vous parler de cela à table ; suivez-moi sous ces platanes. »

J'obéis, non sans quelque hésitation : cette dernière faveur me comblait. Quand nous fûmes assis au fond de la cour, doña Eulalia reprit :

« Le señor Bernardo parlait tout à l'heure de deux brigands que vous poursuivez. Ces hommes, je les ai vus : ils se sont arrêtés ici.

— En vérité ! Et quand ?

— Avant-hier.

— Savez-vous où ils vont maintenant ?

— Ils traversent la Sierra-Nevada et se rendent à San-Francisco.

Ils comptent s'informer du señor Allano, dont je leur ai dit grand bien ; ils veulent le rejoindre. »

La situation était grave ; cette femme parlait d'Allano à tous venants ; les deux scélérats, en abondant dans son sens, avaient pu en tirer tous les renseignements possibles. Ils trouvaient là une excellente occasion de continuer leur œuvre et de dépouiller entièrement les deux frères.

« Êtes-vous sûre, doña Eulalia, que ce soient bien ceux que nous poursuivons ?

— Oh ! tout ce que vous en avez dit se rapporte parfaitement, quoiqu'ils s'annoncent sous un autre nom. Je n'aurais pas dû leur parler du señor Allano.

— Les avez-vous envoyés chez votre sœur ?

— Oui ; je leur ai donné, comme introduction, une lettre que mon beau-frère m'avait adressée.

— Que fait votre beau-frère ?

— Il tient l'hôtel de Valladolid, dans Sutter Street, et se nomme Henrico Gonzalès.

— Y a-t-il longtemps que votre fille est allée à San-Francisco ?

— Trois mois.

— Décrivez-moi, je vous prie, les deux hommes en question. »

Doña Eulalia me fournit un signalement si exact, que je ne pus douter de l'identité des deux voyageurs. Je remerciai la señora, lui promettant de réfléchir sur les moyens de réparer son imprudence ; puis je me rendis dans la salle, où mes compagnons commençaient à se reposer. Nous crûmes inutile d'établir une veille pour cette nuit ; tout le monde put dormir.

Le rancho se compose d'un seul bâtiment, dont la pièce principale ressemble, je l'ai dit, à une grange d'Europe ; là on dîne, on travaille et on couche pêle-mêle, de la façon la plus patriarcale. Maîtres de la maison, domestiques et hôtes, chevaux, vaches, chèvres, porcs, chiens, poules, le toit abrite tout. Le sol n'est même pas battu, l'herbe y pousse avec la mousse dans tous les coins, servant d'asile à toute une population de scorpions, d'araignées, de cloportes, etc.

Tel était le rancho de don Fernando do Venango. Le propriétaire, doña Eulalia, la señorita Alma, la vieille négresse, les vaqueros, nous cinq, tout le monde s'étendit sur le foin et dormit côte à côte. Plusieurs fois je fus tenté d'aller chercher une place en plein air, mais j'aurais fait une injure grave à mes hôtes ; il fallut se résigner.

Le lendemain, dès le matin, nous partîmes, accompagnés des vœux du personnel

entier, même du vaquero un peu étourdi la veille, et que la señora contraignit de me souhaiter un bon voyage. Don Fernando e Colonna de Molynares nous fit une assez longue conduite ; il semblait avoir peine à nous quitter ; cela était d'autant plus méritoire de sa part, que nous avions absorbé, lui aidant, tout son julep.

Je communiquai à mes compagnons les aveux de doña Eulalia, ce qui nous fit modifier un peu notre plan ; nous comptions nous reposer plus longtemps, en longeant les rives du lac Mona. La nuit passée au rancho ayant un peu remis nos montures, nous nous dirigeâmes à la hâte vers San-Francisco.

Nous traversâmes la Sierra-Nevada, nous descendîmes à Stakton ; enfin nous atteignîmes le but de notre voyage.

San-Francisco est construit à l'extrémité d'une étroite langue de terre ; à l'ouest s'étend la plus vaste mer de notre globe, à l'est une baie magnifique dont l'entrée regarde le nord. Son port peut être compté parmi les plus sûrs et les plus beaux ; il contiendrait les flottes réunies des deux mondes. Sur les quais règnent l'animation la plus grande, le mouvement le plus étourdissant. Aux émigrants de tous pays se mêlent les indigènes sauvages ou à demi civilisés, qui amènent leurs bestiaux et reçoivent, pour la première fois peut-être, de l'argent monnayé.

Ici, le fier Mexicain coudoie le maigre Allemand et l'écrase de son éblouissant costume ; là, l'Anglais promène son spleen à côté du vif et remuant Français. Les coolies indiens, drapés de calicot blanc, essayent de s'entendre avec le Juif polonais crasseux et misérable. Le dandy élégant, le pauvre paysan émigrant, le montagnard tyrolien, regardent avec un soupir le chercheur d'or revenu des mines, hâve, la peau tannée, les cheveux en désordre, la barbe inculte : et toute cette population se croise dans une houle perpétuelle.

Les physionomistes ont là un large champ d'étude ; ils peuvent y rencontrer encore le Mogol de la haute Asie, le Parsi de l'Asie Mineure, l'indigène de la Malaisie ou des îles de la Sonde, le Chinois du Céleste-Empire. Le Chinois, quel type à part dans ces échantillons variés ! On dirait que tous ces fils du Ciel sortent d'un même moule. Impossible d'indiquer une différence parmi ces visages uniformes. Le nez est toujours court et large, les pommettes toujours saillantes, les yeux toujours fendus de travers, la bouche toujours dessinée par une simple ligne, mais garnie de lèvres épaisses, le menton toujours anguleux, le teint jaune et unicolore. Tous ces traits sont également laids, dépourvus d'expression et de mobilité. On croirait avoir affaire à des magots de carton ou de porcelaine, n'était l'éclair soudain de ce petit œil noir, rappelant trop souvent de quelle malice sont doués les sujets de l'empire du Milieu.

À San-Francisco, les Chinois presque seuls exercent les métiers pénibles ; ils sont portefaix, terrassiers, manœuvres, etc. Ces petits hommes tout ronds se retournent, se remuent avec une prestesse incroyable ; aptes à tous les emplois, ils exécutent tous les travaux ; leur patience ne se lasse jamais, leur adresse est surprenante.

On les voit sculpter l'ivoire ou le bois, façonner les métaux, broder le cuir, le drap, le coton, la soie, etc.

Ils cousent, tricotent, tissent, teignent, font des passementeries, des cartonnages, que sais-je encore ?

Ils ont des idées bizarres, accouplent les choses les plus disparates, confectionnent ces objets singuliers qui font la joie des collectionneurs ; parfois leur travail s'élève jusqu'à l'art, et leur art est merveilleusement ingénieux. De plus, ils se montrent toujours prêts, ne dédaignant aucun profit, si minime qu'il soit. Ils surfont horriblement leur marchandise et la laissent souvent pour le quart du prix demandé. Comme ouvriers, portefaix, etc., ils se font bien moins payer que les blancs et gagnent encore dix fois ce qu'ils gagneraient dans leur pays. D'une sobriété phénoménale, d'une avarice sordide, ils ne tardent point à s'enrichir.

Tous les petits métiers sont dans leurs mains à San-Francisco ; leurs femmes servent de domestiques et de blanchisseuse ; enfin ils s'ingénient en mille manières pour gagner de

l'argent.

Si les habitants de San-Francisco ne travaillent point à la façon des Chinois, ils ne restent pas inactifs, tant s'en faut ! La population entière n'a qu'un but, une pensée : gagner de l'argent, en gagner beaucoup, le gagner promptement.

Tous savent que le temps est de l'or, que celui qui fait perdre ce temps nuit aux autres comme à lui-même. Tous vont à leurs affaires sans trop gêner leurs voisins, mais ne voulant pas surtout être gênés eux-mêmes. Menant rudement son train, le Californien se fraye une voie sans beaucoup de soucis des autres. On remarque cette tendance à la maison, dans la rue, sur la place publique ; tout le monde y est affairé. La pâle et délicate Américaine, la fière et brune Espagnole, la blonde Allemande, l'élégante Française, la femme de couleur, vont, viennent, se hâtent comme les hommes ; ceux-ci font du ménage et des affaires en même temps. Le riche banquier, en frac et en chapeau à cylindre, ne dédaigne pas de porter un jambon ou un panier de légumes ; le ranchero tient sur son épaule un filet rempli de poissons dont il va se régaler. Un officier de la milice soupèse un chapon, un quaker s'avance gravement au milieu de la presse avec quelques homards dans le giron de sa longue robe, relevée comme un tablier. Et tout ce monde se rencontre, se croise, se remue sans bousculade ni confusion.

Nous fîmes comme les autres, nous suivîmes notre chemin à travers les rues de la métropole sans trop attirer l'attention ; enfin nous arrivâmes à Sutter Street, où nous trouvâmes le fameux hôtel de Valladolid.

C'était un véritable hôtel californien, dont toute la construction consiste en un long et large bâtiment en planches d'un seul étage, ressemblant assez à nos baraques de foire.

Nous abandonnâmes nos chevaux aux soins du horsekeeper[26], qui les conduisit dans une petite écurie contiguë, sorte d'échoppe assez misérable ; puis nous entrâmes dans la vaste salle à manger. Elle était tellement pleine, que nous eûmes grand' peine à trouver une table libre. Un boardkeeper[27] qui nous aperçut vint à nous aussitôt. Nous commandâmes le déjeuner, chacun suivant son appétit, et dès que nous fûmes servis, je fis appeler le maître de l'établissement.

« Est-ce à master, ou plutôt au señor Henrico Gonzalès que je parle ? demandai-je.

— Yes, Sir ; que désirez-vous ? répondit le grand, brun et sérieux personnage qui s'était approché de notre table.

— Pourriez-vous me dire si M. Allan Marshall est encore chez vous ?

— Je n'en sais rien, señor, je ne le connais pas, je ne connais personne ; je ne m'occupe jamais du nom de mes hôtes, cela est du ressort de la señora.

— Pourrait-on lui parler ?

— Je n'en sais rien non plus ; appelez une servante. »

Là-dessus, notre homme se retourna d'un autre côté. Il jouait chez lui, sans doute, à peu près le même rôle que don Fernando de Venango dans son rancho, aux côtés de la señora Eulalia.

Je me levai, cherchant des yeux aux quatre coins de la salle, et me dirigeai vers l'endroit d'où partait une forte odeur de rôti ; ce devait être la cuisine. En effet, sur le seuil d'une sorte de renfoncement fort obscur, je me trouvai nez à nez avec une mignonne soubrette qui se disposait à pénétrer dans l'officine. Je la retins un peu brusquement par le bras, en disant :

« Où est la señora, ma petite ? »

Deux grands yeux noirs me regardèrent à me foudroyer ; la charmante petite personne me cria en bon français :

« Vous êtes un âne ! »

---

[26] Garçon d'écurie.

[27] Garçon d'hôtel.

Je reculai, lâchant le bras de mon irritable interlocutrice. Heureusement je venais d'aviser une autre Hébé[iii], qui causait au coin d'une table.

« Mademoiselle, voulez-vous me dire où est la señora ? demandai-je humblement.

— *I am not* mademoiselle. »

Et elle s'éloigna. Bon, une Anglaise ou une Américaine ; à ce compte-là, il me faudrait faire la revue de toutes les nationalités avant de découvrir la señora. Enfin j'aperçus un autre spécimen du beau sexe, figure avenante qui me suivait des yeux ; j'allai tout triomphant vers elle. J'étais encore à quelques pas, lorsque l'aimable servante, frappant des mains, accourut vers moi et se jeta presque à mon cou, en criant :

« Ah ! monsieur notre voisin ! Est-ce possible! J'avais peine à vous reconnaître d'abord... Votre barbe !... Mais vous êtes donc ici ?

— Grand Dieu ! Gustel ! Gustel d'Ebersbach [iv]! Je ne vous remettais pas non plus ! Comme vous êtes grandie ! Comment êtes-vous venue en Californie ?

— Ma mère est morte peu de temps après votre nouveau départ du pays ; alors un agent d'émigration vint chez nous, mon père se laissa persuader ; mais les choses n'ont pas tourné comme il l'espérait. Il est en ce moment aux mines avec mes frères, et j'attends ici qu'ils reviennent chargés d'or.

— Nous parlerons de vous et des vôtres, ma chère voisine, quand l'affaire qui me presse sera en bonne voie ; pour l'instant, pourriez-vous me dire où se trouve la señora ? personne ne me répond.

— Vous vous y prenez mal ; Madame est une doña : il faut dire : doña Elvira. Je vais aller la prévenir ; à quelle table êtes-vous ?

— À celle-là..., la seconde là-bas.

— Bien. »

C'était une étonnante rencontre que celle de Gustel. Elle me rappelait bien des souvenirs ; les parents de cette jeune fille et les miens étaient proches voisins. Et maintenant le vieux menuisier de mon village creusait les mines de San-Francisco ! Les deux fils, quoique plus âgés que moi, avaient été mes camarades d'école ; ils se trouvaient là aussi, à une si grande distance du pays, et je retrouvais la fille dans le premier hôtel où je mettais les pieds en Californie ! Gustel, la petite Gustel, que j'avais bien souvent portée sur mes bras ; qui, tout enfant, s'amusait si fort à passer ses petits doigts dans mon épaisse chevelure pour la dresser en crinière menaçante. Comme elle riait alors, comme elle battait des mains et me caressait ! Ah ! qui eût jamais cru que nous nous rencontrerions en Californie ?

Gustel revint bientôt en disant :

« La señora consent à vous voir, quoique ce ne soit pas son heure de réception.

— Son heure de réception ! »

Ma compatriote haussa les épaules.

« Oui, dit-elle, la doña reçoit de onze heures à midi et de six à sept le soir ; autrement personne ne peut l'approcher, à moins d'être bien recommandé ; c'est ce que j'ai fait pour vous. Venez, »

On eût dit qu'il s'agissait de l'audience d'un monarque.

Je fus introduit dans une antichambre séparée de la pièce principale par une portière fort élégante. Gustel m'annonça, mais je dus attendre longtemps sur une banquette.

Au bout d'une demi-heure on me convia solennellement à pénétrer dans le sanctuaire. Il était rempli d'un mobilier de tous les styles, de toutes les provenances, de bibelots sans nom, de tableaux effrayants par la couleur ; le tout annonçait un certain luxe. Doña Elvira, assise sur une ottomane, appuyait une main sur une carte de géographie, de l'autre elle jouait machinalement avec le manche d'une guitare placée sur ses genoux. Sous la guitare je

remarquai un grand ouvrage de crochet.

Un chevalet énorme se dressait entre la dame et la fenêtre, de sorte qu'il portait ombre aux esquisses placées sur la tablette : un projet de tête et une esquisse moins achevée encore. La tête était-elle celle d'une vieille femme ou celle d'un matou ? Je n'aurais pu le décider ; je pris l'autre ébauche pour le portrait d'un infusoire grossi au microscope.

Je m'inclinai profondément devant cette femme d'un génie universel ; mais elle ne me regardait point, ses yeux restaient fixés sur une rosace du plafond, qui me sembla très insignifiante. Tout à coup, ramenant la tête sur l'épaule droite et clignant les yeux, doña Elvira murmura :

« A combien de distance la lune est-elle de la terre ? »

Était-ce une question ? Je l'imaginai, et elle me surprit fort ; mais, me rappelant la maxime des livres saints : « Réponds au fou suivant sa folie, » je répliquai :

« A deux cent cinquante mille lieues le lundi ; le samedi elle n'est plus qu'à cinquante mille lieues.

Très bien répondu ! »

Levant de nouveau les regards au plafond, la dame resta quelques minutes en contemplation, puis me demanda :

« Avec quoi se font les raisins secs ?

— Avec des grappes.

— Bien ! »

Puis, regardant toujours en l'air, elle reprit :

Qu'est-ce que le poil de chèvre ?

— Une étoffe fort estimée autrefois et valant un escudo d'or les quinze mètres ; on en porte beaucoup moins à présent.

— Très bien ! Soyez le bienvenu, señor ! Augusta m'a priée de vous faire bon accueil, mais j'ai l'habitude de soumettre à un petit examen les gens qu'on me recommande. Vous autres Allemands vous êtes renommés pour votre science ; je tenais à me convaincre que cette réputation n'est point exagérée ; vous venez de la soutenir parfaitement, quoiqu'à vrai dire vous ayez l'air d'un ours plutôt que d'un savant. Du reste, Augusta m'avait prévenue en votre faveur ; vous avez beaucoup étudié, et vos études se sont fortifiées par les voyages ; asseyez-vous, señor, je vous prie.

— Je rends grâce à doña Elvira pour tant de bienveillance, murmurai-je en me plaçant humblement dans un coin, sur le bord d'une chaise.

— Vous désirez loger ici ?

— Oui.

— Je vous le permets, car je reconnais en vous un homme poli et bien élevé ; votre extérieur pourra d'ailleurs s'améliorer, quand vous voudrez le soigner un peu. Connaissez-vous l'Espagne ?

— Oui, doña.

— Que dites-vous de cette carte ? Je l'ai dessinée moi-même en souvenir de ma chère patrie.

Elle est très exacte, à ce qu'il me semble.

— Vous vous y entendez, je le vois. Nous autres femmes, nous arrivons enfin à l'émancipation complète, nous triomphons des hommes sur toutes les questions : dans les sciences, les arts, la littérature !

« Examinez ces ébauches. Qu'en pensez-vous ? Voyez comment l'art fait paraître immense une simple esquisse ! Admirez-vous cette finesse de traits, ces ombres vigoureuses, cette lumière d'un effet si surprenant ? Je suis fort aise d'entendre votre appréciation. Vous êtes

amateur ? Dites-moi tout de suite ce que représente celle-ci. »

Pour me donner un peu de chic, j'imitai par gestes les contours et les dimensions, puis, tremblant de me tromper, je répondis :

« C'est un serpent de mer.

— À la bonne heure ! Ce monstre n'a jamais pu être bien observé par aucun navigateur ; mais l'œil du savant plonge dans l'antiquité la plus reculée, et celui de l'artiste devine toutes les formes de la nature, tous les jeux de la lumière. Et cette autre esquisse, que représente-t-elle ?

— Le gorille du célèbre du Chaillu[v].

— C'est cela même ! Eh bien ! j'avoue que vous êtes l'homme le plus savant qui m'ait été présenté ; personne, avant vous, n'avait pu deviner le sujet de ces études, sujet dépassant de beaucoup le niveau des connaissances ordinaires. N'êtes-vous pas de l'Académie des sciences ? Si vous n'y êtes point encore entré, vous y parviendrez ! »

Je ne me sentis pas peu flatté de la prédiction, mais je m'efforçai de rester humble, la modestie convient au vrai mérite.

L'extravagante doña poursuivit :

« Je dirige ma maison, sans pourtant m'abaisser jusqu'aux choses absolument matérielles. Tenez, voici une plume, écrivez votre nom sur le registre.

— Faut-il y joindre les noms de mes compagnons ?

— Vous n'êtes pas seul ?

— Non.

— Et qui vous accompagne ? »

Je procédai par couleurs.

« Bob, domestique noir.

— Naturellement, un savant ne voyage pas sans domestique. Après ?

— Winnetou, le chef des Apaches.

— Winnetou ! le célèbre Winnetou ?

— Lui-même.

— Ah ! vous me le présenterez. Écrivez son nom. Et puis ?

— Sans-Ear.

— Le tueur d'indiens ?

— Oui.

— Ensuite ?

— Master Marshall de Louisville (Kentucky), un joail... »

Doña Elvira fit un bond de surprise.

« Que dites-vous ! Marshall de Louisville ?

— Il a un frère qui a demeuré dans votre bel établissement, n'est-il pas vrai, doña ?

— Mais oui, mais oui, quelle rencontre ! Quelle heureuse arrivée ! Je vais vous faire donner la meilleure chambre. On ne loge pas ordinairement à l'hôtel de Valladolid, on y prend seulement le repas ; mais il y a des exceptions. Nous serons trop heureux de vous recevoir, et vous souperez tantôt à ma table particulière.

— Merci, doña, merci au nom de tous mes amis et au mien ; nous apprécierons une telle distinction comme elle le mérite. Pour ma part, je profiterai de la publicité dont je puis disposer, afin de recommander chaudement l'hôtel de Valladolid à San-Francisco. Mais, je vous en prie, doña, dites-moi tout de suite si Allan Marshall est encore ici, s'il y est revenu.

— Non, il a quitté ma maison depuis trois mois.

— Où est-il ?

— Aux diggins du Sacramento.

— Avez-vous reçu de ses nouvelles ?

— Oui, une fois. Il me donnait même son adresse, mais...

— Pouvez-vous nous communiquer cette adresse ?

— Certainement ; c'est celle d'un ami de la maison où tous les chercheurs d'or sont accueillis : master Holfey, à Yellow-Water-Ground, un négociant qui...

— Depuis son départ, Allan a-t-il reçu quelques lettres ici ?

— Oui, je les lui ai toujours fait parvenir par des occasions. Dernièrement, tout dernièrement encore, il est passé deux personnes recommandées par ma sœur et très liées avec le señor Allano ; je leur ai donné une lettre et son adresse.

— Quand avez-vous vu ces personnes au juste ?

— Hier, non, avant-hier. Il y avait un homme d'un certain âge, le père, puis son fils ; ma sœur les recommandait beaucoup.

— Nous le savons, doña, nous avons séjourné au rancho de don Fernando de Venango.

— Vous avez vu don Fernando de Venango ?

— Oui, et doña Eulalia, et la señorita Alma.

— Racontez-moi cela, racontez-moi cela ! »

Mon récit terminé, la dame me congédia de la main.

« Adios, señor, me dit-elle, nous nous retrouverons à souper. Vous êtes le premier Allemand aussi galant et aussi instruit que j'aie vu dans nos parages. »

Je saluai avec autant de grâce que cela me fut possible, au milieu de l'encombrement des meubles ; puis, soulevant la portière, je m'empressai d'aller rejoindre mes amis. Comme je rentrais dans la salle, Augusta courut après moi.

« Voisin, me dit la jeune fille en riant, vous êtes né coiffé : une heure entière près de doña Elvira, et du premier coup ! vous avez fait sa conquête ?

— Je ne sais trop, Augusta ; la dame voulait m'examiner ; l'extérieur ne l'avait pas charmée ; elle trouve que je ressemble à un ours plus qu'à un homme.

— Pour cela, voisin, elle n'a pas tous les torts ; mais je vais vous aider à changer de figure, venez.

— Merci, Augusta ; doña Elvira nous fera donner un appartement complet, et nous nous accommoderons un peu pour ce soir, car nous dînons avec elle. »

Un coup de sonnette vigoureux appela Augusta près, de sa patronne. Je me dirigeai vers mes amis.

Ils commençaient à attirer les regards du public, malgré l'habitude qu'ont les gens de San-Francisco de voir arriver dans leur ville d'étranges personnages. La majestueuse stature de Winnetou faisait sensation. Le petit chasseur sans oreilles et vieilli dans les prairies étonnait par son aspect sauvage, ses rudes manières.

« Eh bien ? demanda Bernard anxieux.

— Il est parti depuis trois mois ; il n'a donné qu'une fois de ses nouvelles, datées de Yellow-Water-Ground.

— Où est ce pays-là ?

— Je ne sais pas au juste ; dans une vallée du Sacramento, je crois. Cette vallée doit être remplie de diggers[28] maintenant. Peut-être que votre frère s'est éloigné davantage, en remontant le fleuve. Trois mois ! Songez donc !

[28] Ceux qui exploitent les diggins ou mines.

— A-t-il déposé quelque chose ici ?

— Je ne l'ai pas demandé, vous vous en informerez vous-même auprès de doña Elvira ; elle nous invite tous à souper dans son appartement. C'est le bon souvenir de votre frère qui nous vaut cette haute faveur.

— Très bien ! du reste, je vais aller voir à la maison de banque si mon frère a laissé quelque chose et si on peut me donner de ses nouvelles. »

En ce moment Augusta reparut, courant toujours. Elle annonçait que le souper aurait lieu à neuf heures, et que les chambres étaient prêtes.

« Vous êtes plus favorisés que je le pensais, ajouta-t-elle : on vous donne les deux chambres d'amis du bâtiment qui est là, derrière. M. Allan Marshall possédait toutes les bonnes grâces de notre señora ; il en riait assez, je vous assure ! Suivez-moi, j'ai les clefs. »

Les deux pièces dans lesquelles nous fûmes introduits pouvaient relativement passer pour très confortables. Winnetou et Sans-Ear firent ménage ensemble dans l'une, ce qui m'amusa beaucoup ; je partageai la seconde avec Bernard ; on donna un petit recoin à Bob.

Mon ancienne voisine nous prodiguait les soins les plus attentifs ; elle nous procura tout ce qu'il fallait pour nous rendre l'aspect de gens civilisés ; mais Sans-Ear n'en profita guère, il ne voulait point sortir en ville. Winnetou lui tint compagnie, déclarant que le rôle, de bête curieuse ne lui plaisait nullement. Notre petit chasseur s'étendit sur un lit et se reposa comme depuis bien longtemps il ne s'était reposé.

« Qu'irais-je faire dans les rues ? disait-il ; voir des maisons, des hommes ? J'en ai assez vu déjà, par exemple ! Arrangez-vous de manière que je puisse bientôt retourner dans la savane, autrement les oreilles me repousseront d'ennui et repousseront longues comme celles d'un baudet, puis il n'y aura plus de Sans-Ear ! »

Le brave Sam ne pouvait rester un jour sans regretter ses prairies, et l'on s'indigne quand les malheureux Indiens que l'on enferme dans une étroite cellule de Philadelphie ou d'Auburn, pour les *améliorer*, s'échappent et regagnent la grande terre, où ils vivent, respirent, se sentent heureux, où ils retrouvent les tombes de leurs ancêtres !

Marshall et moi nous nous rendîmes chez le banquier de la famille, qui avait vu plusieurs fois Allan ; il dit à Bernard que son frère, avant de partir, avait retiré presque tous ses valeurs pour acheter de l'or en nuggets (lingots) dans les mines.

En quittant le banquier, nous entrâmes dans un *store*, magasin de vêtements confectionnés, où toutes les nationalités trouvent costume à leur mode, depuis les habits richement brodés du Mexicain jusqu'à la blouse de travail des coolies. Nous avions besoin de changer de vêtements ; les nôtres, quoique très solides, n'avaient pas résisté à la fatigue du long voyage. Ils nous donnaient un air fort misérable, malgré notre menton rasé de frais et nos cheveux bien peignés. Bernard s'entendait aux affaires et ne manquait pas de goût ; il se composa un costume semi-mexicain, semi-trappeur, qui lui allait fort bien sans lui coûter cher, comparativement du moins, car à San-Francisco tout est hors de prix.

« Allons, me dit mon ami, faites aussi votre choix, je vous aiderai, »

Je ne répondis pas tout de suite, les objets exposés me paraissaient surpasser mes moyens. Je n'appartiens point à la classe de ces gens heureux qui peuvent se passer les fantaisies dispendieuses, ni même de ceux qui s'accordent largement le nécessaire. Il me faut toujours compter, et si ce que j'ai me suffît, c'est en usant d'une stricte économie. Cependant, encouragé par mon obligeant cicerone, je me laissai guider dans une emplette absolument indispensable.

Ce ne fut pas une petite affaire ; enfin le commis nous apporta ce qu'il me fallait, les diverses pièces me semblèrent très commodes et de bonne qualité. Une chemise de chasse en peau blanche de faon, bordée avec des découpures de cuir rouge, par des mains indiennes ;

des *leggins*[29] en peau de daim, frangés au bout ; une jaquette en cuir de buffle, souple comme une peau d'écureuil ; de longues bottes en peau d'ours, dont les semelles, excellentes, étaient faites de la queue d'un alligator ; enfin un chapeau de castor, avec le fond et les bords ornés d'une peau de serpent à sonnettes élégamment tachetée et des plus solides ; telles furent les différentes acquisitions dans lesquelles Bernard m'entraîna, un peu malgré moi, et qui finirent par me constituer un costume complet. Mon brave ami voulut absolument me faire essayer le tout ; il profita de ce que je passais dans une pièce voisine pour payer ma facture. Lorsque je tentai de me fâcher, le jeune homme me ferma la bouche en disant :

« Laissez donc ce misérable compte, Charley ! Ne vous dois-je pas mille fois plus ? Mais enfin, puisque vous y tenez, je prendrai note, nous réglerons plus tard. »

Mon excellent ami avait l'intention d'acheter aussi un costume pour Sam ; je l'en détournai, sachant combien le petit homme tenait à ses vieilles nippes ; du reste, étant persuadé qu'aucun costume tout fait ne pourrait lui aller.

Sam Hawerfield était dans sa chambre, seul et songeur, appuyé sur la table, quand nous rentrâmes ; il me fit signe de venir à lui.

« Silence ! murmura le trappeur, écoutez : il se tient par là une conversation intéressante.

— Sur quoi ?

— Il y a des gens qui reviennent des mines et qui ont rencontré sur leur chemin certains bravos blancs désireux de faire connaissance avec les poches des voyageurs, quitte à leur prendre la vie avec la bourse, par exemple ! Écoutez celui qui raconte ses aventures. »

Nous entendions parfaitement la conversation dans la pièce voisine ; nous voyions même par une fente du mur les hommes attablés. C'étaient de rudes gaillards, habitués aux fatigues d'une vie aventureuse, brûlés par le soleil et portant le costume ordinaire des chasseurs. L'un d'eux pérorait sans cesse, les autres écoutaient attentivement.

« Well ! disait l'orateur, je suis de l'Ohio, c'est-à-dire que je me connais à courir monts et vallées, à travers les torrents et les savanes, à braver sur l'eau et sur terre tous les dangers possibles. Oui, oui, je connais la rude vie de l'ouest. Je connais les pirates du Mississipi, les bushkeepers du Woodland ; j'ai eu affaire à eux, et m'en suis tiré. J'ai passé par des périls où d'autres auraient laissé leur peau ; mais être surpris en pleine route fréquentée, cela est plus dangereux encore que d'être attaqué au coin d'un bois, parce que l'on ne se précautionne pas.

— Bah ! quinze contre huit, c'est tout de même honteux ! s'écria un autre.

— Vous parlez d'or, mon bonhomme ; mais je voudrais vous y voir ! Nous étions quinze, si vous comptez les six tropeiros[30]. Est-ce que cela se compte ? Sur nous autres, neuf mineurs, trois grelottaient de fièvre ; ils se tenaient à peine sur leurs bêtes. Combien restions-nous capables de nous défendre ? Hein ! qu'en dites-vous ?

— Si vous présentez ainsi la chose, elle s'explique mieux ; mais enfin cette route est fréquentée, on y trouve du secours.

— Ah ! ah ! comme si les brigands ne savaient pas choisir leur moment !

— Racontez la chose tout au long ; elle peut servir.

— Vous allez voir. Nous avions trouvé au lac des Pyramides un placer excellent, tellement riche, qu'à nous quatre nous recueillions notre quintal de poussière d'or et de nuggets en deux mois ! Hein ! c'était beau ! Inutile d'aller plus loin. Le filon s'épuisa, deux de nos compagnons se sentaient malades. Les rhumatismes les empêchaient de travailler. C'est un dur métier que de se tenir du matin au soir dans l'eau jusqu'à la ceinture pour secouer la *beata*[31] *!*

---

[29] Pantalon.

[30] Muletier ou conducteur de troupeaux, *tropa.*

[31] Espèce de baquet dans lequel on lave l'or pour le dégager de la terre.

Nous fîmes nos préparatifs de départ et revînmes à Yellow-Water-Ground, où nous vendîmes notre trouvaille à un Yankee, qui payait mieux, je vous assure, que ces scélérats de changeurs ! Ils vous donnent, en rechignant, pour une once d'or pur, une livre de méchante farine ou une demi-livre de détestable tabac. Le Yankee auquel nous nous adressâmes s'appelait Marshall, je crois. »

Bernard, qui écoutait comme nous, fit un mouvement involontaire. Le narrateur poursuivait.

« Le nom importe peu, du reste ; ce Marshall nous acheta tout ce que nous avions. Il eût mieux valu revenir tout de suite à San-Francisco, mais nous désirions nous reposer, et notre état demandait des soins ; ensuite nous voulions attendre une occasion afin de ne pas voyager seuls, car on parlait de voleurs sur la route ; on citait des noms de chercheurs d'or partis des diggins et qu'on n'avait jamais revus au Sacramento ni à San-Francisco.

— Est-il possible ?

— Oui, malheureusement ; laissez-moi achever. Nous attendîmes donc quelques semaines, mais la vie par là est chère en diable ; on savait que nos poches n'étaient pas vides, on nous exploitait indignement. Nous passions notre temps dans une *retirade* remplie d'escrocs de toutes sortes, qui s'acharnaient à notre perte par tous les moyens imaginables. Cependant, quand nous commençâmes à mieux aller, nous nous joignîmes à cinq autres chercheurs d'or pour reprendre le chemin de San-Francisco. Nous étions ainsi neuf voyageurs. On loua des bêtes de somme avec six tropeiros. Tout le monde était bien armé. Les tropeiros avaient une mine à effaroucher dix brigands chacun ; il ne faut pas se fier à la mine ! Nous partîmes ; au début le trajet fut heureux, mais il plut bientôt, et la pluie dura plusieurs jours ; la fièvre nous reprit. De plus, l'eau interrompit et coupa la route en plusieurs endroits, la rendant très difficile partout. Le jour nous pouvions à peine parcourir huit milles, la nuit nous étions inondés dans notre campement, l'eau tombait comme si on l'eût jetée à pleins seaux. La fièvre augmenta ; il fallut lier les plus malades sur les mulets.

— Maudite histoire, murmura un des auditeurs. On ne la connaît bien que quand on y a passé. Ah ! il faut du courage !

— Well ! Nous avions fait à peu près les trois quarts du chemin, et nous venions de chercher un abri pour le campement ; nous dressions les tentes, nous nous occupions à allumer du feu, lorsqu'une décharge éclata soudain. Agenouillé près d'un pieu pour lier le bas de la tente, je n'avais pas été aperçu. Aussitôt je me relevai, je vis nos tropeiros monter à cheval pour s'enfuir. Ils ne se hâtaient guère. Les bravos eussent pu facilement les atteindre.

« Effrayé, je m'apprêtai à me défendre avec mon fusil, mais le spectacle que j'avais devant les yeux m'arrêta. Les brigands tiraient si juste, que cinq de mes compagnons gisaient morts devant les tentes. Au moment où je me relevai, les trois malades tombaient sous les balles des bravos.

« Je restai seul ; qu'auriez-vous fait à ma place ?

— Dame ! j'aurais tout risqué, dit l'un, et au moins j'aurais cassé la mâchoire à deux ou trois de ces scélérats.

— C'est bon pour le discours, mon cher, vous auriez fait ce que j'ai fait ! Me jeter au milieu de ces gens eût été folie ; tirer sur eux, folie encore ; essayer de me sauver à pied, folie toujours, car on m'eût poursuivi. Pouvaient-ils laisser vivre un seul témoin du crime ?

— Alors que fîtes-vous donc ?

— J'avais mon argent et mes papiers dans ma poche ; mon mulet était lié avec les autres bêtes à peu de distance ; pendant que les brigands fouillaient les tentes, je me glissai au milieu des animaux, je déliai ma monture. En cet instant, j'entendis un coup de sifflet ; un galop de chevaux suivit. Devinez un peu ce qui se passait ?

— Les tropeiros revenaient ?

— Justement ! Les scélérats ! ils nous avaient vendus pour la moitié du butin ! La troupe se monta alors à quatorze brigands, tous vigoureux et résolus. J'enfourchai ma bête, qui heureusement était une créature douce, et non pas un de ces obstinés mulets dont on ne peut rien faire. Je la mis au galop. Derrière moi retentirent des cris et des coups de fusil ; je ne me retournai point ; enfin la nuit tomba, j'échappai comme par miracle.

— Et après ?

— Quoi, après ? Me voici, buvant mon verre de *porter* et parfaitement heureux de me sentir encore dans ma peau.

— Vous n'avez pu donner le signalement de ces bravos ?

— Ils étaient masqués. J'en reconnaîtrais un cependant ; un seul, le chef de la bande ; car, pour siffler les tropeiros, il lui avait fallu relever son chiffon noir avant de mettre ses deux doigts dans sa bouche. Je le retrouverais dans cent mille. C'est un mulâtre ; il a une balafre assez large à la joue droite.

— Et les tropeiros ?

— Ah ! ceux-là, je les reconnaîtrais tous ; mais je n'ai point envie de retourner par là-bas, dans cet enfer, dans cette fabrique du diable, qui fait de l'or pour la perte des hommes !

— Comment s'appelait votre mulero[32] ? Il est bon de savoir son nom !

— Sanchez. Pensez-vous qu'il se nomme encore ainsi ? Ces gens changent plus souvent de nom que de chemise ! Je crois qu'ils appartiennent tous à la bande des *hounds*[33] (chiens), dont le centre est en ville, mais qui vont opérer dans les contrées des mines. ils se font là agents d'affaires, tropeiros, muleros, etc. etc., exerçant ainsi le brigandage sous toutes les formes et se prêtant une mutuelle assistance. Il serait grand temps d'établir, comme autrefois à San-Francisco, un *vigilance committee,* pour débarrasser le pays de cette plaie, pour assurer aux travailleurs des conditions d'existence moins onéreuses et pour les garantir contre les périls du retour.

« Maintenant, j'ai fini ; je suppose que personne n'a plus envie de me blâmer ! »

Bernard me fit un signe, nous l'accompagnâmes dans la salle où se trouvaient les interlocuteurs. Nous leur avouâmes que nous avions écouté l'émouvant récit, et le jeune Marshall leur expliqua comment cette aventure était pour lui d'une haute importance ; il parla de son frère Allan Marshall, parti pour acheter de l'or en lingots.

« Votre frère ! s'écria le narrateur. C'est vrai ! vous lui ressemblez.

— Dites-moi ce que vous savez sur son compte, demanda Bernard anxieux ; quand l'avez-vous quitté ?

— Il y a cinq semaines.

— Croyez-vous qu'il soit encore à Yellow-Water-Ground ?

— Je n'en sais rien. Là-haut, dans les mines, tout est incertain ; on change chaque jour de demeure, aujourd'hui par ici, demain par là.

— Il ne m'a pas écrit, quoiqu'il ait reçu mes lettres.

— Êtes-vous sûr qu'il les ait reçues ? Songez à ce que je viens de raconter. Y a-t-il des postes d'ici aux mines ? On le prétend, mais peut-on appeler cela des postes ? combien de lettres ne parviennent jamais entre les mains de leur destinataire !

« Non, non, rien n'est sûr dans ces contrées-là.

« Entrez-vous dans une taverne, l'hôte appartient à la bande des *hounds ;* achetez-vous dans une boutique, le marchand est un *hound ;* jouez-vous au *monte* avec trois hommes,

---

[32] Chef des muletiers ou tropeiros.

[33] On donne ce nom à des brigands qui s'étaient établis dans le fameux Sidney-Caves, à San-Francisco, et exerçaient une véritable tyrannie dans la ville. Ils furent chassés par les habitants honnêtes, associés entre eux et décidés à en finir avec cette terreur organisée.

l'un d'eux, sinon tous les trois, est un *hound ;* partout des *hounds !* Vous découvrez un placer, tout de suite un *hound* vous y supplante ; que vous soyez le plus fort ou le plus faible, qu'importe ? Le *hound* saura bien vous piller ; il vous dénoncera aux bravos, il partagera avec eux la moitié de vos sanglantes dépouilles, s'il n'a pu vous voler tout seul. Il y a des *hounds* jusque dans la députation des placers, pourquoi n'y en aurait-il pas dans les postes ? Croyez-moi, ils ont intérêt à surveiller les lettres, et ils n'y manquent pas ! Voulez-vous aller à la recherche de votre frère ?

— Certainement.

— Well ! Je vais vous donner un bon conseil ; suivez-le ou non, c'est votre affaire, le voici. D'ici au district des mines, il y a deux routes principales ; l'une se dirige au sud et conduit dans une contrée montagneuse nommée la Nouvelle-Almada, où l'on trouve beaucoup de mercure et de cinabre ; l'autre prend au nord avec un léger détour vers l'est ; elle aboutit aux fameuses mines du Sacramento. Savez-vous où, sur cette dernière route, vous rencontrerez Yellow-Water-Ground ?

— Non ; je sais seulement que ce lieu est dans les vallées du Sacramento.

— Eh bien, la route dont je parle contourne la baie de San-Francisco, remonte et traverse le rio San-Joaquin, puis se dirige vers ces vallées du Sacramento ; quand vous serez là, chaque mineur vous indiquera votre chemin ; avec peu de bagages, vous pouvez vous y rendre à cheval en cinq jours ; précisément c'est cette route que je vous engage beaucoup à ne pas suivre.

— Pourquoi cela ?

— D'abord parce que si elle est la plus commode, elle n'est pas la plus sûre ; ensuite parce que les *hounds* l'infestent continuellement. Il va de soi que ces brigands s'attaquent plus volontiers à ceux qui reviennent des mines qu'à ceux qui s'y rendent ; cependant on ne peut répondre de rien.

« Une troisième raison pour éviter cette voie, c'est qu'elle est littéralement pavée des dollars sortis de la poche des voyageurs. Les aubergistes de ce pays sont si avancés dans la culture intellectuelle, qu'ils écrivent les plus belles additions du monde ; mais ces additions-là sont autrement aisées à lire qu'à payer. Pour une chambre, un dollar ; et vous couchez dans la cour, notez bien ! Pour un lit, un dollar ; or le lit consiste en deux poignées de paille ; pour la bougie, un dollar, et c'est la lune qui vous éclaire, ou ne vous éclaire pas ; pour le service, un dollar, et vous ne voyez pas l'ombre d'un domestique ; pour l'eau du pot à eau, un dollar, le pot à eau, c'est le lit du Sacramento ; pour l'essuie-mains, un dollar, et vous séchez vos mains sur votre veste. La seule réalité de tout cela, c'est la facture ; aussi faut-il la payer un dollar, toujours un dollar. Qu'en dites-vous, Master ?

— Je dis que c'est dispendieux.

— Eh bien, c'est pour cela que je ne vous conseille pas cette route. Je vais vous en indiquer une autre, par laquelle, si vous marchez bien, vous arriverez à Yellow en quatre jours. Suivez d'abord la baie, allez jusqu'au San-John, tournez alors droit vers l'est ; quand vous verrez le Sacramento, vous serez au but, ou du moins bien près. Les cours d'eau qui se rendent au fleuve et vous montrent la route ne manquent pas.

— Je vous remercie, Sir, je profiterai de vos instructions.

— Well ! et si vous rencontrez par là un mulâtre avec une cicatrice à la joue droite, prenez-moi votre couteau ou votre fusil ; vous ferez une bonne action en délivrant la contrée de ce brigand. »

Nous causions encore avec le chercheur d'or, quand Gustel vint nous chercher. Elle nous introduisit dans une salle particulière, où nous attendait une table splendidement servie. Doña Elvira nous reçut avec beaucoup de grâce ; je ne vis point son mari.

L'originale hôtesse tenait surtout à poser devant le prince indien, avec lequel elle prit des airs de reine. Après nous avoir éblouis par une conversation des plus scientifiques et

des plus romanesques, elle voulut connaître nos aventures ; nous les lui racontâmes, non sans broder un peu afin de nous mettre à l'unisson. En se levant de table, l'Espagnole nous dit :

« Señores, j'espère vous avoir prouvé quelle estime je fais de braves cavaliers tels que vous ; j'espère aussi que vous me ferez le plaisir de rester longtemps chez moi, si vous vous y trouvez bien.

— Doña Elvira de Gonzalès, m'empressai-je de répondre, nous sommes profondément touchés de vos bontés ; nous avons l'intention de rester le plus longtemps possible dans une maison aussi hospitalière, mais à notre retour, car nous devons partir dès demain matin pour accomplir une tâche sacrée.

— Où allez-vous, Señores ?

— Chercher Allan, sur les rives du Sacramento ; nous espérons vous le ramener.

— Je le souhaite comme vous ; je vais ordonner qu'on vous munisse de toutes les provisions nécessaires ; Augusta devra veiller à ce que rien ne vous manque, nous compterons plus tard. Je vous dirai adieu demain matin. »

— Le lendemain, bien équipés et bien pourvus, nous prenions la route indiquée, du côté opposé à la ville. Dès le troisième jour, nous atteignions les hauteurs du San-John. Nous tournâmes alors au levant. Dans l'après-midi du quatrième jour, nous descendîmes la vallée du Sacramento. Partout se montraient les traces du travail accompli avec une fiévreuse ardeur, pour découvrir la *poussière fatale* qui éblouit les yeux humains, qui égare le cœur et la raison.

On a trop souvent décrit la manière d'exploiter les mines de la Californie et la fièvre de l'or qui pousse tant d'hommes dans ces contrées, je n'essayerai pas de rajeunir les anciens récits. J'avouerai seulement que cette passion, cette folie de l'or, s'empare ici du plus sage, malgré les plus belles résolutions. Oui, même en face de ces misérables êtres humains, à peine vêtus de quelques haillons, aux joues creuses, au teint plombé, sacrifiant leur santé et leur vie souvent pour un peu d'or, on se sent tenté de chercher la fortune comme eux et avec eux !

Bien souvent, pourtant, ces malheureux se consument au travail pendant de longs mois sans obtenir aucun résultat ; ils maudissent chaque coup de pioche qu'ils donnent, car le spectre de la faim, du désespoir, de la misère est là, menaçant et inflexible ! Ils vont, vont encore, jusqu'à épuisement complet ; le bruit se répand autour d'eux qu'un camarade vient de faire une riche trouvaille, ils reprennent avec rage la *beata* ou la pioche, ils se remettent au travail jusqu'à ce qu'ils tombent pour ne plus se relever !

Nous arrivâmes à Yellow-Water-Ground, étroite vallée qui conduit à un maigre bras du Sacramento.

Tout le terrain nous parut avoir été fouillé et soulevé ; partout se montraient les traces d'un travail opiniâtre. Les huttes de terre, les tentes s'élevaient encore assez nombreuses ; cependant la période des riches découvertes devait être passée dans cette partie des mines.

Vers le milieu de la vallée, se voyait une baraque en planches, basse et longue ; elle portait sur le haut de la porte ces mots tracés à la craie :

Store and boarding-house of Yellow-Water-Ground[34].

Le propriétaire de cet établissement pouvait nous renseigner mieux que personne.

Nous descendîmes de cheval, laissant nos montures à la garde de Bob, et nous entrâmes.

Les bancs de l'auberge, grossièrement travaillés, étaient occupés par une foule de buveurs décharnés, misérables, ou d'aspect peu rassurant, qui tous nous regardèrent avec

[34] Magasin et maison meublée de Yellow-Water-Ground.

curiosité.

« Ah ! de nouveaux mineurs ! murmura l'un d'eux. Ils seront peut-être plus heureux que nous !

— Viens ici, Peau-Rouge, reprit un autre ; assieds-toi, trinquons ensemble. »

Winnetou affectait de ne pas entendre ; l'homme se leva, prit son verre de schnaps et vint effrontément à nous en criant :

« Eh ! drôle, ne sais-tu pas que c'est offenser un mineur que de ne vouloir pas trinquer avec lui ? Entends-tu ? Je te demande de trinquer et de me payer un petit verre.

— Le guerrier rouge ne boit pas d'eau-de-feu, dit Winnetou avec calme, mais il ne veut point offenser l'homme blanc.

— Que le diable t'emporte ! »

Le grossier mineur jeta son verre plein au nez du chef indien, puis, tirant son couteau, le menaça d'un geste furieux.

La riposte ne tarda pas ; nous vîmes chanceler le buveur ; il tomba en poussant un cri horrible. Le chef des Apaches venait de frapper cet homme au cœur. Toute la scène n'avait pas duré une seconde.

Le tumulte fut indescriptible ; les poings, les couteaux se levèrent contre nous. Nous saisîmes nos armes, Bob se précipita dans la salle son fusil à la main pour nous aider ; l'hôte accourut et imposa silence.

« Stop ! criait-il, asseyez-vous. La chose ne vous regardait pas ! C'était entre Jim et l'Indien ; Jim a son compte. Nell, emporte le cadavre. »

Les mineurs se rassirent ; notre attitude résolue leur imposait. Un barkeeper sortit de derrière un buffet, prit le mort sur ses épaules et alla tranquillement l'enterrer dehors, dans quelque trou, en jetant sans doute un peu de terre sur ce cadavre encore chaud. C'était toute la cérémonie.

Malheureux Jim ! il cherchait la fortune comme les autres, et, par sa faute, il venait de trouver une misérable fin. Ah ! poussière fatale, poussière fatale ! que de maux je t'ai vue causer ! Combien de fois cette triste histoire s'est-elle répétée parmi les mineurs !

Nous nous assîmes à une table écartée ; l'hôtelier nous demanda, avec autant d'indifférence que si rien ne s'était passé :

« Que boivent ces messieurs ?

— De la bière, répondit Bernard.

— Porter ou ale ?

— Ce que vous aurez de meilleur.

— En ce cas, de l'ale, Messieurs, pure Burton ale, de Burton dans le Staffordshire. »

J'étais assez curieux de goûter cette fameuse boisson et de savoir ce que c'était que la meilleure ale sur les rives du Sacramento. On nous servit cinq bouteilles. J'en portai une à Bob ; il entra le goulot jusqu'au fond de son gosier et avala tout d'un seul coup. Mais à peine avait-il bu, qu'il se tordit avec des grimaces épouvantables, en criant comme un damné.

Je crus qu'il s'était blessé avec le verre de la bouteille.

« Massa, Massa ! Bob empoisonné ! répétait le nègre.

— Que dis-tu, Bob ? C'est de l'ale anglaise excellente.

— Bob connaît l'ale ! Cela est du poison. Bob meurt. »

Le noir n'étant pas un amateur bien délicat ni bien raffiné, je tremblai pour nous-mêmes. Au moment où je rentrais, mes compagnons débattaient le prix avec l'hôtelier.

« La bouteille trois dollars, disait celui-ci, quinze dollars pour cinq bouteilles.

— On garde le verre, n'est-ce pas ? demanda Sam.

— Si l’on veut, naturellement !

— Bah ! nous vous le laisserons ; des gens qui connaissent des placers remplis de beaux lingots n’ont pas besoin de morceaux de verre. Allez chercher les balances.

— Vous voulez payer en or brut ?

— Oui. »

Sam, ouvrant sa bourse de cuir, en tira quelques nuggets gros comme des œufs de pigeon.

« Tonnerre ! L’homme, où avez-vous eu cela ?

— Dans mon placer.

— Et où est-il ?

— Quelque part en Amérique. J’ai mauvaise mémoire, je ne me rappelle pas bien le lieu, à moins que je ne sois sur le chemin pour y aller. »

L’hôtelier pesa l’or avec des regards avides ; ses balances étaient assez justes ; il estima au plus bas et rendit la monnaie en rechignant. Sam affectait de ne pas prendre garde à une once près. Le brave petit homme, sans que nous nous en doutions, portait une ceinture bien garnie. Je me souvins de ce qu’il m’avait dit le premier jour de notre rencontre : « Je connais un placer dans les montagnes où il serait aisé de faire fortune ; peut-être l’indiquerai-je plus tard à un ami. »

L’ale payée, il fallut l’avaler. Nous étions habitués à une triste nourriture et à des boissons peu agréables depuis que nous courions le pays ; cependant nous fîmes, comme Bob, la grimace. L’hôtelier brassait certainement lui-même sa bière avec quelques méchantes herbes du pays. Il avait le front de nous vendre cela trois dollars !

C’est là un exemple entre mille prouvant que les chercheurs d’or ne sont pas ceux qui en ramassent le plus sur les rives du Sacramento.

Le digne propriétaire de l’établissement sentait sa curiosité fort stimulée par la déclaration de Sam ; il aurait bien voulu le faire parler.

« Le placer que vous connaissez est-il loin d’ici ? se hasarda enfin à demander le bonhomme.

— Lequel ? J’en connais quatre ou cinq.

— Quatre ou cinq ! Pas possible : vous ne seriez point venu dans ce triste pays, où l’on ne trouve presque plus rien.

— Ah ! par exemple, cela c’est mon affaire.

— Et quand vous allez chercher de l’or, vous n’en prenez qu’une petite quantité, selon vos besoins ?

— Oui.

— Quelle imprudence ! Si on vous volait vos bons endroits !

— On ne les volera pas, monsieur l’hôtelier.

— Écoutez, voulez-vous me vendre ces placers ?

— Pourriez-vous me les payer ? Avez-vous de quoi acheter cinquante ou soixante quintaux d’or en dollars ou en banknotes ?

— Tonnerre ! Tant que cela ! Vous devriez au moins vous associer à quelqu’un ou vous adresser à un marchand, comme cet Allan, entre autres, qui est venu ici quelques milliers de dollars en poche, et qui doit être cousu d’or à présent ; en voilà un qui entend son affaire !

— Ah ! Comment s’y prend-il ?

— Il a planté là son aide, parce qu’il le volait ; celui-ci raconte tout. Allan Marshall changeait la poussière, les petits grains, à Sacramento, pour des banknotes ; il enterrait les gros nuggets dans sa tente. Tout à coup on ne l’a plus vu ; il est parti, personne ne sait où.

— Avait-il des chevaux ?

— Un cheval seulement. C'est tout de même drôle, cette disparition-là. Il avait reçu une visite avant-hier, avant de partir, je pense, et...

— Une visite de qui ?

— De trois hommes, deux blancs et un mulâtre, qui sont venus chez moi pour s'informer. Mais vous avez aussi l'air de le connaître ?

— Un peu. Que sont devenus les visiteurs d'avant-hier ?

— Je ne sais pas au juste s'ils ont rencontré Marshall chez lui ; ils ne parlaient guère. En repassant par ici, ils se sont assis à une table pour étudier un plan ou une carte ; ils ont bu quelques verres, puis m'ont demandé le chemin de Short-Rivulet. Je crois qu'ils allaient par là.

— Ils trouveront difficilement Short-Rivulet sur une simple description.

— Vous connaissez la contrée, Master ?

— Je suis allé une fois de ce côté.

— Pouvez-vous nous dire où demeurait Allan Marshall ? interrompit Bernard.

— On voit sa tente de la fenêtre. Regardez tout droit, au bas de cette pente, près du buisson : vous trouverez encore la place de son feu.

— Comment se nomme ce domestique de Marshall qui le volait ?

— Fred Buller ; il travaille plus haut, dans un autre placer, à gauche. »

Je fis signe à mes compagnons, et nous nous levâmes afin de suivre les indications de l'hôtelier.

En remontant le ruisseau, nous arrivâmes au placer désigné ; deux hommes y travaillaient.

« *Good day,* Messieurs, dit Bernard, est-ce ici qu'on trouve master Buller ?

— Yes, Sir. C'est moi, répondit l'un des deux hommes.

— Avez-vous le temps de nous parler ?

— Oui, si vous payez convenablement. On ne se dérange pas pour rien de son travail ici, chaque minute vaut de l'or.

— Combien demandez-vous pour dix minutes ?

— Trois dollars.

— Les voilà ; répondez-moi maintenant.

— Volontiers, Sir ; vous paraissez généreux.

— Vous éprouverez cette générosité si vous nous donnez les renseignements dont nous avons besoin, d'une manière claire et précise.

— Parlez, Sir. »

Le drôle sentait son fripon d'une lieue ; je craignis que l'émotion de Bernard ne lui enlevât un peu de présence d'esprit dans l'interrogatoire ; je lui fis signe que j'allais m'en charger. Je crus prudent de finasser un peu et de jouer un rôle digne de l'interlocuteur.

« Venez à l'écart, lui dis-je.

— Par tous les diables ! c'est que vous êtes terriblement armés pour des gentlemen.

— N'ayez pas peur, c'est pour l'ennemi ; pour qui nous sert nous avons de l'or. Venez. »

Il sauta hors de l'eau, nous nous avançâmes à quelque distance avec lui.

« Vous avez vu trois hommes avant-hier, un mulâtre et deux blancs ?

— Oui ; pourquoi demandez-vous cela ?

— Ces deux blancs étaient le père et le fils, n'est-ce pas ?

— Oui ; le mulâtre est un de leurs amis et le mien aussi. »

Je ne sais quelle idée traversa mon cerveau ; je repris :

« Je le connais beaucoup ; il a une cicatrice sur la joue droite ?

— Oui. Tiens ! vous connaissez le cap... vous connaissez sir Shelly ? Où donc avez-vous fait sa connaissance ?

— Nous avons été dans les affaires ensemble. Je voudrais bien le rejoindre. Savez-vous où il est ?

— Non, Sir. »

Il disait vrai, cela était facile à voir. Je demandai :

« Que venaient faire ici ces trois hommes ?

— Sir, les dix minutes sont passées.

— Pas encore ; du reste, vous aurez cinq dollars pour le reste de notre entretien. Dites-moi, ces hommes voulaient parler à votre patron, master Allan Marshall ? »

Bernard avait mis immédiatement les cinq dollars dans la main du drôle ; celui-ci les regarda d'un œil cupide et murmura :

« Voilà des gentlemen plus généreux que les Morgan et que Shelly. D'ailleurs, Sir, puisque vous avez fait des affaires avec lui, vous savez combien il est futé ! Cependant, sans le camarade de Sid... »

Il s'arrêta en balbutiant et comme effrayé, je feignis d'être au courant de tout.

« De Sidney-Caves ? achevai-je ; oui, oui, je sais cela.

— Ah ! alors vous pouvez juger combien un petit service peut avoir d'importance ! Que vont faire maintenant les trois compères, où sont-ils ? Je l'ignore ; ils ont bien fouillé dans 1a tente et ils ont trouvé des papiers ; mais si Shelly avait été moins ladre, je lui en aurais donné d'autres, moi !

— Nous les feriez-vous voir ?

— Cela dépend. »

Oui, le scélérat ! Cela dépendait des dollars qu'on voulait y mettre ! Cet homme était à vendre.

« Quel genre de papiers avez-vous ? dis-je.

— Des lettres.

— De qui et à qui ?

— Sir, je ne parle pas pour rien

— Combien vous faut-il ?

— Cent dollars.

— Vous n'y allez pas de main morte ! Vous aviez détourné les lettres de votre patron pour les livrer au capitaine des bravos ; puis, comme celui-ci ne vous payait pas assez cher, vous les avez gardées, pensant que ce qui était bon pour Shelly serait peut-être bon pour vous aussi et ne vous nuirait pas, en tout cas. Mais vous vous trompez, elles peuvent vous perdre. Voyons, acceptez-vous cinquante dollars ? »

Buller sembla vivement contrarié en voyant son plan découvert ; il réfléchit quelques instants et grommela entre ses dents :

« Ah ! je crois bien que vous avez traité avec le capitaine ! Vous n'êtes pas bête non plus, vous, et vous en savez long. Comme je vous considère, j'accepterai les cinquante dollars.

— Où sont les papiers ?

— Suivez-moi dans notre tente.

Nous nous acheminâmes, avec ce triste garçon, jusqu'à l'abri qu'il nommait *notre*

tente. Il consistait en quatre pans de muraille en terre, sur lesquels s'étendait une couverture de feutre percée. Dans un trou creusé à l'un des angles de la tente, Buller trouva en grattant un vieux morceau de toile noué, qui paraissait contenir différents objets. Il l'ouvrit et en tira deux lettres.

Je voulus prendre les papiers, mais le drôle, les serrant dans ses doigts, dit d'un ton rauque :

« Halte-là ! D'abord l'argent !

— Quand nous aurons vu l'adresse.

— Très bien ! regardez. »

Bernard s'approcha, lut les deux lettres et remit les dollars. Les lettres étaient bien de son frère ; toutes deux portaient le nom de Marshall père, car Allan ignorait l'assassinat.

Notre pauvre ami semblait si heureux de tenir entre ses mains des papiers qui pourraient enfin le mettre sur la trace de son frère, qu'il faisait à peine attention à la grosse somme exigée.

Quant à Buller, l'œil rayonnant, il dénouait de nouveau le mouchoir pour y replacer son trésor. Sam et moi nous vîmes briller quelque chose au milieu d'un fouillis sans nom ; c'était une montre. Marshall l'aperçut aussi, il la saisit.

« Que voulez-vous faire avec ma montre ? s'écria Buller furieux.

— Laissez-moi l'ouvrir pour voir l'heure.

— Elle ne va pas ; rendez-la-moi.

— La montre d'Allan ! répétait Bernard surpris. La montre d'Allan !

— Comment cette montre est-elle à vous ? demandai-je en serrant fortement le bras du brigand.

— Que vous importe ? hurlait celui-ci, qui cherchait à se dégager.

— Cela nous importe beaucoup ; ce gentleman est le frère de master Allan Marshall ; il veut savoir pourquoi cette montre se trouve en votre possession. »

L'homme devint blême.

« Il me l'a donnée, murmura-t-il.

— Mensonge ! s'écria Bernard. Cette montre à savonnette vaut trois cents dollars. Mon frère ne peut l'avoir donnée à un domestique ! »

Buller s'agitait comme un enragé, mais je l'étreignis de toutes mes forces ; il criait :

« Qui êtes-vous ? De quel droit venez-vous dans ma tente ? Je vais appeler ; on vous lynchera !

— Point de sottises, l'homme ! dit Sam ; master *Lynch* pourrait bien vous sauter au cou à vous-même, si vous bougiez ! — Charley, au premier cri serrez-le-moi ferme. »

Je tenais le brigand par le bras et par la nuque ; il sentit que la résistance était impossible, il s'apaisa.

« Cherchez dans les chiffons, dis-je à Bernard.

— Je ne trouve plus rien.

— Eh bien ! laissez-moi. Rendez-moi ma montre !

— Doucement, doucement. Nous avons encore quelques petits arrangements à prendre. Qu'en dites-vous, Bernard ?

— Il a volé la montre.

— C'est indubitable !

— Il doit la rendre.

— C'est naturel !

— Il faut qu'il soit puni !

— Décidez son châtiment.

— Well. Montrons-nous indulgent : un lynch ne nous servirait à rien. Qu'il nous rende l'argent volé pour les lettres, qu'il abandonne la montre, puis on le tiendra quitte.

— Comment l'entendez-vous ?

— Je lui ai donné cinquante dollars pour des lettres soustraites à mon frère ; j'ai le droit de reprendre cette somme. Tenez-le bien ! Cette somme avec la montre, ce n'est pas trop exiger ; il mériterait un châtiment exemplaire. »

Tandis que Marshall se hâtait de reprendre son bien, Sam et moi maintenions le voleur. Ce dernier ne fut pas plus tôt lâché, qu'il s'esquiva ; nous le vîmes se diriger, en courant, vers le *boarding-house.*

Nous prîmes le même chemin, sans nous hâter ; mais, en approchant, nous entendîmes des cris furieux qui nous obligèrent à doubler le pas. — Nos chevaux restaient devant la porte ; quant à Bob, nous ne le voyions ni d'un côté ni de l'autre. — Nous ne fîmes qu'un bond jusqu'à l'auberge, dans laquelle nous pénétrâmes en écartant tout sur notre passage. Winnetou était là, serrant notre voleur à la gorge, tandis que de l'autre main il brandissait son fusil. Les mineurs rassemblés s'apprêtaient à lui faire un mauvais parti. Ils étaient exaspérés du meurtre de Jim, et, de plus, excités par Buller, qui voulait nous faire lyncher. Heureusement l'hôtelier, dont l'imagination restait éblouie par l'or et les récits de Sans-Ear, avait pris notre camarade sous sa protection. Mais, si nous n'étions arrivés, il n'eût pu maintenir longtemps ses féroces habitués.

Bob luttait de son côté contre un groupe de diggers ; nous nous élançâmes pour le dégager, car il se trouvait tout à l'entrée. Nous évitions de tirer et ne nous servions que de la crosse.

Le noir, qui se défendait intrépidement, s'anima encore plus en nous voyant ; il bondit comme un tigre, écarta les assaillants et put nous rejoindre, son fusil toujours à la main. Les diggers n'avaient pas d'armes à feu, c'est ce qui faisait notre force ; ils craignaient nos fusils. En ce moment Sam cria :

« Le tomahawk, Charley ! avec le plat seulement ! »

Nous suivîmes le brave petit homme ; ce ne fut plus un combat, mais une déroute ; à peine la hache eut-elle brillé en atteignant au crâne un ou deux mineurs, que tous les autres se pressèrent à la porte pour s'enfuir. Nous ne tardâmes pas à rester seuls avec l'hôtelier et le voleur.

« C'était folie de laisser courir le coquin, dit Sam ; un peu plus, il nous perdait tous. Non, non, il faut qu'il soit puni ! Point de crime sans châtiment : ainsi le veut la vraie justice ! C'est moi qui vous le dis, par exemple !

— Voulez-vous le tuer, Sam ?

— Il n'en est pas digne ; Winnetou, tenez-le bien ! »

Le chef apache n'avait pas besoin de se le faire répéter : Buller ne pouvait bouger sous sa puissante étreinte ; Sans-Ear tira son couteau, et j'entendis un rugissement effroyable : Sam avait coupé le bout du nez de notre voleur !

« Voilà, mon petit, ce qu'on gagne à vouloir faire lyncher les honnêtes gens, dit le trappeur avec calme. Oui, voilà ce que c'est de fourrer son nez dans de méchantes affaires ; on y laisse au moins le bout ! »

Buller et l'hôtelier crièrent et nous menacèrent en vain ; courant à nos chevaux, nous fûmes en selle avant que les diggers eussent eu le temps de s'armer et de s'assembler. Ils ne nous poursuivirent point : après tout, l'affaire de Buller les intéressait fort peu, et ils avaient déjà assez de morts et de blessés. Nous pûmes atteindre sans encombre le Sacramento.

« Où est le Short-Rivulet ? demanda Bernard.

— Remontons le fleuve d'abord, nous nous orienterons après, » conseilla Sans-Ear.

Quand nous nous crûmes à l'abri de toute poursuite, Bernard voulut lire ses lettres.

Nous fîmes halte ; nous nous assîmes autour de lui. Les deux lettres étaient de date récente ; Allan s'y plaignait vivement de ne recevoir aucune réponse ; un passage très intéressant se trouvait dans la dernière, Bernard nous le lut à haute voix.

«… Du reste je fais ici des affaires excellentes et meilleures encore que je ne l'espérais. J'ai envoyé la poussière d'or et les pépites les plus minimes à San-Francisco et à Sacramento, par une occasion sûre ; elles seront revendues à un plus haut prix que je ne les ai payées. De cette façon je pourrai racheter le double d'or.

« Je vais quitter Yellow-Water-Ground, car on n'y trouve plus ce qu'on y trouvait naguère ; l'exploitation est diminuée des trois quarts, et d'ailleurs les routes deviennent si peu sûres, qu'on ose à peine risquer les envois. Je suis même averti en ce moment, par plusieurs indices, de la visite des bravos jusque dans ma tente ; ils rôdent fort aux alentours. Je quitterai la place subitement, sans dire à personne où je vais. J'emporte plus de cent livres de nuggets avec moi. Je compte passer à Short-Rivulet, où l'on vient de découvrir de magnifiques placers et où je ferai en un mois plus d'affaires qu'ici en quatre. De là j'irai m'embarquer sur le Lynn, à Humboldthafen, où je trouverai certainement un vaisseau pour retourner à San-Francisco. »

« Eh ! c'est bien cela ! La vallée du Short-Rivulet... Hein, Charley ! n'est-ce pas étrange que les Morgan aient tout su ? interrompit Sans-Ear.

— Ils auront trouvé cette indication sur quelques papiers livrés... par Buller.

— C'est possible ; mais écoutez encore ceci, reprit Marshall.

« Je n'ai pas besoin d'escorte, un seul guide me suffit. Je viens de tracer le plan de ma route, d'après une excellente carte. »

« Allan a peut-être perdu ce plan ; peut-être en avait-il fait deux projets ; le brouillon aura été jeté par mégarde.

— Qui sait ? murmura Sam. La chose a bien pu arriver ainsi. Ce jeune homme n'est pas un trappeur ; il n'a point appris que de la plus petite circonstance dépend souvent la vie d'un homme.

« Quand même les brigands ne seraient pas à ses trousses, le voilà engagé dans une voie dangereuse. Il rencontrera par là les Peaux-Rouges de la tribu des Serpents, qui ont leurs villages dans ces contrées et leurs chasses vers Lewis-Sud-Fort.

— Sont-ils aussi dangereux que les Comanches ? demanda Bernard avec inquiétude.

— Tous les sauvages se ressemblent : généreux avec leurs amis, terribles pour leurs ennemis. Quant à nous, je crois que nous n'avons point à les craindre ; j'ai longtemps habité parmi eux ; il n'est guère de Snake qui ne connaisse Sans-Ear, au moins par ouï-dire.

— Snakes ! répéta Winnetou, nous les appelons Shoshones[35]. Le chef des Apaches est leur frère. Les guerriers de cette race se montrent toujours braves et loyaux ; ils se réjouiront à la vue de Winnetou, qui a tant de fois fumé avec eux le calumet de paix. »

Avec deux pareils introducteurs, nous pouvions hardiment nous aventurer chez les Indiens-Serpents, pour atteindre la vallée du Rivulet.

Nous traversions alors un terrain montagneux et accidenté, car nous avions quitté les rives du San-Francisco pour longer la chaîne du San-José.

Cette route, la plus difficile, est aussi la plus courte ; nous espérions arriver avant les brigands : ils avaient deux journées sur nous, mais ils devaient avoir suivi la route la plus longue, puisque nous ne découvrions aucune trace de leur passage.

Des monts San-José nous redescendîmes vers le nord pour remonter encore, et une semaine après notre départ de Yellow-Water-Ground, nous nous trouvâmes au pied d'une énorme montagne dont la forme m'étonna. On eût dit une boule gigantesque posée au-dessus

[35] Nom donné par les Sauvages aux tribus des Snakes ou Indiens-Serpents.

des autres sommets et aplatie par le milieu. Les flancs de cette montagne sont boisés d’arbres aux larges feuilles, mais l’essence qui abonde sur les hauteurs appartient au genre sapin. Sur la partie aplatie du sommet s’étend un lac, dont le sombre aspect, l’encadrement sévère, les eaux profondes impressionnent le voyageur. Les Anglais l’ont nommé Black-Eye (œil noir). De ce lac s’échappe, coulant à l’ouest, le Short-Rivulet.

En gravissant cette montagne, la sauvagerie du paysage, les difficultés de la marche à travers le chaos des roches, l’épaisseur des fourrés avaient de quoi nous décourager ; mais, ces obstacles une fois vaincus, la vue dont nous jouîmes nous ravit.

Plus de buissons, de menus branchages, de roches encombrantes ; un beau chemin uni sous un dôme d’admirable verdure, soutenu par des milliers de troncs d’arbres pareils aux colonnes de l’architecture la plus pure. Ces troncs, que trois hommes embrasseraient à peine, sont placés a des distances presque égales, de douze mètres au moins entre chacun ; rien ne croît à leur pied, rien ne cache leur base majestueuse ni leur fût gigantesque.

L’aspect de ces antiques forêts remue profondément l’âme quand on y pénètre pour la première fois. Comme nos vieilles basiliques, ces voûtes naturelles redisent le nom du Seigneur par tous leurs échos. On s’y avance dans un silencieux respect, en répétant au fond du cœur avec le poète :

Du hast die Säulen Dir aufgebaut,
Und Deine Tempel gegründet.
Wohin mein gläubiges Auge schaut,
Es Dich, Herr und Pater, nur findet![36]

Oui, tout ici proclame Dieu ; le cœur s’agrandit en écoutant ces voix puissantes et mystérieuses ; la foi y enfonce d’indestructibles racines.

L’homme, fils de la poussière, se compare au ver qui rampe sur le tronc de ces arbres immenses ; l’insecte mourra avant d’atteindre le sommet. Faible comme le ver, l’homme, qui se prétend le maître de la nature, n’y obtient pourtant la première place que par la grâce divine, et cette place, combien de fois il l’a déméritée !

Je m’avançais lentement, absorbé dans mes pensées ; ainsi que moi, mes compagnons gardaient le silence ; nous longeâmes les rives sud du Black-Eye, toujours sous l’empire d’un sentiment indéfinissable. Ces eaux sans fond, sans vagues, à la surface unie, phosphorescente, calme en apparence, me semblaient une image frappante de la mort, sombre et indéchiffrable énigme, abîme sans fond qu’on ne peut sonder ni éviter.

Les flancs de la montagne ne reçoivent jamais les rayons du soleil ; mais, arrivés aux bords du lac, nous jouîmes d’un peu de jour, malgré l’épaisse verdure des pins ; et nous pûmes continuer rapidement notre route.

« Nous ferons encore un bout de chemin avant la nuit, dit Bernard, qui, dans son impatience, n’aurait jamais voulu s’arrêter.

— Non ; que mes frères s’apprêtent pour le campement, reprit Winnetou, le temps est venu.

— Well ! approuva Sam ; la mousse est douce comme du velours pour notre lit, les chevaux auront de la bonne herbe et de l’eau. Cherchons une place bien abritée ; nous allumerons un petit feu indien, nous rôtirons le beau dindon que Bob vient de tuer pour notre dîner. »

Nous ne tardâmes point à trouver un lieu convenable. Bob ne se montrait pas peu fier de sa chasse ; il se mit à plumer l’oiseau, si commun dans ces contrées, qui lui ont donné leur nom ; puis il alluma du feu. La nuit était devenue extraordinairement noire, la flamme

[36] C’est toi qui as bâti ces colonnes, Toi qui as fondé ce temple immense ; Partout où pénètre mon œil ravi, Seigneur et Père, c’est toi qu’il voit !

donnait aux troncs d'arbres, aux branches, au feuillage, un aspect des plus fantastiques, mais nous fîmes un excellent dîner au milieu de ces spectres, et nous nous endormîmes tranquillement sous l'œil de Dieu.

Le lendemain, nous partîmes de très bonne heure et descendîmes dans la vallée du Short-Rivulet, dont le cours n'est pas long, son nom l'indique. Ce ruisseau ne reçoit que quelques maigres affluents tombant des hauteurs voisines ; dans la saison chaude il est tout à fait sec.

Bientôt nous aperçûmes les tentes et les huttes des chercheurs d'or ; elles étaient presque toutes renversées ; la terre avait été piétinée autour des placers ; tout indiquait un terrible combat.

Pas de doutes possibles, les mineurs avaient dû être surpris par des brigands, ils avaient lutté ; on ne voyait cependant aucun cadavre.

Nous cherchâmes de tous côtés et finîmes par découvrir, sous les grands arbres de la forêt, une tente plus vaste que les autres ; elle était également détruite et dévastée. Nulle trace qui pût nous renseigner en aucune façon, nul objet qui nous mit sur la voie des conjectures. Cependant Bernard répétait avec obstination :

« Allan a dû loger ici ! »

L'instinct de l'amour fraternel le guidait sans doute ; nous le suivîmes dans la forêt jusqu'à une gorge étroite où les pas des brigands restaient empreints et où nous pûmes recueillir quelques débris informes échappés au pillage. Les maraudeurs avaient dû remonter par cet endroit la pente ouest conduisant au plateau.

« Allan voulait s'embarquer à Humboldthafen, dit Bernard, c'est de ce côté qu'ils le poursuivent.

— Certainement, opinai-je, s'il leur a échappé... Nous ne voyons point de cadavres, mais peut-on en conclure qu'il n'y ait point eu de morts ? Les scélérats ont peut-être emporté les corps pour les jeter dans le lac. »

Et soupirant, j'ajoutai à part moi : Oui, sous les eaux calmes du Black-Eye vont pourrir les restes de ceux qui naguère rêvaient d'or et de jouissances ! Le terrible démon des mines les a tués au milieu du rêve, après leur avoir tout fait abandonner pour le suivre ! O poussière meurtrière, poussière fatale, or maudit !

« Les assassins sont... »

Bernard n'acheva pas.

« Ce sont les Morgan ! repris-je. Ce sont les Morgan ! ceux que nous poursuivons depuis si longtemps, associés à ce mulâtre, chef des *hounds.* Ils s'associent à tous les bandits.

— Nous les rejoindrons ! s'écria Sam. Alors, ne l'oubliez pas, ils appartiendront à Samuel Hawerfield ; c'est lui qui le premier réglera son compte avec eux !

— En avant, et du courage ! »

Il était, au commencement, fort malaisé de se rendre bien compte des vestiges, les brigands de la bande ayant regagné le lac isolément. Plus loin, nous crûmes remarquer que la troupe se composait de vingt cavaliers au moins ; je suivis assez longtemps la piste, puis je dis à mes compagnons :

« Assurément, ils étaient seize à cheval, avec quatre mulets chargés. En plusieurs endroits on voit combien les bêtes se sont montrées rétives. Espérons que nous finirons par les rejoindre. Allan n'est pas mort, puisqu'ils le poursuivent. C'est une poursuite et non une marche ; cependant ils ne vont pas très vite. »

Dans l'après-midi, nous rencontrâmes un premier campement, très visible encore ; nous suivîmes la piste jusqu'au soir, et, après le repos de la nuit, nous la retrouvâmes heureusement ; à midi, le lendemain, nous atteignions le deuxième campement. Nous avions donc gagné quatre à cinq heures.

Nous pensions arriver dans la journée au Sacramento supérieur, qui se précipite des sommets de la Shasta, et nous espérions rencontrer les bravi vers le matin suivant, mais une circonstance fâcheuse nous dérouta : les traces étaient divisées.

Le fleuve forme, en cet endroit, une large courbe ; nous avions atteint le milieu de l'arc, lorsque nous vîmes la piste se partager. Les quatre mulets, accompagnés de six cavaliers, coupaient au court par la plaine ; les autres suivaient la rive, à droite.

« All devils ! murmura Sam, voilà qui est terrible. Une ruse, un accident. Pourquoi se séparent-ils ?

— La chose se comprend, Sam : les mulets ralentissaient leur marche, ils les renvoient, sous bonne escorte, dans quelque repaire ; le reste s'acharne à la poursuite du malheureux Allan. Ce n'est pas assez de l'avoir volé, il leur faut sa vie, car il pourrait parler.

— Eh bien ! laissons les mulets et courons après les assassins. Nous allons comme des limaces, ma Tony en a honte !

— De fameuses limaces, Sam ! Mais réfléchissez. Quel est le Morgan que vous voulez rejoindre ?

— Lequel ? Tous les deux, par exemple !

— Alors vous vous y prendriez mal.

— Et pourquoi ?

— Les mulets emportent l'or ; croyez-vous qu'Alfred Morgan les ait laissés partir sans son fils ?

— C'est vrai. Au vieux donc tout d'abord ! Suivons la trace le long du fleuve. »

Les traces nous guidèrent pendant la journée entière ; nous nous reposâmes la nuit, et, toujours réveillés avec l'aube, nous reprîmes notre route ; la piste n'était pas interrompue.

Vers le milieu de la journée, nous descendîmes dans une plaine, où des marques toutes fraîches nous prouvèrent que nous étions à quatre à cinq milles à peine de nos ennemis.

Nous forçâmes nos chevaux pour nous rapprocher encore, et nous arrivâmes si près, que nous espérions pouvoir les surprendre dans leur campement de nuit.

On pense si notre attente était fiévreuse, après une telle poursuite et au moment décisif. Tout à coup, comme j'allais en avant, j'éprouvai un singulier étonnement. J'arrêtai mon cheval ; le sol était battu et couvert de traces en tous sens ; un combat devait avoir eu lieu à cette place : plus de cent cavaliers l'avaient foulée. J'aperçus du sang sur les feuilles à demi déchirées qui jonchaient le sol.

Nous interrogeâmes minutieusement les pas ; ceux de trois cavaliers allaient à gauche, à travers la plaine. Nous suivîmes les plus nombreux, qui frayaient une large voie et indiquaient une grande hâte. Ces cavaliers devaient être des Indiens, et Allan ; probablement, était tombé entre leurs mains pour peu qu'il eût eu d'avance. Nous ne fîmes pas un mille sans apercevoir les tentes d'un campement de Peaux-Rouges.

« Les Shoshones ! s'écria Winnetou.

— Les Indiens-Serpents ! » exclamait en même temps Sans-Ear. Nous nous dirigeâmes droit vers le camp. Dans le milieu des tentes se tenaient une centaine de guerriers autour d'un chef ; dès qu'ils nous virent, tous saisirent leurs armes en ouvrant leur cercle. Winnetou s'élança.

« Ko-tu-cho ! » cria-t-il.

On eût dit que le chef sauvage allait franchir le mur vivant, puis brusquement il immobilisa sa monture.

Le chef des Serpents avait regardé sans sourciller la manœuvre audacieuse de l'habile cavalier ; quand celui-ci se fut arrêté devant lui, l'Indien étendit les bras et dit :

« Winnetou ! O vaillant chef des Apaches, tu apportes la joie parmi les guerriers

shoshones et les délices dans le cœur de Ko-tu-cho[37] ! Depuis si longtemps Ko-tu-cho se consume du désir de revoir son vaillant frère !

— Et moi ! interrompit le petit Sam, le chef des Serpents ne reconnaît plus son ami Sans-Ear ?

— Ko-tu-cho reconnaît tous ses amis et ses frères ; qu'ils soient les bienvenus dans le wigwam de ses guerriers ! »

Au même instant un cri déchirant retentit ; je me retournai. Bernard était agenouillé près d'une forme humaine étendue devant une hutte.

J'approchai ; le malheureux que Marshall considérait dans une morne douleur était mort ; son visage pâle ressemblait trait pour trait à celui de notre ami. Je n'eus pas de peine à le reconnaître. Tous les guerriers accoururent avec moi près de Bernard.

Celui-ci ne parlait pas, il se tordait les mains, se baissait sur le cadavre, baisait les joues, les yeux, les lèvres de son frère, écartait d'une main pieuse les cheveux du mort, soulevait la tête alourdie, fondait en larmes ; enfin il demanda d'une voix sourde :

« Qui l'a tué ? »

Le chef indien s'avança et répondit gravement :

« Ko-tu-cho avait envoyé ses guerriers hors du camp pour exercer les chevaux. Les guerriers aperçurent trois visages pâles courant ventre à terre, poursuivis par d'autres visages pâles. Quand quatorze guerriers en poursuivent trois, c'est qu'ils ne sont ni bons ni braves. Mes hommes rouges voulaient aider ceux qui fuyaient, mais la grosse troupe tira. Ce visage pâle fut tué. Les guerriers rouges s'élancèrent alors contre les blancs, ils en firent onze prisonniers ; trois s'enfuirent. Les deux hommes qui se trouvaient avec le mort reposent sur des nattes, dans le wigwam.

— Je veux les voir à l'instant, s'écria Marshall. Ce mort est mon frère, le fils de mon père ! »

Il appuya sur cette dernière phrase pour mieux se faire comprendre des Indiens, qui emploient le mot *frère* dans des acceptions un peu banales.

« Mon frère blanc est l'ami de Winnetou et de Sans-Ear, qu'il soit le bienvenu dans le wigwam. Ko-tu-cho fera ce qu'il désire. Que mes frères blancs me suivent. »

On nous introduisit dans une grande tente ; les prisonniers y étaient pieds et mains liés ; nous reconnûmes le mulâtre et sa balafre ; quant à Morgan, nous ne le découvrîmes point.

« Que feront de ces hommes mes frères rouges ? demandai-je.

— Mon frère blanc les connaît-il ?

— Oui, ce sont des voleurs et des assassins.

— Mes frères blancs pourront les juger eux-mêmes. »

J'adressai un signe d'intelligence à mes compagnons, puis je répondis :

« Ils ont mérité la mort, mais le temps nous manque pour les juger ; nous les remettons aux mains de nos frères rouges.

— Comme il plaira à nos frères.

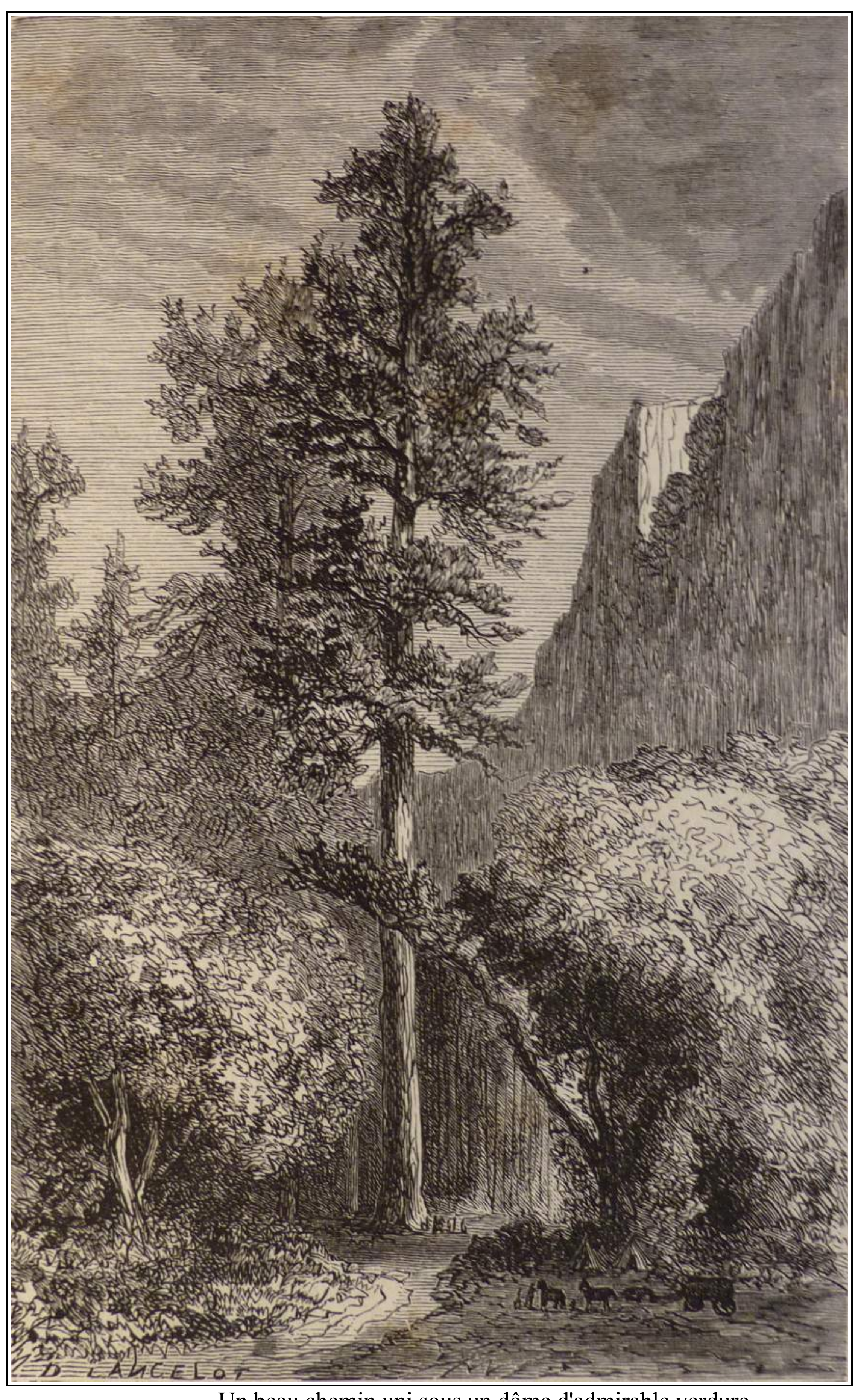
— Où sont les deux blancs qui fuyaient avec celui qui a été tué ? »

— Que mes frères me suivent. »

Nous fûmes conduits dans une autre tente, où les blessés dormaient ; ils portaient le costume des tropeiros. On les réveilla, mais leurs réponses nous satisfirent peu. Au service d'Allan depuis quelques jours seulement, ils ne pouvaient nous donner que quelques détails insignifiants. Nous retournâmes près du cadavre.

---

[37] L'éclair foudroyant.



Un beau chemin uni sous un dôme d'admirable verdure.

Depuis plusieurs mois, le malheureux Bernard était à une rude école. Il avait suivi des épreuves et des émotions au milieu desquelles l'âme se trempe comme le fer dans la fournaise ; son corps s'était durci aux fatigues, cependant il pleurait et tremblait, ainsi qu'un enfant en fouillant les vêtements d'un frère tant aimé, et dont la fin paraissait si triste. Il prenait respectueusement chaque objet, le considérait longtemps ; il ne put ouvrir le portefeuille d'Allan qu'en l'inondant de larmes. Il baisa cette chère écriture et se mit à sangloter tout haut. Je pleurais avec lui sans pouvoir m'arrêter.

Les guerriers indiens nous regardaient ; ils ne cachaient pas leur dédain pour notre faiblesse ; Winnetou nous défendit généreusement ; il dit, en nous montrant :

« Que le chef des Shoshones ne prenne pas ces hommes pour des femmes ! Le frère du mort a combattu contre les *hommes aux pieux* et contre les Comanches ; il a une main vigoureuse et vaillante. Que mon frère rouge regarde l'autre visage pâle : c'est Shatterhand ! »

Tous les guerriers poussèrent des cris de joie, car ils me connaissaient de nom depuis longtemps et me savaient l'ami de leurs alliés. Le chef nous dit :

« Ce jour sera célébré dans tous les wigwams des Shoshones. Que mes frères restent dans nos cases, qu'ils mangent notre viande et fument nos calumets, qu'ils boivent, qu'ils jouissent du spectacle de nos jeux de guerre.

— Oui, répondis-je, nous serons vos hôtes, mais plus tard, quand nous reviendrons. Nous vous laissons le corps de ce jeune, homme ; nous l'enterrerons seulement après la poursuite des meurtriers.

— Nous n'avons pas une minute à perdre, ajouta Bernard, ranimé par cette pensée. Vous me suivez tous, n'est-ce pas, mes amis ?

— Tous, tous ! » dîmes-nous d'une seule voix. Nous montâmes à cheval. Ko-tu-cho avait fait un signe : on lui amena un excellent cheval indien sur lequel il sauta vivement.

« Ko-tu-cho accompagne ses frères, déclara-t-il. Tout ce qui appartient au mort sera gardé dans le wigwam et rendu plus tard à son frère. Les femmes pleureront et chanteront sur le mort. »

La trace des fugitifs était visible ; ils avaient deux heures ou deux heures et demie d'avance sur nous, mais nos bêtes couraient comme le vent ; on eût dit qu'elles comprenaient notre impatience, elles dévoraient la prairie presque sans être excitées. Celle de Bob seule se faisait prier ; le nègre criait en la frappant sans cesse :

« Hue ! hue ! Bob veut venger massa, le bon massa Allan ! »

Le milieu du jour était déjà passé, il fallait atteindre les brigands avant la nuit ; nous courions toujours, mais l'angoisse commençait à s'emparer de nous. Au bout de quelque temps, je descendis pour examiner la piste ; elle me sembla très fraîche ; le gazon, quoique fort court, ne s'était point encore redressé. Morgan ne devait pas être à, plus d'un mille. Avec ma longue-vue j'interrogeai l'horizon ; enfin j'aperçus trois points noirs se mouvant assez lentement.

« Les voilà ! » m'écriai-je.

Bernard voulut s'élancer ; je l'arrêtai.

« Ne bougez pas, lui dis-je, mon cheval et celui des deux chefs valent mieux que les vôtres, surtout le cheval tout frais de Ko-tu-cho. Je vais partir à droite, Ko-tu-cho à gauche ; en vingt minutes nous les aurons dépassés sans qu'ils s'en aperçoivent ; vous vous lancerez alors contre eux.

— Ouff ! » cria le chef des Serpents, qui partit comme un trait.

Dix minutes après, nos compagnons devaient nous avoir perdus de vue.

Je m'efforçais de tenir une ligne parallèle à celle des fugitifs. Mon excellent cheval, malgré les rudes journées passées et la course excessive fournie depuis le matin, n'avait ni écume au mors, ni sueur sur son poil brillant. Je le sentais sous moi toujours aussi souple, aussi élastique.

Au bout de quinze minutes, j'exécutai une courbe à gauche ; puis, à l'aide de ma longue-vue, je me rendis compte de la situation. Les deux brigands se trouvaient à présent derrière moi, et Ko-tu-cho arrivait parallèlement vers le côté gauche. Il arrêta son cheval ; je l'imitai.

Les fugitifs venaient de nous apercevoir, ils s'arrêtèrent aussi ; regardant en arrière et se voyant poursuivis, ils cherchèrent un moyen d'échapper de côté. C'était justement dans le sens du chef indien.

Celui-ci fit aussitôt entendre ce cri perçant et prolongé qui, pour le cheval bien dressé, est le signal de l'effort le plus extrême. Je répétai le même appel ; puis, levant les bras en l'air, je me tins droit sur les étriers afin d'alléger mon poids et de laisser l'animal respirer plus librement. Ce fut une course comme on n'en voit que dans la savane. Bientôt l'un des brigands, que je reconnus pour Alfred Morgan, retenant sa monture, mit en joue et tira. Le chef des Shoshones tomba sur le sol avec son cheval. Je le crus atteint, lui ou la bête, je poussai un cri d'effroi ; mais, au même moment, le cheval et le cavalier, se relevant comme par enchantement, fondirent sur l'ennemi. Ko-tu-cho avait son tomahawk à la main ; il était terrible ! Il venait d'exécuter un tour d'adresse auquel les Indiens habituent leurs chevaux très jeunes, évitant ainsi la balle lancée et surprenant l'adversaire.

Tandis que le chef frappait l'un des trois brigands, j'attaquai Alfred Morgan ; je voulais l'avoir vivant. Dans mon ardeur, je ne songeai pas qu'il avait encore un coup à tirer ; heureusement le cheval du bandit s'agitait beaucoup ; la balle, mal dirigée, vint se loger dans ma manche.

« Hourra ! » cria Ko-tu-cho.

Mon lasso sifflait déjà. Lançant mon cheval en arrière, je galopai jusqu'à ce que la résistance se fit sentir. Morgan, les bras serrés au corps, ne pouvait plus bouger. Sam et ses deux compagnons accouraient en même temps. Le troisième brigand avait tiré en visant Bernard ; mais une balle de Sam l'abattit. Je sautai de cheval ; enfin ! nous tenions Morgan ; il restait étendu, étourdi de la chute. Je le liai facilement avec le lasso.

Bob, le couteau à la main, arrivait aussi comme un furieux ; il fut le premier près de moi.

« Oh ! ah ! Bob le fera mourir, pas vite, avec le couteau ! criait-il avec un ricanement féroce.

— Halte-là ! dit Sam en serrant le bras du nègre d'une main fiévreuse. Cet homme m'appartient.

— Les autres sont-ils morts ? demandai-je.

— Oui, tous les deux, reprit Bernard, dont le sang coulait, car il avait été blessé à la cuisse droite.

— Vous êtes blessé ?

— Rien ! la balle n'a fait qu'effleurer.

— Si peu que ce soit, tant pis ! car nous avons encore un long chemin à faire. Il nous faut les mulets à présent. Que décidons-nous pour Morgan ?

— Il m'appartient, répéta Sam, je verrai ce que j'en ferai plus tard. M. Bernard et Bob vont le conduire au wigwam ; on l'y gardera jusqu'à notre retour. Master Bernard est blessé ; il doit d'ailleurs s'occuper de son frère ; Bob ne le quittera point, par exemple. Je pense que les deux chefs indiens, vous et. moi, suffisons pour arrêter les six drôles qui conduisent les mulets ! hein ?

— Très bien ! marchons. »

Nous liâmes Alfred Morgan sur son cheval. Bernard et Bob le prirent entre eux deux et retournèrent au campement des sauvages. Il fallait bien laisser manger et respirer un peu nos bêtes ; pendant ce temps nous couvrîmes les corps d'un peu de terre, de pierres,

d'herbes, etc. ; je dus insister pour me faire aider par Sam.

« Partons, dis-je enfin, profitons du reste du jour.

— Où veulent aller mes frères ? interrogea Ko-tu-cho.

— Vers les rives du Sacramento, entre les monts San-John et San-José, répondit Sam.

— Que mes frères soient sans inquiétude, le chef des Shoshones connaît chaque sentier de ces montagnes, chaque buisson de la rive. Ils peuvent laisser reposer leurs chevaux, Ko-tu-cho les guidera pendant la nuit.

— Si nous n'avions pas renvoyé si vite Morgan, je l'aurais interrogé, soupira Sam.

— Sur le chemin de ses muletiers ? Croyez-vous qu'il aurait répondu sincèrement ?

— Peut-être !

— Non ; il sait que rien ne peut le sauver maintenant, il n'aurait pas livré son fils ni le fruit de ses brigandages.

— Mon frère Shar-lih a raison, interrompit Winnetou. Les yeux des chasseurs rouges suffisent pour découvrir la trace. »

Au fond je trouvais, comme Sam, qu'une bonne indication nous eût sauvé beaucoup de temps perdu, mais je ne voulais pas me laisser aller au découragement.

« Qui cherchent mes frères ? » demanda le chef des Serpents, par une infraction à la coutume indienne, car les Peaux-Rouges ne doivent jamais interroger un étranger ; mais il se regardait comme notre ami et notre allié.

« Nous cherchons le reste de la bande de ces voleurs, six hommes accompagnant des mulets chargés.

— Nous les trouverons et les ramènerons. Howgh ! »

Les chevaux suffisamment reposés, nous nous mîmes en chemin vers le crépuscule, nous confiant à la conduite des Indiens, qui montraient dans l'obscurité même une sûreté, une finesse d'observation vraiment merveilleuse.

La prairie était loin derrière nous ; il avait fallu gravir des hauteurs, descendre dans des creux profonds, traverser des bois et des savanes ; enfin nous nous accordâmes un peu de trêve ; puis, dès le matin, nous remontâmes sur nos bêtes et marchâmes jusqu'à ce que la vallée du San-Sacramento fût en vue.

Droit devant nous, bordant la vallée, nous apercevions une gorge étroite à l'entrée de laquelle s'élevait une hutte de terre assez vaste et couverte de planches ; au-dessus de la porte principale on lisait cette inscription pompeuse : *Hôtel* ! Le propriétaire de l'établissement paraissait avoir bien choisi sa place ; il était fort achalandé, à en juger par la multitude de chevaux et de carrioles attachés dans le voisinage et par le grand nombre de buveurs attablés au dedans comme au-dehors. Chacun mangeait, buvait, chantait, criait dans toutes les langues.

« Arrêtons-nous là pour y prendre nos informations, opina Sam.

— Avez-vous encore quelques nuggets pour nous payer de l'ale de Burton en Staffordshire ?

— Oui, j'en ai encore quelques-uns.

— Allons.

— N'entrons pas, s'il vous plaît, il y a des tables devant la porte ; j'aime le grand air, moi, et l'espace libre. »

Nous attachâmes nos chevaux, puis nous nous assîmes sous un avancement en planches, au fronton duquel on pouvait lire le nom ambitieux de véranda.

« Que boivent ces Messieurs ? demanda le Ganymède[vi] de l'établissement.

— De la bière ; combien vaut-elle ?

— Le porter, un demi-dollar, l'ale aussi.

— Du porter, alors. »

Quatre bouteilles furent servies. Sam se disposait à les déboucher, quand, en regardant du côté de la route, je ne pus m'empêcher de tressaillir. Je fis aussitôt signe à mon petit compagnon.

Par un chemin opposé à celui que nous avions suivi arrivaient six cavaliers escortant quatre mulets conduits par des tropeiros.

Le chef de la petite troupe était bien Patrick Morgan.

Ces hommes attachèrent leurs bêtes, puis se placèrent près d'une table, en dehors de la véranda et un peu plus bas que nous. On eût dit que le hasard nous les amenait complaisamment.

Les mulets ne portaient aucun paquet ; le butin avait déjà été déposé en lieu sûr, et les brigands venaient sans doute à un rendez-vous. Ils allaient attendre leurs camarades. Patrick comptait que son père le rejoindrait là. On apporta du brandy, les langues se délièrent ; nous étions tout oreilles ; la conversation s'échangeait à voix basse, mais nous en saisissions les lambeaux d'autant plus aisément que nous savions de quoi il s'agissait.

« Le capitaine devrait se trouver ici, dit l'un des hommes.

— Pas encore.

— Oh ! oh ! il pouvait mieux courir que nous. Marshall n'a pas dû les gêner bien longtemps. Il n'avait que deux tropeiros avec lui.

— C'est un grand imprudent ! transporter tant d'or sans escorte !

— Tant mieux pour nous ! il s'est montré assez insouciant : perdre son projet de tracé pour le voyage ; hi ! hi ! hi ! Ah ! par tous les diables, qu'est-ce que cela ?

— Quoi ?

— Regardez-moi un peu ces quatre chevaux.

— De belles bêtes ! Le quatrième est unique en son genre. Quel est le fou qui voyage sur cette misérable cocote ?

— Oui, la bête est unique, camarade ! Malgré son misérable aspect, c'est la jument la plus renommée des savanes. Savez-vous le nom de son propriétaire ?

— Dites.

— Sans-Ear.

— Tonnerre ! Sans-Ear est un fameux original pour chevaucher sur cette méchante bique !

— Silence, vous autres ; si la jument est là, le maître y est aussi ; dépêchez-vous, j'ai des raisons pour ne pas le rencontrer.

— Et moi des raisons pour te parler entre *quatre-z'yeux !* » murmura tout bas Sam.

Les six hommes s'étaient levés précipitamment, et, montant à cheval, piquaient déjà des deux.

« Ce sont ceux-là que nous cherchons, dis-je à Ko-tu-cho. Que nos frères rouges les devancent, nous les prendrons par derrière.

— Ouf ! » répondirent les deux Indiens.

Ils s'élancèrent sur leurs montures. Sam paya le porter, qui n'était pas trop mauvais, puis nous nous mîmes en route, n'avançant pas trop et nous tenant cachés le plus possible.

Nous arrivâmes dans une vallée très solitaire, dépourvue de tout buisson, de toute roche pour nous dissimuler ; alors, laissant le champ libre à nos chevaux, nous eûmes bientôt rejoint les oiseaux de potence ; ils ne nous aperçurent qu'au moment où nous étions sur leurs talons.

« Good day ! cria Sam en les abordant ; master Mercrof, sont-ce là encore les chevaux volés aux Comanches ?

– S'death ! » rugit Patrick. Il saisit son arme ; à l'instant où il visait, il fut lui-même précipité sur le sol. Les Indiens revenaient, par un détour habile, prendre les bravi par devant, et le lasso de Winnetou n'avait pas manqué le chef de la bande. Les cinq autres essayèrent de se défendre ; trois tombèrent sous les coups de Sam et des Peaux-Rouges, deux s'échappèrent. Je vis mes amis s'élancer à leur poursuite.

« Laissez-les ! criai-je, le chef nous suffit. »

Ils ne m'écoutaient point ; deux coups de fusil retentirent : les deux fuyards étaient abattus.

« Leurs traces nous auraient servi à trouver le trésor, dis-je d'un ton de reproche.

— Morgan parlera.

— N'y comptez pas. ! »

En effet, Patrick garda un silence obstiné malgré les plus effroyables menaces. Cet or, pour lequel tant de vies d'hommes avaient été sacrifiées, se trouvait perdu à jamais. *Fatale poussière !*

Nous liâmes Patrick sur un cheval. Pour éviter *l'hôtel*, nous traversâmes le Sacramento, peu profond en cet endroit, et nous retournâmes par les montagnes au wigwam indien.

Pendant le trajet notre prisonnier ne prononça pas un seul mot ; lorsqu'en arrivant il reconnut Bernard, une imprécation de désespoir s'échappa de ses lèvres. Je le conduisis dans la tente où se trouvait son père avec les autres prisonniers.

Le vieux Morgan regarda son fils avec surprise ; il me lança un coup d'œil plein de haine.

Il était presque nuit, nous remîmes le jugement au lendemain ; nous passâmes la soirée au milieu des chefs indiens, mangeant quelques mets et fumant le calumet de paix.

J'étais extrêmement fatigué ; j'avais mal dormi en plein air pendant les dernières nuits. Je tombai dans un assoupissement profond dès que je me fus jeté sur ma couverture. Rêvais-je ? Était-ce réel ? Je n'aurais su le dire : je me voyais au milieu d'un combat terrible ; j'écartais des formes hideuses, grimaçantes, épouvantables ; mais plus je frappais, plus les assaillants se multipliaient ; ils semblaient sortir du sol. La sueur inondait mon front. Je me crus à ma dernière heure, je sentais les angoisses de la mort. Un terrible serrement de cœur m'éveilla ; je pouvais à peine remuer ; des cris affreux, retentissant au-dehors, m'obligèrent cependant à me lever soudain.

Je rajustai mes vêtements, cherchai mes armes, puis m'élançai sur le seuil de la tente.

Les prisonniers avaient réussi à briser leurs liens ; je ne sus jamais comment ; ils s'échappaient en renversant les gardes. Ceux-ci criaient comme des bêtes féroces. De toutes les tentes et cases sortaient des guerriers à demi nus, armés les uns de couteaux, les autres de haches ou de fusils ; il ne faisait pas encore jour, mais le grand feu allumé devant la tente éclairait ce spectacle effrayant. Winnetou et l'autre chef accoururent.

« Qu'on cerne le wigwam ! » ordonna Ko-tu-cho. Et toutes ces formes indiennes, étranges et terribles comme celles qui avaient hanté mon sommeil, se mirent à courir au milieu des huttes. Je ne voulus prendre aucune part à cette chasse ; les prisonniers n'avaient point d'armes à feu ; ils devaient être bientôt atteints ; la fièvre me faisait encore frissonner ; j'avais du reste un certain dégoût pour tant d'acharnement. J'entendis la voix de Sam, il éclatait en imprécations ; j'essayai de le calmer, mais il passa comme un éclair. Dix minutes de lutte et de courses furibondes s'écoulèrent ; des cris de mort parvinrent jusqu'à moi. Je vis de loin fuir Morgan, blême, effaré ; Sam le suivait le couteau à la main. Puis j'entendis un rugissement qui

pénétra jusqu'à la moelle de mes os et un cri que je ne saurais oublier.

Au bout de quelques instants, Sam reparut du côté des tentes ; il m'aperçut :

« Vous n'êtes pas venu, Charley ? demanda le petit homme.

— Non, vous étiez assez sans moi.

— Well ! N'importe, si je n'avais pas veillé moi-même devant la tente, les scélérats eussent échappé ; ces Peaux-Rouges sont stupides !

— Vous les avez repris tous, Sam ?

— Oui, tous, je les ai comptés ! Mais le Morgan ! Ah ! si les choses n'avaient pas tourné ainsi, je lui aurais fait autrement payer sa dette ! »

Sans-Ear s'assit près du feu ; il marqua deux entailles à son fusil.

« Ceux que j'ai aimés sont vengés ! Je puis mourir ; mieux vaudrait aujourd'hui que demain, Charley, dit-il tristement ; à quoi sert ma vie à présent ?

— Sam, rappelez-vous que vous êtes chrétien, et souhaitons que les âmes de ces malheureux trouvent là-haut un juge miséricordieux.

— Well, Charley ! Je ne hais pas au delà de la tombe. Que Dieu leur pardonne ! moi, je ne pouvais leur pardonner ! »

Cet homme, bon au fond et plein de cœur, me faisait pitié. Il ne connaissait qu'un but : la vengeance. Jamais il ne regardait plus haut. — Plus chrétien, mieux instruit de la loi d'amour, son chagrin se serait adouci dans la résignation ; sa vie, ses forces, son intelligence eussent été utilement employées ; son âme se serait élevée au-dessus des misères et des douleurs passagères, au lieu de rester aveuglée par les lueurs rouges du sang.

Sam n'avait qu'une excuse, son ignorance d'abord et puis la perversité de ceux qu'il haïssait avec tant de rage. Ces hommes étaient des monstres qui compromettaient la sécurité publique ; en débarrasser la contrée pouvait compter pour une œuvre méritoire. C'était cette considération qui m'avait déterminé à m'associer au malheureux farmer, à partager ses dangers, à l'aider dans sa poursuite sans merci et sans trêve.

« Sam, Sam, on ne vous a point appris l'Évangile ; le Sauveur est mort sur la croix en pardonnant à ses bourreaux, pour nous enseigner la loi du pardon. »

Le petit chasseur s'éloigna et rentra dans sa case.

Le lendemain fut une triste journée ; on se décida à enterrer Allan Marshall près du wigwam ; il était impossible de le ramener même jusqu'à San-Francisco. Les Indiens fournirent une bière faite de peaux de buffle solidement cousues ; ils construisirent un carré en pierre dans lequel nous déposâmes pieusement le corps, on recouvrit cette sépulture avec des pierres disposées en pyramide.

Nous fîmes abattre deux jeunes arbres pour former une croix, qu'on plaça au sommet du monument. Allan put reposer à l'ombre de ce signe rédempteur. Bernard me pria d'adresser à l'assistance un petit discours ; après quoi nous nous agenouillâmes et récitâmes le *Pater*. Je me sentis profondément ému du respect que témoignaient les Indiens pendant cette cérémonie funèbre ; ils priaient avec nous en joignant les mains.

À peine la sépulture fut-elle achevée, que ce peuple enfant voulut nous donner le spectacle de jeux et de combats simulés. Nous passâmes une semaine entière au milieu des joutes guerrières, des chasses, des fêtes de toute sorte.

Le jour de notre départ, j'écrivis avec un charbon sur une des pierres du monument, et je gravai ensuite ces mots : *Poussière fatale !*

Oui ! c'était pour la posséder qu'Allan Marshall avait couru tant de dangers, c'était l'or qui avait causé sa perte.

Enfin nous nous mîmes en chemin, Bernard et moi, pour retourner à San-Francisco, Sam et Winnetou pour gagner les prairies du Missouri. Nos adieux furent solennels : nous

reverrions-nous jamais en ce monde ? Winnetou, Sans-Ear, Ko-tu-cho nous avaient accompagnés jusqu'au sommet d'une montagne, de laquelle nous apercevions l'immensité de l'océan Pacifique.

« Adieu, Charley ! me dit le petit chasseur ; je sens quelque chose là, comme si on me prenait ma Tony. Charley, tu es jeune, tu retrouveras peut-être un Sam ou quelque chose d'approchant ; mais moi... *pshaud !... good bye !* »

L'émotion le serrait à la gorge ; il enfourcha vivement sa bête et piqua des deux.

Le chef des Shoshones me tendit aussi la main en disant :

« Puisse le soleil luire sur la vie de mon frère blanc aujourd'hui et toujours ! »

Winnetou se taisait ; il était descendu de cheval, il me regardait d'un air grave ; enfin, levant la main, il prononça ce discours :

« Shar-lih, le vent baise la fleur et s'en va, mais la fleur pense au vent ! Qu'il y ait dans ton cœur une fleur pour se souvenir de Winnetou, le chef des Apaches ! Le Grand-Esprit regarde d'un œil favorable toutes ses créatures ; les enfants des hommes, eux, ne comprennent ni sa bonté ni son amour ; ils se tuent les uns les autres. Les visages pâles voudraient exterminer les hommes rouges. Toi, tu n'as pas ces pensées, car tu aimes le grand Manitou. Ton âme reste attachée aux savanes, ton souvenir y demeurera, et quand Winnetou s'en ira avec ses pères, dans les chasses éternelles, il reverra son frère blanc, le bon et le brave Shar-lih. Howgh ! »

Nous joignîmes silencieusement nos mains, puis je continuai ma route. J'étais descendu au fond de la vallée, que je l'apercevais encore, sur la hauteur, me suivant des yeux, de ces yeux perçants de l'Indien dont le regard porte si loin.

Winnetou n'a pas rencontré un ingrat : je garde gravé dans ma mémoire le souvenir de ce chef des Apaches, de ce type si noble, si fier, si généreux, d'une race vouée à la destruction et si digne pourtant d'intérêt et de sympathie !

Fin

TABLE

20709. — Tours, Impr. Mame.

i Ce récit a été publiée pour la première fois en 1880 dans le « *Deutschen Hausschatz* » (Trésor de la maison allemande). C'est la seule édition connue durant la vie de Karl May. Depuis 2008, le texte a été modernisé et figure dans le volume 88 de la collection « *Karl May's Gesammelte Werke* » sous le titre de « *Deadly dust* ». En 1893, il a inclus le texte dans « *Winnetou III* » avec quelques légères modifications.

ii Dans le récit le narrateur fait référence à ses aventures dans le **Sahara** (*Unter Würgern*) et au diamant qu'il a reçu de **Panda**, un chef Zoulou lors de son voyage en Afrique du sud (*Der Boer van het Roer*).

iii Dans la mythologie grecque, **Hébé**, fille de Zeus et d'Héra, est une déesse personnifiant la jeunesse, la vitalité et la vigueur des jeunes. Elle protège les jeunes mariées. Son équivalent romain est Juventas.

iv Son nom est **Augusta "*Gustel*" Ebersbach**. Ebersbach est son nom de famille, elle n'est pas originaire de la ville d'Ebersbach située dans l'arrondissement de Görlitz, dans le district de Dresde en Saxe.

v Paul Belloni **Du Chaillu** (31 juillet 1835 — 29 avril 1903)1, est un explorateur et un naturaliste franco-américain. Grand voyageur, notamment en Afrique équatoriale et en Scandinavie, il est l'auteur de plusieurs ouvrages de vulgarisation scientifique. Pour le grand public, il est entré dans la légende comme le premier Occidental à avoir rencontré un gorille.

vi Dans la mythologie grecque, **Ganymède** est un héros divin. Il était le fils de Tros roi de Dardanie et de Callirrhoé. Ses frères furent Ilos et Assaracos. Dans une version du mythe, il est enlevé par Zeus, sous la forme d'un aigle, pour servir d'échanson dans l'Olympe. Homère décrit Ganymède comme le plus beau des mortels.

